B67-8222

NAPOLÉON
ROI
DE L'ILE D'ELBE

NAPOLÉON A FONTAINEBLEAU AVANT SON DÉPART POUR L'ILE D'ELBE.

(D'après le Tableau peint par Paul Delaroche.)

PAUL GRUYER

NAPOLÉON ROI DE L'ILE D'ELBE

OUVRAGE CONTENANT
VINGT-QUATRE GRAVURES HORS TEXTE

LA COCARDE
DE NAPOLÉON A L'ILE D'ELBE
FOND ARGENT, CENTRE SOIE
ORANGÉ ROUGE, ABEILLES D'OR

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1906

AVANT-PROPOS

Le 11 Avril 1814, l'Article III du Traité signé à Paris, avec l'approbation du Gouvernement Provisoire, par les plénipotentiaires des Puissances Alliées, et par Caulaincourt et Ney, pour Napoléon, qui le ratifia à Fontainebleau, donnait à l'ex-empereur des Français la royauté de l'île d'Elbe. « Choisie par lui pour le lieu de son séjour, elle formerait, sa vie durant, une principauté séparée, qu'il posséderait en toute souveraineté et propriété ». Il lui était en outre accordé « un revenu annuel de deux millions de francs, porté en rentes sur le Grand Livre de France ». Le roi de l'île d'Elbe conservait le rang, le titre et les honneurs des têtes couronnées, mais il devenait un étranger pour la France. Ceux même qui, partant à sa suite, ne seraient pas rentrés dans le délai de trois ans, perdraient leur qualité de citoyens français. (Article XVIII du Traité.)

Le 20 Avril, après avoir rapidement achevé de régler ses affaires et embrassé, dans la Cour du Cheval Blanc, le général Petit et le drapeau de la Garde, Napoléon quittait Fontainebleau, entre onze heures et midi, dans une « dormeuse de voyage », sorte de berline attelée en poste, et se mettait

en route vers la Méditerranée. Treize autres voitures, et soixante chevaux de poste, emmenaient avec lui le Grand Maréchal Bertrand et le général Drouot, qui s'attachaient à son sort, le commandant des Polonais impériaux, colonel Jerzmanowski, le trésorier Peyrusse, un médecin, un pharmacien, le secrétaire Rathery, le sieur Colin, régisseur de la dépense, deux fourriers du palais, deux valets de chambre, deux cuisiniers, un maréchal-ferrant, une demi-douzaine de domestiques, valets de pied et palefreniers, et quatre Commissaires étrangers, avec leurs aides de camp, à savoir : le général autrichien, feld-maréchal Koller, le général russe Schouwaloff, le général prussien Waldbourg-Truchsess, et le colonel anglais sir Neil Campbell, chargés de surveiller et de défendre, s'il était nécessaire, contre toute attaque ou insulte, l'empereur déchu, qu'ils devaient accompagner jusqu'à Saint-Tropez, où il s'embarquerait pour l'île d'Elbe. Douze à quinze cents cavaliers de la Garde devaient servir d'escorte. (Article XV du Traité.) Mais les chasseurs de Lefebvre-Desnoëttes ne dépassèrent pas Nevers, et ce furent des détachements de hussards autrichiens et de cosaques qui, à partir de Roanne (de Nevers à Roanne on voyagea sans escorte), s'échelonnèrent le long du chemin. [1]

L'Empereur, voyant le mauvais effet produit sur les populations par cette garde étrangère, protesta contre sa présence, et déclara n'avoir besoin d'aucunes troupes pour le protéger, l'amour que lui portaient les Français n'ayant pas cessé. Il allait bientôt falloir en rabattre.

Les dernières acclamations et les derniers respects avaient

[1] Campbell, p. 9 à 29 et 38 à 43; W.-Truchsess, p. 1 à 48; Peyrusse, p. 223 à 228; Fabry, p. 17 à 64; Pons de l'H., p. 18 à 25; Ile d'Elbe et Cent Jours, p. 1 à 10; Sellier Vincent, p. 229 à 234; Gle Durand, p. 239 à 246.

pris fin peu après Lyon, et, à mesure qu'il approchait des provinces du Midi, l'Empereur voyait apparaître sur les chapeaux la cocarde blanche, villes et villages, illuminés le soir, fêter la Restauration, et l'hostilité populaire grandir, de plus en plus menaçante pour sa sûreté personnelle. A Avignon, des bandes armées l'attendaient, afin de lui barrer le passage, et l'intervention des Commissaires étrangers fut nécessaire pour hâter le relais (on ne s'arrêtait plus ni jour ni nuit), qui se fit dans un faubourg de la ville, aux cris de : « A bas le tyran ! A bas Nicolas ! » (Nicolas est le nom du diable dans le Midi) « A bas la mort ! » A Orgon, on le pendait en effigie quand il arriva. Un mannequin barbouillé de sang fourni par le boucher, et portant au cou une pancarte où était écrit : Buonaparte, se balançait au bout d'une corde, à un arbre de la place publique. En apprenant que c'était le vrai Buonaparte qui survenait, juste à point, la foule fit voler en éclats, à coups de pierres et de bâtons, les vitres de sa voiture, et il dut descendre de force pour assister à l'autodafé de son image, qui termina la cérémonie, au milieu des battements de mains et des hurlements.

Alors pour éviter d'être écharpé lui-même (ce n'est qu'à grand'peine qu'il avait pu repartir d'Orgon), pour ne point finir, assassiné, en quelque fossé de la route, lui dont la mort n'avait pas voulu sur tant de champs de bataille, l'Empereur emprunta la livrée, habit bleu et chapeau rond, d'un des courriers à cheval qui précédaient ses équipages, et se mit à chevaucher à sa place.

Sous ce costume, et galopant en avant afin de mieux dérouter les soupçons, il vint s'effondrer, seul, de nuit, à l'auberge de la Calade, près d'Aix, harassé, les cuisses saignantes, horriblement meurtries par la selle, la respiration coupée par

le mistral qui faisait rage et soulevait autour de lui des tourbillons de poussière. La femme de l'aubergiste, à qui il ordonna de préparer le relais de Sa Majesté, lui demanda si son maître le suivait de près : « Ta mine me revient, mon garçon, ajouta-t-elle en roulant des yeux terribles, et je te conseille de ne pas t'embarquer avec lui. Sûrement on lui fera boire un coup dans la mer, à lui et à toute sa séquelle. Et on aura raison. Car sans cela il sera de retour avant trois mois. » Comme elle finissait d'aiguiser sur la meule un de ses couteaux de cuisine, elle l'invita, en ricanant, à en toucher la pointe avec le doigt : « Il est bien affilé, regarde. Si quelqu'un veut, tout à l'heure, utiliser l'instrument, je le lui prêterai volontiers. Ce sera plus tôt fait. » Le reste de la caravane l'avait rejoint sur ces entrefaites, et put le voir, blême de colère, jeter à terre, comme du poison, le vin qui lui était servi.

Pendant le dîner, dont il ne mangea point, soit qu'il n'eût pas faim, soit qu'il redoutât en effet que les mets fussent empoisonnés, des attroupements de gens venus d'Aix s'étaient formés devant l'auberge et discouraient avec animation. L'Empereur alla examiner la fenêtre de la salle. Elle donnait sur les champs, mais était grillagée. D'autre part, brisé, et souffrant d'une indisposition d'ordre tout intime, il ne pouvait plus tenir à cheval. Il demanda au général Koller de lui prêter un de ses uniformes, l'endossa à la place de sa livrée, mit le képi et la capote du général Schouwaloff dont il envoya l'aide de camp occuper sa voiture, et monta dans celle du Commissaire autrichien. « Chantez ! » lui dit-il. — « Sire, je ne sais pas chanter. » — « Eh bien ! sifflez. » Il quitta ainsi la Calade, sans être reconnu, vers minuit et demi.

Avant de traverser Aix, les Commissaires étrangers écri-

virent au maire pour l'inviter à assurer le passage de l'Empereur. Des mesures de police rigoureuses furent prises, et les huées maintenues à distance. Saint-Maximin fut traversé ventre à terre. Douze gendarmes montés ouvraient la marche. On arriva au Luc, à quatre heures du soir, le 26 Avril.

L'Empereur se rendit au château du Bouillidou, qui était voisin, et où sa sœur Pauline, malade, recevait une généreuse hospitalité. Elle ne fut pas peu stupéfaite de le voir apparaître dans son uniforme autrichien, refusa, en faisant la moue, de l'embrasser, tant qu'il ne s'en serait pas dévêtu, et lui promit d'aller le rejoindre à l'île d'Elbe. Il passa la nuit au château.

Le 27, dès l'aube, il se remit en chemin, et, au lieu de se diriger vers Saint-Tropez, bifurqua vers Fréjus, sur l'avis qui lui fut soi-disant donné que la route était meilleure de ce côté. L'on avait retrouvé les troupes alliées, qui occupaient tout le pays. Deux escadrons de hussards autrichiens formaient la haie, devant lesquels il défila, comme à la parade, blotti dans le fond de sa voiture, afin de leur cacher sa honte. A neuf heures du matin, sept jours après son départ de Fontainebleau, il était en vue de la mer.

Il avait été convenu qu'il trouverait une corvette, fournie par le Gouvernement français pour le transporter à l'île d'Elbe, et destinée à demeurer ensuite sa propriété. (Article XVI du Traité.) Mais une frégate anglaise était seule en rade, l'Undaunted (l'Indomptée), que le colonel Campbell, sur la prière de l'Empereur et au cas de difficultés quelconques avec les autorités françaises, avait fait venir de Marseille.

Il ordonna d'embarquer immédiatement sur l'Undaunted, qui avait rallié la côte, et dont Campbell et le capitaine Usher lui offrirent les services, ses bagages et une partie des voi-

tures. Lui-même y embarquerait dès le lendemain. La fin de la journée se passa à rédiger, en compagnie de Bertrand, de Drouot et des Commissaires étrangers, quelques notes et quelques papiers officiels.

Dans la soirée, arrivait de Toulon, battant pavillon fleurdelysé, la frégate française la Dryade. Elle amenait à l'Empereur, qu'elle avait attendu à Saint-Tropez, le brick l'Inconstant, et avait, en outre, reçu l'ordre de l'escorter, lui et le brick, durant la traversée, car les pirates barbaresques méditaient, disait-on, de l'enlever et de l'emmener captif en Alger.

L'Empereur refusa d'accepter l'Inconstant, disant qu'il avait droit à une corvette et non à un vieux brick tout pourri.[1] Alors le capitaine Montcabrié lui proposa de le conduire à Elbe sur la Dryade même. Il répondit que, puisqu'il ne pouvait faire la traversée sur son propre navire, qu'on ne lui remettait point, il aimait mieux naviguer, d'égal à égal, sous un pavillon étranger, que, vaincu et proscrit, sous celui des Bourbons. Vainement le capitaine Montcabrié affirma que, s'il le fallait pour lui complaire, il n'arborerait, durant la traversée, aucun pavillon. L'Empereur s'obstina dans son idée, disant qu'il avait donné sa parole aux Anglais et ne la reprendrait pas.

Peut-être aussi cette détermination était-elle préméditée de sa part, et craignait-il, en se confiant à un navire français, d'être victime de quelque guet-apens, une déportation plus lointaine, ou cette noyade dont l'avait menacé la femme de la Calade.

[1] La corvette tenait, comme dimensions, le milieu entre la frégate et le brick. Elle avait d'ordinaire 3 mâts, outre le mât de beaupré, et 14 à 32 canons ; le brick, 2 mâts et 12 à 20 canons.

Le 28, au matin, il était prêt à embarquer, mais le vent manqua. Il resta à terre, et fut pris d'un débordement de bile et de vomissements, malaise passager, fréquent chez lui, provoqué sans doute par la fatigue et par les émotions du voyage, autant que par une langouste, dont il avait déjeuné, et qu'il digéra mal.[1] A trois heures de l'après-midi, il écrivit à Marie-Louise, et, vers le coucher du soleil, les hussards autrichiens, faisant la haie jusqu'au quai, il embarqua, en canot, sur l'UNDAUNTED, dont l'équipage lui rendit les honneurs militaires, au petit port de Saint-Raphaël, le même où il avait abordé quinze ans auparavant, lors de son retour d'Égypte. Son crépuscule de gloire en croisait l'aurore. Le cercle de sa vie se fermait.

Le général Koller et le colonel Campbell montèrent à bord en même temps que lui. Les deux autres Commissaires s'étaient retirés. Le capitaine Usher céda sa cabine à l'Empereur, qui la fit séparer en deux par un rideau, et s'y installa avec le Grand Maréchal Bertrand.

Le lendemain 29, à sept heures du matin, par bonne brise, les ancres furent levées. C'était encore pour l'Empereur, avant d'aborder à ses nouveaux États, deux ou trois jours de mer environ.

Il devait demeurer à l'île d'Elbe jusqu'au 26 Février 1815.

Quelle est, et quelle était l'île d'Elbe, et qu'y fit l'Empereur durant ces dix mois? Quelle y fut l'existence de l'homme qui, debout hier au sommet du monde d'Occident, se trouvait, du jour au lendemain, devenu quelque chose comme le souverain du Val d'Andorre ou de San Marin? On y songe

[1] LETTRE DE BERTRAND A MENEVAL (MENEVAL, II, p. 243); FABRY, p. 63.

peu, et c'est dans l'histoire napoléonienne une période presque entièrement effacée.

Ce n'est pas que les documents fassent défaut. Nous en possédons un nombre très suffisant, pièces et relations officielles ou notes volantes, rédigées soit par les compagnons de l'Empereur, soit par les gens qui le surveillaient pour le compte des divers gouvernements intéressés à connaître ses actions.

Aucun de ces documents ne forme, à proprement parler, un ensemble, un tout complet et s'autorisant d'un grand nom, et l'impression qui se dégage de chacun d'eux, pris isolément, est assez confuse. Les réunir, les classer, les relier et les corriger l'un par l'autre, n'est pas cependant un travail impossible.

Mais, à ce moment, c'est ce qui se passe en France qui intéresse le public. Cela seulement attirait alors son attention, et l'attire encore aujourd'hui. On est un peu las du grand homme, et d'en avoir tant parlé. On le laisse reposer dans son île, pour le reprendre à son retour, aux Cent Jours et à Waterloo. La dépression à son égard est générale, parmi les contemporains comme dans l'histoire. Si des historiens modernes se sont occupés de cette période de la vie impériale, ils ne l'ont fait qu'au point de vue transitoire, sans s'y arrêter bien longuement, et que comme au lien au cinquième acte qui s'apprête.

« L'île d'Elbe » est demeurée un mot. Elle n'évoque aucune idée, aucune image précises, comme Sainte-Hélène et la Corse évoquent Hudson Lowe ou le familial foyer d'Ajaccio. Des trois îles qui ont vu naître, passer et mourir l'Empereur, c'est la seule dont on ne parle pas.

Le sol même qui porte ce nom est-il vaste ou étroit, plat

ou montagneux, aride ou souriant ? Sait-on seulement, d'une façon exacte, où cette île est située ? Quelque part dans la Méditerranée.

Lorsque je débarquai à l'île d'Elbe, je croyais, dans cette vague idée qu'on se forge des choses, d'avance et malgré soi, trouver quelque triste et chauve rocher, pressentiment de Sainte-Hélène. Ma première surprise fut de rencontrer une terre pittoresque et variée, dont la seule vision valait le voyage, et au delà.

Ce n'est pas tout. Cette île, oubliée dans les flots, dont l'enserrement, si mince soit-il, a plus d'isolement que des centaines de kilomètres de terre ferme, était restée, ou peut s'en faut, ce qu'elle était il y a un siècle. Ce qui a pu y venir de vie moderne n'avait altéré ni la physionomie de sa nature, ni l'aspect de ses bourgades et de ses villes. Le vandalisme de l'embellissement au goût du jour avait épargné leurs sites étranges, laissé intacts leurs vieux murs. Ces mêmes maisons, ces mêmes chemins, les mêmes pierres de la route, parfois, avaient vu passer l'Empereur.

J'ouvris les Mémoires du temps, et tous les lieux dont ils parlaient, je les retrouvai. Chaque fait qu'ils enregistraient, chaque événement, y reprenait sa place. Je retrouvais, dans les fonctions publiques et dans la vie privée, les mêmes noms et les mêmes familles.

Comme les récits que je lisais se mirent à vivre et à s'animer ! Ce n'étaient plus des phrases mortes en un décor inconnu, c'est tout le passé qui se réveillait devant moi.

Je revoyais aller et venir, comme s'ils étaient là, et l'Empereur un peu alourdi déjà, mais toujours infatigable, impénétrable à tous, et Madame Mère, la vieille Corse, et Pauline, la douce et belle « Vénus », et la blonde Polonaise Walewska,

le grognon mais dévoué Bertrand, le sage Drouot, le dogue Cambronne, et toute la page se dessiner, si imprévue et si curieuse, de cette petite royauté d'un jour, où couva, sous le voile de cocasseries à la Sancho Pança, le coup de foudre du retour.

Ce sont toutes ces impressions, éprouvées ou reconstituées, que j'ai rassemblées en ce livre.

PAUL GRUYER.

Mars-Avril 1902 et Mai 1904.

I

L'ILE D'ELBE

L'ILE D'ELBE ET LE « CANAL » DE PIOMBINO. || DÉBARQUEMENT A PORTO-FERRAIO. || UNE VILLE D'OPÉRA. || LA « TESTE DI NAPOLEONE » ET LE PALAIS IMPÉRIAL. || LA BANNIÈRE DE L'ANCIEN ROI DE L'ILE D'ELBE. || LA BIBLIOTHÈQUE DE L'EMPEREUR. || SOUVENIR DE VICTOR HUGO. LE PREMIER MOT DU POÈTE. || UN ENTERREMENT AUX FLAMBEAUX. CAGOULES NOIRES ET CAGOULES BLANCHES. DANS LA PAIX DES LIMBES. || LES DIFFÉRENTES ROUTES DE L'ILE. || LE GOLFE DE PROCCHIO ET LA MONTAGNE DE JUPITER. || SOIR TEMPÉTUEUX ET MORNE TRISTESSE. || L'ASCENSION DU MONTE GIOVE. || UN VILLAGE DANS LES NUÉES. || L'ERMITAGE DE LA MADONE ET LA « SEDIA DI NAPOLEONE ». || LE VIEUX GARDIEN DE L'INFINI. « BASTIA, SIGNOR ! ». VISION SUBLIME. || LA COTE ORIENTALE DE L'ILE. CAPOLIVERI ET PORTO-LONGONE. || LA GORGE DE MONSERRAT. || RIO MARINA ET LE MONDE DU FER. || DEUX MOTS D'HISTOIRE.

L'Isola d'Elba, en français l'île d'Elbe, est située dans la mer Méditerranée, entre la Corse et l'Italie, et fait partie, avec les autres îles de Gorgona, Capraia, Pianosa et Monte-Christo, de l'archipel Tyrrhénien. Elle est aujourd'hui, en express, à un jour et demi de Paris, par Modane, Turin, Gênes et Pise, et seulement à une demi-journée de Rome.

Du chemin de fer de Pise à Rome se détache, au tiers de la route, parmi les plaines marécageuses des Maremmes, un court embranchement, qui va de Campiglia, point de bifurcation, à Piombino, port d'embarquement.

Piombino est le type de la vieille petite place forte italienne,

aux rues étroites, aux arches et aux tours de pierre brûlées par le soleil. Elle n'offre guère de ressource et l'on fera bien de ne pas lui demander l'hospitalité de la nuit. Du côté de la mer, ses maisons et ses remparts tombent à pic dans les flots ; en face, Elbe se découpe sur l'horizon, violâtre, montagneuse, abrupte, et coiffée presque toujours d'un chapeau de nuées. La distance entre le continent et la pointe la plus avancée de l'île est de onze kilomètres ; elle est de vingt jusqu'à Porto-Ferraio. Deux fois par jour, un vapeur fait, en une heure, le service postal et celui des passagers. Mais c'est en barque qu'il faut gagner le navire, car le peu de fond de la mer, semée de récifs et d'écueils, empêche qu'il ne s'approche de terre, et, lorsqu'il y a houle ou gros temps, on danse ferme dans le « canal » ou détroit de Piombino. Il arrive même que le navire ne peut tenir sur ses ancres, ni la barque quitter le rivage pour aller le rejoindre avec son entassement de passagers et de colis. On doit alors aller embarquer au petit port voisin, et plus sûr, de Porto-Vecchio. Un autre service part de Livourne. La traversée, avec escales à Gorgona et à Capraia, est de huit heures.

Le voyage n'est pas, en somme, compliqué. Personne ne va à l'île d'Elbe cependant. D'Italie même on y vient peu ; quoique ce sol, beau et sain, soit assez proche de Rome, il ne s'y trouve que quelques grandes propriétés rurales. Quant aux touristes étrangers, en Italie encore plus qu'ailleurs, c'est le troupeau qui suit les itinéraires tout tracés. Et puis n'est-ce pas le sort commun de toutes les îles d'être plus ou moins délaissées ? Il faut y aller exprès, et, quand on y est, un vague malaise vous pousse à en sortir, comme si l'on craignait d'y rester prisonnier.

10 0 kil. 50
LIVOURNE
7°
I. Gorgona
9°
Volterra
TOSCANE
Sienne
Pise, Gênes et la France
les Maremmes
I. de Capraia
Cap Corse
43°
Campiglia
P.to Vecchio
Piombino
Palmaiola
I. Cerboli
P.to Ferraio
G. de St Florent
Bastia
Grosseto
ILE D'ELBE
CORSE
I. Pianosa
Formiche di Grossèto
ARCHIPEL TOSCAN
I. del Giglio
Rome
Formica
I. Monte Cristo
Corte
7°
9°
ILE D'ELBE
m. 1000 0 5 10 kil.
C. della Vite
C. Pero
C. d'Enfola
Scoglietto
Tour et Pic de Giove
PORTOFERRAIO
Rio Marina
Cap S. Andrea
MARCIANA MARINA
Rio Montagne
394
G. de Procchio
Marciana Alta
M.t Giove 855
Chapelle de la Madone
Poggio
Procchio
S. Giovanni (Chap.le)
390
Chap.le de Monserrat
S. Martino
370
M.t Castello
M.t S. Martino
M.t Capanne
C. Nera
Pte Longone
Mola
Pietra in Campo
G. de Acona
Capoliveri
Campo
G. de Campo
C. Stella
M.t Calamita
C. Calamita
V.H.

Plusieurs fois française, italienne maintenant, Elbe, par sa nature physique, son climat et les mœurs de ses habitants, se rattache surtout à la Corse.

Que l'on vienne de Livourne ou de Piombino, c'est à Porto-Ferraio que l'on débarque, ancienne capitale de l'île, fondée en 1548 par Cosme de Médicis, sa ville principale et sa sous-préfecture actuelle.

Figurez-vous une sorte de lac suisse, plus beau, avec le ciel de l'Orient, une de ces baies méditerranéennes, âpres et harmonieuses à la fois, dont celle de Naples est une des plus renommées. Sur un promontoire escarpé s'avançant dans les flots et se repliant en croissant, une ville se superpose, serrée, avec des toits plats qui semblent s'escalader les uns les autres ; ses longues murailles, qui l'enveloppent, font grimper leurs lignes de pierre à tous les escarpements du rocher, et, à tous les angles, une petite tourelle s'accroche, pour le veilleur, quelque hallebardier levantin que l'on s'attend à voir surgir dans le décor. Dans un port, fermé par une jetée couverte de maisons et terminée par une vieille tour génoise, rouge, trapue, bizarre de forme, dorment sur l'eau, si bleue qu'elle en est noire, de grandes tartanes peintes en vert ardent, avec leurs voiles enroulées autour des mâts, pareils à des antennes de scarabées. Un éblouissement de couleur, un craquèlement de clarté.

Ainsi se présente Porto-Ferraio, tandis que le vapeur qui m'amène se range le long du quai, parmi les hurlements des

facchini, ou portefaix, et leurs gestes exubérants à l'adresse des passagers et de leurs bagages.

Je me hâte de me faire conduire à l'Albergo de l'Ape elbana, Hotel de l'Abeille elboise, en souvenir de l'abeille napoléonienne. J'y trouvai bon service, bonne nourriture et bon gîte. Je remarque seulement que l'on m'apporte, en guise de dessert, des petits pois crus dans leur cosse, et des haricots verts, non moins crus, élégamment rangés sur une feuille de vigne. Les autres convives me paraissent se régaler de ces verdures.

Je m'informe des personnes près de qui j'ai une lettre d'introduction : Signor Emmanuel Camera de Asarta, qui remplissait alors dans l'île les fonctions du sous-préfet absent, et qui mit à ma disposition tout son crédit, Signor Tonietti, agent consulaire de France, Signor Bigeschi, syndic de Porto-Ferraio, et l'excellent abbé Soldani. Je ne veux pas oublier non plus un mot de remerciement pour Signor del Buono, le propriétaire actuel de San Martino. Bien d'autres aussi ont droit à ma gratitude. Il est peu de pays dont j'aie rapporté autant de souvenirs d'affabilité et d'empressement à m'être utile, chacun selon son pouvoir.

Je m'aperçois avec plaisir que les gens mettent de la complaisance à me renseigner. Il y a sympathie pour le *Francese* qui déambule à travers les rues de Porto-Ferraio.

Quelle ville extraordinaire, avec des rues tout entières en larges escaliers, des voûtes, des casemates, des tunnels, des remparts vertigineux où s'accrochent les feuilles en lame de sabre des aloès et les raquettes des cactus ! C'est ainsi que notre esprit se plaît à imaginer Carthage. La litière de Salammbô ne va-t-elle pas paraître sur ces marches, à ce carrefour aveuglé de soleil, et là-haut, entre ces créneaux

découpant sur le ciel, d'un bleu sombre comme la mer, leur profil anguleux et cuivré, n'est-ce pas la silhouette velue d'un mercenaire, graissant son arc, et fourbissant son casse-tête ?

Cependant un bonhomme, qui n'a rien de carthaginois, est accouru vers moi et m'entoure de ses saluts : « Signor ! La teste di Napoleone ! Venez voir, Signor ! La teste avec son cercueil ! » Il me prend pour un sot, pensai-je, et s'imagine que j'ignore si l'Empereur est mort à l'île d'Elbe ou à Sainte-Hélène. Je me contentai de faire un signe de dénégation, et me mis à marcher plus vite, afin de me dérober à ses « nobilissime signor » et à ses gestes de moulin à vent. Mais le cicerone italien ne lâche pas ainsi sa proie, et l'homme me suivait en répétant : « Si ! si ! La teste ! L'empereur Napoleone ! La teste ! » Et, comme nous passions devant une église, il redoubla ses cris, en me montrant la porte du doigt : « Ici, Signor, ici ! »

Intrigué, et pensant en tout cas me soustraire, dans le lieu saint, à son obsession, j'entre dans l'église.

Mais déjà notre homme avait couru chez le bedeau, et le ramenait avec une clef qui ouvrait la sacristie. Il y avait là un cercueil somptueux, en ébène, noir et luisant, et chiffré d'une N. Aux quatre angles, quatre cierges dans leurs flambeaux de bois argenté. Je me demandais ce que cela signifiait, quand, le bedeau ayant soulevé le haut du couvercle, qui était à charnière, la tête de l'Empereur apparut, rigide, immobile, et les yeux clos... Une tête en bronze, toutefois, comme mon cicerone s'empressa de me le prouver, en la cognant légèrement. L'impression n'en avait pas moins été saisissante, car j'étais loin de m'attendre à voir paraître, dans ce tombeau entr'ouvert, ce masque

tragique, reproduction de celui qui, lorsque l'Empereur eut rendu l'âme, fut moulé sur sa face, à Sainte-Hélène, par le docteur Antommarchi. Au milieu du silence sonore de l'église, le bronze rendit, sous le choc du doigt, un bruit sourd comme un sanglot, que la résonance des voûtes se rejeta tour à tour, et qui s'éteignit ensuite, lentement. Je ne tardai pas à apprendre que, faute de posséder la tombe de son roi d'un jour, Elbe rendait à ce faux cercueil les mêmes honneurs que s'il était réel ; le 5 Mai, date anniversaire de la mort du grand Empereur, on le dresse sur un catafalque, les cierges s'allument, et, en présence des autorités officielles, une messe funèbre est dite.[1]

Je me suis débarrassé de mon cicerone par un pourboire mérité, et je continue à errer au hasard entre les murs blancs et les volets clos (car la chaleur est torride), à descendre et à monter des escaliers.

J'admire, chemin faisant, la propreté des rues. Les dalles de pierre, dont elles sont pavées, ne sont souillées d'aucun immondice, d'aucune ordure, et l'on se ferait presque scrupule d'y jeter un papier ou une pelure d'orange. C'est, dans cette ville du Midi, une propreté toute hollandaise. Du matin au soir, quatre ou cinq balayeurs ne cessent de circuler, chacun avec une charrette, qui a l'air d'un petit corbillard, et qui est traînée par un tout petit âne. Ils y ramassent et recueillent sans trêve les détritus qu'ils rencontrent, et vont les déverser ensuite hors de la ville. Puis ils reviennent, et recommencent leurs tournées, qu'ils continuent sans s'arrêter, jusqu'à la nuit. Par d'interminables détours, ils se hissent d'étage en étage, aux quartiers supérieurs.

[1] Pour l'historique de cette cérémonie, voir p. 273.

1. LA « TESTE » DE NAPOLÉON.
2. LE DRAPEAU DE NAPOLÉON A L'ILE D'ELBE.

Mais, au bout de cette rue à pic, une maison carrée, aux tuiles rouges et aux persiennes vertes, domine la ville. C'est la *casa di Napoleone* ou maison de Napoléon, le « palais » impérial.

D'aspect, elle ressemble à l'une de ces villas italiennes, comme on en voit sur la côte de Gênes à Bordighera, à l'une des moins ornées et des plus simples. L'administration militaire l'occupe aujourd'hui en partie, et des trophées de boulets en surmontent la porte, comme il convient à l'ancienne demeure d'un conquérant. Ce n'est pas pourtant le dieu de la guerre dont l'esprit semble régner ici. Quelle vision soudaine, au contraire, de paix heureuse et rayonnante, dès que l'on est entré et que l'on découvre, à travers les myrtes du jardin et les buissons de fleurs, l'immense et radieux horizon de la mer Tyrrhénienne! Tout est blanc et bleu, comme en un paysage de paradis; les caps de l'île se profilent dans une buée d'or ; une paix resplendissante plane sur les choses. Il est impossible qu'après tant de luttes subies, tant d'écroulements entassés sur son front parmi les steppes neigeux de la Russie, tant d'angoisses dans l'abdication, le formidable vaincu qui vint un jour s'asseoir devant ce même horizon, n'ait pas senti, lui aussi, son ineffable sérénité monter en lui. Il est certain (tous les cœurs humains sont semblables au fond et les mêmes sentiments s'y retrouvent, identiques malgré leurs aspects divers) qu'il y eut ici des jours, des heures du moins, où son cerveau de fer se détendit, où la vision du repos, qu'il n'avait jamais connue, passa devant ses yeux, rapide et insaisissable, comme quelque chose qu'il ne pouvait arrêter, car il était une force qui va, car il devait, bon gré, mal gré, se relever pour de nouvelles batailles et un nouvel écroulement.

Extérieurement, l'apparence de la maison n'a point changé. A l'intérieur, la plupart des pièces ont été défigurées, mais la grande salle à huit fenêtres du premier étage, quatre sur la ville et quatre sur la mer, qui fut le salon de gala, est demeurée intacte. Ses murs vides et inhabités ont conservé sur leurs plâtres les hâtives peintures ornementales dont l'Empereur les fit décorer. Ils semblent l'attendre encore. Le mobilier fut dispersé après Waterloo. Il n'y a plus dans la salle que deux bustes des ducs de Toscane Ferdinand III et Léopold II[1], mélancoliques et seuls sur leurs socles. Les volets des huit fenêtres, qui commencent à se disjoindre et à travers lesquels filtrent des rais de lumière, sont clos; par terre, sur le plancher poussiéreux, des grains de maïs qui sèchent ; dans les coins, les araignées tissent leur toile. Le locataire est-il parti, il y a un an, ou il y a un siècle? On ne sait. Je tourne l'espagnolette dorée et grinçante d'une des fenêtres, et je pousse les volets. Le petit jardin, étoilé de milliers de marguerites épanouies, apparaît, et l'éblouissant azur de la mer Tyrrhénienne emplit la chambre, tel qu'il s'offrait à l'Empereur. En bas, sur le ciment d'une allée, un fer à cheval est marqué. C'est, dit-on, celui du cheval impérial, qui s'y imprima quand la pâte était humide. Et ceci, c'est déjà la légende. Le cheval de Napoléon entre dans la mythologie à côté de celui du paladin Roland, dont on nous montre aussi, un peu partout en Europe, le fer empreint sur une marche écroulée ou sur un rocher.

La journée tire à sa fin, et je redescends dans Porto-Ferraio. C'est le moment où chez les peuples du Midi, avec le soleil qui baisse, la vie s'éveille et se ranime. Au-dessus de la ville,

[1] Possesseurs de l'île d'Elbe après Napoléon.

si muette tout à l'heure, monte un indescriptible brouhaha de voix et de paroles. Sur la place rectangulaire qui avoisine le port, les gens vont et viennent, de long en large, ou stationnent par groupes, se donnant des poignées de main, et le verbe sonore. C'est le forum des villes italiennes, où l'on traite et discute des affaires publiques et privées. On s'écrase dans les boutiques. Je lis parmi les enseignes : ANDREA BORGIA, BISCUITS DOUX, DANTE, SAVETIER, et plus loin : ORESTE PÈRE ET FILS, ÉPICERIE ET MACARONI. Une vieille, plus décrépite que Saturne, vend, sous une arcade, des fèves et des amandes grillées. Des femmes vont aux fontaines chercher de l'eau dans leurs cruches de cuivre martelé.

Toute la soirée, le bruit ira croissant. Les gens parlent pour s'entendre parler, les enfants crient pour s'écouter crier. On se croirait à Paris, un soir de Quatorze Juillet. Les guitares, les flûtes et les accordéons ne tardent pas à se mettre de la partie. Tout le monde chante. Le cri même des gamins n'a rien de la note acide des enfants ; il est musical et rythmé. La brise du soir m'apporte, jusqu'à ma fenêtre, tous ces sons, en les mêlant dans une sorte d'universelle et joyeuse clameur. C'est, dans ce décor d'opéra, comme un opéra qui se chante.

Cela dure ainsi jusqu'à onze heures ou minuit. Alors le bruit se tait peu à peu. La lune décroissante et tardive se lève, blanchissant la pierre des grands escaliers et l'escarpement cyclopéen des murailles, sur les terrasses desquelles reparaît le nébuleux fantôme de Salammbô, qui danse et se prosterne.

Je me remets, le lendemain, à parcourir Porto-Ferraio. C'est à chaque pas un aspect pittoresque et inattendu. L'abbé Soldani qui m'accompagne, ne cesse, tout en marchant, de me frapper amicalement sur l'épaule et de brandir en l'air son chapeau, en criant : « Vive la glorieuse France ! Vive le glorieux empereur Napoléon ! »

Je visite l'Hôtel de Ville. On y conserve la bannière napoléonienne, le grand drapeau blanc coupé d'une bande orange avec trois abeilles, que le roi de l'île d'Elbe fit flotter sur la ville, et que salua le canon, quand il mit pied à terre. Elle est en forte étoffe de toile. Un vieux brave homme, ancien soldat de Solférino, me la déploie avec respect. [1] Au premier étage, dans la salle du Conseil, le portrait de l'Empereur, copie du tableau de Gérard, où il est représenté le sceptre en main, le manteau d'hermine sur les épaules et le laurier d'or au front, est accroché au mur, en pendant avec le portrait de Cosme de Médicis. Sur le tapis vert de la table, selon un antique et patriarcal usage, chaque conseiller a devant soi une petite sébile, avec des haricots blancs ou rouges, que, pour voter oui ou non, il dépose dans l'urne.

Au rez-de-chaussée se trouve ce qui reste de la bibliothèque impériale. Les titres des livres, en partie marqués d'un Aigle, sont curieux à parcourir. Ils montrent l'universelle éducation qu'aimait à se faire l'Empereur. A côté des œuvres de Vauban et de Maurice de Saxe, d'ouvrages divers de mécanique, de chimie et de science militaire qui l'intéressaient directement, on remarque de nombreux livres d'histoire ancienne et moderne, des livres d'archéologie, d'histoire naturelle et de littérature : Montaigne, La Fontaine, un Don

[1] Sur l'authenticité de cette relique, voir p. 274.

Quichotte, soixante volumes de Voltaire. Il s'était constitué cette bibliothèque avec des livres qu'il avait fait venir du continent.

Mais ce que l'on est le plus étonné de trouver parmi ces volumes, c'est un nombre relativement considérable d'ouvrages d'imagination, dont le principal est Le Cabinet des Fées, quarante tomes, où sont réunis les contes et les légendes de l'humanité, de toutes les époques et de tous les pays, depuis les contes des *Mille et une Nuits* jusqu'à ceux de Fénelon et de Perrault, jusqu'aux fables de l'Inde et de la Chine. C'est qu'en effet, par une réaction morale fréquente, Napoléon, force positive et brutale, était aussi un chimérique et un rêveur. Cette idée de faire de l'Europe entière un seul empire réuni sous son sceptre, avait-elle été autre chose qu'une immense chimère? Nous le verrons méditer de bâtir, comme un Louis de Bavière, quelque fantastique palais sur les pics de Volterraio, s'extasier, sur le Monte Giove, devant l'infini du ciel et des nuées, devant ses nuits ruisselantes d'étoiles, et aimer à se perdre sous les ombrages touffus, aux sources murmurantes, de la montagne de Marciana. Ossian et sa romantique poésie avaient, on ne l'ignore point, enthousiasmé sa jeunesse, et il conserva en lui, toute sa vie, quelque chose des vieilles superstitions corses qu'il avait sucées avec le lait maternel. S'il condamnait officiellement « ces rêveries du passé », il est permis de supposer, en face de ces livres, qu'il ne répugnait pas à lire, pour s'endormir le soir, l'histoire d'Ali-Baba ou des Quarante Voleurs, de la Belle aux cheveux d'Or ou de l'Oiseau Bleu.

Puis c'est un autre souvenir qui se mêle à celui de l'Empereur, et que rappelle une plaque de marbre placée sur la

façade de l'Hôtel de Ville. L'inscription est en italien et nous traduisons :

ICI, DANS PORTO-FERRAIO,
EN 1802, FUT APPORTÉ LE TOUT PETIT
VICTOR HUGO.
ICI NAQUIT SA PAROLE
QUI, PLUS TARD, LAVE DE FEU SACRÉ,
DEVAIT COURIR DANS LES VEINES DES PEUPLES.
ET PEUT-ÊTRE TROIS ANNÉES
PASSÉES DANS CET AIR À QUI DONNENT LEURS ATOMES LE FER ET LA MER, [1]
RAFFERMISSANT SON CORPS DÉBILE,
CONSERVÈRENT
À LA FRANCE L'ORGUEIL DE SA NAISSANCE,
AU SIÈCLE LA GLOIRE DE SON NOM,
À L'HUMANITÉ
UN APÔTRE ET UN GÉNIE IMMORTEL.

En 1802, quelques mois après sa naissance, Victor Hugo vint à l'île d'Elbe. Né à Besançon, où son père, Joseph Hugo, alors chef de bataillon, se trouvait en garnison, il avait déjà dû être, à six semaines, transporté à Marseille. C'était un terrible voyage pour un enfant de cet âge,

« Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix »,

comme il l'a dit lui-même, si faible que le médecin qui l'avait mis au monde avait déclaré qu'il ne vivrait pas. Par surcroît de malheur, il fallut que sa mère l'abandonnât, pour venir à Paris, solliciter, en faveur de son mari, un avancement qui tardait plus que de raison. Le pauvre bambin resta seul avec son père, qui le bourrait de bonbons pour le consoler, car, depuis le départ de sa mère, il n'arrêtait pas de pleurer.

[1] Allusion aux mines de fer de l'île, dont nous parlerons tout à l'heure.

Enfin celle-ci revint, et le résultat de ses démarches fut un ordre d'aller plus loin, à l'île d'Elbe, qui venait d'être incorporée à la France.

Voilà donc la famille qui se remet en route et s'embarque pour Porto-Ferraio, où elle s'installe.

La santé du petit Victor laissait toujours à désirer. Un an après son arrivée dans l'île, il n'était pas parvenu à redresser sa tête « qui, racontent ses admirateurs, comme si elle eût déjà contenu toutes les pensées dont elle ne renfermait que le germe, s'obstinait à tomber sur sa poitrine. » Cependant on ne tarda pas à remarquer que l'avorton était solidement charpenté, qu'il avait large carrure d'épaules et de poitrine. Le grand air de la mer et la salubrité du climat aidant, la vie prit le dessus, et quand l'enfant quitta l'île d'Elbe, au bout de trois ans de séjour entremêlés de pérégrinations en Corse, il était en train de devenir ce type de robustesse humaine, qu'il demeura toute son existence. De Porto-Ferraio, son père s'en alla en Italie, avec Joseph Bonaparte, et il vint avec sa mère et ses frères habiter à Paris, rue de Clichy, fin de 1805 ou commencement de 1806.

De même que ce fut à l'île d'Elbe que Hugo s'ouvrit à la vie physique et prit le dessus sur la mort, ce fut là aussi qu'il balbutia ses premiers mots. La tradition nous a conservé la première parole qu'il prononça. Un jour, nous dit Dumas père dans ses Mémoires, s'étant disputé avec sa gouvernante, qui voulait le forcer à obéir et le menaçait, « *Cattiva* ! s'écria-t-il. *Cattiva* ! » *Cattiva* signifie « méchante » en italien. Où avait-il entendu ce mot et pourquoi l'avait-il retenu plus spécialement ? On ne le sut jamais. Toute la maison connut aussitôt que l'avorton avait parlé, et en fut dans la joie. Ainsi le premier mot prononcé par le poète fut un mot étranger.

Mais les souvenirs de l'enfant « ne sont pas encore éveillés, et rien de cette halte de l'existence ne devait survivre en son esprit. » Plus tard, néanmoins, on ne manqua pas de voir un rapport de prédestination entre le passage à l'île d'Elbe de l'auteur de l'*Ode à la Colonne* et celui de Napoléon, dix ans après. L'hyperbolique Biographie Rabbe imprimera en 1834 : « La première nature qui se réfléchit dans la prunelle de Hugo fut cette âpre et sévère physionomie d'un lieu peu remarqué alors, si célèbre par la suite. Cette jeune vie s'harmonisait déjà avec la grande destinée qu'elle devait célébrer ; ce frêle écheveau se mêlait à la trame splendide qu'il rehausserait un jour. »

Tandis que je lis et copie l'inscription du marbre, je vois se planter sous mon nez un bras noir, au bout duquel est une main noire, brandissant une bourse noire. Je me retourne brusquement, n'ayant rien entendu venir, et recule avec un peu d'effroi, en me trouvant devant un homme tout noir, si l'on peut appeler « homme » un sac noir, se terminant par un capuchon pointu, percé de deux trous, au fond desquels deux yeux luisent comme des chandelles. C'est un Pénitent, en tournée de quête. Il me poursuit de son bras noir, de sa main noire et de sa bourse noire, en m'assourdissant d'une sonnette qu'il porte attachée à sa ceinture, et dont il sonne furieusement, jusqu'à ce que je lui aie donné les deux sous qu'il réclame.

Je demandai si c'était l'usage ordinaire de se promener ainsi en échappé de drame romantique. L'on me dit que cela se faisait lorsque quelqu'un de la Confrérie était mort, et que la quête était au profit de la cérémonie funèbre.

Or, comme j'étais assis, le soir, sur le seuil de l'Ape Elbana, à respirer avec délices la fraîcheur de la brise de mer,

tandis que, comme la veille, les gamins hululaient, que, dans toutes les maisons, les guitares sautillaient et les accordéons soufflaient éperdument, voilà les cloches de l'église voisine qui sonnent le glas. En même temps, de l'autre bout de la ville, des clameurs lamentables retentissent, qui ne tardent pas à se rapprocher, faisant fermer les volets des boutiques et taire la voix des musiques. Bientôt, par une des rues en escalier qui aboutissaient sur la place, apparut, s'échelonnant de marche en marche, un cortège étrange. Autour d'un cercueil qui ondulait sur les épaules de quatre hommes robustes, une foule de gens vêtus de cagoules noires, grands et petits, jusqu'aux plus minuscules bambins, s'avançaient en portant de gros cierges parfumés, en chantant des psaumes. Ceux qui marchaient en tête du cortège agitaient des lanternes emmanchées sur des bâtons, des croix et des bannières. C'était l'enterrement. Comme je m'étonnais de son heure tardive, le *facchino* de l'hôtel me répondit que tel était la mode pour les personnes d'importance « parce que c'était beaucoup beau » de la sorte.

Arrivé devant l'église, le cortège s'arrêta. Le glas se tut. Tous nos capucins noirs jetèrent leurs cierges sur le sol, ils en piétinèrent la flamme, ils lancèrent dessus, afin de l'éteindre, de la terre à pleines poignées. Puis ils entrèrent dans l'église avec, chacun, cinq ou six bougies, minces comme des allumettes, qu'on leur remit à la porte. Tandis qu'elles brûlaient, ils se rangèrent à nouveau autour du cercueil et se mirent à psalmodier un bêlement bizarre : « Bai... ai... ai... ai... », quelque chose de traînant et de grave, qui subitement s'anime avec rage et devient aigre à se boucher les oreilles : « Bai! bai! bai! ai! ai! ai! ai! ai! » C'est le gémissement de la pleureuse antique, le lamento corse. Cependant les bougies

achevaient de se consumer. Le prêtre officiant avait terminé ses oraisons, et le cercueil était rechargé sur quatre épaules. Les cierges étaient ramassés sur le parvis de l'église, rallumés aux petites bougies, et le cortège, se reformant, se dirigeait vers la nécropole, par le chemin qui longe la mer, tandis que les boutiques se rouvraient et que guitares et accordéons reprenaient leur mélodie interrompue. Longtemps je le suivis du regard, à la lueur des cierges se reflétant dans les flots en couleuvres lumineuses. Afin que le mort ne reste pas seul dans la nuit, on lui laissera, avant de revenir, une lanterne allumée qui le veillera jusqu'au jour.

Cagoules noires, nos gens allaient à la nécropole des « Noirs ». Cagoules blanches, ils auraient été à la nécropole des « Blancs ». Les deux Confréries ne veulent avoir entre elles rien de commun, sur la terre ni dans l'éternité. A Porto-Ferraio l'on est Noir ou Blanc, comme on était Guelfe ou Gibelin, et, si les cagoules ennemies ne se battent plus dans les rues quand elles se rencontrent, du moins n'ont-elles jamais cessé de se regarder d'un mauvais œil. C'est à qui surtout réservera à ses morts, dans chacune des nécropoles rivales, le gîte le plus avenant, la « case » la plus souriante et la plus immaculée. Car, sauf de rares exceptions, les morts ne sont pas déposés dans la terre. Sous des portiques somptueux, en des catacombes revêtues de marbre blanc et baignées de molles clartés, d'innombrables cases, taillées dans l'épaisseur des murs, sont rangées symétriquement comme des alvéoles d'abeilles, les unes vides, les autres occupées déjà, où le cercueil est hermétiquement scellé. Les longs couloirs ornés d'inscriptions, de fleurs et de tableaux, où tant de disparus dorment leur dernier sommeil, dans un calme pâle et silencieux comme celui des Limbes, n'ont rien de sinistre.

Vues du dehors, ces blanches nécropoles, aux larges et hautes fenêtres, rappellent, à travers les arbres qui les entourent, les palais de Trianon.

De Porto-Ferraio rayonnent toutes les routes de l'île. Chaque matin, plusieurs courriers partent de la ville avec leurs carrioles à deux roues, attelées d'un cheval maigre, à grandes jambes, qui ressemble à une sauterelle. Les brancards, au lieu d'être retenus sur les flancs de la bête. comme chez nous, sont fixés sur son dos, et pointent en l'air. Dès que le cheval prend le galop, vous vous trouvez dans une sorte de panier à salade, qui vous enverrait vous asseoir sur la route, si vous n'aviez soin de vous cramponner avec énergie à l'ossature du véhicule. Les bagages sont ligottés avec des cordes. C'est le seul moyen qu'ils arrivent entiers à destination.

L'une de ces routes s'en va vers l'ouest, du côté de ce mont énorme qui barre l'horizon et dont la cime disparaît dans les nuages. C'est la route de Marciana.

Elle monte d'abord parmi les aloès et les cultures. Çà et là, une ferme, une métairie. De temps à autre, l'on croise des paysans qui se rendent à la ville.

Ils ont tous un âne pour les porter. La femme se met à califourchon sur le cou du bourriquet, l'homme sur le dos, le fils sur la croupe et, dans chacun des deux paniers accrochés de chaque côté du bât, il y a la marmaille. L'âne disparaît sous la famille qu'il véhicule. On ne voit

que sa tête, sa queue et ses pieds. Il trottine, menu, menu, et ne s'effondre pas.

Puis les maisons se font plus espacées. Voici commencer le maquis, le maquis corse, avec ses arbousiers, ses lauriers-thyms, ses bruyères arborescentes et ses chênes verts, serré, impénétrable, et parfumé de fortes senteurs. A un coude de la route, Porto-Ferraio disparaît, et, sur le faîte d'un col que le vent balaye, une autre face de l'île apparaît.

La mer se recourbe en un golfe circulaire et profond, dans lequel tombent les mille mètres du Monte Capanne. Autour du Mont Capanne et de son voisin, le Monte Giove (la Montagne de Jupiter), tournoient les nuées. En bas, la mer bleue, la grève ensoleillée sur laquelle un pêcheur solitaire, qui semble moins gros qu'une fourmi, tire sa barque et fait sécher ses filets. En haut, la bataille farouche de l'ouragan noir, où gronde la foudre, et que zèbrent les éclairs. Par moments, à travers un déchirement des nuages, des plaques de neige étincellent. N'est-ce pas l'Olympe redoutable où trônent, au-dessus des mortels, Zeus et les Grands Dieux?

Je demande au cocher s'il n'y a pas lieu de hâter le pas de son coursier et si l'amoncellement fantastique des sombres nuées ne va pas s'abattre sur notre tête, avant notre arrivée à Marciana. Il me fait signe que non, et qu'il n'y a rien à craindre pour l'instant. Le soleil, en effet, ne cesse pas de luire tout le long de la route, qui, se rapprochant de la mer, contourne le golfe (on le nomme golfe de Procchio), puis se relève pour suivre la côte en corniche, jusqu'à ce qu'une dernière descente nous amène à Marciana Marina, à l'Auberge de la Paix, chez Ventura Braschi, bonne cuisine.

Le signor Ventura ne sait pas un mot de français, sa femme

non plus, mais ils sont pleins de prévenances, et crient très fort, pour que je comprenne. Je m'explique de mon mieux. En attendant la « bonne cuisine » de l'enseigne, qui se réduira à du macaroni et à des œufs, je vais errer sur le port, où les tartanes ont été tirées à sec, en prévision de la nuit qui menace d'être orageuse.

Les nuées sont descendues le long de la montagne et le ciel s'est voilé. Le soleil a disparu. Il fait gris. La mer houleuse bat le rivage de ses lames courtes. Une morne tristesse s'épand sur les choses. Porto-Ferraio paraît loin, très loin. Cette montagne, que l'on ne voit pas, et qui n'arrête pas de déverser son brouillard, on la sent peser sur soi de toute sa masse obscure. Les façades craquelées des maisons, qui s'illuminaient tantôt sous le soleil, ont pris un aspect sale et éraillé. Il fait froid.

Comme tout cela s'est modifié en quelques heures ! Voici la pluie, une pluie fine et pénétrante, qui, sous l'obscurité grandissante, donne aux objets des reflets blafards. L'on se croirait sur quelque côte désolée de la Norvège ou du Spitzberg. Et quand, le soir, après dîner, je sortis pour aller gagner ma chambre qui se trouvait dans une autre maison, à quelques pas, je crus être emporté par le vent, qui me lapidait de cailloux à travers la nuit. La mer crachait ses embruns jusque dans les rues, et la seule lumière de ce gouffre noir, où pas un être humain n'osait circuler, était, au carrefour voisin, la lueur timide d'une petite veilleuse, brûlant sous un verre, devant une Sainte Vierge engrillagée dans le mur. Je songeai que ce fut près d'ici, par une nuit pareille, que se termina l'amoureuse idylle de l'ancien Roi des Rois et de la blonde comtesse Walewska. Ils s'étaient retrouvés sur la montagne de Marciana, où ils revécurent quelques

heures fugitives d'amour, et où ils se séparèrent dans la tempête et dans l'ouragan.

Le lendemain matin, un clair soleil me réveilla. J'avais, dans ma journée, à entreprendre l'ascension du Monte Giove et de Marciana Alta (Marciana de la Montagne), dédoublement de Marciana Marina (Marciana de la Mer).

C'est un vieil usage sur les bords méditerranéens, et que l'on retrouve en France, en Italie, en Corse et en Espagne, que celui de ces doubles villages côtiers. Il avait pour but de mettre leurs populations à l'abri des pirates barbaresques, qui, jusqu'à la prise d'Alger par la France, au milieu du XIX^e^ siècle, fondaient sur les rivages, tuant les gens et pillant leurs biens. Dès que leur approche était signalée par une de ces tours-vigies qui dominaient l'horizon, et dont les ruines subsistent encore sur les pitons des falaises et les pointes des rochers avancés en mer, le village du bas ramassait ses effets les plus précieux et s'enfuyait vers le village du haut, qui était suffisamment crénelé et fortifié pour repousser tous les assauts. Il était rare que les pirates se hasardassent jusque-là, car, sur ces pentes qu'il leur aurait fallu gravir, il était trop facile de les écraser en faisant dérouler sur eux une avalanche de rocs et de pierres. Le plus souvent ils ne savaient pas où les habitants étaient passés. Ils étaient là-haut, dans les nuages.

Je demande si l'on peut me montrer Marciana Alta. Signor Ventura sort avec moi sur la place et me désigne du doigt la montagne.

Ici où nous sommes, le soleil a reparu, l'atmosphère est limpide, la mer sourit, mais la montagne est, comme hier, coupée en deux par l'épais rideau de nuées, qui est remonté autour d'elle, et qui en cache la moitié supérieure,

de son voile impénétrable. Le bourg de Marciana Alta est derrière le rideau. Je n'ai qu'à prendre le sentier, et à monter jusqu'à ce que j'arrive.

Me voilà donc grimpant, grimpant, grimpant sans trêve, avec cette patiente persévérance, qui est nécessaire lorsque l'on chemine en montagne. Il fait une chaleur moite. Devant moi je vois toujours la nuée obscure, dont je me rapproche peu à peu. Derrière moi, en me retournant, j'aperçois Marciana Marina s'écraser de plus en plus, et un immense horizon de côtes s'étaler à mes pieds. Mais je ne tarde pas à entrer dans l'ombre de la nuée. Tout disparaît, devant, derrière et autour de moi. Il n'y a plus que du brouillard, qui perle en gouttelettes sur mes vêtements et sur ma barbe, comme sur les plantes et les brins d'herbe. La végétation a changé d'aspect. Elle est devenue celle des climats du Nord : bruyères courtes, gros châtaigniers au tronc noueux, et qui n'ont encore ni feuilles, ni bourgeons, tandis qu'à Porto-Ferraio les myrtes sont en fleurs ; puis des fougères et des mousses, parmi lesquelles des sources cristallines bruissent et dégringolent en cascatelles. Le sentier toutefois, pour âpre qu'il soit, se continue, bien tracé, à travers l'opacité du brouillard. J'y croise, fantomatiques silhouettes, une femme et sa mule. Sans doute la femme descend à la côte se ravitailler d'épicerie ou de farine, car l'on ne doit pas avoir, sur cette montagne, grand'chose pour se nourrir. En passant, elle me jette le « *Buona sera!* (Bonsoir!) », et paraît toute surprise de la langue inconnue dans laquelle je lui réponds. Après une demi-heure de montée dans ce brouillard, la forme des objets redevient plus précise, le soleil se devine à nouveau, et voici, au-dessus de ma tête, Marciana Alta surgir des nuées.

Le spectacle en est singulier. En face de moi, à présent, la lumière, une autre région, un soleil du Nord qui luit dans un air vif et froid ; par derrière, la nuée opaque que j'ai traversée et qui cache la base de la montagne, comme d'en bas elle en cachait le faîte. On est comme suspendu sur les volutes nébuleuses. On plane au-dessus du vide. On est dans le ciel.

Ce qui paraît plus bizarre encore, c'est qu'il y ait ici des habitants, puisque voilà des maisons et un clocher, ou, du moins, de penser qu'il doit y en avoir, car on n'en voit pas. Tout se tait. Aucun son ne monte plus d'en bas, et nul bruit ne sort de ce village mystérieux, aux maisons abruptes, serrées les unes contre les autres, entouré d'un rempart de pierre. C'est le village corse, sauvage et sinistre, le nid d'oiseaux de proie.

Je gravis des escaliers, je passe sous des voûtes, je monte encore des marches, et je me trouve au milieu des maisons, sur une place étroite, où aboutissent des rues, ou plutôt des ruelles, au pavé noirâtre et gluant. Une femme, au profil de vautour, est assise sur le seuil de sa porte, vêtue de noir et coiffée d'un fichu noir. Ses yeux brillent dans leurs orbites, ardents et doux cependant, et elle me regarde sans qu'aucun des traits de son visage impassible et régulier trahisse ce qu'elle pense en me voyant. Puis en voici une autre, vêtue de noir également, qui tire au bout d'une corde une chèvre noire ; puis une troisième, jeune celle-là, mais toujours vêtue de drap de la même couleur, et portant sur sa tête un sac de foin. Mais où sont les hommes ?

Sur ma droite, j'aperçois un cabaret. Je vais pour entrer, afin de me reposer de mon escalade, et de m'enquérir d'un guide, avant de continuer plus loin. J'entends à travers la porte des bruits de voix. Allons, tant mieux ! Il y a

1. MARCIANA ALTA. — 2. MARCIANA MARINA.

quelqu'un. Quelqu'un ! Mais tous les hommes du village sont là. Je me demandais ce que l'on faisait dans un pays pareil. C'est simple. On n'y fait rien.

C'est-à-dire que l'on y boit, que l'on y fume, que l'on y joue aux cartes, que l'on y parle, depuis le matin jusqu'au soir, tous les jours et toute l'année. Oui, c'est bien le village corse, c'est bien l'étonnante existence de ces gens qui, perdus dans leur solitude, sans voir, six mois sur douze, le reste de la terre dont ils sont séparés, comme aujourd'hui, par les nuages qui les entourent et où ils vivent, passent leur vie à discuter, devant un vermouth et un journal, les destinées de l'Europe. Parler politique et voter tous les deux ou trois ans sont les principales occupations de l'existence. Quelques-uns essayent, durant l'été, de défricher la montagne et d'en obtenir des moissons ; un peu plus bas sur ses pentes, ils plantent de la vigne, qui réussit, mais le travail est dur et ils ont peu d'imitateurs. Les entreprenants, les hardis, s'expatrient et vont en Amérique tenter la chance. Lorsqu'ils ont amassé un petit pécule, qui sera ici une fortune, ils se hâtent de revenir dans leur nid natal.[1] Les autres possèdent des cochons qui se nourrissent à peu près seuls, des chèvres que la femme mène paître, en labourant ses pommes de terre, ou en ramassant des châtaignes. Les quelques sous qu'ils trouvent à gagner alimentent la pipe et le verre.

A mon entrée, les parties de cartes s'interrompirent, les gouvernements de l'Ancien et du Nouveau Monde, en train de passer un mauvais quart d'heure, eurent un peu de répit

[1] L'île d'Elbe, au cours de son histoire, a longtemps appartenu à l'Espagne (voir p. 43 et 50) et c'est vers les anciennes colonies espagnoles de l'Amérique du Sud que se dirigent encore ses émigrants. C'est là que se font la plupart des fortunes de l'île, les plus considérables comme les plus humbles.

et les calumets se posèrent sur les tables, tandis que l'on me dévisageait et que l'on se disait de l'un à l'autre : « *Inglese !* (Anglais !) »

Je m'avançai, et demandai à haute voix si quelqu'un parlait français. Quelqu'un se leva aussitôt, qui me tendit la main et me répondit : « Que veut le Signor ? » Alors, dans les groupes, j'entendis répéter : « *Francese ! Francese ! come l'Imperatore.* (Français ! Français ! comme l'Empereur.) »

Je priai mon interlocuteur de s'informer si l'un des assistants voulait, moyennant rémunération, me conduire jusqu'au faîte du Monte Giove et jusqu'à l'ermitage de La Madone. Je trouvais plus prudent de me faire accompagner, à cause du brouillard, qui pouvait monter, et dans lequel je risquerais de me perdre.

Il fit signe de venir à un homme qui était assis sur un banc, au fond du cabaret, somnolent vis-à-vis d'une table vide. L'homme se leva et s'approcha. C'était une espèce d'hercule, à carrure de taureau. De sa chemise ouverte émergeait une poitrine musculeuse et velue. Il était pieds nus et tenait à la main un bâton aux allures de massue. Se rencontrer avec lui, seul à seul dans le maquis, aurait été tout juste rassurant. Et dire que ce colosse, au lieu d'aller s'embaucher quelque part, n'importe où, sa force étant apte à tous les métiers, préférait croupir là, à se croiser les bras, d'un bout à l'autre de l'année, dans la fainéantise et le dénuement presque absolu ! Quand il sut de quoi il s'agissait, ses yeux eurent un éclair de joie à l'idée du gain inattendu et facile qui s'offrait à lui, et sur lequel il demanda le crédit d'un café, qu'il ingurgita avec délices. Il se chargea ensuite de mon menu bagage, et se déclara à mes ordres. Cet homme, à

l'aspect redoutable, était le géant bon enfant des contes de fées, qui sert de factotum, en échange du droit de s'asseoir à la cuisine et de saucer les plats.

Le chemin qui monte vers l'ermitage est pavé, comme une voie romaine, de blocs de pierre à peine équarris. De place en place, des niches de maçonnerie, avec une croix, servent d'abris contre la pluie, le vent et la neige, dont il reste des amas, encore non fondus, dans les creux tournés vers le nord. Dans un mois, m'explique l'homme, en son baragouin, nous rôtirions. Aujourd'hui, au début d'Avril, je grelotte malgré la marche.

Ainsi que je l'avais craint, le brouillard, débordant Marciana Alta, avait gagné la cime de la montagne. Lorsque j'arrivai à la chapelle de La Madone, on recommençait à ne plus voir à dix pas devant soi. Il était impossible de dire si l'on se trouvait sur le faîte d'un mont, ou au fond d'un puits. Tout ce que j'apercevais, c'étaient les murs de la chapelle, quelques châtaigniers difformes, aux branches défeuillées, semblables à des spectres, et une petite maison dont la porte était fermée. La maison était habitée, car mon guide ayant cogné avec son bâton, un vieux bonhomme, à tête de bouc, vint ouvrir. C'est lui l'ermite. [1]

Voilà certes quelqu'un que les voisins ne gênent point, et dont le bavardage ne doit pas être le péché coutumier. Il

[1] On rencontre en Provence, dans les Pyrénées et en différents pays du Midi, de ces ermites laïques, qui n'ont plus aucun caractère religieux, mais qui sont simplement chargés, par les communes ou par l'église, de la garde et de l'entretien de certains sanctuaires célèbres, en échange des bénéfices que visiteurs et pèlerins leur procurent. Les uns rentrent coucher, chaque soir, dans leur village, d'autres habitent l'ermitage, et s'accommodent, pour le restant de leurs jours, de ces solitudes tranquilles. Nous retrouverons un autre ermitage de ce genre à Monserrat.

habite ici avec sa femme et sa chèvre, aussi perdu qu'un Indien dans la pampa. Marciana Alta est pour lui le centre de la civilisation, et il s'y retire l'hiver; Marciana Marina devient le but d'un voyage important; s'il va deux fois l'an à Porto-Ferraio, c'est beaucoup. Il est, par contre, le roi de l'infini. Parfois même il doit assister, dans sa masure, à des cataclysmes atmosphériques peu banals. Lorsqu'un orage éclate sur Elbe, avec cette violence particulière aux climats du Midi et plus encore à celui des îles, lorsqu'une tourmente, comme celle d'hier, se déchaîne, on se demande comment sa bicoque n'est pas arrachée du sol ou pulvérisée par la foudre. Assourdi par la tempête, gelé un jour, calciné un autre, battu par la pluie, noyé de brouillard, de ce brouillard dense et compact qui vous appuie sur les yeux comme une main, ainsi qu'il fait en ce moment, et vous donne l'impression d'un enveloppement de sépulcre, toutes ces choses lui sont indifférentes. Il rit en vous apercevant, car il possède un registre, avec un crayon, et il offre à ceux qui viennent après Napoléon d'y inscrire leur nom. Il a aussi les clefs de la chapelle, qu'il montre aux visiteurs ainsi qu'une image d'Épinal représentant l'Empereur. C'est son état social, son unique espoir de faire fortune. Étant donné le nombre des passants, il est peu probable qu'il s'enrichisse jamais.

C'est dans cette maisonnette que logea Napoléon, c'est dans une de ces quatre chambres qu'il reçut la visite de la comtesse Walewska, le 2 ou le 3 Septembre 1814. Un Christ de bois, vieux de plus d'un siècle, resté accroché au mur, a sans doute été témoin, et le lit rudimentaire de l'ermite, composé de deux X de fer portant une planche et un matelas de fougères, plat comme une galette, ne doit guère différer du lit sur lequel couchait l'Empereur.

Tout ici vous parle à l'esprit, jusqu'aux murs humides de cette chapelle qui Le connurent, jusqu'aux marches de l'autel sur lesquelles Madame Mère, logée au village de Marciana, venait s'agenouiller dévotement et faire vœu d'un cierge de cire à la Madone, si elle protégeait son fils contre tout malheur. Devant l'entrée de la chapelle, dans un hémicycle de pierre rongé par les lichens et garni de bancs, quatre fontaines jaillissent, emplissant de leur glouglou régulier leurs vasques sculptées. La façade de la chapelle est ornée de fresques peintes, et une plaque de marbre, posée en 1863, rappelle le passage de l'Empereur. Il séjourna ici, dit-elle, du 23 Août au 14 Septembre 1814. Cette date du 14 Septembre est erronée. L'Empereur quitta l'ermitage de La Madone le 4 ou le 5 Septembre.

Le brouillard est toujours intense et je n'ai plus espoir de contempler l'admirable panorama qui se déroule, quand le temps est clair, autour de cette vertigineuse montagne dressant au-dessus des flots ses huit cents mètres à pic. Il va falloir songer à rebrousser chemin, car l'heure avance, et je tiens à rentrer coucher à Marciana Marina. La descente sera rude et longue.

Le vieux tâche de me faire entendre qu'il faut rester et attendre un peu : « *Poco ! poco, Signor !* » Il fait le moulinet avec ses bras, pour m'exprimer que le brouillard se dissipera tout à l'heure. Alors je verrai « *la Corsica* », c'est-à-dire la Corse. J'éprouve bien quelques doutes sur les chances qu'une telle brume, qui semble au contraire s'épaissir de plus en plus, réussisse à se dissiper. Mais je sais que sur les montagnes tout l'imprévu est possible, et je rentre dans la maisonnette, pour attendre et me chauffer. Quant à mon colosse, en dépit de ses pieds nus et de sa chemise

entre-bâillée, loin d'avoir froid, il préfère se désaltérer à une cruche d'eau, qu'il a découverte sous la table, et au goulot de laquelle il boit à pleines lampées.

Pendant que je sèche l'humidité de mes vêtements, le vieux sort pour examiner le brouillard, qui passe comme des bouffées de fumée, tantôt plus transparent, tantôt plus intense. Mais voici soudain que les bruyères frissonnent, le vent s'élève, les châtaigniers dessinent plus nettement la fine dentelle de leur ramure, et des taches d'azur apparaissent au ciel. « *Venite, Signor! Venite!* » me dit le vieux. Il m'emmène jusqu'à un roc à demi maçonné, devant lequel on sent le vide, et formant un trône cyclopéen, où, dit-on, s'asseyait l'Empereur.

Nous y sommes à peine arrivés qu'une trouée se fait à travers la brume, qui s'écarte comme touchée par la baguette d'un enchanteur invisible. Les nuages fuient le long de la montagne, les débris du brouillard jaunâtre, accrochés comme de fauves oiseaux aux aspérités des rocs, s'illuminent d'une radieuse lumière, l'immensité s'inonde de clarté, et devant moi, à cinquante-neuf kilomètres par-dessus la mer, de la poussière d'or de l'occident, se dégage le profil en dents de scie des montagnes corses, du Monte d'Oro, et de toute la chaîne neigeuse qui court d'un bout de l'île à l'autre bout. C'est un spectacle inoubliable et sublime.

Le vieux rit aux éclats de son triomphe. Ses yeux rutilent comme les miens au reflet du soleil, qui descend dans le ciel, vis-à-vis de nous, et touche presque à l'horizon. Au moment où son disque commence à s'y mordre, le profil devient net et tranchant comme un découpage métallique. L'astre de feu disparaît, et, dans la transparence de l'atmosphère qui précède le crépuscule, c'est à présent l'in-

croyable détail des objets. « Bastia ! » s'écrie le vieux, en me prenant par le bras. J'aperçois de petites taches blanches, carrées et serrées les unes contre les autres. Ce sont les maisons de la ville corse. Avec une longue-vue on distinguerait les fenêtres.

Cela dura cinq minutes ainsi. Au-dessus de la Corse s'allument dans le ciel des lueurs violettes, semblables à une floraison de lilas dans les jardins d'Eden. Leur mirage merveilleux se double dans le miroir de la mer, plate et luisante comme une lame d'épée.

Mais les nuées tournoyantes, un instant entr'ouvertes, se resserrent. Le brouillard se referme, voilant, comme un rideau qu'on tire, l'immensité radieuse du ciel et des flots. Je me retrouve au milieu de l'hiver, dans la presque obscurité, avec le vent qui souffle à travers le squelette des gros châtaigniers, tandis que le vieux enfonce sur ses oreilles son bonnet de fourrure. Il faut se hâter de redescendre, si je veux être, ce soir, à Marciana Marina.

Je revois Marciana Alta et ses ruelles étroites où les noires parois de ses maisons commencent à se trouer de lumières, dans une nouvelle et rapide déchirure de la brume j'aperçois Poggio, un autre village perdu aussi dans les nuées, et je ne suis qu'à moitié route de mon gîte, lorsque la nuit me prend. Mais le brouillard demeure ramassé sur le faîte de la montagne. J'en suis, bientôt, complètement sorti. La nuit est lumineuse comme une nuit d'Orient. C'est sous sa douce clarté que je descends les dernières pentes du sentier et que j'arrive à « l'albergo » du Signor Ventura, qui s'inquiétait de moi. Je retrouve, à son carrefour, la Vierge engrillagée, et sa lampe paisible. De l'ouragan d'hier soir, aucune trace ne subsiste dans l'air tiède et resplendissant.

La nature et le pays ont ainsi passé à mes yeux, depuis vingt-quatre heures, par toutes les phases et par tous les aspects imaginables, comme si l'île, mouvante sur les flots, eût erré des mers du Sud à celles du Nord, et du royaume d'azur au triste pays des Cimmériens.

Je suis, une autre fois, deux ans après, retourné à l'ermitage de La Madone.

C'était en Mai. La montagne, désenveloppée de ses brumes, plongeait tout entière, de la base au faîte, dans le soleil flamboyant, mais l'ombreuse forêt de ses châtaigniers drapait sur ses pentes, jusqu'au village de Marciana Alta, le couvert splendide de ses verts rameaux. Le noir village semblait s'être réveillé à la vie. Des oiseaux chantaient dans le silence qui, cependant, planait toujours autour de lui. Des gens bêchaient leurs vignes, d'autres badigeonnaient de rose leurs maisons. Quelques-uns avaient sorti leurs guitares rouillées, dont ils grattaient, sur le seuil de leurs portes.

Je demandai s'il y avait une auberge, pour passer la nuit. L'on me conduisit vers un sombre logis, où l'on descendait par des marches suintantes encore de l'humidité de l'hiver, et qui, sur son autre face, surplombait en forteresse sur un précipice. Mais l'hôtesse posa devant moi, sur la table, à l'heure du dîner, en même temps qu'un bifteck de chèvre, un vase bourré de fleurs, tandis que son mari ouvrait un antique clavecin, au timbre usé, à la voix fêlée, et en jouait à tour de bras, afin de me mettre en gaieté

et de me donner appétit. Lorsque je fus me coucher, je vis la femme, qui s'était absentée, revenir avec une touffe d'herbe, dont elle enroula les brins, de façon à en former une petite couronne qu'elle accrocha ensuite à mon chevet, en me disant: « C'est l'herbe sainte de l'Ascension » (nous étions à la veille de cette fête) « et je l'ai cueillie pour vous sur la montagne. Elle porte bonheur à l'hôte étranger. »

Je passai la nuit suivante à l'ermitage. J'avais, en quittant la bonne hôtesse, repris le sentier que je connaissais, et la route dallée, aux niches de pierre, qui ne servaient plus d'abri contre les frimas, mais à donner une parcelle d'ombre contre le soleil, dont rien ne protégeait, au delà de Marciana. Cependant, à mesure aussi que l'on montait, l'air plus subtil vous dilatait la poitrine, et, le double gouffre d'azur du ciel et des flots se confondant autour de la montagne, l'on ne savait plus où finissait la mer, où commençait l'éther. Des milliards de fleurs tapissaient le sol, des cistes légers, blancs ou rouges, avec un cœur d'or. Autour de l'ermitage et de la chapelle on retrouvait l'ombre, encore transparente, des châtaigniers à peine feuillus, l'intarissable glouglou des quatre fontaines, et leur frais gazon, piqué de violettes d'un mauve très pâle et de cyclamens pourprés.

De là je revis la Corse, semblable à quelque Léviathan gigantesque, et, à sa droite, l'îlot de Capraia, dormant comme elle sur les flots. Je revis le soleil disparaître derrière ses montagnes, et, dans la paix du soir, le vieil ermite à tête de bouc, qui m'avait bien reconnu, me prépara une des quatre chambrettes qui avaient reçu l'Empereur et Walewska. Je dînai d'une terrine de lait et d'un plat de fèves. Dans une autre terrine pleine d'eau, l'ermite m'expliqua qu'il fallait tremper, pour l'amollir, une miche de pain, qu'il renou-

velait tous les mois. Le lit était aussi dur que le pain, mais le gîte propice à la rêverie, et, par la fenêtre sans rideaux, j'étais comme ébloui d'étoiles.

Telle est, l'été, la montagne de Marciana. Mais la moindre nuée qui passe sur elle, s'y accroche aussitôt, et recommence à la voiler au monde des vivants.

L'autre grande route de l'île est celle de Porto-Longone, de Rio Marina et des mines de fer. Se dirigeant à l'opposite de celle de Marciana, elle s'en va vers le sud et l'est.

Elle contourne, en se haussant par une pente insensible, la baie de Porto-Ferraio, qui se développe dans l'ampleur et la pureté de ses lignes, en son encadrement de montagnes. A l'un des endroits où la vue est la plus belle, des rangées de pierre saillissent d'un champ, débris de gradins, arcades effondrées s'adossant à la pente du sol. Ce sont les Romains qui ont passé là. Un amphithéâtre s'élevait en face de ce lac bleu, sur lequel, au signal des buccins sonores, des galères de course venaient joûter à la voile ou à la rame, des galères de guerre se battre et se crever de leurs éperons d'airain. Le cheval ralentit son pas pour gravir la côte plus rude; puis la bête reprend son trot cahoteux. Un bois de pins, un col avec un poste de douaniers, et nous sommes sur le versant oriental de l'île.

Le premier village que l'on aperçoit est Capoliveri. Aspect rébarbatif et mauvaise renommée. Les Romains dans l'antiquité, les Pisans au moyen âge en avaient fait un lieu d'asile et de liberté, reconnu par la loi, pour tous les débiteurs, faus-

saires et banqueroutiers, pour les esclaves enfuis et les condamnés échappés des prisons, qui venaient du continent s'y réfugier. D'où son nom de Capoliveri, *Caput Liberum* en latin, *Capo Liberi* en italien. Une immonde population s'y était formée, dont les méfaits furent longtemps la terreur de l'île. Perché sur une montagne dont il occupe la crête, il a bien l'air d'un repaire de brigands, et l'on s'attend à voir luire, entre les murs, des canons de fusils. Napoléon dut envoyer contre lui deux cent vingt soldats et gendarmes, afin de le contraindre à s'acquitter de ses impôts. Les mœurs se sont améliorées, mais la race ne s'est pas fondue avec celle des autres communes de l'île.

La route descend vers la mer, et arrive, bordée d'aloès dont les feuilles glauques et les hampes fleuries se penchent sur les flots, au petit port de Porto-Longone. On y trouvera à manger et à dormir à l'Auberge de Marie (Albergo della Maria), où l'on fut pour moi honnête et complaisant. Au-dessus du bourg, sur un promontoire rocheux, s'avance la citadelle, bâtie par les Espagnols de 1605 à 1619. Elle renferme un bagne dans son enceinte, et une église avec de nombreuses tombes espagnoles. [1]

De Porto-Longone à Rio Marina le chemin est une merveille, gravissant et descendant des pentes, montrant et cachant alternativement la ligne de la mer. Deux kilomètres après Porto-Longone, à gauche de la route, est un chemin creux qu'il faut prendre.

Là, au fond d'une gorge aux aloès d'une grosseur saharienne, au milieu des pins parasols et des sveltes cyprès,

[1] Il y a place pour 800 forçats dans le bagne, ou « ergastule », de Porto-Longone. Un autre bagne existe à Porto-Ferraio, avec 400 forçats.

l'humble chapelle de Monserrat offre au pèlerin l'abri de ses treillages rustiques enguirlandés de pampres. Des rochers aux aiguilles aiguës la dominent, où, de loin en loin, des pâtres accrochés s'appellent. Au bout de la longue enfilade du vallon, que ferme la mer, on voit parfois, à travers les branches des pins et les raquettes des cactus, une voile qui glisse. C'est un site exquis, tout virgilien, où l'on se prend à vouloir dresser son toit, à rêver de laisser fondre sa vie dans la paix de l'âme et des choses. Il semble que rien ne soit jamais venu jusqu'ici des révolutions de la terre. Tel devait être le paysage au temps où Pan et les Dryades s'y poursuivaient dans les halliers ; tel il était quand le premier ermite chrétien y fit construire, sur cette pointe de rocher, sa petite chapelle aux murs blancs ; tel il apparut à l'Empereur, que nous y retrouverons tout à l'heure.

Mais notre cocher s'impatiente, en claquant du fouet sur la route. Ici encore, il faut laisser un peu de nous et partir. Voici Rio Montagne, dont les maisons régulières et cubiques sont pareilles à des dominos empilés. A la bifurcation de la route qui mène vers le bourg, une chapelle isolée, au fronton triangulaire, et précédée d'un portique, semble un temple grec, devant lequel on s'attend à voir Daphnis apporter l'offrande d'un jeune chevreau ou d'un agneau nouveau-né.

Hélas ! toute cette poésie va disparaître au prochain tournant du chemin. Devant nous, une âcre fumée noirâtre, qui sort de hauts tuyaux d'usine, tourbillonne dans l'air. C'est Rio Marina. Adieu le maquis embaumé, les bucoliques vallées, le ciel pur, les pins où chante le vent, et les bonnes gens qui vont paisibles sur leur ânon ! Nous entrons dans le monde du fer.

Rio Marina est la souillure de l'île. Nulle part le contraste

ne peut être plus complet entre la verte, belle et saine nature où l'homme a été, par Dieu, créé pour vivre, et la tare morale et physique du monde contre nature, créé par l'industrialisme humain. Dès l'arrivée, l'impression est mauvaise. Dans un lavoir couvert de tôle, des femmes, aux yeux effrontés, battent du linge et entre-croisent des quolibets criards. L'une d'elles, qui m'a vu, avertit les autres d'un mot, et toutes aussitôt de dévisager l'étranger avec une curiosité gouailleuse. Je les fixe, et pas un regard ne se baisse. J'avance, et voici un mendiant. C'est, depuis que je suis dans l'île, le premier que je rencontre. Un pauvre être misérable et sordide, courbé en deux comme si sa colonne vertébrale s'était cassée en son milieu. « *Signor, la carita!* (La charité, monsieur!) » dit-il, en s'accrochant à moi comme une tentacule de pieuvre. « *La carita! la carita! la carita!* » Je comprends de son balbutiement qu'il est vieux, qu'il travaillait aux mines, et qu'un quartier de roc est tombé sur lui.

Je continue. J'arrive aux maisons. Des maisons à six étages, lugubres comme celles des faubourgs des grandes villes, derrière les murs desquelles on sent l'entassement des gens, le grouillement des enfants trop nombreux, et d'où transpirent des odeurs de fricots. Aux fenêtres, des loques qui pendent, des têtes qui se montrent, mal peignées. Par moments, un panier descend au bout d'une corde, jusqu'à la rue. Le facteur y met ses lettres, le marchand y dépose sa viande, son pain ou ses légumes. C'est une façon commode d'économiser ses jambes, et, comme l'heure du déjeuner est proche, les paniers ne cessent d'aller et venir le long des maisons.

Mais ce qu'il y a de plus particulier ici, c'est que tout est comme imprégné d'une couleur rougeâtre uniforme, d'une couleur de rouille, qui teint les maisons du haut en

bas, la figure des gens, leurs mains et leurs vêtements, jusqu'aux feuilles des arbres, jusqu'à l'herbe du sol. Cette poussière de fer qui s'attache à tout, qui recouvre tout, a l'air d'avoir été secouée par un volcan. L'on ne tarde pas à être poudré soi-même de cette cendre impalpable, que le vent ramasse et soulève en tourbillons.

Voici un ivrogne. C'est, comme le mendiant, le premier que je vois dans l'île. Il fonce sur moi et me prend les mains, qu'il presse avec effusion, en me faisant de pâteux discours auxquels je ne comprends mot. Il est près de midi, le soleil est brûlant, et je me réfugie à l'Albergo Ristorante, l'Auberge Restaurant, de Rio Marina.

Salle crasseuse, nappe sale, mouches dans les carafes, cuisine grasse dans des plats graisseux. Quelques voyageurs de commerce partagent avec moi ce repas répugnant, et appuient mes réclamations, inutiles du reste. Quand il s'agit de payer, c'est pour mon compte le double du prix que paient mes voisins. Je m'en aperçois et refuse de m'exécuter. Chacun prend ma défense, et l'hôtelier consent, comme un chien qu'on fouette, à ne pas me voler plus que les autres. Il ramasse sa recette, du 200 o/o, d'un air rogue et mécontent, et, sans soulever la casquette de velours à côtes qui semble vissée sur sa tête, il s'en retourne à son comptoir, rincer ses verres avec ses doigts malpropres. Oh ! cet industrialisme hideux qui corrompt et encanaille tout ce qu'il touche ! Comme il nous a ramenés à toutes les bassesses et à tous les vices qui, dès qu'il paraît, croissent à son ombre !

La visite des mines n'offre pas, au surplus, un intérêt considérable. Elles s'exploitent à ciel ouvert, et il n'y a qu'à se baisser pour ramasser le minerai. Il est chargé sur des

wagonnets, qui vont directement le déverser dans les navires amarrés à la base de la montagne. Celui qui est de qualité inférieure subit seul, dans les usines, un triage préalable. L'exploitation est abondante, se fait à peu de frais, et atteint par an 300.000 tonnes. Beaucoup de navires viennent d'Angleterre.

La montagne, attaquée par les Etrusques et par les Romains (on retrouve, en creusant, des monnaies de cuivre et d'argent), semble inépuisable. Éventrée chaque jour plus profondément, elle prend des aspects de cratères lunaires, où la face des ouvriers disparaît sous le fard de poussière ferreuse que la sueur leur colle au visage, dans l'effrayante réverbération du soleil contre les parois dénudées qui les entourent. Les paillettes de métal reluisent sous ses rayons implacables, et l'on croirait fouler de fulgurants tapis de diamants.

Mais avec quel bonheur je revois au retour la gorge solitaire, si doucement élyséenne, de Monserrat, et le golfe sans tache où Porto-Ferraio mire ses vieux remparts et ses tourelles génoises ! Ce n'est plus pour longtemps. La tare est en train de s'étendre. Jusqu'à ce jour Rio Marina, caché par une barrière de montagnes, demeurait relégué dans son coin. Le reste de l'île était intact. Cela va changer.

En pleine baie de Porto-Ferraio, les hauts-fourneaux s'élèvent. Écrasant le paysage admirable, deux cheminées de quatre-vingt mètres de haut achèvent, à cette heure, de se dresser dans le ciel, rigides et rouges comme deux bras monstrueux de guillotine. Elles vont s'allumer et, sur toute la splendeur de l'île, sur tout son azur, vomir jour et nuit leur fumée, cracher leurs flammèches. Où régnait Phébus radieux, Vulcain accourt avec ses Cyclopes barbouillés de suie, et le ronflement de ses fournaises.

Vous croyez peut-être que les gens de Porto-Ferraio ont protesté ? Car enfin, que la Compagnie des mines étende ses affaires, rien de plus naturel à son point de vue. Mais eux, dont l'air va s'empoisonner, le ciel se ternir, qu'ont-ils dit ? Ils ont été dans le ravissement. Ils ont vu là une « administration » qui s'établissait, c'est-à-dire le rêve, cher à tous les gens du Midi, des postes de concierges à des portes où ne passe personne, des places dans des bureaux où il n'y a rien à faire. Ils n'ont point songé que l'industrie privée, différente de l'État, ne paye pas d'employés inutiles, et qu'il faut à des hauts-fourneaux plus de chauffeurs que de gratte-papier. Oui certes, il y aura de l'argent à gagner, non pas en lisant son journal, au frais, dans un fauteuil, mais en bourrant de charbon la gueule des brasiers. Ceux qui avaient un petit métier paisible, les paysans qui cultivaient leur champ, les quitteront ; pour un gain immédiat un peu plus fort, se faisant ouvriers, ils viendront à l'usine se brûler la figure et se dessécher la poitrine. Et, comme ces peuplades africaines qui dansent devant leurs idoles buveuses de sang, ils ont tous sauté de joie autour du Moloch qui s'apprête à les dévorer.

Tel est l'aspect général de l'île. En dehors des deux routes de Marciana et de Rio, qui la traversent d'une extrémité à l'autre, et couvrent, avec leurs innombrables pentes et circuits, une soixantaine de kilomètres, il n'y a d'autre voie carrossable importante que celle de Campo, le dernier gros bourg de l'île, sur la côte sud, célèbre par ses carrières de

LE GOLFE DE PROCCHIO, LE MONTE CAPANNE ET LE MONTE GIOVE.

granit, d'où Pise tirait les colonnes de ses églises et de ses palais. Longtemps après la déchéance de Pise, des fûts à demi équarris se voyaient épars sur le sol de ces carrières, des socles ébauchés, des chapiteaux entaillés dans des blocs, débris mort-nés d'une magnificence subitement éteinte. Au-dessus du petit port de Campo de la Mer, perche sur la montagne le second village de San Pietro in Campo. Toujours le nid d'aigle, le village d'en haut, refuge coutumier du village d'en bas.

Ce ne sont plus ensuite que chemins muletiers, sentiers suspendus au-dessus de caps inaccessibles et de golfes aux profondeurs d'abîmes, ou franchissant des crêtes déchiquetées.

Gravir tous les sommets dont Elbe se hérisse aurait de quoi lasser les jarrets les plus exercés et faire tourner les têtes les moins sujettes au vertige. En face de Porto-Ferraio l'on voit se silhouetter, au faîte d'un piton de 394 mètres d'un seul jet, une forteresse ruinée, par les portes et les fenêtres de laquelle passent les nuages. C'est l'ancienne forteresse de Volterraio. L'Empereur ayant voulu y monter durant une de ses promenades, chacun de ceux qui l'accompagnaient se récria, et il se laissa persuader de renoncer à cette scabreuse ascension. Comment des hommes ont-ils construit ces murs, sur ce pain de sucre aigu, que l'on ne gravit point, pour peu que le vent souffle, sans risquer sa vie ? C'est l'œuvre d'un géant, vous répond la tradition populaire ; seuls, des êtres surnaturels ont jamais habité pareille demeure, et peut-être y habitent encore. Des citernes y recueillent l'eau de la pluie, et, dans la forteresse, cinq cents hommes pouvaient loger.

Le point culminant de l'île est le Monte Capanne, voisin

du Monte Giove, et qui mesure 1.006 mètres selon les géographes anciens, 1.019 selon les calculs modernes.

La largeur maxima de l'île est 27 kilomètres, de l'est à l'ouest, de 18 du nord au sud. Son pourtour, avec toutes les découpures de ses côtes, les golfes qui s'y creusent et les caps qu'elles projettent, est de 85 kilomètres.

Les femmes elboises sont belles, et régulières de traits. Elles ont la peau d'une blancheur de lait et des flots de cheveux noirs, fins et légèrement ondulés. Quelques-unes sont d'un blond roux, comme les Florentines, mais c'est l'exception.

Quant à l'histoire de l'île d'Elbe, elle n'est, comme celle de la plupart de ces îles méditerranéennes, qu'un tissu de misères. Territoires flottants qui ne sont à personne et peuvent être à tout le monde, il n'y a pas de peuples ayant armé une galère qui ne se les soient disputés, la flamme et le meurtre à la main. L'exiguïté de l'île d'Elbe l'aurait fait échapper peut-être à tant de convoitises, sans ses riches et néfastes mines de fer, qui, aussi loin que remonte le souvenir, ont causé son malheur et appelé sur elle l'étranger.

Les Etrusques l'avaient, les premiers, conquise et peuplée, bien avant que Rome existât. Carthaginois et Romains leur succédèrent et envoyèrent des légions d'esclaves la gratter à pelletées. Après la chute de l'Empire, Goths, Wisigoths et Ostrogoths traversent le détroit, pour s'emparer d'elle et la noyer dans le sang. Elle tombe ensuite au pouvoir des Lombards, des Allemands descendus sur l'Italie, des Pisans, puis des Génois, qui en sont chassés par les Espagnols. Bientôt les Français apparaissent à leur tour et, la guerre ayant éclaté entre François Ier et Charles-Quint, le sultan Soliman, allié du roi de France, envoie de Constantinople, contre l'Italie et ses îles, la

flotte ottomane, sous les ordres du fameux corsaire Barberousse, devenu grand-amiral par son audace heureuse et sa férocité. Non content de faire pleuvoir sur les côtes ses grenades enflammées, il aborde, et parcourt l'intérieur de l'île, en massacrant hommes, femmes et enfants, en arrachant les arbres, en brûlant la terre. Cette dévastation. telle que les Turcs savent la faire, fut si épouvantable qu'il fallut, après leur départ, envoyer d'Italie des colons dans l'île, les habitants qui avaient survécu, cachés dans des trous de rochers, étant impuissants à relever seuls tant de désastres.

En 1548, Cosme de Médicis, duc de Florence, réunit l'île d'Elbe à la Seigneurie de Piombino, et fonde Porto-Ferraio, qu'il fortifie, et qu'il dénomme Cosmopolis, nom qui lui resta jusqu'au seuil du XIX^e^ siècle. [1] Mais les malheurs de l'île ne s'arrêtent point. Italiens, Espagnols, Turcs et Français continuent à se disputer ce lambeau de sol, sans compter les corsaires d'Alger, qui se contentaient de passer et de piller, et les Anglais qui commencent à se montrer, avides de s'approprier un point d'observation menaçant sur la côte d'Italie et sur la Corse.

Mais Elbe commence à se lasser aussi de son sort misérable et songe à se délivrer de tous, une bonne fois. En 1799, la France, prenant prétexte d'une rupture avec la Toscane, avait débarqué ses troupes et occupé Porto-Ferraio ; les Elbois s'étaient soumis en apparence, mais pour préparer dans

[1] « Cosmopolis » ou ville de Cosme. Au-dessus de la vieille porte de chêne, toute vermoulue, du *Forte Falcone* (Fort du Faucon), qui domine la ville, on lit cette inscription : « TEMPLA, MOENIA, DOMOS, ARAS, PORTUM — COMUS MED. FLORENTI. — A FUNDAMENTIS EREXIT — A. D. MDXLVIII. (Cosme de Médicis, de Florence, éleva de leurs fondations ces temples, ces murailles, ces maisons, ces autels, ce port, l'an de Dieu 1548.) »

l'ombre une révolte formidable et sauvage. La maison de tout Français avait été marquée par l'ange exterminateur, et le massacre fut simultané partout. En ces nouvelles Vêpres Siciliennes, on libéra jusqu'aux galériens des bagnes, afin de donner la chasse aux survivants, traqués comme des bêtes fauves, à travers les maquis, les ravins et les antres des montagnes, où ils s'étaient réfugiés. Les gens de Capoliveri n'avaient pas failli à leur néfaste renommée. Ils avaient offert aux Français fugitifs l'abri de leur village et la sauvegarde de ce lieu d'asile, refuge séculaire de tous les poursuivis ; puis, quand ils les avaient tenus sans défense entre leurs murailles, ils les avaient égorgés. Après quoi, coupant en morceaux les cadavres, ils en avaient promené triomphalement les débris, comme faisaient les barbares d'Alaric et d'Attila.

En 1801 cependant, Porto-Ferraio fut rebloqué par la flotte française, bombardé en 1802, et, cette même année, le Traité d'Amiens avait officiellement donné Elbe à la France. L'île envoya à Paris des députés. Ils furent reçus par le Premier Consul (il ne se doutait guère de l'avenir), et l'assurèrent de la fidélité de leurs concitoyens, qui désormais se considéraient comme vrais Français et demandaient, en retour, protection contre tout autre envahisseur. Peu après, en effet, une attaque des Anglais fut repoussée par la coopération commune des troupes françaises et des troupes elboises.

Lorsque, douze ans après, le Traité de Fontainebleau donna l'île à Napoléon déchu, sa population était de 12.000 habitants, dont la culture intellectuelle et le bien-être matériel laissaient fort à désirer, les pauvres diables ayant toujours été plus occupés à défendre leur vie et leurs biens qu'à s'initier aux progrès de la civilisation, qui ne se manifestait envers eux que

par des bombardements et des incendies plus perfectionnés.

En leurs maisons, aux pièces basses de plafond, ils couchaient, toute la famille, dans le même lit, jusqu'à sept personnes à la fois, sans distinction de sexe, et dans une nudité complète. Les gens du peuple et ceux des campagnes ne possédaient comme ustensiles de cuisine que des poteries de terre, n'avaient pour nourriture que des légumes secs apportés du continent, des fromages gras de brebis, un pain grossier et malsain, et des viandes salées. Dans leur vin, mal préparé, ils ajoutaient du gingembre, ce qui rendait ce régime encore plus irritant. Avec leurs châtaignes ils faisaient de la bouillie, la lourde « pollenta » corse, et une farine pétrie en gâteaux, qui se conservaient d'une année à l'autre. Les riverains de la côte se nourrissaient presque exclusivement de poisson ; en dehors de leur commerce de cabotage avec l'Italie, ils tiraient quelque argent de la pêche du corail et, autrefois, de celle des huîtres perlières, qui avaient disparu, faute des précautions nécessaires à leur conservation. La pêche du thon qui, dès le temps de Strabon, se pratiquait deux fois par an dans les eaux de l'île, était, comme les marais salants et comme les mines, monopolisée par les conquérants du jour, et, affermée par eux, n'enrichissait que l'adjudicataire et que des étrangers.

Il n'y avait un peu de fortune et de société, une société bourgeoise de petite ville de province, qu'à Porto-Ferraio, siège du Gouvernement, port plus d'une fois florissant, et qui, sous les ducs de Florence, avait connu le luxe et les arts, mais que la guerre et les blocus ruinaient sans cesse. Une haineuse rivalité dans leur commerce maritime faisait s'entre-détester Porto-Ferraio et Marciana Marina. L'importance de Porto-Longone était toute militaire.

Par un singulier contraste, ce peuple, aux mœurs si primitives et au sort si précaire, aimait à déclamer, le Dimanche, sur les places publiques, des vers de l'Arioste et du Tasse, et se plaisait, dans ses fêtes, à des concours de poésie improvisée. Aussi, parmi les voyageurs, les uns représentaient les Elbois comme des sauvages, les autres comme des gens doux et policés. La principale coquetterie des femmes, nubiles entre treize et quatorze ans, consistait en un chapeau de paille noire à larges bords, orné de rubans, en anneaux d'or qu'elles se suspendaient aux oreilles, et en longs corsets, étroits et serrés comme ceux des infantes d'Espagne, véritables carcans dans lesquels on les enfermait dès l'enfance.

Toutes les maladies qui résultent, surtout en pays chaud, d'une méconnaissance totale de l'hygiène et d'une nourriture contraire à ses lois les plus élémentaires, avaient à demeure leur siège dans l'île, les maladies cutanées, la lèpre et la gale, le scorbut, la dysenterie et le typhus. Enfin les marécages non desséchés valaient aux habitants qui en étaient voisins ces fièvres intermittentes et putrides, qui, aujourd'hui encore, ravagent la côte orientale de la Corse et s'attaquent à quiconque s'expose à la froide rosée du crépuscule.

II

L'EMPEREUR S'INSTALLE

DANS LE SOLEIL LEVANT. || INCERTITUDES MUTUELLES ET ENTHOUSIASME. || LA DÉPUTATION ELBOISE À BORD DE L' « UNDAUNTED » || ENTRÉE DE L'EMPEREUR DANS SA CAPITALE. || LE « TE DEUM » ET LA RÉCEPTION À L'HOTEL DE VILLE. || L'EMPEREUR PREND UNE PREMIÈRE IDÉE DE SON ILE. || L'EMPEREUR SE LOGE. || L'EMPEREUR SE MEUBLE ET REGARNIT SA GARDE-ROBE. || L'EMPEREUR SE CONSTITUE UNE COUR. || ARMÉE ET MARINE. || LES FINANCES. || LA NOUVELLE « SALENTE ». || LES CHEVAUX DE L'EMPEREUR. || MADAME MÈRE. || UNE OMBRE AU TABLEAU.

Ce fut le 3 Mai 1814 que l'Empereur arriva en vue de l'île d'Elbe et de son nouveau royaume.[1]

[1] Principales sources consultées et citées en note : Archives du Ministère des Affaires étrangères ; France, *675*. — Bosworth (T.) : The island Empire. Londres, 1855. — Brunschvicg : Cambronne. Nantes, 1894. — Cambronne (Vie de) et son procès. Paris, 1822. — Campbell : Napoleon at Fontainebleau and Elba. Londres, 1869. (Traduit partiellement par A. Pichot, Paris, 1873, sous le titre : Napoléon a l'ile d'Elbe). C'est à cette traduction que, sauf indication contraire, se rapportent nos renvois. — Catalogue du musée Demidoff a San Martino. Florence, 1860. — Catalogue de la Vente San Donato. Paris, 1880. — Chautard : L'Ile d'Elbe et les Cent Jours. Paris, 1851. — Constant (Valet de chambre de Napoléon) : Mémoires. Paris, 1830. — Correspondance impériale 1814-1815. — Durand (Mme, Veuve du Général) : Mémoires. Paris, 1828. — Fabry : Itinéraire de Buonaparte. Paris, 1815. — Fieffé : Napoléon et la Garde. Paris, 1859.

Entre sept et huit heures du matin, le temps étant radieux, la mer calme et resplendissante, les vigies des forts signalèrent une frégate, battant pavillon anglais, qui, toutes voiles déployées et poussée par une faible brise, semblait se diriger en droite ligne vers Porto-Ferraio.

Le général Dalesme, commandant français de la place, fit prendre aussitôt les précautions militaires réglementaires, fermer le port, charger les canons des remparts, mettre la garnison sous les armes, et la population courut sur le rivage, curieuse et agitée. Quel était ce navire, et que voulait-il à la ville ? Venait-il la bombarder une fois de plus, et était-ce un débarquement ennemi qui se préparait? Dans l'ignorance des événements extérieurs (depuis les cinq derniers mois de la guerre que la coalition européenne faisait à

— Fleury de Chaboulon : Mémoires. Londres, 1819. — Foresi : Napoleone I all' isola dell' Elba. Florence, 1884. L'Isola d'Elba. Pitigliano, 1899. — Giunti (Benvenuto) : Appunti statistici dal 1806 al 1815. Bologne, 1902. Il V Maggio a Porto-Ferraio. Pise, 1902. — Helfert : Napoleon von Fontainebleau nach Elba. Vienne, 1874. — Hyde de Neuville : Mémoires. Paris, 1888. — Ile (L') d'Elbe et les Cent Jours, Supplément à la Corresp. imp. (Édition de 1870). — Joseph (Le Roi) : Mémoires. Paris, 1857. — Labadie, Larabit, Sellier Vincent : Souvenirs, publiés par Léon-G. Pélissier dans la Nouvelle Revue Rétrospective, tomes I et II. Paris, 1894-95. — Laborde : Napoléon et la Garde. Paris, 1840. — Larrey : Madame Mère. Paris, 1892. — Livi (G.) : Napoleone I all' isola d'Elba. Milan, 1888. — Marchand d'Huiles (Le) : Rapports a Mariotti, publiés par Marcellin Pellet, dans : Napoléon a l'ile d'Elbe. Paris, 1888. — Mémorial de Sainte-Hélène. — Meneval : Napoléon et Marie-Louise. Paris, 1844. — Monier (A. D. B. M***) : Une année de la vie de Napoléon. Paris, 1815. — Montholon : Captivité de Sainte-Hélène. Paris, 1847. — Ninci (Giuseppe) : Storia dell' isola dell' Elba. Porto-Ferraio, 1815. — Peyrusse : Mémorial et archives. Carcassonne, 1869. Lettres a son frère, publiées par Léon G. Pélissier. Paris, 1894. — Pons de l'Hérault : Souvenirs et anecdotes de l'ile d'Elbe. Paris, 1897. L'Ile d'Elbe au début du

l'Empire, l'île était bloquée par les Anglais, sans communications avec le continent, et presque réduite à la famine), les Elbois se voyaient avec appréhension sur le point de payer encore pour les querelles de leurs maîtres. [1]

La rumeur de l'écroulement de la puissance française était seule parvenue dans l'île, et l'avait rejetée dans l'anarchie. Le 21 Avril, la garnison de Porto-Longone, où étaient incorporés de nombreux Italiens, d'anciens déserteurs, et des voleurs, envoyés en dépôt à l'île d'Elbe, s'était révoltée. Une partie des rebelles, qui avaient assassiné leur commandant, avait été mitraillée ; les autres avaient gagné Rio, où ils s'étaient saisis d'un navire marchand, sur lequel ils s'étaient enfuis. Le même jour, à Marciana Marina, Napoléon avait été, comme à Orgon, brûlé en effigie. Le 22 Avril, à Porto-Ferraio, le général Dalesme avait, pour éviter une mutinerie de ses troupes semblable à celle qui s'était produite à Porto-Longone, offert leur rapatriement à tous les soldats non français qui le demanderaient.

XIXe SIÈCLE et L'ILE D'ELBE PENDANT LA RÉVOLUTION ET L'EMPIRE, (dans le BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ LANGUEDOCIENNE DE GÉOGRAPHIE, 1896-97, et dans MISCELLANEA NAPOLEONICA, tome III. Paris, 1897.) MÉMOIRE AUX PUISSANCES ALLIÉES. Paris, 1899. (Ces diverses œuvres de Pons de l'Hérault ont été publiées par Léon-G. Pélissier). BIOGRAPHIE. Paris, 1848. — REGISTRE DE L'ILE D'ELBE. Paris, 1897. — TALLEYRAND : CORRESPONDANCE AVEC LOUIS XVIII. Paris, 1881. — THIÉBAUT (ARSÈNE): VOYAGE A L'ILE D'ELBE. Paris, 1808. — VINCENT (GÉNÉRAL) : MÉMOIRES, publiés dans MÉMOIRES DE TOUS, tome III. Paris, 1835. — VINCENT (SELLIER), voir LABADIE. — WALDBOURG-TRUCHSESS : ITINÉRAIRE DE NAPOLÉON DE FONTAINEBLEAU A L'ILE D'ELBE. Paris, 1815. — MARCHAND, Valet de chambre de Napoléon, a laissé sur cette période de la vie impériale des Mémoires qui ne sont pas publiés.

[1] PONS DE L'H., p. 7 et 86; MÉM. AUX PUISS. ALL., p. 4 et 305; PEYRUSSE, p. 233; Mme DURAND, p. 247; MONIER, p. 22 ; WALDBOURG-TRUCHSESS, p. 51 ; FABRY, p. 64; Gal VINCENT, p. 157.

Les Anglais, de leur côté, intriguaient dans l'île et ne reculaient devant aucun moyen pour s'en emparer. Un parlementaire anglais était venu, le 27, sur un navire de guerre, apprendre au général Dalesme la chute de l'Empire, la restauration des Bourbons, et le sommer de se rendre à lui, prétendant que le Traité de paix signé entre la France et les Puissances Alliées avait donné l'île d'Elbe à l'Angleterre. Dalesme avait refusé de rendre la place jusqu'à plus ample information, et demandé un sauf-conduit pour expédier à Paris un de ses aides de camp, qui éclaircirait l'affaire. Le parlementaire s'était retiré.

Le 28, second parlementaire anglais, escortant un envoyé du Gouvernement Provisoire, qui confirmait au général Dalesme l'abdication de Napoléon, l'invitait à remplacer sur la citadelle le drapeau tricolore et les aigles par le drapeau blanc, et l'avertissait que l'ex-Empereur, à qui l'île d'Elbe avait été attribuée pour retraite, arriverait bientôt. Étonnement et défiance croissante du général Dalesme, qui arbora le drapeau fleurdelysé, mais continua à se tenir sur ses gardes. Personne ne crut à la venue de Napoléon. La conviction de la plupart des habitants était qu'ils allaient devenir Anglais. Les patriotes reparlaient d'exterminer les étrangers et de proclamer l'indépendance.

Cependant la frégate continuait à glisser avec lenteur sur le satin bleu de la mer, dans la lumière d'or du soleil, et se rapprochait peu à peu. Quoique ses intentions ne parussent point hostiles, craignant une surprise, le général Dalesme, quand elle ne fut plus qu'à quelques centaines de mètres du rivage, lui dépêcha un aviso[1], pour l'avertir que, si elle conti-

[1] Petit navire, léger et rapide.

nuait à avancer, il pointerait sur elle ses canons. Alors elle arbora le drapeau parlementaire, plia sa voilure et jeta l'ancre. Il était deux heures du soir.

Si l'on n'était pas rassuré dans Porto-Ferraio, à bord de la frégate (c'était l'Undaunted qui portait l'Empereur, et qui, par suite de l'intermittence des vents, avait mis quatre jours et demi pour la traversée de Fréjus à l'île d'Elbe), on était inquiet aussi.

L'Empereur n'ignorait pas au prix de quelles luttes sanglantes nous nous étions jadis emparés de l'île et il n'était pas sans se demander quel accueil lui réservaient ses futurs sujets. Il prévoyait qu'il allait peut-être trouver l'île en pleine révolution, tomber parmi quelque massacre des Français, et, en admettant que le loyalisme des Elbois envers la France fût demeuré inébranlable, lui-même, qui se les était adjugés sans les consulter, serait-il *persona grata* auprès d'eux ? Les mêmes menaces, les mêmes poings tendus, qui l'avaient poursuivi à travers le Midi de la France, allaient-ils le recevoir ici ? A Fréjus, il avait demandé au Commissaire anglais « s'il pouvait compter sur un cent de marins de l'Undaunted, pour le protéger durant les premiers jours de son séjour dans l'île, et en attendant l'arrivée des 400 hommes de la Garde que lui accordait le Traité de Fontainebleau ». (Article XVII du Traité.) Il avait même envisagé l'impossibilité, où il pourrait être, de débarquer, et parlé de se faire, en ce cas, conduire en Angleterre. [1] Les déclarations d'un pêcheur rencontré en mer et hélé, la veille, à bord de la frégate avaient augmenté ces

[1] Campbell, p. 40 et 60; Waldbourg-Truchsess, p. 12. — Il est curieux de rapprocher de cette première pensée de l'Empereur d'aller demander un asile à l'Angleterre la même idée qu'il en eut, et mit à exécution, l'année suivante, après Waterloo.

craintes. Aussi les deux Commissaires, anglais et autrichien, qui étaient demeurés auprès de l'Empereur et avaient la responsabilité de sa personne, s'opposaient-ils, d'une façon formelle, à ce qu'il descendît à terre avant que l'on sût s'il y serait en sûreté.

D'ailleurs il n'entrait pas non plus dans son idée de paraître débarquer en fugitif, ni en simple particulier. C'était Napoléon Roi qui arrivait, et il prétendait être reçu comme tel.

La journée s'acheva, de part et d'autre, dans une incertitude mutuelle. L'Empereur se promenait de long en large sur le pont de la frégate, coiffé d'un chapeau de marin en toile cirée. [1] Assez tard dans l'après-midi, une embarcation quitta l'Undaunted et rama vers le port. Elle aborda, portant le général Drouot, le colonel polonais Jerzmanowski, le colonel Campbell, Commissaire anglais, et le major Clam, aide de camp du général Koller, Commissaire autrichien. Se frayant un passage au milieu de la foule, ils demandèrent à parler au général Dalesme, à qui Drouot remit une lettre de l'Empereur, rédigée à Fréjus, le 27 Avril, lui faisant savoir que « porté par les circonstances à renoncer au trône de France », il était désormais le souverain de l'île d'Elbe et que « remise devait être faite entre ses mains, sans délai, de la dite île, des magasins de guerre et de bouche, et des propriétés appartenant au domaine impérial ». [2] Le général Dalesme était prié d'apprendre cet état de choses aux habitants, auxquels quelques mots, hypocritement flatteurs, faisaient savoir que le choix de leur île par Sa Majesté lui avait

[1] Peyrusse, p. 232 ; Pons de l'H., p. 14.

[2] Corres. imp., 21, 563.

été inspiré « par la douceur de leurs mœurs et par la bonté de leur climat ». Le major Clam ajouta en guise de conclusion : « Il faut se soumettre à ce que l'Europe a décidé », et le colonel Jerzmanowski mit la main sur le pommeau de son épée en disant : « J'espère que nous n'aurons pas besoin de nous battre. »

Le général Dalesme ne pouvait assurer que de son dévouement personnel et de sa respectueuse soumission. Il convoqua sur l'heure les autorités de Porto-Ferraio, leur présenta les envoyés de l'Empereur, dont il lut la lettre, et les invita à en communiquer la teneur à la foule.

L'annonce officielle de cet événement surprenant entre tous : l'arrivée de l'illustre Empereur Napoléon, son dessein véritable de se fixer dans l'île après avoir déposé le sceptre du monde, sa promesse de faire désormais des Elbois « l'objet constant de son plus vif intérêt », fut comme un coup de stupeur pour ce petit peuple, un éblouissement d'orgueil, quelque chose comme Tarascon apprenant que le Czar de toutes les Russies ou l'Empereur de Chine abandonnent leur empire et leurs palais afin de se retirer dans ses murs. La minorité des douteux ou des récalcitrants fut noyée, emportée dans l'enthousiasme général. Ce fut du délire. [1]

[1] Helfert (p. 70) cite, existant dans les papiers de famille du Commissaire autrichien Koller, une Protestation des Elbois où ils se plaignent que, sous prétexte de débarrasser le monde, on leur envoie le « fléau du genre humain, un être qui a fait couler plus de sang qu'il n'en faudrait pour submerger leur île ». Ils demandent « qu'on l'enferme plutôt à la Ménagerie du Jardin des Plantes de Paris, dans la cage au tigre, parmi les rares animaux ses semblables », ou sinon, que l'on rende à la Corse « le Minotaure qu'elle a produit ». Cette protestation, signée « Fidanza et Buonafede (Confiance et Bonnefoi), députés de l'île », est visiblement apocryphe. C'est un de ces pamphlets comme il s'en imprima à Paris et à l'étranger.

Il fut décidé qu'une députation, composée du général Dalesme, du sous-préfet, du commandant de la Garde Nationale elboise et du sieur Pons de l'Hérault, administrateur des mines, se rendrait auprès de l'Empereur, pour lui apporter les hommages de ses sujets. Elle s'embarqua immédiatement dans le canot de la frégate, tandis que le drapeau fleurdelysé, qui flottait sur la citadelle, s'abattait de sa hampe.

Il y a lieu de dire ici quelques mots d'un des membres de cette députation, de ce Pons de l'Hérault que nous retrouverons plus d'une fois à côté de l'Empereur, et qui nous a laissé un mémorial fort utile des événements qui se déroulèrent dans l'île.

Né à Cette, en 1772, d'un aubergiste espagnol et d'une Française, capitaine marchand, officier de marine, puis capitaine d'artillerie, il avait, à Toulon, connu Bonaparte, alors général. Il l'avait hébergé sous son toit, pendant deux jours, et avait eu l'honneur de lui faire goûter la bouillabaisse provençale. Républicain convaincu, ancien robespierriste et jacobin, il avait tourné le dos à l'Empire, sans vouloir lui rien demander, et n'était devenu, en 1809, directeur des mines de l'île d'Elbe que par la protection particulière de Lacépède.

C'était un de ces curieux produits de la Révolution, un type baroque, qui tenait du vieux Romain et du bureaucrate, un Caton à gros nez et à lunettes, têtu, rigide et solennel, qui se serait laissé hacher plutôt que d'agir ou de parler

contre sa pensée. Au demeurant naïf comme un enfant, et le meilleur homme de la création.

Reconquis par la séduction napoléonienne dès le moment où il revit à l'île d'Elbe celui qu'il avait « tant de fois honni tout en l'admirant », celui « dont le malheur effaçait maintenant le crime », et qui ne lui apparaissait plus « comme un tyran, mais comme un génie aussi grand que le monde », il devint un de ses plus fidèles serviteurs. Estimé de l'Empereur pour l'entêtement même de son étroite probité, il fut avec lui en rapports journaliers, et nota, à l'île d'Elbe ou plus tard, tout ce qu'il voyait ou avait vu. Ces notes, échouées à la Bibliothèque de Carcassonne et publiées récemment, ont les défauts et les qualités de celui qui les rédigea. Probes et exactes au sens absolu du mot, sauf quelques erreurs de mémoire, quelques lapsus involontaires, elles n'obéissent à aucun autre sentiment que le désir de dire ce qui est.

Mais s'il n'y a rien de plus vrai qu'un fait, il n'y a rien aussi de plus incomplet et de plus trompeur, si celui qui le rapporte n'en voit point le comment et le pourquoi. Esprit droit, simple et entier, personnellement incapable de dissimulation, Pons prend pour argent comptant tous les actes et toutes les paroles de l'Empereur, esprit double et retors s'il en fut. Toute une face de son sujet lui échappe. L'Empereur, à qui cette façon d'écrire l'histoire ne déplaisait pas, l'encouragea, paraît-il, dans la rédaction de ces notes, et Pons est le seul qui ait formé le projet de nous laisser un ouvrage historique d'ensemble sur l'éphémère royauté de l'île d'Elbe.

En dehors de cette compréhension restreinte des événements dont il fut le spectateur, Pons, dès que ses propres affaires sont mêlées à celles de l'Empereur, les enfle démesurément, et leur donne une importance qu'elles n'ont

pas. Lorsque l'Empereur n'est pas de son avis, et le lui dit un peu brusquement, il voit aussitôt là « une dispute ». Le lendemain, l'Empereur, qui a bien d'autres soucis, lui tend la main comme de coutume, sans reparler de rien, et Pons ne manque pas d'en conclure que « l'Empereur n'avait pas plus de fiel qu'un poulet », qu'il est « naturellement doux comme un agneau ». Lors même qu'il résiste matériellement aux volontés de l'Empereur, ce qui arrive, il demeure sa dupe morale.

Tel est, pour des causes diverses, le rapetissement perpétuel que Pons met dans les faits qu'il rapporte. Ses récits n'en sont pas moins, par leur nombre et leur sincérité (j'en ai, sur place, contrôlé souvent la précision descriptive rigoureuse), extrêmement utiles et vivants. Il n'y règne, par contre, aucun ordre, et, malgré le classement que s'est efforcé d'introduire parmi eux leur patient compilateur, Pons n'ayant jamais achevé son travail, ils forment un inextricable pêle-mêle. Toute date en est à peu près absente, et il faut s'adresser, pour les remettre en place, à des sources historiques différentes, comme le Journal du colonel Campbell, comme la Correspondance impériale, le Registre d'ordres de l'île d'Elbe et le livre de comptes de Peyrusse, aucune gazette, n'ayant enregistré dans l'île les faits du jour et ne pouvant servir à les repérer et à les classer.[1]

[1] Beaucoup des compagnons de l'Empereur, de ceux qui prenaient leurs notes au jour le jour, n'y ont souvent mis une date qu'après coup, et plus ou moins approximative. On trouve aussi aux lettres de l'Empereur, d'ordinaire si nettes, des rédactions doubles et semblant se contredire. L'Empereur dictait, à l'île d'Elbe, à mesure que ses idées lui passaient par la tête, prenant pour secrétaire celui de ses familiers qui se trouvait présent (Pons de l'H., p. 199); il parlait très vite, et, dans l'impossibilité de le suivre où il mettait celui qui écrivait, laissait celui-ci traduire le sens blocal de sa pensée, avec les répétitions et

PORTO-FERRAIO. — LA PORTE DE MER OU DÉBARQUA NAPOLÉON, LE 4 MAI 1814.

En montant à l'échelle de la frégate anglaise, la députation elboise se sentait défaillir d'émotion. Le colonel Campbell la présenta d'abord au général Bertrand, qui était assis dans la grand'-chambre du navire, pâle et triste. L'Empereur se fit annoncer. « Par instinct, dit Pons, nous nous serrâmes les uns contre les autres. L'Empereur s'arrêta, semblant vouloir nous considérer. Nous fîmes un mouvement pour aller à lui. Il vint à nous. Ce n'était pas Thémistocle banni d'Athènes, ce n'était pas Marius à Minturnes. L'Empereur ne ressemblait à personne. Sa physionomie ne pouvait appartenir qu'à lui. Il portait l'habit vert des chasseurs de la Garde, avec les épaulettes de colonel. L'étoile de la Légion d'honneur, attachée à sa boutonnière, était celle de simple chevalier. Son air était calme, ses yeux avaient de l'éclat, son regard était empreint de bienveillance. Il était tête nue et les bras croisés derrière le dos. Comme il se tournait à demi, nous vîmes qu'il tenait, dans sa main droite, un chapeau de marin, et cela nous étonna. Nous essayâmes de bégayer quelques mots. L'Empereur comprit notre trouble. Il nous répondit avec bonté, comme s'il avait entendu tout ce que nous ne savions lui dire. Puis il parla des derniers malheurs, de ceux de la France et des siens, et revint sur son intention de se consa-

les modifications successives qu'il lui faisait subir. Ce système n'avait pas ici grand inconvénient, car l'Empereur pouvait sans peine compléter verbalement ses ordres, et en surveiller l'exécution, dans ce royaume de vingt-sept kilomètres de long sur dix-huit de large. Il ne s'agissait plus de l'administration d'un empire.

crer au bonheur des Elbois. » Il fut convenu que l'Empereur ferait, le lendemain, son entrée dans sa capitale.[1]

A terre, l'exaltation allait croissant. Tous ces cerveaux méridionaux étaient en ébullition. L'on ne rencontrait dans les rues de Porto-Ferraio que des gens, les yeux hors de la tête, commentant l'inconcevable événement, et des paquets de chandelle sous le bras, afin d'illuminer. L'Empereur vit, du pont de la frégate, dans le soir qui tombait, la ville s'étoiler de ces clartés joyeuses. Les murs se couvraient de proclamations imprimées à la hâte : « Elbois ! les vicissitudes humaines ont conduit l'Empereur Napoléon parmi nous. Votre félicité future est assurée. Donnez un libre cours à la joie qui doit inonder vos âmes ! Rivalisons de zèle pour recevoir notre auguste souverain ! ce sera une douce satisfaction pour son cœur paternel. »[2]

Pendant la nuit, les autorités civiles, militaires et religieuses tinrent conseil pour régler le cérémonial du lendemain, et des exprès furent envoyés dans chaque commune de l'île afin qu'elles vinssent en masse avec leurs maires et leurs prêtres. Les Français domiciliés à Elbe étaient les seuls à ne pas partager l'enthousiasme universel. Abasourdis de ce qui se passait, ils craignaient de se compromettre à faux. Quelques-uns conservaient à leur chapeau la cocarde blanche, qu'ils avaient prise, cinq jours avant ; les autres la cachaient dans leur poche.

Sitôt le jour levé, la foule se pressa sur le môle du port et monta sur les toits des maisons qui le bordaient, afin de tâcher d'apercevoir l'Empereur, et toute la flottille des petites

[1] Pons de l'H., p. 13 et 14.

[2] Proclamations du Général Dalesme et du Sous-Préfet.

barques, toutes les tartanes de pêche, ornées de banderolles, environnèrent la grande frégate, immobile et majestueuse, qui portait César. Sur les unes, étaient des musiciens avec leurs guitares, leurs tambourins et leurs flûtes, dont il ne cessaient de jouer ; sur les autres, les manifestants acclamaient, en brandissant leurs bonnets au bout de leurs rames. Ce fut toute la matinée, une allée et venue d'officiers et de fonctionnaires prenant les instructions de l'Empereur, qui se choisit un pavillon, d'après une estampe qu'on lui présenta d'anciennes armoiries de l'île au temps de Cosme de Médicis : fond blanc, traversé en diagonale d'une bande orangé-rouge, semée de trois abeilles. Pour se détendre les jarrets, et se soustraire aux demandes d'audience qui affluaient, il se fit conduire à terre, une heure ou deux, de l'autre côté du golfe.[1] Il revint déjeuner à bord.

Lorsque midi sonna, un coup de canon partit du fort Stella[2], auquel répondit l'artillerie des remparts. Le nouveau drapeau, confectionné avec de la toile à voile, fut hissé sur Porto-Ferraio, et la frégate anglaise le salua de vingt et un coups de canon. L'Empereur descendit dans le canot amiral, tandis que les marins anglais, rangés sur les vergues, lançaient trois hourras et que les Elbois poussaient des clameurs frénétiques. L'embarcation fendit les vagues bleues. Les cloches carillonnaient, les musiques exultaient, les barques chantaient :

« Apollon, exilé du ciel,
Vient habiter la Thessalie ! »[3]

[1] Pons de l'H., p. 34.

[2] Le Fort Stella, ou Fort de l'Etoile, est situé au-dessous du Fort du Faucon et commande l'entrée du goulet de Porto-Ferraio.

[3] Pons de l'H., p. 38.

En abordant, le front de l'Empereur se plissa. La réalité s'emparait de lui. Cette terre où il posait le pied, entrevue de loin, dans la fantasmagorie de la distance, lui apparaissait tout à coup pour ce qu'elle était : une prison. Du pont même de la frégate, Porto-Ferraio, baigné dans son éclatante lumière et cerclé de ses flots d'azur, lui avait semblé autrement. De près, ce n'était plus qu'une petite ville levantine, jaune et crasseuse, aux relents nauséabonds, aux façades entassées, suintantes, depuis des siècles, d'eaux fétides. Ce serait sa capitale ! Et ce peuple étranger, ces gens descendus des villages de la montagne, aux hurlements de sauvages et aux faces d'égorgeurs, ce serait son peuple ! Ceux qui étaient près de lui remarquèrent l'étonnement et la répulsion qui se peignaient sur son visage. Mais, se reprenant presque aussitôt, il s'avança, souriant, vers les autorités qui l'attendaient.

Le maire Traditi s'approcha le premier, le salua profondément, et lui présenta les clefs de la ville, sur un plat d'argent.[1] Il avait préparé un discours, qu'il avait pris soin d'écrire, mais il ne put en lire un seul mot. Le Vicaire Général fit avancer un dais, pailleté de clinquant et enguirlandé de papier doré, sous lequel l'Empereur prit place, et l'on se dirigea vers l'église paroissiale, dont la cloche maigrelette sonnait à toute volée.[2] L'Empereur était, comme la veille, en habit vert, avec une culotte blanche et des souliers à boucles

[1] La signora Traditi, petite-fille de l'ancien maire de Porto-Ferraio, possède ces clefs. (Voir p. 275.)

[2] Gle Durand, p. 249; Pons de l'H., p. 39 et suiv. ; Waldbourg-Truchsess, p. 52. — C'est encore l'usage à Porto-Ferraio d'orner les églises, aux jours de fête, avec ces guirlandes de papier de couleur, entremêlé de bouts d'étoffe écarlate et de paillettes dorées.

d'or.[1] Il portait l'étoile de la Légion d'Honneur et la décoration de la Couronne de Fer.[2] A la satisfaction générale, il avait repris son petit chapeau, qu'il tenait sous le bras, et auquel il avait piqué, en place de la cocarde tricolore, la cocarde elboise avec les trois abeilles. Derrière lui venait le cortège le plus hétéroclite: Bertrand et Drouot, les deux Pylades, et le général Dalesme, puis les deux Commissaires étrangers. Le trésorier Peyrusse et le colonel Jerzmanowski marchaient ensemble; ils formaient, avec les deux fourriers du Palais, le médecin, le pharmacien, et les deux secrétaires (le second avait été pris à Fréjus), la maison de l'Empereur. L'état-major de la frégate anglaise suivait en corps, et tout ce que Porto-Ferraio comptait de fonctionnaires, dans l'administration ou dans l'armée, fermait la marche. Les femmes de ces derniers, ainsi que les dames de la bourgeoisie, avaient tendu le long des maisons leurs châles de soie, et occupaient fenêtres et balcons, pompeusement parées. Les rues étaient jonchées de buis et de branches de myrtes.

Il n'y avait pas pour trois minutes de chemin à parcourir, de la Porte de Mer, où l'Empereur avait abordé, jusqu'à l'église, mais telle était la cohue, sur ce court trajet, que le cortège ne pouvait avancer qu'avec une halte à chaque pas.[3] On bousculait la Garde Nationale elboise, qui s'efforçait de

[1] Peyrusse, p. 234; Monier, p. 24.

[2] Il avait reçu, à Milan, la Couronne de Fer des anciens rois lombards, le 26 Mai 1805, après avoir accepté la monarchie héréditaire d'Italie, que lui avait offerte la République cisalpine.

[3] « La Porte de Mer, dit Pons (p. 37), donne sur une place formant un carré long, et qui communique par deux rues, où sont des marchands, avec la Place d'Armes, vaste carré sur les deux côtés duquel il y a, en face l'un de l'autre, l'Hôtel de Ville et la Paroisse. » La disposition des lieux est restée la même. La Place d'Armes a été seulement plantée d'arbres et de parterres.

maintenir l'ordre ; on bousculait la dignité compassée de Bertrand et la correction britannique de Campbell ; on bousculait l'Empereur, qui recevait des pétards jusque dans les jambes. Il paraissait résigné à cet enthousiasme un peu brutal, heureux au fond qu'il en fût ainsi, mais le Vicaire Général, rouge de colère et pénétré de la grandeur de la cérémonie, apostrophait furieusement ceux qui lui barraient la route, et les menaçait du poing.

Le dais oscillant arriva au seuil de la petite église, au milieu de laquelle un prie-Dieu, recouvert du tapis le moins râpé que l'on avait trouvé, était préparé. Deux chambellans improvisés, pétrifiés dans l'ignorance de leurs fonctions, y accompagnèrent l'Empereur et demeurèrent à son côté, calquant leur attitude sur la sienne, et se faisant souffler par lui chacun de leurs mouvements et de leurs gestes. Le clergé n'était pas davantage dans son assiette, tâtonnant aux rites coutumiers du culte, et le Vicaire Général, encore échauffé de son pugilat à travers les rues, se trompa deux fois. Il ne prit sa revanche que deux jours après, dans un magnifique mandement où il proclama que l'île d'Elbe « déjà célèbre par ses productions naturelles, allait devenir immortelle dans l'histoire des nations en recevant dans son sein l'Oint du Seigneur. Que les pères le répètent à leurs enfants ! Multitudes, accourez de tous côtés pour contempler un héros ! »[1] L'instant du « *Te Deum* » approchait. L'Empereur, agenouillé sur son prie-Dieu, priait, ou du moins semblait prier. Sans doute il songeait à des choses du passé, à d'autres « *Te Deum* », à ceux de Notre-Dame ; et, la cocasse-

[1] Mandement de Joseph-Philippe Arrighi, Vicaire Général de l'île d'Elbe sous l'Évêque d'Ajaccio, le 6 Mai 1814.

rie de la cérémonie présente s'effaçant dans le tragique de l'antithèse, une intense émotion lui devait étreindre le cœur, qui passa sur tous comme un souffle, lorsqu'aux deux versets de l'hymne ambrosienne : « Nous vous supplions, Seigneur, de secourir vos serviteurs ! » et « C'est en vous, mon Dieu ! que j'ai mis mon espérance ! », le peuple, pliant spontanément le genou, en reprit en chœur les paroles et se courba le front sur le pavé.

Quand la cérémonie fut terminée, le cortège se rendit de l'autre côté de la place, à l'Hôtel de Ville, où l'Empereur logerait provisoirement. La salle de réception avait été ornée de tableaux et de candélabres de cristal ; un semblant de trône, fait d'un fauteuil exhaussé sur une marche, avait été enguirlandé, comme le dais, de papier et de bouts d'écarlate. Trois violons et deux basses jouaient des airs nationaux. L'Empereur donna audience aux Français qui voulurent lui être présentés, à la magistrature, et aux municipalités de l'île. Après les discours d'usage, il commença à parler aux Elbois de leur pays, de la nomination du maire de telle ou telle commune, de sa révocation à la suite d'un rapport administratif, dont il rappelait les principaux points. De chaque commune il connaissait les besoins particuliers, le nombre de ses habitants, ses ressources ; il savait ce que rapportait au fermier du Domaine l'exploitation du sel, combien de bateaux se livraient à la pêche du thon, comment, dans quelle saison ils opéraient. Bien plus, non seulement il entretenait les Elbois de leurs mœurs, de leurs anciennes coutumes, de leurs châtaigniers et de leur bouillie de marrons (à ceux qui ne connaissaient par le français il parlait italien), non seulement il leur disait la date de fondation de leurs villes et de leurs villages, ce que la plupart ignoraient, et toutes les phases de

leur histoire, mais il semblait connaître mieux qu'eux la topographie de leur île et leur apprenait, à cinquante centimètres près, l'altitude de leurs montagnes. Les Elbois écoutaient bouche bée.

La clef du mystère était bien simple. De Fontainebleau, l'Empereur avait demandé à Paris la liasse des notes officielles concernant l'île d'Elbe, depuis son annexion à la France, et il avait connu par elles tout ce qui concernait l'administration supérieure de l'île. Dans sa bibliothèque, il avait fait chercher les livres et les cartes capables de lui fournir une idée de sa résidence future, et avait trouvé parmi ces livres le Voyage a l'ile d'Elbe, historique et descriptif, d'Arsène Thiébaut, publié en 1808. Dans l'effondrement d'une catastrophe qui changeait la face de l'Europe et où il perdait un trône, il avait eu soin de mettre dans sa poche ce « Guide Joanne », dont il s'était documenté en cours de route. Le volume renferme quelques erreurs archéologiques ; mais il pouvait se risquer, sans crainte, à les répéter. Enfin, sur le chapitre politique et administratif, il avait achevé de se renseigner, le matin même, sur la frégate anglaise, avec les dossiers de la Sous-Préfecture. Ainsi son habileté à en imposer à tous, sa préoccupation du moindre détail des choses, ne l'abandonnaient point. L'effet en fut, comme de coutume, immanquable. Les Elbois se retirèrent émerveillés.[1]

La journée s'allongeait sans terme. Tous ceux qui escortaient l'Empereur étaient éreintés, et pensaient qu'il se fatiguait, lui aussi, lorsqu'il demanda un cheval pour courir la campagne.[2]

[1] Peyrusse, p. 223; Beausset : Mémoires. Paris, 1827, tome II, p. 243; Pons de l'H., p. 42 et 61. — Cf. Campbell, p. 207.

[2] Pons de l'H., p. 44.

Mais, deux personnages inconnus s'étant présentés, il s'enferma avec eux, et rien ne transpira de l'entretien. C'étaient apparemment deux agents secrets, qui lui apportaient des nouvelles de Marie-Louise, ou qui lui étaient envoyés par quelqu'un de ses partisans demeurés fidèles. En le quittant, ils se rembarquèrent.

Après leur départ, l'Empereur transforma sa promenade dans l'île en une visite de la citadelle, et donna encore, le soir, quelques audiences, tandis que la ville s'illuminait comme la veille et que la foule dansait dans les carrefours.

Et, pendant que le vainqueur d'Austerlitz s'en allait, dans l'imagination populaire, se faire berger et, comme Apollon déchu, garder désormais ses troupeaux, tandis qu'en ce coin de Méditerranée, sous le chaud soleil d'Italie, son petit peuple lui offrait ce familial et naïf accueil triomphal, Louis-Stanislas-Xavier de France, dit Louis XVIII, ramenant les perruques, faisait son entrée à Paris. Le 3 Mai, ce même jour où Napoléon abordait à l'île d'Elbe, il recevait à la barrière Saint-Denis les clefs de la capitale. Dans une calèche à ressorts blasonnée de fleurs de lys, tirée par huit chevaux blancs balançant sur leur tête leurs onduleux panaches de plumes d'autruche, il descendait par les faubourgs, au grand trot sur le pavé retentissant, passait sous la porte Saint-Denis, et, après avoir entendu à Notre-Dame le « *Domine salvum fac regem* », devant ce même autel où le pape avait, dix ans avant, sacré l'usurpateur, rentrait aux Tuileries.

La lente traversée de Fréjus à l'île d'Elbe avait reposé

l'Empereur de son rude voyage à travers la France, et il éprouvait un impérieux besoin de remuer.

Son entourage s'apprêtait à aller dormir (personne ne s'était couché la nuit d'avant), lorsque, vers minuit, tandis que la population de Porto-Ferraio rentrait chez elle et que les gens de la montagne regagnaient leurs villages avec des torches, l'Empereur fit appeler dans sa chambre le maréchal Bertrand, le général Dalesme, et le sieur Pons, auquel il exprima son désir d'être reçu par lui à déjeuner, à Rio, le lendemain, à neuf heures du matin, et de visiter les mines. Bertrand, qui prévoyait devoir être de la partie, protesta que c'était impossible, le général Dalesme était aux ordres de l'Empereur, et l'administrateur des mines répondit que la table serait servie, avec réception officielle, à l'heure dite. [1]

Voilà Pons sellant son cheval, prenant une lanterne, et traversant l'île au milieu de la nuit, pour organiser un repas et un accueil dignes de l'hôte qui s'était annoncé. Avant l'aurore il ordonne de jeter les filets à la mer. Les filets ramènent un poisson pesant plus de vingt-cinq livres, sans compter le menu fretin. C'est une pêche miraculeuse renouvelée de l'Évangile. Les pêcheurs crient au sortilège. Dieu est complice. Pons a fait venir aussi un jardinier, et lui a commandé de garnir de fleurs le parterre de sa maison.

L'Empereur a quitté Porto-Ferraio, avec sa suite, à cinq heures du matin. A son arrivée à Rio, les bateaux du port déploient leurs pavillons, les capitaines marchands tiennent la mèche allumée sur la culasse de leurs bombardes, les vieilles escopettes font parler la poudre, les mineurs, rangés

[1] Pons de l'H., p. 45.

sur les talus de la route, leur pic sur l'épaule, clament des vivats. Un essaim de jeunes demoiselles s'avance vers Sa Majesté, pour lui baiser la main, et le maire de Rio Montagne, un ancien massacreur des Français, se prosterne, un genou en terre, en murmurant : « *In te, Domine, speravi.* »

Mais l'on ne pense pas à tout, et le parterre qui a fleuri devant la maison de l'administration est presque uniquement garni de fleurs de lys. Le jardinier a pris, sans malice, ce qui s'est trouvé, et l'administrateur n'a rien remarqué. Ce végétal cher aux Bourbons, ce lys maudit ramené sur le trône de France dans les fourgons de l'étranger, saute aux yeux de l'Empereur. « Me voici logé à bonne enseigne ! » dit-il avec un sourire qui ne présage rien de bon. Pons se trouble. Une manifestation inopportune des mineurs en sa faveur aggrave la situation. Il appelle l'Empereur : « Monsieur le Duc », puis : « Monsieur le Comte », puis : « Monsieur » tout court. Il voudrait être à cent lieues sous terre. Drouot revint le calmer, le jour suivant, et lui apprendre qu'il était confirmé dans son poste. L'Empereur avait compris que les revenus de la mine, qui formeraient une des principales ressources de son budget, avaient besoin de demeurer entre des mains honnêtes.

L'Empereur visita les différentes communes de l'île. Partout où il allait, le général Bertrand, qui voulait lui faire croire qu'il était le souverain d'un grand peuple, mobilisait pour le recevoir et l'acclamer tout le populaire disponible. L'Empereur, qui reconnaissait les mêmes figures, n'était pas dupe de la supercherie. Il ne protestait pas, pour ne pas contrarier le Grand Maréchal. Il ne manquait point, du reste, de se faire escorter, dans ces tournées, des deux chambellans, de deux officiers d'ordonnance, d'un capitaine de

gendarmerie, du sous-préfet Balbiani, passé au rang d'Intendant Général de l'île, du maire et du président du Tribunal de Porto-Ferraio, de Bertrand, d'un lieutenant de marine anglais, détaché de la frégate, du Commissaire anglais, Campbell, et de l'aide de camp du Commissaire autrichien. Des arcs de triomphe, en feuillage de châtaigniers et de chênes verts, étaient dressés pour lui et pour son cortège; partout il trouvait enfants et jeunes filles semant des fleurs sur son chemin, coulevrines et bombardes, mousqueterie, députations municipales, procession du clergé lui amenant le dais de la paroisse. A l'heure du dîner, il retenait à sa table six convives choisis, qui en étaient gonflés d'orgueil. Marciana Marina, qui l'avait brûlé en effigie, se rallia à lui, et, le jour de sa venue, lui offrit un « *Te Deum* », tout comme la capitale. [1]

Il se rendit dans les forts, examina leurs tourelles, leurs caves, leurs bastions, leurs magasins et leurs réserves. Il releva les points stratégiques, à pied, à cheval, marchant dix heures de suite, par des soleils à foudroyer un bœuf. Au bout de quinze jours il n'y avait plus personne qui ne fût sur les dents. « Lui seul semblait encore frais et dispos ; il donne des ordres, et ses ordres sont toujours pressés. Chacun sue sang et eau. » [2]

Il avait fallu se chercher un gîte.

[1] Pons de l'H., p. 28 et 82; Campbell, p. 84 ; Peyrusse (*Appendice*), p. 25 : « Note de dépenses faites par le maire de Longone à l'occasion de la visite de Sa Majesté : 70 francs. »

[2] Pons de l'H., p. 67 et 300; Campbell, p. 98; Fabry, p. 76.

Porto-Ferraio n'abondait pas en palais, ni en logements tant soit peu convenables. L'Empereur avait été hébergé à l'Hôtel de Ville, dans quelques pièces garnies avec des meubles loués à des citoyens de bonne volonté. Il s'y trouvait d'autant plus mal, qu'étant là, selon le vœu de la municipalité, « au milieu de son peuple », il n'y pouvait avoir un instant de tranquillité et était exposé à des promiscuités par trop familières, à des effusions qui partaient d'un louable sentiment, mais gênantes pour une Majesté. Il s'exhalait, en outre, des ruisseaux de ces rues, où chaque maison vidait ses immondices, des odeurs infectes, auxquelles ses sujets étaient habitués, mais qui lui donnaient l'impression d'habiter les écuries d'Augias.

Il songea à transformer à son usage une des casernes de la citadelle. Là, toute « la Cour » aurait été réunie. Mais le maréchal Bertrand s'opposa à ce projet, assurant que l'on serait beaucoup mieux chacun chez soi.[1] Finalement, l'Empereur décida d'abattre un amas de bicoques et de moulins à vent, qui encombraient le plateau supérieur de la colline de Porto-Ferraio, et de dégager deux pavillons, occupés par le génie et par l'artillerie, qui seraient rejoints par un pavillon central. Ce fut le palais des *Mulini* ou des Moulins, ainsi que le baptisèrent les Elbois, en souvenir des moulins à vent qu'il remplaça. C'est la maison que nous avons visitée.

L'Empereur fut l'architecte de son domicile, en traça les plans pour les maçons et les menuisiers, et emménagea dans le plâtre humide et la couleur qui collait aux doigts.[2]

Il importait d'aller vite et de joindre l'utile à l'agréable.

[1] Pons de l'H., p. 58.

[2] Pons de l'H., p. 147.

Une grande salle, au rez-de-chaussée, donnant sur le jardin, fut destinée à divers usages pratiques que régla l'Empereur : « Cette salle servira de salle de spectacle, de salle de bains, et de salle à manger pour moi et pour la maison. A cet effet vous ordonnerez » (c'est à Bertrand, Grand Maréchal du Palais, que l'Empereur s'adresse) « qu'on y fasse un plafond de toile, six fenêtres avec des jalousies, et une scène élevée sur des tréteaux de 3 pieds de hauteur. On y placera un billard, et, à l'extrémité, on ménagera une petite pièce avec une baignoire. Une cloison pliante sera établie, pouvant séparer la salle en deux parties. Elle servira aussi de salle des fêtes. Il faudra, dans ce but, y mettre des lustres et quelques tables de marbre, pour le buffet. Elle pourvoiera ainsi à tous mes besoins. » Et, comme la bâtisse traîne en longueur et que l'on est en Juin : « Ordonnez à l'architecte, ajoute-t-il, que tout cela soit prêt pour la fin de la semaine prochaine. »[1]

Tout le rez-de-chaussée de la maison, avons-nous dit, a été défiguré. L'Empereur y avait sa chambre, qui communiquait avec la salle précédente par une porte-fenêtre.

Au premier étage, « une superbe salle tenait le milieu de l'édifice ».[2] C'est le salon, avec quatre fenêtres sur la ville et quatre sur la mer, que nous avons retrouvé, et que représente notre photographie.

Pour emménager il faut des meubles. L'Empereur n'en avait point. Mais il y en avait d'excellents sur la côte en

[1] Corres. imp., 21. 578. — La cloison mobile ne fut établie qu'en Novembre : « 24 Novembre. Devis d'une cloison mobile : 438 fr. 64 c. En marge l'Empereur a écrit : Approuvé pour 400 francs, et a signé : Napoléon. » (Peyrusse (*Appendice*), p. 47, note 81.)

[2] Peyrusse, p. 250.

face, dans le palais de Piombino, qui appartenait, ou plutôt avait appartenu, à sa sœur Elisa. L'Empereur ne fut point embarrassé, et, quoique le palais fût rentré dans le domaine de l'Autriche, « il les envoya prendre par un navire ». La razzia s'opéra sans coup férir, et le fourrier chargé de l'expédition remit, en guise de paiement, au Commissaire autrichien qui protestait, « un état circonstancié de tout ce qu'il avait pris pour le compte de Sa Majesté ». On enleva jusqu'aux jalousies des fenêtres, jusqu'aux parquets. [1]

Une tempête propice apporta ce qui manquait encore. Le prince Borghèse, mari de Pauline, contraint par les circonstances politiques de quitter Turin, fit expédier à Rome une partie de son mobilier, qui fut embarquée à Gênes sur un bâtiment ligurien. Le mauvais temps poussa le navire sur l'île d'Elbe. L'Empereur, prévenu, « ne se donna pas la peine de choisir le bon ou le meilleur ». Il prit le bloc, en disant : « Cela ne sort pas de la famille. » Ce surplus devint une réserve pour l'avenir. Néanmoins « il fit estimer tout ce qu'il prenait », et le prince Borghèse, à défaut de ses meubles, eut, lui aussi, la consolation d'en recevoir scrupuleusement la liste. Pour sa suite, l'Empereur acheta les mobiliers des officiers de l'ancienne garnison, qui quittaient l'île d'Elbe. [2]

Restait à garnir la lingerie et la garde-robe. Le Gouvernement Provisoire avait fait saisir à Orléans, le 10 Avril, les fourgons qui contenaient, en même temps que le trésor

[1] Gal Vincent, p. 193 et 194; Pons de l'H., p. 140; Campbell, p. 65 et 85; Peyrusse, p. 236 et (*Appendice*), p. 16, Note 10, et p. 34, Note 44. — L'expédition coûta 3.282 francs. Elisa Bacciochi avait reçu de l'Empereur, en 1805 et 1806, les Principautés de Lucques et de Piombino.

[2] Peyrusse (*Appendice*), p. 34.

privé de l'Empereur, ses habillements, ses costumes de parade, en velours et soie brodés d'or, la majorité de son linge, et ses mouchoirs de poche. On ne lui avait laissé que six douzaines de chemises.[1] La cargaison d'une prise anglaise ayant été vendue dans l'île, l'Empereur nomma des commissaires chargés de retenir pour lui, aux prix de l'estimation légale, les marchandises qui lui conviendraient : « De la toile de coton pour me confectionner des vestes, des culottes et des pantalons, de la percale pour les rideaux des croisées et de la mousseline pour les moustiquaires des lits, du drap vert pour les tapis de table et la livrée des valets de pied. »[2]

L'Empereur, s'étant transporté aux Mulini, y offrit « la fête de la crémaillère », à laquelle les dames elboises les plus notables furent conviées. Il se les fit présenter à tour de rôle, demandant à chacune leur nom, si elles étaient mariées, et combien elles avaient d'enfants.[3] Après quoi, les lois de l'étiquette furent remises en vigueur, « le Roi », que l'on continua à appeler « l'Empereur », ne reçut plus que sur audience, avec demande préalable, et put s'occuper de son installation définitive, ainsi que de l'organisation de son gouvernement.

[1] Meneval, II, p. 184; Gle Durand, p. 244. — Sur la saisie d'Orléans, voir p. 98. La lingerie que possédait l'Empereur à Fontainebleau avait été emballée, avant son départ, dans les fourgons de la Garde, et n'arriva à Porto-Ferraio que le 26 Mai. Elle n'était pas encore déballée à la fin de Juillet (Registre de l'I. d'E. n. 31).

[2] Corres. imp., 21. 580. — Cette « prise anglaise » était vraisemblablement quelque vaisseau de commerce capturé par les Anglais pendant la dernière guerre.

[3] Pons de l'H., p. 147; Campbell, p. 81; Fabry, p. 79. — L'Empereur avait donné, à l'Hôtel de Ville, le 16 Mai, une première fête en l'honneur de son arrivée dans l'île.

1. LE JARDIN ET LA TERRASSE DES MULINI. — 2. LE GRAND SALON DES MULINI.

La société qui l'entourait et les gens dont il pouvait disposer se composaient d'éléments divers.

Bertrand et Drouot représentaient les deux débris de sa grandeur déchue. Bertrand, devenu Grand Maréchal du Palais, en remplacement de Duroc tué à Wurtzen par un boulet perdu, ne l'avait pas quitté depuis l'Égypte. Il l'avait accompagné à l'île d'Elbe, comme il devait le faire à Sainte-Hélène. Il était l'ombre de l'Empereur, le type de la fidélité héroïque et passive, grognon, demandant le repos et la paix, et ne les obtenant jamais. Les plus ennuyeuses corvées lui étaient réservées. Il obtenait par contre, en maugréant, toutes les petites concessions qu'il désirait. « L'homme de Plutarque », c'était Drouot. Sage au conseil, hardi dans le danger, vertueux en sa demeure, bienfaisant envers tous, il était la fidélité active et gaie. Les missions les plus délicates lui incombaient. L'Empereur lui avait, au départ de Fontainebleau, offert, à titre de frais de voyage, 100.000 francs qu'il refusa, pour ne point paraître, en s'exilant à l'île d'Elbe, obéir à un motif d'intérêt.

Bertrand, outre ses fonctions de Grand Maréchal, eut la direction des Affaires Civiles, aux appointements annuels de 20.000 francs. Drouot fut Gouverneur Militaire de l'île avec 12.000 francs.[1]

[1] Gle Durand, p. 246; Pons de l'H., p. 75; Peyrusse, p. 242; Registre de l'I. d'E. n. 117; Corres. imp., 21. 657.

Au trésorier Peyrusse, que l'on nommait aussi « Peyruche » et que l'Empereur appelait « Peyrousse », fut commis le maniement matériel des Finances. Il eut 12.000 francs de traitement, et le titre de Payeur et Receveur pour la Guerre et pour l'Intérieur, dont l'Empereur réglerait les budgets.[1] Natif de Carcassonne, c'était un fonctionnaire aimable, un méridional fluet et frisé, à la barbe en pattes de lapin, joyeux de vivre, quoi qu'il arrivât. A Lintz, en Autriche, après avoir marché tout un jour « en une atmosphère empuantie de l'odeur des soldats grillés, ensevelis sous les décombres enflammés », il regrettait de n'avoir point vu « le beau sexe de cette localité, si renommé pourtant ».[2] Il avait vu brûler Moscou, et, au lendemain de l'incendie, il s'étonnait de ne pas trouver une blanchisseuse pour lui laver son linge.[3] Il avait assisté aux horreurs de la retraite, à ces tueries affolées du pont de la Bérézina, si effroyables que les officiers les plus endurcis sentaient encore, des années après, leurs cheveux se dresser sur leur front à ce seul souvenir. Il avait vu les soldats de la Grande Armée, réduits à se nourrir de chair humaine, tirer les morts de la flamme des incendies, pour les manger.[4] Rien n'avait troublé sa sérénité, que le passage de Fréjus à l'île d'Elbe, car il n'avait jamais navigué, et, la frégate ayant « roulé » durant la nuit du 30 Avril au 1er Mai : « J'avais cru, dit-il, ma dernière heure venue. »[5] Satisfait de se retrouver sur la terre ferme, loin des frimas

[1] Corres. imp., 21. 568; Pons de l'H., p. 75; Peyrusse, p. 242.

[2] Lettre de Peyrusse a son frère, 12 Juin 1809.

[3] Lettre de Peyrusse a son frère, 21 Septembre 1812.

[4] Sur l'anthropophagie pendant la retraite de Russie, voir Ségur: Histoire de la Grande Armée, II, p. 375 et 407.

[5] Peyrusse, p. 229.

de la Russie, dans son chaud climat du Midi, il estimait l'île d'Elbe fort plaisante, et répondait en riant à ceux qui le louaient de ne pas avoir abandonné l'Empereur : « Ce n'est pas lui que j'ai suivi. J'ai suivi ma caisse. » Il avait, en réalité, fait plus que de la suivre. Il l'avait sauvée, et, dans le désarroi de l'abdication, c'est lui qui avait recueilli la majeure partie des fonds emportés à l'île d'Elbe.[1]

La marine fut confiée, faute de mieux, au lieutenant de vaisseau Taillade « qui était loin de ressembler à un loup de mer. Il parlait bien science navale lorsqu'il était à terre, ou les flots à peine agités. Mais lorsqu'il y avait tempête, le Commandant se mettait à vider son estomac. Il laissait ses subordonnés se tirer d'affaire, descendait s'enfermer dans sa cabine, où il s'étendait sur sa couchette en attendant que le beau temps fût revenu. »[2] Vaniteux et fier de lui, il était détesté par tous les Français de l'île, et chacun se plaisait à exagérer son incapacité et son ridicule. L'Empereur n'avait pas eu grand choix. Taillade était installé à l'île d'Elbe depuis plusieurs années, marié à une Elboise de bonne famille, et cette nomination flattait l'amour-propre de l'aristocratie locale.

Le Vicaire Général Arrighi, qui avait chanté le « *Te Deum* », un ivrogne, devint aumônier de la Cour.[3] Ce Corse effronté allait criant à tue-tête que l'Empereur était son *cugino carnale,* son intime cousin[4], ce qui lui donnait, prétendait-il, le droit de tout régenter. L'Empereur le pria de se tenir tranquille dans son église.

[1] Voir p. 98.
[2] Pons de l'H., p. 133, 349 et 353.
[3] Pons de l'H., p. 34, 73 et 80.
[4] Littéralement « son cousin de chair ».

Quatre chambellans furent pris parmi les plus notables habitants. Ce furent : le médecin Lapi, qui commandait la Garde Nationale elboise, et qui eut, en plus de son titre de chambellan, celui de Directeur des Domaines et des Forêts de l'île ; le signor Traditi, maire de Porto-Ferraio ; le signor Vantini, un aristocrate ruiné par ses frasques de jeunesse, qui donnait dans la ville le ton de l'esprit et de l'élégance, et qui avait, de tout temps, favorisé l'influence française ; puis, par politique également, le maire de Rio Montagne, ce brigand « qui faisait maintenant le chien couchant », et qui était borgne. Chacun d'eux fut inscrit au budget pour 1.200 francs par an.[1]

Des deux secrétaires, Rathery et Savournin, l'Empereur se réserva le premier et attribua le second au maréchal Bertrand, avec des traitements de 4.000 et de 2.000 francs.[2]

Deux fourriers des Tuileries furent élevés au grade de Préfets du Palais. L'un était « un gendarme en habit d'officier », rogue et grossier, sans méchanceté ; l'autre un brave soldat qui pouvait, à l'île d'Elbe, se risquer à la rigueur dans un salon. Ils reçurent chacun 6.000 francs. L'officier d'ordonnance, Perez, Napolitain de naissance, se faisait remarquer par son épaisse stupidité, et le Corse Paoli, spécialement attaché à la personne de l'Empereur, par sa platitude. Lorsque l'Empereur lui demandait l'heure, il lui répondait, selon une formule classique : « L'heure qui plaît le plus à Votre Majesté », et « se pavanait ensuite dans sa réponse ».[3] L'ex-médecin, à Paris, des écuries impériales,

[1] Labadie, p. 379 ; Pons de l'H., p. 77 et 166 ; Corres. imp., 21. 567 ; Peyrusse, p. 242 ; Fabry, p. 78.

[2] Peyrusse, p. 224 et 242 ; Gle Durand, p. 245 ; Fabry, p. 59.

[3] Pons de l'H., p. 79 et 80 ; Mémoire aux Puiss. All., p. 147.

monta au rang de médecin en chef de l'Empereur, et toucha 15.000 francs par an.[1]

Ce Purgon avait pris son rôle au sérieux. L'Empereur, un jour, étant au bain, il vint lui apporter, de ses propres mains, un bol de bouillon. « Le bouillon était trop chaud, et, pour ne pas se brûler, l'Empereur le humait. Le médecin en chef s'y opposa, au nom d'Aristote, parce que, dit-il, en humant son potage, Sa Majesté avalait des colonnes d'air, et ces colonnes d'air pouvaient lui donner la colique. » L'Empereur, impatienté, s'agitait dans le bain, où il était captif, mais son médecin continuait à développer la docte harangue, jusqu'à ce qu'enfin il l'envoyât promener aux cinq cents diables, lui et Aristote, en criant « qu'il était assez grand pour savoir comment il fallait boire ».[2]

Le pharmacien Gatti, d'un génie aussi peu transcendant, mais modeste, lui fut adjoint pour triturer les médicaments, avec 7.800 francs de salaire. Maintes querelles s'élevèrent entre eux, auxquelles l'Empereur, qui ne croyait pas plus aux préceptes de l'un qu'aux médicaments de l'autre, fut obligé de mettre le holà.[3]

Ce fut la Cour de Sancho Pança.

La domesticité se composa: « Pour la bouche », d'un maître d'hôtel, d'un écuyer tranchant, d'un chef de cuisine, d'un rôtisseur, d'un aide de cuisine, d'un garçon de four-

[1] Pons de l'H., p. 76; Peyrusse, p. 242. — Le docteur Foureau de Beauregard avait, durant la campagne de France, servi dans les ambulances. (Peyrusse (*Appendice*), p. 113 et 114.)

[2] En principe, le médecin en chef de Sa Majesté avait cependant raison. Il vaut mieux boire les liquides que les humer. Mais en tout l'excès de zèle est un défaut.

[3] Registre de l'I. d'E., n. 177.

neau, d'un garçon de cuisine, d'un aide d'office, d'un garçon d'office, d'un sommelier, d'un argentier, d'un garçon d'argenterie et d'un boulanger. Pour le service impérial proprement dit : deux valets de chambre, trois chasseurs, dont le mameluk Ali, de son vrai nom Saint-Denis, natif de Versailles, qui avait remplacé Roustan, et qui fut porté « arquebusier » ou gardien des armes de l'Empereur, un garçon de garde-robe, deux huissiers, huit valets de pied, un tapissier, deux frotteurs, trois hommes de peine, un allumeur-lampiste et un portier. Ce personnel fut pris soit dans le pays, soit parmi d'anciens domestiques, venus avec l'Empereur ou qui avaient séparément rallié l'île d'Elbe. Les deux préfets du Palais en avaient la direction. [1]

Les laquais étaient, comme c'est la coutume, beaucoup plus arrogants et encombrants que le maître, et le dernier goujat de la cuisine se croyait un petit Napoléon. [2]

Une Elboise, la signora Squarci, fut préposée à la lingerie, avec une aide-lingère, et une Française, Mme Pétronille, au blanchissage. Un directeur des jardins, le sieur Holard, eut un jardinier sous ses ordres, et un directeur de la musique disposa d'un pianiste et de deux chanteuses. [3]

Les traitements variaient entre 600 francs et 4.000 francs. Les 4.000 francs étaient pour le maître d'hôtel ; le chef-cuisi-

[1] Peyrusse, p. 242 et 243 ; Gle Durand, p. 220 et 221 ; Sellier Vincent, Marchand et Saint-Denis dans Nlle Revue Rétrospective, tome I, p. 233 et suiv. ; Registre de l'I. d'E., n. 5, 30 et 111. — L'Empereur était venu de Fontainebleau avec deux valets de chambre, Hubert et Pelard, qui retournèrent en France ainsi que le contrôleur Colin, et qui furent remplacés par Marchand et Jillis. Les armes de l'Empereur étaient placés dans une petite armoire, près de sa chambre coucher ; le mameluck couchait en travers de la porte de la chambre.

[2] Pons de l'H., p. 47 et 74.

[3] Peyrusse, p. 244 et (*Appendice*), p. 24, note 23, et p. 128.

nier en avait 3.000, l'allumeur 1.500, les frotteurs 860, le portier 800, et les 600 francs étaient pour le directeur de la musique, le pianiste et les deux chanteuses, les soins de la table, du luminaire, du plancher et de la porte étant du nécessaire, et la musique du superflu.

Une nuée de Corses n'avait pas tardé à passer à l'île d'Elbe, et à s'abattre sur l'Empereur, en postulant des places. Ils étaient tous « ses cousins intimes » et prétendaient à tous les emplois.[1]

Sur la foi des promesses contenues dans le Mandement du Vicaire Général, que « l'arrivée de Sa Majesté Impériale et Royale allait inonder l'île de richesses », l'Empereur ne pouvait mettre le pied dehors sans qu'une cohue de quémandeurs se précipitât au-devant de lui, en brandissant des pétitions. Il y en avait d'originales. « Sire, disait en l'une d'elles un pharmacien militaire de Porto-Longone, il m'est advenu comme à vous. J'ai été injustement destitué. » — « Allons, répondit l'Empereur, puisqu'il est à deux de jeu avec moi, il ne faut pas qu'il meure de faim ! » Les pauvres lui offraient des bouquets et lui demandaient de l'argent. De fausses religieuses s'agenouillaient sur son passage, au milieu de la route, en agitant des croix et des chapelets, et, s'il faisait mine de ne pas les voir, elles se roulaient dans la

[1] Pons de l'H., p. 340.

poussière, sous les sabots de son cheval, au risque d'être piétinées et blessées.[1]

Les sérénades n'arrêtaient pas. Des musiciens ambulants venaient du continent, lui donner des concerts sous ses fenêtres. Il s'en défendait, et leur envoyait dire « qu'il n'aimait pas la musique ». Mais les bandes de symphonistes s'acharnaient, si bien que, poussé à bout, il les faisait emmener par les gendarmes. Des sculpteurs lui apportaient de Carrare des bustes de marbre, de lui et de l'Impératrice Marie-Louise, qu'ils avaient espéré vendre à prix d'or, et qu'ils finissaient par laisser à 300 francs la paire, piédestal compris. L'Empereur achetait à quelques-uns, mais la plupart demeuraient avec leurs marbres sur les bras, en se lamentant des frais de transports qu'ils avaient payés.[2]

Afin de se soustraire à ces mendiants et à leurs récriminations, il isola davantage les Mulini, il fit ouvrir une voie carrossable sous la Porte de Terre, et tailler au ciseau les dalles glissantes des rues, ce qui lui permettrait, quand il sortirait, de monter aussitôt en voiture, et de gagner promptement la campagne.[3]

Brochant sur le tout, débarquaient les aventuriers, dans

[1] Pons de l'H., p. 126 et 268; Mémoire aux Puissances Alliées, p. 71; Campbell, p. 66. — L'Empereur inscrivit à son budget personnel une somme de 500 francs par mois pour ses aumônes. (Registre de l'I. d'E. n. 93.)

[2] Gal Vincent, p. 191 et 202; Peyrusse (*Appendice*), p. 34: « Au sieur Francesoni pour vente de 4 statues, 1.200 francs. » — Carrare est sur la côte d'Italie, au nord de Livourne, à une trentaine de lieues de l'île d'Elbe.

[3] Labadie, p. 49; Monier, p. 64; Gal Vincent, p. 197. — La Porte de Terre qui traverse en tunnel toute l'épaisseur des remparts (on la nomme Porte de Terre en opposition avec la Porte de Mer qui ouvre sur le port) existe toujours, ainsi que la voie carrossable, établie par ordre de l'Empereur, et qui la relie aux Mulini.

l'espoir de pêcher en eau trouble, en se mettant soit au service de l'Empereur, soit à celui de ses ennemis, les faux militaires, se prévalant de dévouements imaginaires dont ils réclamaient la récompense, les « demoiselles », qui venaient essayer sous le ciel de l'Italie les conquêtes et le fard de leurs sourires, et des dames, comtesses plus au moins authentiques et fanées, qui, reçues à dîner aux Mulini, trahissaient leur roture en se laissant glisser, à la fin du repas, dans les vignes du Seigneur.[1]

Un Gouverneur militaire supposait une armée.

En arrivant, l'Empereur avait trouvé, tenant garnison dans l'île, un détachement français du 35e de ligne ; le détachement italien s'était mutiné, nous l'avons dit, et était en majorité repassé sur le continent. Les troupes françaises devaient être évacuées après sa prise de possession de l'île et lorsque les 400 hommes de la Garde l'auraient rejoint. L'Empereur s'efforça de retenir le plus grand nombre possible d'officiers et de soldats, mais tous avaient hâte de revoir la France et de rentrer dans leurs foyers. Ils avaient assez de l'exil, des blocus, des farines pourries, et des famines.[2]

Quelques-uns cependant se laissèrent séduire. Ils furent

[1] Lettre de Madame Mère a Lucien, citée par Larrey, II, p. 35; Pons de l'H., p. 195 et 218.

[2] Lettre du Général Comte Dupont au Général commandant de l'Ile d'Elbe (Campbell, p. 18, note); Lettre du Comte de Chauvigny, dans Miscellanea Napoleonica, II, p. 154; Lettre du Général Duval (Archives étrangères, 675).

incorporés à un premier bataillon, dans lequel l'Empereur enrôla ses Corses sans emploi, et qu'il maintint, tant bien que mal, au chiffre officiel de 400 fusils, par des recrues en Toscane et en Piémont, au fur et à mesure des besoins du moment. Il y eut dans ce bataillon, dit Bataillon Corse ou des Chasseurs de Napoléon, un capitaine pour quarante hommes, un lieutenant pour trente, un sous-lieutenant pour vingt, et un sergent-major pour dix. C'est dire que chacun voulait commander à son voisin, n'obéir à personne, et ces 400 fusils furent plus indisciplinés les uns que les autres. Un vieux Corse, le commandant Tavelle, ancien officier pontifical ayant été, par distraction, appelé « colonel » par l'Empereur, se hâta d'acheter les épaulettes de ce grade et de les accrocher à ses épaules. L'Empereur, par bonté d'âme, lui laissa son titre et lui accorda 80 francs de traitement par mois.[1]

Un second bataillon, dit Bataillon franc, officiellement aussi de 400 hommes, se composa des milices elboises, garde nationale peu belliqueuse, qui aimait surtout à revêtir son uniforme, et dans les rangs de laquelle les pères de famille furent admis.

La Garde était partie de Fontainebleau six jours avant l'Empereur, le 14 Avril, à onze heures du matin, et, Cambronne en tête, s'était acheminée vers l'île d'Elbe, sous les plis du drapeau tricolore, à travers les fleurs de lys et les étendards étrangers. Elle emmenait avec elle quatre canons, les chevaux de campagne et les voitures de l'Empereur, et, dans des fourgons, le restant de ses bagages. Le 16, elle était à Briare, où elle s'arrêtait pour attendre le passage de

[1] Corres imp., 21.566 et 21.568; Peyrusse, p. 246: Pons de l'H., p. 154, 340 et 341.

l'Empereur et l'acclamer, puis, dépassée par lui, elle reprenait sa route par Vermenton, Avallon, Saulieu, Mâcon et Lyon, d'où elle bifurquait vers la Savoie et les Alpes. Dans les villes où elle faisait halte, le soir, les habitants renvoyaient de chez eux les soldats alliés qu'ils logeaient, et les envoyaient bivouaquer à la belle étoile, pour donner leur place aux grognards. A Lyon, 20.000 Autrichiens reçurent l'ordre de se tenir sous les armes, fusils chargés, artillerie attelée, comme à une veille de bataille, et la Garde n'eut pas le droit de traverser le centre de la ville. Elle passa par le faubourg de la Guillotière où, en dépit des autorités, se porta la population, aux cris de « Vive la Garde ! Vive l'Empereur ! », accueillis par des manifestations contraires. Le 4 Mai, jour de l'entrée de l'Empereur à Porto-Ferraio, elle était à Chambéry ; par Saint-Jean de Maurienne et Lanslebourg, elle atteignait, le 9, le col du Mont-Cenis, après avoir été contrainte d'abandonner ses canons, qui entravaient sa marche. Elle arrivait à Savone, près Gênes, le 18.[1]

Le 19, elle embarqua sur cinq transports anglais, qui jetèrent l'ancre à Porto-Ferraio dans la nuit du 25 au 26 Mai ; elle débarqua le 26, à huit heures du matin. Elle se forma en colonne sur le quai du port, et entra dans la ville par la Porte de Mer, tambours battants. Sur la Place d'Armes, elle fit le carré et présenta ses aigles.[2]

La phalange aux faces balafrées et dans les rangs de laquelle étaient des hommes de toutes les nations, jusqu'à des mameluks d'Égypte, avec leurs pantalons flottants et leurs turbans, bleus ou blancs, surmontés d'un croissant de

[1] Sellier Vincent, p. 227; Monier, p. 49; Pons de l'H., p. 320 et 347.

[2] Sellier Vincent, p. 229; Gle Durand, p. 254; Monier, p. 48; Gal Vincent, p. 197; Campbell, p. 41 et 95; Fabry, p. 80; Pons de l'H., p. 323.

cuivre, fut accueillie par les Elbois avec des trépignements d'admiration, par l'Empereur avec des serrements de mains et de poitrine, et des caresses sans nombre. Il prononça aussitôt, sur la Place d'Armes, en présence du peuple, une vibrante allocution. Les grognards pleurèrent dans leurs moustaches.

A la tête de la Garde était Cambronne. Cambronne, que l'on ne connaît guère que par un mot trop uniquement célèbre, qui a fait tort au reste de sa vie, était né à Nantes, le 26 Décembre 1770. Il avait reçu à Jemmapes, en 1792, le baptême du feu.[1] C'était un soudard épique, d'une bravoure folle sur les champs de bataille, humain après le combat, protecteur de la veuve et de l'orphelin, terrible dans ses colères, et inflammable comme du salpêtre. Revenu à Nantes et sergent à la 2e légion, en Juin 1793, il prit part à la guerre de Vendée, parmi les *bleus,* et inaugura ses exploits en allant, dans une déroute, reprendre aux ennemis, seul, à coups de crosse, un caisson de munitions. En Septembre, il était lieutenant, mais faillit être guillotiné au Croisic, en Janvier 1794, comme coupable d'incivisme, pour avoir dormi dans une chambre dont la tapisserie de papier était ornée de fleurs de lys et de médaillons à l'effigie de Louis XVI.[2] Il se battit à Quiberon sous les ordres de Hoche, partit, capitaine, pour l'armée d'Helvétie, sous ceux de Masséna, et, à Zurich, enleva à la baïonnette, avec sa compagnie de grenadiers, deux canons russes qui faisaient feu à bout portant. Inscrit à la Légion d'honneur en 1804, chef de bataillon en 1805, il eut à Austerlitz, son cheval tué

[1] Brunschwicg, p. 24 et suiv..

[2] Biographie de Cambronne.

sous lui, et reçut dans la fesse une balle morte.[1] Le 11 Avril 1809, Napoléon l'appelle dans les chasseurs à pied de la Garde, le nomme, en 1810, Baron de l'Empire, Commandeur de la Légion d'honneur et général de brigade en 1813. En montant en grade et en honneurs Cambronne ne perdait rien de sa plébéienne simplicité et de sa rare modestie. A chaque distinction nouvelle qui lui était accordée, il protestait qu'il en était indigne, et que beaucoup d'autres étaient plus méritants que lui.

A Bar-sur-Aube, il reçoit un coup de feu à la cuisse, à Craonne et à la bataille de Paris, six blessures : à la cuisse, au bras et au côté gauche, au côté droit, à la cuisse droite et au jarret gauche.

Il était au lit, à Fontainebleau, soignant ses blessures, lorsque l'Empereur abdiqua. Il se releva pour tenter de ramener d'Orléans, sous la protection de deux bataillons de la Garde, l'impératrice Marie-Louise, qu'il n'y trouva plus[2], et lorsqu'il apprit l'article du Traité qui donnait à l'Empereur 400 hommes, officiers et sous-officiers, il écrivit à Drouot « qu'ayant toujours été choisi quand il fallait marcher à l'ennemi, il regarderait comme la plus mortelle injure le refus qui lui serait fait de suivre son Souverain. Son uniforme, sa doublure, lui ordonnaient de partir ».[3] Sa requête avait été agréée, et il avait amené la Garde, en menaçant de sabrer quiconque barrerait la route. A Vermanton, un major autrichien avait refusé de lui céder ses logements. « Allons ! c'est bien, lui crie Cambronne, mets tes soldats

[1] Lettre de Cambronne a son cousin Lefébure-Cambronne, citée par Brunschwicg, p. 58.

[2] Meneval, II, p. 182.

[3] Déclarations de Cambronne a son Procès.

d'un côté, je mettrai les miens de l'autre, et nous verrons à qui les logements resteront. » Le major autrichien n'insista pas.[1] A Porto-Ferraio, l'Empereur lui tendit la main en lui disant : « Cambronne, j'ai passé de bien mauvais moments en vous attendant. Mais enfin nous sommes réunis et tout est oublié. » Cambronne « était transporté au septième ciel ».[2]

Il fut nommé Gouverneur Militaire de Porto-Ferraio.[3] Ce fut le dogue chargé de veiller.

D'autres officiciers l'avaient accompagné, parmi lesquels le chef de bataillon Mallet, les capitaines Laborde, Combes, Lamouret, Cornuel. Le lieutenant Larabit voyagea isolément et, ayant touché 900 francs pour frais de route, il reversa à la caisse impériale, sitôt son débarquement, 300 francs non dépensés. Ils formèrent, avec le colonel polonais Jerzmanowski, un état-major solidement dévoué, qui se partagea les fonctions militaires de l'île, la garde des forts, et le commandement de l'armée qui atteignit le chiffre de 1.600 hommes environ.

Ce n'étaient pas en effet 400 hommes de la Garde qui étaient survenus, mais près de 700, et 54 chevau-légers polonais. A Fontainebleau, l'Empereur avait accepté plus d'engagements que le compte, se disant qu'on n'aurait point le temps de lui chercher chicane sur cette infraction au Traité. Le Gouvernement Provisoire laissa faire, sciemment ou non. Qu'importait d'abandonner deux cents hommes de plus à celui qui avait remué des armées de quatre cent mille

[1] Monier, p. 49; Sellier Vincent, p. 228. — Pons dit que l'altercation se produisit à Saulieu. (Pons de l'H. p. 320.)

[2] Pons de l'H., p. 322.

[3] Registre de l'I. d'E., n. 2; Peyrusse (*Appendice*), p. 21, Note 20.

hommes ? A Savone, les capitaines des transports anglais ne firent pas non plus d'observation.[1]

Sur leur shakos et sur leurs bonnets à poil les soldats de la Garde arborèrent la cocarde elboise et ses trois abeilles. Afin qu'ils fussent plus fraîchement vêtus, autant que pour ménager l'usure de leurs uniformes, l'Empereur leur fit confectionner des gilets et des pantalons de nankin.[2]

La flotte compta cinq navires.

Le 25 Mai, avait paru la frégate française la DRYADE, capitaine Montcabrié, ramenant à l'Empereur le brick l'INCONSTANT, qu'il avait refusé à Fréjus.

Le Gouvernement français ne voulait décidément pas donner une corvette. L'Empereur demanda qu'on lui concédât, en compensation, outre le brick, la goélette la BAC-

[1] Cette armée se décomposa ainsi : *Bataillon Corse*: 400 hommes; *Bataillon Elbois*: 400; *Grenadiers* et *Chasseurs de la Garde*: 472; *Marins de la Garde*: 20; *Canonniers de la Garde*: 28; *Chevau-légers polonais*: 84; *Officiers* et *Sous-officiers de la Garde*: 122, *polonais*: 24; *Mamelucks*: 8; *Musiciens de la Garde*: 20; *Tambours* : 14. Total : 1.592 hommes, non compris le Grand État-Major : Bertrand, Drouot, Cambronne, Jerzmanowski, et le lieutenant de vaisseau Taillade. (Compte nominatif de la Garde, dans FIEFFÉ, p. 117 et suiv..) Plus : 50 *Gendarmes*, italiens et corses pour la plupart. (CAMPBELL, éd. anglaise, p. 383.)

Des 108 Polonais, officiers et simples cavaliers, 54, détachés à Savone, vers Parme, pour le service éventuel de Marie-Louise, ne vinrent à l'île d'Elbe que le 4 Octobre (REGISTRE DE L'I. D'E., n. 91). Le Bataillon Corse et le Bataillon Elbois ne furent jamais complets.

L'Empereur savait que les enrôlements de la Garde avaient atteint au moins 600, et c'est ce chiffre qu'il porta, le 27 Avril, à Fréjus, sur la note remise par Bertrand à Campbell (CAMPBELL, p. 41), en demandant que des bâtiments anglais voulussent bien se charger du transport de ces troupes, de Savone à l'île d'Elbe. Il avait pu d'ailleurs faire à Briare un premier décompte de la colonne. Mais jusqu'au dernier moment un veto quelconque à l'embarquement était à craindre.

[2] CORRES. IMP., 21.580; REGISTRE DE L'I. D'E., n. 3.

chante, qui était en station à Porto-Ferraio quand il avait abordé dans l'île, et qu'il s'était attribuée en attendant sa corvette.[1] Mais les ordres reçus par le capitaine Montcabrié étaient absolus. Le 4 Juin, la Dryade partit, emmenant la Bacchante et l'ancienne garnison de l'île, qu'elle rapatriait.[2] L'Empereur ne put conserver que l'espéronade la Caroline, un canon, qui assurait le service postal entre l'île d'Elbe et le continent.[3]

Deux felouques, employées auparavant à la mine de fer, passèrent dans la flotte impériale et furent baptisées la Mouche et l'Abeille. Le chebec l'Étoile, de 83 tonneaux, venant de Livourne, fut acheté, le 5 Août, pour 8.822 francs. Il reçut six pièces de canon.[4]

Le brick l'Inconstant, 16 canons, devenu vaisseau-amiral, fut commandé par le lieutenant de vaisseau Taillade. Il fut affecté aux missions importantes, aux promenades en mer de Sa Majesté et de sa famille, aux ambassades à l'étranger. Il devait finalement ramener l'Empereur en France. Les

[1] Fabry, p. 79; Peyrusse, p. 237; Corres. imp., 21.570 et 21.571. — Goélette : Bâtiment léger, deux mâts, semblable à un oiseau de mer par sa voilure démesurée qui la fait glisser sur les flots avec une extrême rapidité, mais l'expose à chavirer au cas de grain ou de saute de vent imprévue. Parfois armée en guerre, malgré son peu de stabilité, avec 6 ou 8 caronades.

[2] Pons de l'H., p. 135.

[3] Pons de l'H., p. 350; Registre de l'I. d'E., n. 4. — Espéronade : Bateau maltais, à marche rapide, à fond plat permettant de le haler à terre, un mât, et non ponté.

[4] Registre de l'I. d'E., n. 1, 43, 44, 45; Corres. imp., 21.601. — Felouque : Bateau long, étroit, navigue à la voile et à l'aviron, dix à douze rameurs sur chaque flanc, deux voiles latines, deux mâts inclinés vers l'avant, taille-mer en forme de bec, marche rapide. Chebec : Trois mâts, voiles et rames, avant et arrière en pointe, éperon à la proue, formes fines, marche rapide.

UNE RUE A PORTO-FERRAIO ET LE PALAIS DES MULINI.

rôles du brick portèrent 60 hommes d'équipage, officiers compris, ceux de la Caroline 16 hommes, ceux de la Mouche et ceux de l'Abeille 8 hommes pour chaque bateau, ceux de l'Étoile 15 hommes. Ce furent de piètres équipages, et rarement complets. Les marins Elbois ne voulurent pas abandonner leur commerce de cabotage pour s'engager, et il fallut recruter où l'on put, à l'île de Capraia et à Gênes. Les 20 matelots de la Garde encadrèrent ces équipages et y mirent un peu de cohésion.[1]

L'Empereur, pour ses courses en rade ou le long de la côte, eut trois canots, dont deux, le Hochard et le Usher, ne serviraient qu'à lui seul. Le Usher était un présent du capitaine de la frégate anglaise. Il avait reçu, en remerciement, le nom de son donateur.

Le ministère des Affaires Civiles, dont Bertrand était titulaire, eut sous sa dépendance l'Intendant Général de l'île et le Directeur des Domaines, un Tribunal de Commerce, les juges de paix, un Tribunal de Première Instance, avec un Gênois pour président, une Cour d'Appel et une Cour de Cassation, un Conseil d'État.[2] Chacun, à Porto-Ferraio, eut la joie d'être fonctionnaire et de se pavaner dans les rues avec des broderies et des galons d'or sur ses habits. Le Grand Maréchal fut chargé de transmettre les ordres de l'Empereur, de diriger les incapables, de vérifier et de faire solder par Peyrusse les notes des fournisseurs, après approbation de Sa Majesté, qui interdit de payer un centime sans sa permission expresse.

[1] Corres. imp., 21.571 et 21.605 ; Pons de l'H., p. 348.

[2] Pons de l'H., p. 72 et 81 ; Registre de d'I. d'E., n. 35 ; Peyrusse (*Appendice*), p. 147.

Pour jouer au souverain et pour vivre, il faut de l'argent.

Le 10 Avril, à Fontainebleau, Peyrusse, voyant qu'il n'avait plus en caisse que 488.913 fr. 16 c., avait demandé à l'Empereur les ordres nécessaires pour aller quérir à Orléans, tandis qu'il en était temps encore, le reliquat du Trésor des Tuileries. Le lendemain seulement, l'Empereur sortant de la torpeur dans laquelle il était plongé depuis l'abdication lui avait remis, avec un soudain effroi de se trouver sans argent, une lettre pour Marie-Louise, et l'avait fait partir.[1]

Entré, le 12, dans Orléans, autour duquel rôdaient déjà les Cosaques, Peyrusse apprit de l'Impératrice que, l'avant-veille, le Gouvernement Provisoire avait envoyé réclamer le Trésor, et que l'officier de gendarmerie, préposé à la garde des fourgons qui le contenaient, les avait livrés.

Il y avait dans les fourgons une dizaine de millions, propriété personnelle de l'Empereur et économisés sur sa Liste Civile, 400.000 francs de bijoux, 3 millions de vaisselle d'argent et de vermeil, et la garde-robe impériale avec les manteaux et les costumes de Cour. L'agent du Gouvernement Provisoire avait consenti à laisser à l'Impératrice six millions, qu'elle était prête, dit-elle, à partager avec l'Empereur.

Elle fit verser à Peyrusse 2.580.002 francs, et emporta le

[1] Peyrusse, p. 217 et suiv., et (*Appendice*), p. 145; Meneval, II, p. 183 à 186.

reste à Rambouillet, où, le même jour, elle se retirait précipitamment.

Ces transports de millions ne se firent pas sans péril, à travers une contrée infestée de pillards ennemis. Peyrusse, couvrant ses caisses avec du fumier, attendit pour quitter Orléans la protection des deux bataillons de la Garde qui, amenés par Cambronne, à marches forcées, venaient chercher l'Impératrice. De Fontainebleau, il repartit à Rambouillet où, sur ses instances réitérées, Marie-Louise, sans autres ressources elle-même, lui remit, par petites sommes, 911.000 francs.

C'était, par conséquent, avec 3.979.915 fr. 16 c., que l'Empereur partait à l'île d'Elbe.

Il en fallut déduire, dès l'abord, 30.000 francs de frais de chancellerie au compte du Traité de Fontainebleau, 58.299 fr. 63 c. pour les dépenses du voyage et gratifications, et 60.000 francs volés à Fréjus, dans la nuit du 26 au 27 Avril.[1] Pendant le déballage des caisses, 20.000 francs furent encore volés à Porto-Ferraio, par un cordonnier de la Garde Nationale elboise. Le voleur ne se trahit que cinq mois après, par les innombrables messes qu'il faisait dire dans les églises et par les dépenses inconsidérées en cuirs et en crépins auxquelles il se livrait. Peyrusse, averti, le fit arrêter par le commissaire de police et demanda qu'on lui mît les poucettes. Sous leur serrement gradué, le cordonnier avoua

[1] Peyrusse, p. 248 et (*Appendice*), p. 16 et 133; Gle Durand, p. 243. — Dans ces frais de route et gratifications figurent 4.200 francs aux marins anglais de l'Undaunted et 1.200 francs à l'équipage des transports qui amenèrent la Garde, le 26 Mai. Le vol de Fréjus eut lieu dans la nuit du 26 au 27 Avril. Tandis que l'Empereur couchait au Bouillidou ses équipages avaient continué vers Fréjus, et 60.000 francs y disparurent de la caisse du contrôleur Colin. Le voleur ne fut point découvert.

qu'étant de faction devant les caisses, il avait heurté du pied un paquet renfermant vingt rouleaux, de cinquante napoléons chacun, oublié dans la paille, assurait-il. Il l'avait ramassé, puis caché dans son shako jusqu'à la fin de sa faction, « pensant que la Sainte-Vierge lui avait ménagé cette bonne fortune ». On retrouva 16.960 francs dans sa paillasse.[1]

Cette réserve, qui s'établissait à 3.811.615 fr. 53 c.[2], était destinée à parer aux événements imprévus, et il n'y serait touché qu'en cas d'impérieuse nécessité, la rente annuelle de 2 millions que verserait le Gouvernement français à l'ex-empereur étant, jointe aux revenus de l'île, suffisante pour lui permettre de vivre.

En effet, les dépenses d'administration du royaume (fonctionnaires civils, clergé, justice, ponts et chaussées, frais de recouvrement des impôts), et ses recettes (contributions directes et foncières, douanes, timbre et enregistrement, et droits divers), se balançaient mutuellement entre 110.000 et 120.000 francs. Les revenus du Domaine : mines de fer 300.000 francs, salines 20.000, pêche du thon 30.000, au total 350.000 francs, susceptibles d'augmentation par une exploitation meilleure, tombaient donc entiers dans la caisse de l'État, c'est-à-dire de l'Empereur. Ils s'ajoutaient à ses 2 millions de rente, pour ses frais d'existence courante et de représentation souveraine, et pour l'entretien de son armée. Enfin plus d'un demi-million d'arriérés sur les comptes de la mine de fer et sur plusieurs autres chapitres lui donnait un boni initial, grâce auquel il pouvait mettre en train son budget et

[1] Peyrusse, p. 236 et 260 et (*Appendice*), p. 143.

[2] 3.828.575 francs 53 c., en comptant les 16.960 francs restitués, en Septembre, sur le second vol.

couvrir quelques dépenses d'installation supplémentaires.[1] La situation financière se présentait favorablement.

Le budget de la guerre se fit tout de suite la plus grosse part et absorba, pour les sept derniers mois de l'année (il commença à courir, avec régularité, le 1er Juin), la somme respectable de 689.317 francs.[2] Ce n'était pas que le roi de l'île d'Elbe pût songer, avec ses 1.592 soldats, à déclarer la guerre à personne, mais il lui était indispensable d'être en état de parer à un mauvais coup dirigé contre lui. Lorsque l'on a, sur soi, amassé tant de peurs et tant de haines, trop de sécurité est téméraire.

Les côtes de l'île étaient hérissées de forts bâtis par ses différents conquérants. Les garnisons de ces forts furent augmentées, leurs fissures réparées, et ils furent pourvus de canonniers et artificiers pris parmi les soldats de la Garde et les Polonais démontés. Ils furent débarrassés de tous les vieux fers, vieux canons, vieux boulets, vieilles poudres hors d'usage, qui furent vendus par adjudication, ainsi que les farines gâtées des approvisionnements de siège.[3] Les citadelles de Porto-Ferraio et de Porto-Longone furent condamnées à

[1] Registre de l'I d'E., n. 20, 32, 76, 100, 104; Pons de l'H., p. 86 et 144; Peyrusse, p. 239 et 241 et (*Appendice*), p. 53. — 229.000 francs étaient en outre entre les mains de Pons, sur le produit de la mine antérieur à l'arrivée de l'Empereur. Il y avait sur les contributions de 1813 un arriéré de 9.166 francs 35 c., et le receveur avait en caisse un solde de 3.401 francs 91 c. L'Empereur était, en principe, redevable de ces sommes au Gouvernement français, mais elles ne pouvaient qu'entrer en balance dans le compte de spoliation du Trésor des Tuileries et dans celui de la rente de 2 millions. C'était donc, en fait, de l'argent qu'il ne rendrait jamais.

[2] Corres. imp., 21.673.

[3] Peyrusse, p. 241 et (*Appendice*), p. 54; Pons de l'H., p. 94; Registre de l'I. d'E., 37, 50, 69 et 136. — L'Empereur vendit, en 1814, pour 77.802 francs de ces rebuts.

être rasées dans un avenir prochain, afin d'être remplacées par des ouvrages de défense plus modernes.

Ces jeux militaires étaient pour l'Empereur un dernier regain de la grande passion de sa vie. Il créa à Porto-Ferraio, à l'imitation de l'École Polytechnique de Paris, une École de Cadets, qui formerait de futurs officiers. La pension à payer par les parents était de 300 francs par an, et les Cadets, au nombre de dix, touchaient une solde de 180 francs. L'uniforme était : chapeau noir avec bordure rouge, pantalon bleu, bottes à l'écuyère, épée avec ceinturon blanc, et épaulettes de sous-lieutenant.[1] Ce fut pour les Elbois un hochet de plus.

Les décrets pleuvaient pareillement dans le domaine du civil, et beaucoup pour des objets utiles. L'île serait dotée de routes, d'un lazaret, qui recevrait en quarantaine sanitaire les navires suspects et leurs marchandises, et détournerait, au profit de Porto-Ferraio, le trafic avec l'Afrique et l'Orient que faisait Livourne, de puits, de fontaines, de cultures variées, de celle du blé surtout, qu'il fallait acheter à l'étranger, ce qui rendait le pain cher.[2] Porto-Ferraio aurait une pompe à feu et des pompiers, une promenade plantée d'arbres « comme les Champs-Élysées », où ses citoyens pourraient déambuler, le Dimanche.[3] « De toutes parts se déploie une activité inconnue aux Elbois. Les grenadiers de la Garde s'associent à tous les travaux et se mêlent aux ouvriers, semblables

[1] Pons de l'H., p. 73 ; Registre de l'I. d'E., n. 96. — La signature du décret, cité par Campbell (Campbell, p. 167), est du 13 Octobre ; la première idée en est du 22 Mai. (Corrès. imp., 21.570.)

[2] Gal Vincent, p. 197 et 205 ; Pons de l'H., p. 279 ; Registre de l'I. d'E, n. 8, 9, 18, 26, 57, 66, 83, 86, 123, 156, 175.

[3] Registre de l'I. d'E., n. 77.

à ces soldats de César qui quittaient le glaive pour l'équerre, le pic et le ciseau. »[1] Ce ne sont que démolitions et bâtisses. Les sculpteurs venus du continent sculptent des cheminées et, pour les jardins impériaux, des vases et des balustres. Tous les bras qui veulent s'occuper trouvent de l'ouvrage, l'île devient une ruche bourdonnante, et Pons, qui connaît ses classiques, peut s'écrier, en exprimant le sentiment public : « Porto-Ferraio ressemble à la Salente de Fénelon ; l'illusion est complète. Chacun grandit. L'industrie lève sa tête radieuse, l'enclume retentit sous le marteau, la hache frappe sans cesse, la truelle n'a pas de répit. »[2]

L'Empereur avait, en même temps, entrepris d'approprier ses sujets. Il fit assainir les casernes, dont les puanteurs le poursuivaient jusqu'aux Mulini, gratter et blanchir celles qui avaient contenu des galeux, et réglementa la voirie. La municipalité fut invitée à faire balayer les rues et chaque habitant tenu, dans le délai de deux mois, d'installer des latrines, qui seraient vidangées pendant la nuit. Ceux qui continueraient à jeter leurs immondices par les fenêtres seraient punis d'une amende.[3]

Avec la Garde et sa colonne, les chevaux de campagne de

[1] Monier, p. 52 ; Peyrusse, p. 249. — Le commencement de la phrase est identique dans Monier et dans Peyrusse. Le livre de Monier ayant paru le premier, c'est Peyrusse qui est le plagiaire. — Campbell, p. 208.

[2] Pons de l'H., p. 59.

[3] Corres. imp., 21.567 ; Registre de l'I. d'E., n. 11, 48, 77, 146.

l'Empereur étaient venus le retrouver dans l'exil. Chacun d'eux marquait le souvenir d'une bataille, d'un glorieux événement du passé.[1]

Le Wagram, cheval arabe, gris panaché, avait été monté par lui le jour de la bataille de ce nom. Lorsqu'il voyait son maître entrer dans l'écurie, il se mettait à hennir, à gratter le sol, à frapper du pied. L'Empereur alors s'en approchait, un morceau de sucre dans la main, et l'embrassait en lui disant : « Te voilà, mon cousin ! »

Le Montévideo, beau et fort cheval bai brun, de l'Amérique du Sud, avait fait la campagne d'Espagne, ainsi que l'Émir, cheval turc, alezan, avec une raie noire sur le dos, comme un mulet, crinière et queue noires, et, aux quatre jambes, quatre bottes noires. C'était sur l'Émir que l'Empereur était entré à Madrid. Il l'avait aussi monté durant les campagnes de Russie et de France.

Le Gonzalve, grande taille, bai doré, avait les mêmes états de service : Espagne, Russie et campagne de France. Il portait l'Empereur à Brienne, et avait eu, durant la bataille, sa bride gauche tranchée net par une balle.

Le Roitelet, grande taille, queue en balai, croisé d'un cheval anglais et d'une jument limousine, avait, à Schœnbrunn, en 1809, pendant une revue, emporté l'Empereur à fond de train dans les rangs des grenadiers de la Garde, manquant de renverser son cavalier et de blesser plusieurs hommes. Il avait fait les steppes de la Russie, où l'Empereur qui, depuis l'incartade de Schœnbrunn, lui gardait rancune, s'était réconcilié avec lui, heureux de le trouver un jour où, sur le sol glacé, ses autres chevaux

[1] Sellier Vincent, p. 217 et suiv.

glissaient et tombaient. Le Roitelet, fraîchement clouté, l'avait pris sur son dos et porté toute la journée sans un faux pas. Il le montait à Lutzen, au plus fort de la mêlée, quand un boulet, qui faillit les emporter tous deux, rasa de si près le train de derrière de la bête qu'elle en fléchit les jarrets, dont un morceau de peau fut enlevé avec le poil. Il le montait à Arcis-sur-Aube, où un obus éclata devant eux. Le Roitelet fit un écart, lançant à dix pas l'Empereur, qui, s'étant relevé, revint l'enfourcher en disant : « Allons, nous en sommes quittes pour la peur ! » Depuis, quand il venait le caresser dans l'écurie, il ne manquait point de lui passer la main sur les jarrets, là où le poil n'avait jamais repoussé.

Mais les deux bêtes les plus populaires étaient les deux chevaux blancs, que l'on appelait communément « le cheval blanc » de l'Empereur, et qui étaient, en leur genre, aussi fameux que le fameux petit chapeau.

L'un, le Tauris, cheval persan d'une merveilleuse finesse de formes, d'un gris blanc argenté, légèrement pommelé, à crinière blanche, queue effilée, était un don d'Alexandre, au Congrès d'Erfurth. L'Empereur l'avait monté aux batailles de la Russie, à Vitepsk, à Smolensk, à la Moscowa, et était entré sur lui dans Moscou. La jolie bête, ardente et pleine de sang malgré sa gracilité, l'avait ramené durant presque toute la terrible retraite. Elle le portait, le matin où il faillit être enlevé par les Cosaques, le 25 Octobre, sur la route de Kalouga, et, tandis que l'état-major de l'Empereur chargeait, sabre au clair, afin de le dégager, elle s'anima tellement aux hurlements des Cosaques et au cliquetis des armes, que Berthier (Rapp, selon d'autres) dût lui saisir les rênes, pour calmer sa fougue et l'empêcher de charger elle-même, entraînant à nouveau l'Empereur parmi les ennemis. Elle le

portait sur le pont sinistre de la Bérézina, où ils passèrent tous les deux, à onze heures du soir. Elle fut en Saxe, à Dresde, à Leipsig, et fit la campagne de France.

L'autre cheval blanc, de robe unie, race normande, régulier d'allure, servait pour les parades et pour les entrées triomphales. Pour ce motif, il s'appelait l'Intendant, mais les grognards le nommaient Coco. Du plus loin qu'ils l'apercevaient, avec l'Empereur sur son dos, ils criaient à la file : « Voilà Coco ! »

L'Euphrate, cheval du nord, et l'Héliopolis, cheval arabe, jadis montés par l'Empereur, étaient passés ici au service de Bertrand et de Drouot, et le Cordoue, andalous, couleur alezan brûlé, ramené de l'expédition d'Espagne, humeur paisible, était destiné à Marie-Louise.

A ces animaux éminents, qui avaient chacun leur selle de velours cramoisi, avec étriers et ornements en plaqué d'argent, et, aux arçons, pistolets cannelés dont le pommeau figurait une tête de Méduse, l'Empereur fit ajouter un petit cheval corse et un petit cheval elbois, pour les courses à travers le maquis et les escalades dans la montagne. [1]

Les écuries, établies dans les magasins de la pêcherie du thon, dont le locataire fut expulsé (il obtint, en réclamant, une indemnité), furent « bien pavées, avec poteaux, mangeoires, râteliers à droite et à gauche, et une chaussée au milieu ». De hautes fenêtres, ouvrant sur le golfe, les éclairaient. [2]

Les Elbois qui n'avaient jamais vu faire tant d'honneur à des chevaux, vinrent tous considérer cette somptueuse

[1] Sellier Vincent, p. 230; Registre de l'I. d'E., n. 5.

[2] Monier, p. 63; Pons de l'H. cité dans Registre de l'I. d'E., p. 116; Gal Vincent, p. 204; Sellier Vincent, p. 362.

installation et tâcher d'entrevoir les nobles coursiers, qui devinrent un sujet de commentaires et d'interrogations.

Quarante-huit chevaux de moindre importance étaient pour les équipages des voitures : six berlines et la « dormeuse » de voyage qui avait fait le trajet de Fontainebleau à Fréjus avec l'Empereur ; deux calèches à la Daumont, l'une jaune et rouge, l'autre jaune ; un landeau café au lait, train doré ; deux chariots de poste, l'un train doré, l'autre train amaranthe ; une calèche de chasse et une calèche « de bouche » (ces treize voitures venues avec l'Empereur ou amenées par la Garde), et un cabriolet à fond jaune. Plus : cinq mulets avec des bâts, quatre baroches [1], huit fourgons de campagne, qui servaient de tombereaux pour les travaux de construction et de voirie exécutés au compte de l'Empereur, et vingt-quatre gros chevaux. [2]

Au total, avec treize chevaux des écuyers et des piqueurs, 102 chevaux et mulets, et 27 voitures, qui furent remisées à l'arsenal, en compagnie des affûts de canon et des caissons.

Le personnel de l'écurie, dont les attributions furent réglées par l'Empereur, avec un formalisme aussi exact qu'à Paris, se composa du sellier Vincent, chef-sellier, de trois selliers en second, d'un bourrelier-sellier, d'un artiste-vétérinaire pris à Saulieu pour soigner le Tauris qui boitait, d'un maréchal ferrant, d'un premier piqueur qui avait seul le droit de monter les chevaux de selle de l'Empereur, d'un piqueur et d'un sous-piqueur, d'un cocher et de huit postillons, de dix palefreniers, dont un Russe, de deux brigadiers,

[1] La baroche, ou *baroccio,* est une voiture commune en Italie, en forme de haquet, et dont un filet de corde forme le plancher.

[2] Sellier Vincent, p. 229 et 232; Registre de l'I. d'E., n. 101. — Le cabriolet arriva de Rome avec Madame Mère (Voir p . 110)

de deux charrons-serruriers, d'un charron-menuisier, et d'un tailleur pour les livrées, soit 35 personnes, sous la direction d'un des Préfets du Palais. [1]

Les deux calèches devaient être toujours attelées, prêtes à partir, et la calèche de bouche garnie de citrons, d'oranges, de bouteilles de vin et d'eau-de-vie.

Les harnais portaient l'Aigle impérial, les postillons et les cochers avaient galons d'or au chapeau, frac vert à boutons d'or, veste rouge galonnée, et collets superposés. Les pantalons d'écurie eurent un bout de broderie, et les vestes des palefreniers furent rouges, sans galons.

Cette mise en scène avait pour but de montrer aux Elbois et aux étrangers qui viendraient, que Napoléon, roi de l'île d'Elbe, demeurait une tête couronnée, qu'il était un souverain et non un banni. Elle était nécessaire au respect que lui devaient ses sujets. Et, lorsqu'il sortait dans le fracas de ses voitures dorées, avec ses piqueurs, ses postillons faisant claquer leurs fouets, et Bertrand galopant à son côté avec Drouot, c'était encore, parmi les nuages de poussière qu'il soulevait, quelque chose comme l'illusion du grand Empereur qui passait.

Le 2 Août enfin, apportant sa majesté vénérable et sévère, Madame Lœtitia Bonaparte, mère de l'Empereur, dite Madame Mère, avait débarqué à l'île d'Elbe.

[1] Registre de l'I. d'E., n. 5; Sellier Vincent, p. 225 et 226; Peyrusse, p. 243. — Ce personnel s'augmenta de 2 sous-piqueurs et de 3 cochers pour Madame Mère, pour la Princesse Pauline et pour la Comtesse Bertrand, lorsque

Passant, impassible en apparence, parmi les grandeurs et les écroulements de son fils, prête à trôner aux Tuileries comme à reprendre la robe et la capuche noires de son pays natal, espèce de Cornélie antique que rien ne courbait, ni le malheur, ni le faix des années, elle était, à l'heure du dissé-minement de tous les siens, partie d'Orléans pour Rome, le 11 Avril, accompagnée de son frère le cardinal Fesch. Rude voyage pour une femme de son âge, et qui dura un mois.[1]

Dès le 2 Juin, sachant l'Empereur en possession régulière de l'île d'Elbe, elle lui écrivit (sa lettre n'arriva que le 14), qu'elle était disposée à le rejoindre. Après un échange de correspondance sur les conditions dans lesquelles ce voyage s'effectuerait, elle quitta Rome le 26 Juillet. Les pirates barbaresques écumaient la mer et les brigands, en Italie, écumaient les routes. Entre les deux dangers, Madame Mère, qui avait toujours eu pour l'élément liquide une su-perstitieuse aversion, choisit le risque des brigands, et la voie de terre. Le passeport que lui remit le Pape, par l'in-termédiaire du cardinal Pacca, dissimulait son identité sous le nom de Mme de Pont.[2]

Arrivée sans encombre à Livourne, le 29 Juillet, avec son chambellan Colonna et une petite suite, dans deux voitures

ces trois dames vinrent à l'île d'Elbe. Il y eut en plus, comme voitures, la calèche qui avait amené Madame Mère de Rome à Livourne, et une petite calèche à roues basses, avec deux petits chevaux, arrivée de Naples avec Pauline. Le nombre des domestique de l'Empereur, écurie, sellerie, et service des Mulini, fut donc de 75 à 80.

[1] Larrey, II, p. 56, 57, 62 et suiv. — Madame Mère retrouva son frère, le Cardinal, au couvent de Pradines, près Roanne, et arriva à Rome dans la nuit du 12 Mai. Elle avait alors 64 ou 65 ans. La date de sa naissance est imprécise.

[2] Ce passeport est à Porto-Ferraio, entre les mains du syndic, signor Bigeschi. Il est daté du 27 Juin, époque à laquelle il fut remis à Madame Mère. Il porte deux visas de route, l'un du 27 Juillet, l'autre du 28, à Sienne.

attelées de six chevaux, une calèche et un cabriolet, et escortée de quatre gardes fournis par son fils Lucien, de quatre hussards autrichiens depuis Pise, elle embarqua, le 2 Août, sur le brick anglais GRASSHOPPER (la SAUTERELLE), saluée par les huées et les sifflets de la canaille.[1]

Reçue avec honneur par le capitaine du brick (capitaine Battersby), elle fit la traversée, étendue sur un canapé disposé pour elle sur le pont du navire, tenant à la main sa tabatière ornée du portrait de son fils Louis, et regardant l'île d'Elbe poindre à l'horizon. Lorsqu'on lui apprit que l'on distinguait, en haut de la falaise qui le portait, le palais des Mulini, elle descendit de son canapé et, pour mieux voir, grimpa avec agilité sur l'affût d'un canon. Elle se montra offusquée, quand le GRASSHOPPER jeta l'ancre à Porto-Ferraio, le soir du même jour, que son fils ne fût pas présent sur le quai du port. L'Empereur, qui manquait de renseignements précis sur la date de cette arrivée, était en tournée dans l'île. Il se hâta d'accourir et fit à sa mère un accueil emphatiquement ému (il y eut des larmes publiques), qui acheva de lui gagner tous les cœurs, et prouva que, loin d'être l'ogre sans entrailles dépeint par ses ennemis, il n'ignorait aucune des douceurs de la plus tendre sensibilité.[2]

Madame Mère fut logée dans une maison voisine des Mulini, louée au chambellan Vantini, au prix de 200 francs par mois.[3] Ses diamants, qu'elle avait laissés à Rome, la

[1] CAMPBELL, p. 124 et 131.

[2] PONS DE L'H., p. 205 et 206.

[3] PEYRUSSE (*Appendice*), p. 142. — Cette maison existe toujours; elle est aujourd'hui occupée par le sous-préfet de l'île et porte intérieurement une inscription commémorative. C'est, sur notre gravure, la troisième à droite de la rue. La rue monte aux Mulini.

rejoignirent par une occasion sûre, et elle écrivit à Paris et à Rome qu'on lui envoyât ses meubles, dont un grand lit d'acajou, à quatre colonnes, ornementé de cuivres dorés, et treize fauteuils rouges.[1] Elle étendit son égide protectrice sur tous les Corses de l'île, qui en devinrent plus insupportables et plus avides.[2]

La maison Vantini avait été, en premier lieu, destinée à Pauline Borghèse, la princesse Paule, comme on l'appelait dans l'intimité. Lorsque l'Empereur l'avait rencontrée au Bouillidou, elle s'était aussitôt dirigée vers Fréjus, afin de s'embarquer avec lui pour l'île d'Elbe. Elle était malade alors, santé nerveuse et fragile, douloureusement ébranlée par tant de funestes événements ; si malade, qu'elle n'avait pu parvenir jusqu'à Fréjus, et s'était arrêtée au Muy, quatre lieues avant.[3] Malade, elle était arrivée à l'île d'Elbe, le 31 Mai, et elle avait dû être portée aux Mulini, où l'Empereur lui avait cédé son lit, le seul qui fût en état dans le « palais », plein de maçons, de plâtras et de coups de marteau. Au bout de deux jours, la tête fendue, n'y pouvant tenir, elle était partie pour Naples, promettant de revenir quand sa santé serait meilleure et lorsque son frère lui aurait trouvé un logis. L'Empereur loua pour elle la maison Vantini, et y plaça Madame Mère, Pauline n'ayant pas reparu.

Quant à l'impératrice Marie-Louise, séparée de son époux par des circonstances indépendantes de sa volonté, elle viendrait incessamment, avait déclaré l'Empereur. Afin que

[1] Larrey, p. 79, 84, 85, 86 et 105. — C'est ce lit qui, selon toutes probabilités, est revenu actuellement dans le Musée de San Martino. (Voir p. 275.)

[2] Pons de l'H , p. 208.

[3] Waldbourg-Truchsess, p. 40; Helfert, p. 70; Campbell. p. 89 et 99; Monier, p. 53; Gal Vincent, p. 202 et 203; Fabry, p. 55 et 81.

nul n'en doutât, il faisait préparer aux Mulini un appartement pour elle et pour l'enfant, le petit Roi de Rome. Le cheval qu'elle monterait dans ses excursions à travers l'île l'attendait dans les écuries impériales, avec sa bride à l'anglaise et sa selle équipée. Des cargaisons de verres de couleur et de feux d'artifice étaient commandées à Livourne.[1] Les Elbois virent dans cette promesse un aliment pour leur curiosité, des fêtes en perspective, et un gage certain de la résolution de leur monarque bien-aimé de se fixer dans leur île.

Il n'y avait qu'une ombre au tableau.

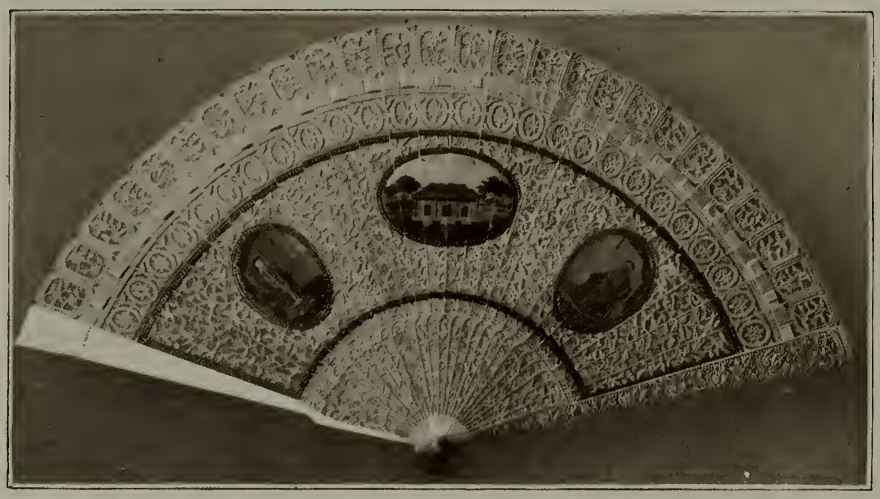
Autour de ce monde en miniature circulait une silhouette sèche, un œil perçant, un sourire factice, un front blessé, artistement enveloppé dans un foulard de soie, une oreille tendue. C'était le surveillant officiel, le colonel Campbell, qui, dans son uniforme impeccable et avec des manières on ne peut plus britanniques et élégantes, s'attachait à tous les pas de l'Empereur, et se trouvait toujours partout, à toute heure, comme par hasard.[2] Le Commissaire autrichien Koller avait pris congé le 9 Mai.[3] Lui seul était demeuré pour observer ce que pouvait faire et méditer le redoutable vaincu, dont il était prudent d'avoir peur.

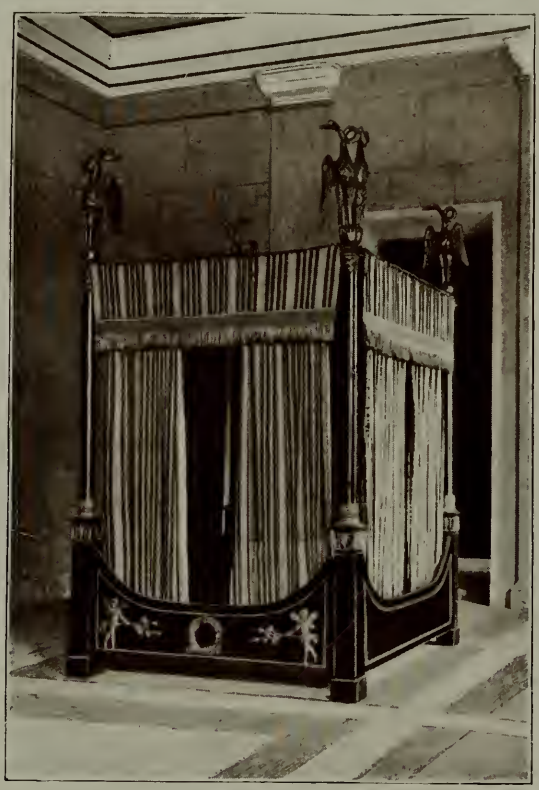
D'origine écossaise, Campbell avait combattu en Espagne et en Portugal, sous Wellington, avait connu en Suède

[1] Sellier Vincent, p. 231, 366 et 368; Registre de l'I. d'E., n. 38.

[2] Pons de l'H., p. 10, 83 et 236

[3] Bertrand a Meneval, dans Meneval, p. 245.





1. ÉVENTAIL DE PAULINE BORGHÈSE. — 2. LE LIT DE MADAME MÈRE.

Mme de Staël exilée, et avait assisté à la bataille de Bautzen où il vit, pour la première fois, à l'aide d'une lunette, l'Empereur qui allait et venait devant les lignes de son armée. Pendant la campagne de France, à la Fère-Champenoise, il s'était trouvé pris dans un combat entre Français et Russes, et un Cosaque l'avait renversé d'un coup de lance. Un autre lui asséna sur la tête un coup de sabre, quoiqu'il criât en russe : « *Anglisky polkownick !* (Colonel anglais !) » Un troisième allait l'achever, lorsqu'un officier russe le sauva, évanoui.

Désigné comme Commissaire anglais après la signature du Traité de Fontainebleau, il s'était présenté à l'Empereur, qui l'avait reçu, « arpentant son appartement, mal peigné, semblable à un animal sauvage dans sa cage ». Campbell l'avait informé que, d'après les instructions de lord Castlereagh, il devait non seulement comme les autres Commissaires, veiller sur le voyage de Sa Majesté, mais « résider à l'île d'Elbe autant que l'Empereur jugerait que la présence d'un officier anglais lui serait de quelque utilité ». Ses instructions personnelles étaient, en outre, « de correspondre avec son Gouvernement dans l'exécution de cette mission, de s'adresser, si l'occasion le réclamait, pour leur demander assistance, à tous fonctionnaires civils et militaires de la Méditerranée ». Le mode de transmission de cette correspondance, et ses conditions, étaient laissées « à sa discrétion ». Cette dernière phrase signifiait clairement que ce n'était pas une correspondance ouverte qu'on attendait de lui.[1]

C'était, pour un soldat, un rôle peu ragoûtant qu'il avait accepté là. Il était à la fois un geôlier et un espion, sans être

[1] Campbell, p. 9 à 12.

franchement ni l'un ni l'autre, et devait rester homme du monde. Il s'acquittait de sa fonction, non sans se révolter parfois des camouflets qu'elle lui valait, mais avec conscience. Pour se sentir plus à son aise, il avait, après l'arrivée de la Garde et la prise de possession définitive de l'île par l'Empereur, offert de se retirer, et avait tenu à se faire écrire par Bertrand, le 27 Mai, une lettre le priant officiellement de ne point partir : « La présence du colonel Campbell à Porto-Ferraio paraît indispensable. Je ne puis que lui réitérer combien sa personne et sa présence sont agréables à l'Empereur Napoléon ». [1]

Indispensable, il l'était et le savait bien, car, sans lui, aucun lien ne rattachait l'Empereur aux autres Gouvernements de l'Europe. Ce n'était plus qu'un proscrit abandonné dans les flots, rayé de la vie commune, moins que rien ; livré aux hasards de l'avenir, il pouvait être insulté, enlevé, voir son île bombardée et pillée, en dépit de son armée et des 16 canons de son brick, sans la protection de personne, sans personne par qui protester et réclamer. Campbell présent, au contraire, était un porte-respect, le garant des Traités, un ambassadeur presque, qui donnait une apparence de réalité à cette souveraineté dérisoire à laquelle l'Empereur tenait tant. C'est Campbell qu'il chargeait de faire reconnaître à Alger le pavillon de l'île d'Elbe et, « par l'intermédiaire du Consul de Sa Majesté Britannique », d'aviser le Dey, dont il craignait les corsaires, « que les Puissances Alliées se sont engagées à faire respecter ce pavillon, qu'il doit être tenu à l'égal de celui de France ». C'est lui qu'il envoyait à Livourne, ville hostile et tracassière, négocier un

[1] Campbell, p. 96.

règlement de navigation.[1] C'était Campbell qui avait demandé et obtenu, pour Madame Mère, le passage sur un brick anglais, et protégé son embarquement. Et, si des difficultés survenaient avec le Gouvernement français, ce serait encore lui qui s'entremettrait.

Le colonel Campbell s'acquittait galamment de ces bons offices, et remplissait, sous leur couvert, l'autre partie de sa tâche, tenant un journal quotidien de ce qu'il voyait, et, sur le navire de guerre toujours tenu à sa disposition en rade de Porto-Ferraio, faisant la navette entre l'île et le continent, afin de recruter et d'entretenir des agents sur la côte d'Italie, jusqu'en Sicile et jusqu'à Rome, de réunir leurs renseignements et de les confronter avec les siens et avec ceux du général autrichien Strahremberg, Gouverneur militaire de la Toscane, de se maintenir en relation constante avec les officiers anglais de l'escadre de la Méditerranée.[2] A l'île d'Elbe même, il ne se gênait pas pour tenter d'audacieuses proposi-

[1] Campbell, p. 99.

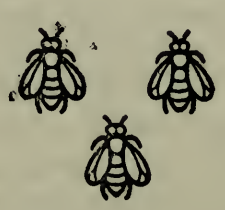
[2] « Arrivé à Rome, conformément à mon intention de voir les diverses personnes employées par le Gouvernement britannique dans le voisinage de l'île d'Elbe, et afin d'entretenir avec ces personnes des relations sûres et confidentielles... » (Journal de Campbell, Campbell, p. 117.) « Il faut employer tous les moyens pour être au fait de ce qui se passe dans l'île, et vous m'obligerez infiniment en me communiquant ce que vous savez. » (Stharemberg à Campbell, Campbell, p. 129.) « L'amiral, lord Exmouth, commandant la flotte de la Méditerrannée, a bien voulu attacher à la station de l'île d'Elbe le brick Swallow (l'Hirondelle), qui me permettra de communiquer avec tous les ports, et je me propose d'aller en Sicile pendant quelques jours, afin de donner à lord Bentinck tous les renseignements en mon pouvoir et de profiter de ses conseils pour ma conduite à venir. » (Campbell, p. 118 et 197.) « J'exerce une stricte surveillance sur tous les bâtiments appartenant à l'île d'Elbe, et j'ai l'honneur d'en transmettre la liste à Votre Seigneurie, la même que j'ai transmise à l'amiral Penrose, qui succède à lord Exmouth, et à l'officier de la station de l'île d'Elbe... » (Campbell à Castlereagh, Campbell, p. 199.)

tions auprès de ceux qu'il pensait être disposés à l'écouter. S'il réussissait, c'était tant mieux, et, s'il n'obtenait pas de résultat, peu lui importait d'être trahi, puisque aussi bien son rôle n'était point un mystère.

L'Empereur qui, au courant de ses menées, se condamnait à sa présence, le payait d'une hypocrisie égale et n'avait pas pour lui assez de sourires. Au reste qu'avait-il à cacher? Il ne faisait rien que d'innocent dans son île, et mieux valait, somme toute, qu'un bon témoin pût en faire foi.

Il possédait lui aussi sa police, et Campbell n'était pas certain que son propre domestique ne fût pas un espion. L'Empereur centralisait entre ses seules mains les rapports qui lui parvenaient. Le juge Poggi était chargé « d'explorer les familles », et de lui apporter ces commérages par lesquels, dans les petites villes, tous les secrets se connaissent.[1] Personnellement, il excellait à faire parler les gens, sans en avoir l'air, avec son apparente bonhomie, sa mauvaise humeur et ses colères feintes, paraissant se livrer, tout en donnant l'idée contraire de ce qu'il pensait. Il se renseignait et induisait les autres en erreur, ce qui était double bénéfice.

Campbell, p. 143 et 208; Pons de l'H., p. 72 et 81.



III

LA DERNIÈRE IDYLLE

L'EMPEREUR SE CONSTITUE UNE BIBLIOTHÈQUE. || L'EMPEREUR ACHÈVE D'EXPLORER SON ILE. || VISITE AU PIC DE GIOVE ET A MONSERRAT. || LA « CONQUÊTE » DE LA PIANOSA. || SAINT-MARTIN SAINT-CLOUD. || LA SALLE DES PYRAMIDES ET LE PLAFOND AUX DEUX COLOMBES. || LA CHAMBRE ET LA BAIGNOIRE DE L'EMPEREUR. || LES AVANIES ET LES AFFRONTS. || L'EMPEREUR TRANSPORTE SES PÉNATES SUR LE MONTE GIOVE. || MARIE-LOUISE NE VIENT TOUJOURS PAS. || LA « LA VALLIÈRE » DE L'EMPEREUR.

Ainsi se passèrent les premiers mois du séjour impérial, aucun événement grave ne venant troubler le cours de cette existence provinciale, paisible et vide en son agitation même. L'Empereur se levait d'ordinaire avant le jour, vers les trois heures du matin, afin de profiter de la fraîcheur de l'aube, travaillait dans son cabinet, qui attenait à sa chambre, et lisait.[1]

Il s'était occupé de se garnir une bibliothèque. A Fréjus il avait trouvé à acquérir pour 240 francs de livres, qu'il avait apportés avec lui, ainsi qu'une Bible de Silvestre de Sacy, en 32 volumes, et un herbier, achetés en passant

[1] Monifr, p. 56. — On trouve dans les comptes de Peyrusse (Peyrusse (*Appendice*), p. 51) la note suivante: « Cabinet de Sa Majesté. Chaise longue: le bois peint en gris avec des raies d'or, comme la bibliothèque. Soie jaune. »

à Lyon. Plusieurs malles de volumes, de sa bibliothèque de Fontainebleau, étaient arrivées dans les fourgons de la Garde, et il en avait commandé d'autres à Venise, à Gênes, à Paris, à Livourne, où il donnait à relier et à marquer à son chiffre, une N ou un Aigle, ceux qu'il acceptait Car on lui envoyait souvent des rebuts de librairie, des. volumes dépareillés ou des ouvrages sans intérêt, qu'il refusait. [1] Parmi ces fonds de boutique qu'il recevait, se trouvaient des ouvrages dont la vente avait été, durant son règne, interdite par la Censure. Il les lisait, et, pour beaucoup, ne découvrait pas les motifs de cette proscription.[2] Mais la prudence avait été de mise en cette matière, et c'était, au temps de sa grandeur, une tâche épineuse de prévoir ce qui risquait de lui déplaire.

A sept ou huit heures, après avoir marché un peu dans son jardin potager, il se recouchait. Il se relevait une heure ou deux avant le déjeuner, et sortait se promener dans la campagne environnante, à cheval ou en cabriolet, sans escorte.

Après le déjeuner, qui était frugal et rapide (parfois il déjeunait par terre, là où il se trouvait)[3], il se remettait en route, et achevait d'explorer son île, il en visitait les sites les plus pittoresques, il escaladait ses caps et ses rochers, un bâton de berger à la main.

C'est ainsi qu'il gravit, par des sentiers de chèvre, le pic de Giove, qui se dresse non loin de Volterraio, à la pointe nord de l'île, et qu'il ne faut point confondre avec le Monte

[1] Pons de l'H., p. 199; Campbell, p. 76; Corres. imp., 21.591, 21.655; Registre de l'I. d'E., n. 38, 78, 90; Peyrusse (*Appendice*), p. 33; Fabry, p. 30; Hérisson: Le Cabinet noir; Paris, 1887, p. 143.

[2] Mémorial de Sainte-Hélène, 19 Déc. 1815.

[3] Gal Vincent, p. 178.

Giove, sur lequel se trouve le village de Marciana. L'un et l'autre sommets étaient, dans les temps antiques, consacrés au roi des Dieux, et le même nom leur en est demeuré. L'Empereur y remua des débris épars, sur lesquels il s'assit ensuite, tel Marius sur les ruines du Carthage, en disant : « Même les monuments périssent ! » Puis, « s'abandonnant à toute la fougue de son imagination, ardente, impétueuse et sans bornes, il traça le dessin d'une habitation solitaire à élever sur ce pic rocheux, retraite d'une idéale beauté, unique, merveilleuse. Là, le bâtiment principal ; là, les dépendances ; là, un jardin ; là, une citerne. » Mais bientôt il laissa retomber ses bras, en secouant la tête, car il aurait fallu, pour rendre réel un pareil rêve, des millions qu'il ne possédait plus maintenant. [1]

Un autre jour, par une après-midi radieuse, il se rendit à cette gorge de Monserrat, où nous avons erré tout à l'heure. Il était accompagné seulement de Bertrand et de Pons, qui nous a raconté l'excursion dans son amusant et précis détail. On peut la refaire aujourd'hui, livre en main, en retrouvant presque tous les cailloux du chemin. [2]

« Nous prenons, dit Pons, en quittant la route de Porto-Longone, un sentier étroit, bordé de hauts cyprès, dans un ravin couvert d'aloès et de figuiers de Barbarie, et au fond duquel coule un ruisseau qui va se perdre dans la mer, à la fontaine de Barberousse... » Le sentier, les cyprès, les aloès et les cactus, le ruisselet et la fontaine, les voilà.

Pons montait un de ces petits chevaux corses, qui ne payent pas de mine, mais qui ont le sabot solide, et Ber-

[1] Pons de l'H., p. 254 ; Gal Vincent, p. 203.

[2] Pons de l'H., p. 267 et suiv.

trand était juché sur l'Euphrate, ce grand cheval du Nord que l'Empereur lui avait donné. L'Empereur, qui était en humeur de se divertir, demanda à ses deux campagnons de faire la course devant lui. Pons s'y prêta de bonne grâce, Bertrand en affirmant que ce serait ridicule, car une enjambée de sa monture en valait quatre du cheval de Pons, et il serait revenu du but avant que celui-ci fût arrivé. Ce n'est point ce qui eut lieu cependant. Le grand cheval buttait dans les pierres de la ravine, tandis que l'autre sautait de caillou en caillou, comme un chamois. Au bout de quelques minutes, Bertrand déclara qu'il abandonnait la partie. L'Empereur s'en esclaffa, car rien ne le récréait comme de taquiner le Grand Maréchal, qui prenait ces plaisanteries au tragique.

Le trio rencontra un vigneron. L'Empereur ayant remarqué, sur le sol déchiré par la bêche, des morceaux d'une pierre blanche qui était de l'amiante, en ramassa un, et le montrant au vigneron, lui demanda si cette sorte de terrain était favorable au vin. Le vigneron répondit, sans se troubler, que le terrain d'amiante n'était pas mauvais pour le vin blanc, mais que le vin rouge réclamait une terre plus grasse. L'Empereur lui mit vingt francs dans son bonnet.

Ils arrivèrent à l'ermitage : « Les ermites, continue Pons, y ont amassé un peu de terre, planté quelques arbres et quelques ceps. L'église est simple et pauvre, mais bien tenue. La cellule de l'ermite, maisonnette assez commode, est située sur une terrasse couverte de treillages. » C'est bien cela toujours. Voici les treillages, les pampres, la maisonnette blanche. L'ermite vint au devant de l'Empereur, et se plaignit d'un ton patelin que les temps étaient durs. « Jadis les marins de de la côte avaient, dit-il, une sainte confiance dans la Vierge

CHAPELLE ET ERMITAGE DE MONSERRAT.

de Monserrat, et lui consacraient beaucoup de messes. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Cela durera jusqu'à ce que la Vierge nous gratifie d'un bon miracle. »

L'Empereur était parvenu au seuil de la chapelle. Il s'y arrêta, avant d'entrer, et, se retournant comme nous le faisons encore aujourd'hui, vers le paysage enchanteur, à la fois grandiose et doux, « si loin des amertumes de la vie », il se sentit pénétrer par le charme rare qui s'en dégageait, et demeura sans rien dire. Il se rappela les paysages d'Ossian. Mais, comme si l'image de cette paix et de son sourire ne pouvait longtemps subsister en lui : « Oui, c'est beau, dit-il, mais combien plus imposant encore que ce n'est beau cela doit-il être pendant une de ces tempêtes de l'équinoxe, comme on en voit en ces parages, sillonnées par les éclairs et menaçant d'engloutir la terre ! » Il demanda à l'ermite si la foudre n'exerçait pas ses ravages sur le Monte Serrato. L'ermite lui répondit qu'elle tombait fréquemment, mais que, par la protection de la Sainte Vierge, elle n'avait jamais frappé l'ermitage. L'Empereur se prit à rire, et, lui montrant les pics environnants : « Voilà bien qui vous garantit aussi, et ce sont là de fameux paratonnerres ! » — « Je le pense, comme vous, repartit l'ermite, mais il vaut mieux laisser croire au peuple que c'est un effet de l'influence d'En-Haut. » L'Empereur haussa les épaules, et, pour détourner la conversation, l'ermite le pria d'entrer dans l'église. Elle était illuminée. L'Empereur s'agenouilla un instant, et déposa une aumône. Puis il fit déballer un panier de provisions, expédié de Porto-Longone. Il invita ses deux compagnons à le partager avec lui.

L'Empereur, à la suite du déjeuner, endormi par la digestion et par la chaleur, s'assoupit sur une chaise. Lorsqu'il se

fut réveillé, au bout d'un quart d'heure, il repartit avec Pons et Bertrand. « Il était gai comme en venant, et ces moments furent vraiment des moments heureux ».

L'on ne manqua pas non plus de lui faire admirer les curiosités naturelles de l'île, la montagne d'aimant du cap Calamita, et tous les phénomènes végétaux : un figuier qui, comme aujourd'hui celui de Roscoff en Bretagne, « inclinait autour de lui ses branches, jusqu'à terre, où elles reprenaient racine, enveloppant le tronc principal d'une génération de figuiers et formant de beaux salons de feuillage » ; un abricotier qui, l'année d'auparavant, avait produit 3.000 kilogrammes d'abricots ; un pêcher qui donnait des fruits pesant trois quarts de livre, si surprenants que les gens non prévenus les croyaient artificiels, et deux caroubiers, l'un mâle, l'autre femelle, appartenant à un boulanger de Porto-Longone, sous l'ombrage desquels « on pouvait dresser pour les repas de noce une table de soixante couverts ».[1] L'Empereur allait voir, regardait, et n'oubliait pas de s'extasier.

Mais, quand il avait gravi un sommet d'où la mer apparaissait aux quatre coins de l'horizon, il soupirait : « Mon île est bien petite ! »[2]

De la côte sud de l'île, par temps clair, le regard distingue, émergeant à peine des flots, un îlot plat comme radeau. C'est la Pianosa.

[1] Pons de l'H., p. 265, 266, 273.

[2] Campbell, p. 74.

Dépendance géologique de l'île d'Elbe, la Pianosa en est distante de treize kilomètres, mesure cinq lieues de tour, et est recouverte d'une couche de terre végétale, sauf sur les points où perce le rocher. Elle produisait des herbages excellents. Aussi les habitants de Rio, de Porto-Longone et de Campo avaient-ils coutume d'aller s'y approvisionner en foin. Elle renferme des sources qui, bien entretenues, ne tarissent point. Mais l'île était inhabitée, les pirates barbaresques, à qui elle servait de relâche, en ayant depuis longtemps massacré les habitants. En 1806, des colons y étaient revenus de l'île d'Elbe, sous la protection d'un fortin et de deux pièces de canon. Les Anglais avaient détruit ces défenses, et les colons avaient abandonné l'île, où il ne restait que des chèvres sauvages [1].

L'Empereur, lorqu'il eut connaissance de cet îlot, déclara que, puisqu'il n'était à personne, il était à lui, et après s'y être fait transporter à bord de l'Inconstant, décréta son occupation militaire et sa colonisation.

Ce fut une expédition qui n'alla point sans traverses.

Les troupes se composèrent de 40 hommes, soit : 20 canonniers et sapeurs de la Garde, et autant de soldats du Bataillon Corse, sous les ordres du commandant Gottmann, détaché de Porto-Longone, et du lieutenant de génie Larabit.

Elles débarquèrent avec un prêtre de Campo, quelques provisions, des caisses de biscuit, des maçons, un mortier, un cent de boulets et des gargousses. Les instructions de

[1] Larabit, p. 64 et suiv. ; Corres. imp., 21.567, 21.570, 21.574, 21.577, 21.579, 21.585 et 21.616; Registre de l'I. d'E., n. 36, 51, 81, 82, 94, 121, 137, 167 ; Campbell, p. 84; Pons de l'H., p 302 et 337. — La distance de 13 kilomètres est celle du point le plus proche de l'île d'Elbe. La Pianosa est à 30 km., 500 m. du port de Porto-Longone.

l'Empereur portaient que les pièces devaient être mises en batterie dans les quarante-huit heures, de façon à pouvoir balayer la mer, en cas d'attaque. [1] Ensuite le commandant Gottmann ferait installer une batterie couverte, à l'épreuve de la bombe, bâtir une caserne, une église et un village pour les futurs colons, et tuer toutes les chèvres, afin qu'elles ne fissent point de tort à l'agriculture. Un droit de 3 francs par trimestre serait payé par les pêcheurs napolitains qui se livraient sur les côtes à la pêche du corail, et « versé dans la caisse des travaux de l'île ».

Il n'y avait, en attendant, pour loger l'armée d'occupation, que des grottes, situées au bord de la mer, et qui avaient jadis servi de tombeaux. On y voyait encore les excavations creusées pour recevoir les corps. « Les grottes serviront à la garnison, avait ordonné l'Empereur. Le commandant aura soin de les nettoyer, en commençant par y faire du feu pour brûler les insectes. Le prêtre de Campo sera nommé curé de la paroisse. Il emportera ses instruments, et dira la messe en plein champ, jusqu'à ce qu'on ait établi une église. Le village sera construit sur des dessins qui seront soumis à mon approbation. »

Mais le commandant Gottmann qui, en sa qualité de gouverneur provisoire de l'îlot, avait emmené avec lui sa femme et sa fille, refusa de s'installer dans une de ces cavernes, et voulut que le lieutenant Larabit employât d'abord ses sapeurs à lui construire une maison. Celui-ci répondit qu'il s'occuperait de sa batterie, et qu'il songerait ensuite à satisfaire le commandant. La discussion s'aigrit, et les deux officiers faillirent croiser l'épée. Un mauvais temps prolongé ayant inter-

[1] Attaque des Barbaresques, puisque l'on était en paix avec l'Angleterre.

rompu le va-et-vient de la navigation, la Pianosa se trouva coupée de ses ravitaillements, le pain manqua, et, quand la garnison eut mangé les chèvres de l'île, elle fut réduite à ses biscuits, aux poissons qu'elle pêchait, et aux coquillages recueillis sur les rochers du rivage. Le vin fut remplacé par de l'eau-de-vie étendue d'eau, ou par du vinaigre. Il y eut d'acerbes récriminations, des actes d'insubordination.

L'Empereur, aussitôt que le passage fut praticable, envoya à la colonie affamée un troupeau de moutons, deux vaches laitières, une trentaine de poules avec leurs coqs, et des cochons. Il expédia, par le même bateau, des portes et des serrures provenant des démolitions de Porto-Ferraio, et, faute d'horloges, « un sablier pour mesurer les heures ». Peu après il vint sur l'Inconstant, avec Drouot, afin de se rendre compte de l'état des travaux et calmer les esprits.

Son inspection terminée, et comme il allait se rembarquer, une bourrasque s'éleva. Le brick ne put s'approcher de la côte. L'Empereur passa la nuit dans l'île, sous des ruissellements de pluie. Le lendemain, il profita d'une accalmie pour regagner l'Inconstant, pestant contre la mer et contre la marine.

Le récif inhospitalier de Palmaiola, qui commande le canal de Piombino, fut, comme la Pianosa, occupé et garni d'une batterie.[1]

Le colonel Campbell commença par ne pas prêter attention à ce qu'il appelait en riant « les conquêtes » de l'Empereur, qui l'avait emmené avec lui, comme en partie de promenade, lors de sa prise de possession de la Pianosa. « C'est pour les Anglais, disait-il, que l'Empereur travaille

[1] Campbell, p. 210; Pons de l'H., p. 278, 296, 299.

et nous irons, un jour, nous installer à sa place. » Quand la Pianosa devint un point stratégique en règle, il s'en inquiéta, et s'avisa qu'il n'avait pas été fait mention de cette île dans le Traité de Fontainebleau. Mais l'Empereur n'écouta pas ses réclamations.[1]

Le palais des Mulini n'était pas achevé que l'Empereur avait désiré une autre maison, plus distante des rumeurs de la ville, et dans le calme plus reposant de la campagne. La saison chaude, en outre, était venue, et il fallait songer à prendre ses précautions contre une température excessive déjà sous cette latitude.

L'Empereur se fit construire la résidence de San Martino.

L'on s'y rend par la route de Marciana. A quatre kilomètres de Porto-Ferraio, un chemin bifurque, et s'engage dans un vallon, dont le fond est, comme à Monserrat, fermé en amphithéâtre par une montagne escarpée, plantée de vignes à sa base, et, plus haut, de touffes de chênes et de broussailles. On s'élève peu à peu, jusqu'à mi-côte. De là, en se retournant, on aperçoit Porto-Ferraio et sa colline, sa citadelle, et le cercle de sa rade, en un tableau qui semble agencé tout exprès pour le plaisir des yeux. Le site n'a pas le charme virgilien de celui de Monserrat, mais il est beau différemment, très à effet, et, par sa proximité de la capitale, il était indiqué pour le « Saint-Cloud » impérial, ainsi que

[1] Pons de l'H., p. 304; Campbell, p. 163; Ile d'Elbe et Cent Jours, p. 27.

les grognards ne manquèrent pas de baptiser le nouveau palais.

La maison rappelle un de ces agrestes réduits à la Jean-Jacques Rousseau, asile de Philémon et de Baucis, comme nous en montrent les estampes de la fin du XVIII^e^ siècle. Quatre murs blancs, un toit de tuiles, un rez-de-chaussée avec une porte étroite, et un premier. Par derrière, et par suite de la déclivité du terrain, il n'y a plus qu'un rez-de-chaussée, qui est le premier étage de la façade. Alentour, des arbres d'essences diverses, micocouliers, chênes verts, magnolias aux feuilles lisses et aux fleurs charnues, et, dans le jardin, de petites allées ombreuses avec des charmilles, des buis et des bordures de pervenches.

Nous entrons. Voici « la salle des Pyramides ». Elle est en proportion de la demeure, et mesure 8 mètres de large, sur 8 mètres et demi. Au centre, et pour la couleur locale, un bassin et un jet d'eau, à sec l'un et l'autre [1]. Au plafond, les Signes du Zodiaque, et, sur les murs, des colonnes égyptiennes s'entremêlant de minarets, de palmiers et de charges de mamelucks, en souvenir des victoires de la première heure. C'est, en dépit des assertions du MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE, qui affirme avec audace que « les meilleurs peintres d'Italie se disputaient l'honneur d'embellir les logis impériaux » [2], de la peinture qui rappelle celle de nos cabarets de banlieue, de cette peinture en trompe-l'œil, semblable à un décor de théâtre, dont usaient déjà les Romains, et dont les Italiens aiment encore à orner leurs maisons. Ils y sont, du

[1] REGISTRE DE L'I. D'E., n. 53 : « On pavera de marbre la grande salle, au milieu de laquelle on fera un bassin octogone, avec un jet d'eau selon l'usage d'Égypte. »

[2] MÉMORIAL DE Ste-H., 20 Février 1816.

reste, assez habiles. La cheminée, faite d'une table de marbre supportée par deux fines colonnettes, est jolie. Toute une époque revit là, et, sur le fût d'une des grosses colonnes peintes, on lit trois mots, qui semblent négligemment jetés comme une inscription de poète ou d'amoureux : « UBICUNQUE FELIX NAPOLEON. (NAPOLÉON EST PARTOUT HEUREUX.) » L'Empereur a voulu proclamer qu'il était satisfait dans son île, qu'il ne songeait point à en sortir jamais.

On passe dans le salon. A son plafond, voletant dans un ciel d'azur, deux colombes sont enlacées par un ruban, « dont le nœud se resserre à mesure qu'elles paraissent s'éloigner l'une de l'autre ». Les deux colombes représentent Marie-Louise et l'Empereur. L'Empereur a indiqué au peintre ce motif. Il a désiré qu'à son arrivée, sa femme connaisse bien qu'elle n'a pas été oubliée. Marie-Louise n'est pas venue, mais les colombes et leur ruban bleu volètent toujours.

A droite du salon, la chambre de l'Empereur. Elle occupe l'angle de la maison. Il s'y trouve un lit en acajou, de style bateau, un fauteuil à bascule, et un guéridon bombé qui porte un service en porcelaine. Ce lit, que le portier affirme être celui de l'Empereur, serait, d'après une autre tradition, celui du Grand Maréchal Bertrand. Il n'est rien de cela. Le mobilier primitif de San Martino a été dispersé comme celui des Mulini. C'est probablement un lit ayant appartenu à Jérôme, et apporté à San Martino, en 1859, par le prince Demidoff.[1] Le fauteuil à bascule, fauteuil de jardin

[1] Le CATALOGUE DESCRIPTIF DU MUSÉE DE SAN MARTINO, publié par Demidoff, est formel. Demidoff a reçu la chambre vide. — « CHAMBRE DE L'EMPEREUR. Le mobilier qui garnit cette chambre offre de beaux spécimens de l'industrie des frères Jacob, ébénistes renommés de l'époque impériale. Il ne s'y rattache aucun souvenir dynastique. » (Les meubles dont parle le catalogue et placés là par

LA SALLE DES PYRAMIDES DANS LA MAISON DE SAN MARTINO.

ou de navire, n'a pas d'histoire, et le guéridon, ainsi que son service, ont été acquis à l'île d'Elbe, par le propriétaire actuel de la maison. Ils peuvent provenir soit du mobilier de San Martino, soit de celui des Mulini, dont beaucoup d'habitants achetèrent jadis les débris. [1]

L'Empereur réunit à San Martino ce qu'il possédait de souvenirs et de bibelots provenant de Marie-Louise et du Roi de Rome. En guise de tableaux, il colla, dans les différentes pièces, des gravures extraites d'un ouvrage illustré sur l'Égypte. [2]

Les deux étages de la maison communiquent entre eux par un escalier raide et étroit comme une échelle de moulin. L'Empereur en faisait peu usage, le premier étage, qu'il habitait, étant par derrière, comme nous l'avons dit, de plain-pied avec le jardin. Le rez-de-chaussée était réservé au personnel et à la cuisine. L'Empereur n'y avait qu'une salle de bains, où il descendait chaque matin.

Elle a conservé sa baignoire de pierre. Sur le mur rongé d'humidité, une fresque peinte, effritée comme une mosaïque de Pompeï, représente une femme nue couchée, qui tient un miroir, le miroir de la Vérité, ainsi que nous l'apprenons par cette inscription : « Qui odit Veritatem, odit Lucem. (Qui hait la Vérité, hait la Lumière.) » La mélancolique Naïade a survécu, dans son geste immobile et gracieux vers

Demidoff ont été, depuis, dispersés à leur tour. Voir p. 274.) Dans le même Catalogue, on trouve : « N° 260. Dans la chambre du Grand Maréchal est un lit en acajou ayant appartenu à S. A. I. le Prince Jérôme. » C'est ce lit, dit : Lit de Bertrand, et apporté par Demidoff, qui serait resté.

[1] Voir p. 275.

[2] Larabit, p. 69; Peyrusse, p. 250. — C'est de l'ouvrage en 12 Tomes in-folio, publié de 1809 à 1822, par les Savants de l'Expédition d'Égypte, qu'il s'agit.

l'impérial baigneur qui, s'il aimait la vérité, quand il s'agissait de la tirer des autres, n'aimait guère, par contre, à la dire.

L'Empereur avait décidé que, pour payer les frais de construction et d'entretien de San Martino [1], la majeure partie du domaine serait mise en valeur, et que non seulement il continuerait à produire de la salade et de la vigne, dont « une feuille, une grappe, seraient mentionnées au budget de la propriété » [2], mais encore du blé. San Martino deviendrait un lieu de culture modèle.

L'Empereur manda son chambellan Traditi, qui était agriculteur, et lui exposa ses projets, avec toute la conviction apparente d'un bon propriétaire. Mais San Martino était plus riche en cailloux qu'en terre végétale. Le signor Traditi laissa parler l'Empereur, l'écouta entasser ou feindre d'entasser, en idée, des centaines de sacs de blé, destinés à ravitailler l'île en cas de blocus, et, quand sa Majesté eut terminé son discours, il s'écria en italien, oubliant que l'Empereur comprenait : « *O questa, si, che è grossa !* (En voilà des bourdes, et de grosses !) » [3]

On vit l'Empereur, suffoqué par cette franchise en plein visage, perdre contenance. Mais redevenant maître de lui, il

[1] Les frais d'acquisition du terrain furent payés par Pauline. (Peyrusse, p. 251.)

[2] Corres. imp., 21.567.

[3] Pons de l'H., p. 306, 309 et 310 ; Registre de l'I. d'E., n. 128.

sourit, et consola son chambellan, qui avait compris à la mine effarée des assistants l'énormité de son inconvenance.

Déjà, au départ de Fontainebleau, le Commissaire autrichien lui avait, à plusieurs reprises, répété : « Votre Majesté se trompe. Votre Majesté a tort. » Peu accoutumé à ce genre de contradiction, l'Empereur avait répondu avec vivacité : « Vous me dites que j'ai tort, et continuellement que j'ai tort. Parlez-vous donc comme cela à votre empereur ? » Le général Koller lui avait assuré que son Souverain serait très fâché de supposer qu'il ne parlait pas toujours selon sa pensée, et l'Empereur avait repris, cachant sa mauvaise humeur : « Il est, en ce cas, bien mieux servi que je ne l'ai été. »[1]

A l'île d'Elbe, une autre fois, ayant demandé à un homme de Piombino ce que sa sœur Elisa avait fait de bien ou de mal, pendant qu'elle gouvernait la principauté, l'homme avait répondu, sans baisser les yeux : « Elle faisait l'amour. » Il avait fallu que l'Empereur lui coupât la parole, pour l'empêcher d'en dire plus.

C'était encore le commandant Gottmann, celui qu'il avait envoyé à la Pianosa s'installer avec sa famille dans une caverne, qui, revenu pour protester contre ce logis et contre les manques de respect du lieutenant Larabit, s'était planté sur la route, et, l'interpellant en public comme un énergumène, n'avait cessé sa scandaleuse insolence que devant la menace du général Bertrand de le faire arrêter.[2]

C'était Taillade, le commandant du brick impérial, qui, discutant avec l'Empereur une question mathématique que

[1] Gle Durand, p. 251 ; Waldbourg-Truchsess, p. 55.

[2] Pons de l'H., p. 256 et 267.

celui-ci trouvait embarrassante, lui avait pris le papier des mains, en disant : « Il n'est rien de plus simple. C'est l'affaire d'un enfant. » [1]

C'était le général Dalesme, l'ancien gouverneur de Porto-Ferraio, un vieux brave « qui se serait, disait-il, cent fois fait tuer pour l'Empereur », mais pour qui « un chat était un chat », et qui, lorsqu'il était consulté, émettait son opinion avec une telle rudesse qu'il avait été préférable de se priver de ses conseils. [2]

C'était, à Rio-Marina, un sergent-major elbois, vigoureux gaillard, qui, voyant l'Empereur, déjà alourdi et prenant de l'embonpoint, hésiter à sauter en selle, l'avait, par derrière, empoigné à la taille, enlevé en l'air, et jeté sur son cheval. L'Empereur avait essayé de résister, se débattant d'une façon burlesque. Il avait subi la loi de la force. Quelques jours après, l'auteur de cet exploit recevait les épaulettes de sous-lieutenant, afin qu'il ne fût pas dit qu'un malotru en avait usé avec ce sans-gêne vis-à-vis de la majesté impériale. [3]

C'était Pons, qui, le jour de la fête de San-Cristino, patron de Porto-Ferraio, avait, dans un banquet auquel assistait la Garde, porté un toast « à la Liberté, soleil de l'univers ! », et qui, sur sa table de travail, laissait traîner le Télémaque de Fénelon, avec ces passages soulignés d'un coup de crayon noir : « Le Roi doit être plus exempt de faste et de hauteur qu'aucun autre... Minos aimait encore plus son peuple que sa famille... J'en fus réduit à me réjouir de posséder, avec un petit nombre de soldats et de compagnons qui avaient bien voulu me suivre dans mes malheurs, cette terre sauvage,

[1] Pons de lH., p. 49.
[2] Pons de l'H., p. 58, 64 et 134.
[3] Pons de l'H., p. 69 et 284.

et d'en faire ma patrie, ne pouvant plus espérer de revoir jamais le sol fortuné où les Dieux m'avaient fait naître pour y régner. Ainsi tomberont les rois qui se livrent sans frein à leurs désirs et aux conseils des flatteurs. » Et, la fille de Pons, une « toute petitote », ayant été présentée à l'Empereur, avait, toute nourrie de fermes maximes républicaines, répondu à sa mère qui lui demandait, au retour, si elle était contente d'avoir vu de près le grand homme : « Oui, maman, mais je crois que je l'ai trop salué, et je le regrette. » Réponse que le père n'avait pas manqué de rapporter à l'Empereur, dans une admiration mal contenue pour la précoce sagesse de cet enfant.[1]

Enfin l'Empereur ayant ordonné au rigide administrateur des mines de lui verser les 229.000 francs, reliquat de l'exploitation antérieure à sa prise de possession de l'île d'Elbe, Pons, qui estimait devoir ces deniers au Gouvernement français, avait refusé d'obéir « parce qu'il ne faisait rien contre sa conscience ». D'interminables discussions en avaient résulté, qui avaient duré deux mois. Impatienté, le souverain des Mulini était venu lui-même à Rio. Lui qui se vantait que personne ne lui avait jamais dit non, il s'était entendu répéter en face le mot outrageant, et n'avait pu s'empêcher de s'écrier, avec une violence qui fit trembler les vitres : « Je suis toujours Empereur ! » Il avait dû lever le siège sans rien obtenir. Le trésorier Peyrusse fut dépêché vers Pons, pour lui dire que, s'il ne cédait pas, l'Empereur lui enverrait ses grenadiers. Pons répondit « que trois cent mille baïonnettes ne le forceraient pas à se dessaisir de cet argent », et que « si les grenadiers venaient, il les jetterait par la fenêtre ». Il

[1] Pons de l'H., p. 230, 235, 237 et 257.

n'avait cédé qu'après en avoir référé à Paris, et lorsque « sa conscience le lui avait permis ». [1]

L'Empereur affectait de ne pas prêter attention à ces algarades, les unes inconscientes, les autres froidement voulues. Ce n'en étaient pas moins autant d'amers affronts, autant de pointes aiguës qui lui entraient dans la chair, et lui rappelaient à tout moment combien fragile était maintenant sa majesté.

Lorsque l'Empereur était entré en possession du domaine de San Martino, il ne s'y trouvait qu'une masure en ruines, occupée par le fermier, et un magasin qui servait à serrer le vin. Tout avait été à créer, et l'unique sentier, entrecoupé de marches, d'escaliers taillés dans le rocher, rendait le travail plus lent et plus difficultueux. Quoique vingt-quatre grenadiers eussent été adjoints à vingt maçons pour hâter les travaux de construction et établir une route qui rendrait les charrois plus faciles, il ne fallait pas compter que « Saint-Cloud » serait prêt de sitôt. Par économie, et pour éviter d'acheter sur le continent ses tuiles et ses briques, l'Empereur avait ordonné l'établissement d'un four à cuire, où elles seraient fabriquées sur place. C'étaient des devis, des essais, des retards. [2]

La chaleur augmentait à Porto-Ferraio (on était fin Juillet) et l'Empereur en souffrait physiquement. Aussitôt que

[1] Peyrusse, p. 241; Pons de l'H., p. 85 et 109; Campbell, p. 109.
[2] Registre de l'I. d'E., n. 16, 24, 34; Corres. imp., 21.617.

trois pièces avaient été habitables, il s'était transporté à San Martino avec un aide de camp, un domestique et trois lits de fer. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que, là aussi, il étouffait. Dans ce cercle de montagnes, où se réverbérait le soleil, l'air ne circulait pas. L'ombre manquait. Les arbres qu'il faisait planter et dont les frondaisons se sont épanouies depuis, si luxuriantes, étaient à l'état de squelettes, et séchaient sur pied. L'Empereur allait s'asseoir, écrasé, au bord d'une source pierreuse, que l'on montre aujourd'hui, et à laquelle il buvait avec une tasse de cuir. Il fut reconnu que San Martino serait une charmante résidence de printemps ou d'automne, mais qu'il était indispensable, pour l'été, de chercher encore un autre gîte.

C'est alors que l'Empereur songea à Marciana Alta et au Monte Giove. Sur ce faîte sublime dominant l'immensité, où il avait, une fois de plus, tressailli devant l'incomparable spectacle qui s'offrait à lui, il aurait rêvé peut-être le palais merveilleux que son imagination avait bâti sur les cimes de Volterraio, mais ce rêve n'était pas plus réalisable ici pour le roitelet de l'île d'Elbe.

Il se contenta de beaucoup moins et fit dresser à côté de la chapelle de La Madone sa tente de campagne où, « comme les rois de l'antiquité, il éleva son trône voyageur ». [1] Il prit en plus la maisonnette de l'ermite, qui alla loger dans son étable. Deux ou trois autres tentes furent tendues sous les châtaigniers, pour deux officiers d'ordonnance, qui se faisaient la barbe dans la chapelle, et qui furent toute sa garde, et pour quelques valets. [2] Madame Mère quitta de même Porto-

[1] Pons de l'H., p. 211 et 212.

[2] Foresi (N. all' is. dell' Elba), p. 64.

Ferraio et s'installa au village de Marciana Alta, avec son chambellan, son intendant, ses deux dames de compagnie, deux femmes de chambre, son cuisinier et quatre domestiques. [1]

L'Empereur, à l'instar aussi de ces rois antiques, s'occupa de tous les détails du ménage : « Monsieur le comte Bertrand (écrivait-il de La Madone, le 23 Août, au Grand Maréchal du Palais, à Porto-Ferraio), il me manque deux volets pour les fenêtres de ma chambre. La troisième fenêtre en a. Tâchez de me les envoyer demain. Envoyez-moi deux lanternes pour accrocher à la porte de ma tente, et un fanal. J'ai apporté mes trois lits de fer. J'ordonne qu'on en descende un à Marciana pour Madame Mère. Elle sera bien dans la maison de l'adjoint, et pourra venir jeudi. Elle aura une chambre pour elle et trois pour son personnel. Il y a dans cette maison les gros meubles nécessaires. Je ferai ajouter une commode. Je crois qu'il y a assez d'objets de cuisine, de bougies et de lumières. Envoyez trois rideaux pour sa chambre. Les tringles y sont. Envoyez-nous des feux, des pelles et des pincettes. Je crois que c'est avec raison qu'on dit qu'il faut faire du feu le soir. » [2]

« Je ne compte pas rester ici plus de quatre ou cinq jours », écrivait l'Empereur, le lendemain de son arrivée, à Bertrand. [3] Il y demeura près d'une quinzaine, et ne quitta La Madone que le 4 ou 5 Septembre, après les événements que nous allons raconter. L'attrait fascinateur du Monte Giove le retenait sans doute (ainsi qu'une visite qu'il attendait), et cet abrupt

[1] La maison habitée par Madame Mère à Marciana Alta, existe, et porte sur sa façade une plaque commémorative.

[2] Corres. imp., 21.615.

[3] Corres. imp., 21.617.

1. LA MAISON DE MADAME MÈRE A MARCIANA ALTA. — 2. LA CHAPELLE DE LA MADONE. — 3. LA « SEDIA DI NAPOLÉONE » SUR LE MONTE GIOVE.

village de Marciana, qui devait exercer la même attirance sur Madame Mère. C'était la Corse que, l'un et l'autre, ils avaient retrouvée là.

C'étaient ses mêmes maisons farouches, c'étaient l'enivrement de son air libre et de ses purs sommets, et ces mêmes senteurs du maquis, qui leur faisaient revivre à tous deux le passé lointain. Du roc maçonné où il s'asseyait, les pieds dans la bruyère, son fusil de chasse entre les jambes, non seulement il le respirait ce parfum, qui, comme il l'a dit, à Sainte-Hélène, lui aurait fait reconnaître la Corse « les yeux fermés », mais il la voyait se dessiner sur l'horizon, dans le flamboiement du soleil couchant. Quelle émotion secrète devait le saisir, et le serrer à la gorge, à l'aspect de sa terre natale apparaissant sur la mer, au déclin du jour, et devant laquelle il se retrouvait, à son déclin lui-même. Elbe et la Corse, c'étaient les deux extrémités de sa gloire. Là, elle n'était pas née encore, ici elle commençait à mourir. Sa vie tout entière tenait entre ces deux sommets, celui où il était assis, celui qu'il apercevait là-bas.

Là-bas, c'était, à Corte, la vieille maison Gaffori, criblée de boulets génois et toujours imprenable, que sa mère, mariée à quatorze ans, célèbre dans l'île pour sa beauté, habitait à la veille de le concevoir, pendant la lutte dernière de l'indépendance corse contre la France ; c'étaient les vallées et les plaines du Nebbio, à travers lesquelles elle était partie à cheval, enceinte de lui de six mois, faire le coup de feu, côte à côte avec son mari. Dès le sein maternel il avait respiré l'odeur de la poudre, entendu les balles siffler à ses oreilles. Là-bas, c'était le souvenir de l'ancienne maison d'Ajaccio, pillée et brûlée par les clans ennemis, lorsque la famille Bonaparte s'était ralliée aux Français. C'étaient Gia-

cominetta, son premier amour, à huit ans, et Pauline, sa petite sœur espiègle, avec laquelle il jouait si gaiement, ses bas pendants sur ses souliers. C'était son oncle, l'archidiacre Lucien, patriarche au manteau de poil de chèvre, dont il suivait dans la montagne les nombreux troupeaux, reprochant aux bergers de donner en pâture à leurs bêtes les fraîches pousses vertes des forêts, qu'ils dévastaient et dont ils faisaient des déserts. C'était le départ pour Brienne, le retour en uniforme de lieutenant d'artillerie, puis le second départ, celui vers la renommée et vers l'Empire.

C'est tout ce passé qu'il retrouvait devant lui, du haut du Monte Giove, resté seul aujourd'hui avec sa mère, dans les regards muets de laquelle il devait lire les mêmes pensées, sa mère dont l'énergie n'avait pas fléchi, dont l'austère tendresse était la seule affection qui lui demeurât. La nouvelle de la mort de Joséphine, dont d'autres doigts que les siens avaient fermé les yeux, lui était arrivée aux Mulini, faisant jaillir ses sanglots, et son autre femme, l'Impératrice, était, il ne savait où. [1]

Marie-Louise, en effet, ne venait toujours pas. Inutilement son appartement de Porto-Ferraio l'attendait, en vain les colombes du plafond de San Martino commençaient à dérouler, sous le pinceau du peintre, leur banderolle amou-

[1] Pons de l'H., p. 206, et Mém. aux Puiss. all., p. 36 et 37. — Joséphine était morte à la Malmaison, le 29 Mai.

reuse dont le symbole devenait, de jour en jour, d'une plus mordante ironie.

L'Empereur n'en dissimulait pas son irritation et son chagrin. D'abord, à sa façon, il aimait Marie-Louise.[1] Il l'aimait par devoir, parce qu'il l'avait épousée, et que tout chez lui, même le cœur, se pliait à la règle. Homme mûr, il l'avait charnellement aimée pour sa jeunesse d'enfant timide, initiée par lui à la vie et éblouie des pierreries dont il l'avait couverte. Son orgueil, enfin, avait, par-dessus tout, battu de cet amour qui avait mêlé son sang de soldat heureux à du vrai sang d'empereur. Et maintenant qu'il était à Elbe, exilé et solitaire, se repliant sur lui-même dans les longues heures contemplatives imposées à son activité insuffisamment assouvie, ces sentiments divers se fondaient en un seul : le besoin d'avoir près de lui « sa femme », c'est-à-dire ce qui constitue le foyer, tout Empereur que l'on soit, une caresse différente de celle de sa mère, une compagne un peu intime des battements de sa poitrine, sinon de sa pensée, qu'elle avait toujours été incapable de comprendre, et qu'il ne livrait d'ailleurs à personne.

Lors du règlement de leurs sorts, il avait essayé d'obtenir pour elle la Toscane, ou du moins l'adjonction à Parme et à Plaisance des territoires de Lucques et de Piombino, afin que leurs deux retraites fussent voisines et qu'il n'y eût que le

[1] Outre ses relations avec la Comtesse Walewska, qui ne cessèrent point après son mariage avec Marie-Louise, Constant rapporte qu'il la trompa, au bout de très peu de temps, avec la belle-fille d'un chef d'escadron, qui habitait Bourg-la-Reine, et qu'un « protecteur » officieux lui avait signalée, une brune, de 17 ans, à jolis pieds et à jolies mains, excitante et coquette, qu'il reçut à Saint-Cloud, à 11 heures du soir, en la faisant passer par l'Orangerie, et qu'il garda « trois heures » avec lui. (Constant, VI, p. 94.)

détroit entre elle et l'île d'Elbe. Les Puissances Alliées avaient refusé, autant pour l'éloigner de Marie-Louise, selon le désir de l'Autriche, que pour qu'il ne se fît pas, du droit de venir voir sa femme, un autre droit, celui de passer perpétuellement sur le continent.[1]

Dès l'abdication, l'idée d'une séparation complète de l'Impératrice et de son époux avait été envisagée. Le 10 Avril, Meneval, secrétaire de Marie-Louise, interrogé par l'Empereur, lui avait répondu « qu'il craignait que l'Impératrice, malgré son désir de le suivre, ne fût pas libre », mais que cependant elle avait encore confiance en l'humanité de son père. Trois jours avant, Cambacérès, Jérôme et Joseph étaient venus à Blois, afin de persuader à la malheureuse, affolée, qu'il fallait fuir en toute hâte. Marie-Louise avait reculé. Elle craignit de mal faire, en agissant sans un ordre direct de l'Empereur, et prit tellement peur de l'insistance des trois hommes qui la pressaient, qu'elle appela au secours, et que les officiers qui étaient dans la maison accoururent en tumulte pour la protéger. Deux heures après, un Commissaire russe arrivait s'assurer d'elle et de son fils. De ce moment elle était prisonnière.

L'Empereur tente de lutter encore. Il demande qu'elle vienne le rejoindre à Gien ou à Briare. Ils chemineront ensemble, elle, vers Parme, lui, vers l'île d'Elbe. Mais l'empereur d'Autriche répond que Parme et Plaisance sont dans tout le désordre de la guerre, et que Marie-Louise ne peut s'y rendre sans une organisation gouvernementale préalable. Puis c'est le médecin Corvisart qui déclare, d'une façon formelle, que le climat de l'île d'Elbe serait pernicieux pour

[1] Meneval, II, p. 147 à 214.

l'Impératrice, en son état de santé présent, et qu'il est nécessaire qu'elle aille faire une cure aux eaux d'Aix.[1] Corvisart ne possédant aucunes notions réelles sur le climat de l'île d'Elbe, son affirmation pouvait sembler sujette à caution. L'Empereur proteste « que ce qu'il y a de meilleur pour la santé de sa femme, c'est d'être avec lui ». Corvisart, imbécile ou complice, et qui ne tient, ni à s'expatrier à l'île d'Elbe, ni à paraître abandonner l'Impératrice, s'opiniâtre et s'obstine.

L'Empereur dispute pied à pied le terrain : « Il est en Italie des eaux tout aussi salutaires que celles d'Aix. » Sur cet autre point, Corvisart maintient sa première affirmation : « Seules les eaux d'Aix conviennent à l'Impératrice. »

L'Empereur comprit qu'il n'y avait rien à tenter, pour l'instant du moins, contre la ligue de toutes ces mauvaises volontés. Il accepte pour Marie-Louise le voyage aux eaux d'Aix, de crainte, ce qui serait encore pis, qu'elle ne se dirige sur Vienne, comme il sait qu'il en a été question, comme c'est, en réalité, décidé par l'Empereur d'Autriche. Lui-même, il ignore quelles ressources lui offrira l'île d'Elbe, où il pourra loger une femme, s'il ne faudra pas se battre en débarquant, et le temps presse. Il se résout à partir seul, espérant, ou feignant d'espérer, qu'après l'apaisement de la crise politique actuelle et des rancunes du moment, Marie-Louise lui sera rendue.

La veille de son départ de Fontainebleau, à 8 heures du

[1] Aix en Savoie.

soir, l'Empereur écrivit à sa femme une première lettre, avec un mot aimable pour Corvisart, qu'il était essentiel de ménager. Avant de quitter la Cour du Cheval-Blanc, le lendemain, il lui en adressa une seconde, pour lui envoyer son adieu et « un baiser au petit Roi ».[1] A dix heures du matin, lorsque les voitures qui vont l'emmener sont attelées, les bagages chargés, il annonce aux Commissaires étrangers qu'il ne part plus. Puisqu'on le sépare de Marie-Louise, ce qui n'était point dit dans le Traité, il révoque son assentiment à ce Traité, et son abdication.[2] C'était le déchirement suprême. Protestation toute fictive, car il fallait partir.

A Fréjus, il écrit à l'Impératrice, le 28 Avril, à 3 heures de l'après-midi, et reçoit de ses nouvelles, par Meneval, le lendemain 29, à sept heures du matin, comme l'Undaunted levait l'ancre.[3] Il lui récrit de Porto-Ferraio, le 9 Mai, avec quelques renseignements engageants sur l'île d'Elbe, et charge de la lettre le feld-maréchal Koller qui se retirait. Trois jours après, il la fait aviser, par Bertrand, qu'elle trouvera à Parme, quand elle y viendra des eaux d'Aix, 50 chevau-légers polonais et une centaine de chevaux d'attelage, qu'il lui envoie.[4]

Le 25 Mai, une lettre arrive de France.[5] Est-ce une réponse

[1] Corres. imp., 21.560, 21.562. — Marie-Louise ne reçut que la première de ces lettres. Le Préfet du Palais, Beausset, qui était chargé de la seconde, ne put, ou ne voulut pas la remettre. (Note de la Corres. imp..)

[2] Waldbourg-Truchsess, p. 9.

[3] Meneval, II, p. 242 et suiv.; Helfert, p. 69. — Dans l'édition de Meneval, de 1844, la lettre pas laquelle Bertrand avertit Meneval que l'Empereur vient d'écrire à Marie-Louise est datée, par erreur: « Fréjus, 26 Avril. » C'est 28 Avril qu'il faut lire.

[4] Corres. imp., 21.569. — Il s'agit des 54 chevau-légers polonais, qui se détachèrent, à Savone, de la colonne de la Garde.

[5] Meneval, II, p. 217.

à ces trois lettres ? Non, la missive est vieille d'un mois, et date de Provins, 26 Avril. Elle confirme à l'Empereur, qui le sait par les journaux, que sa femme, au lieu d'aller à Aix, commence décidément par se rendre à Vienne, pour s'y reposer dans sa famille, avec son fils, de toutes ses émotions. Ainsi, ce qu'il avait tant redouté s'accomplit. Puis, plus rien.

Le 25 Juin, le silence dure encore. Bertrand écrit à Meneval, de la part de l'Empereur, afin de demander des explications. C'est sans doute l'irrégularité des services postaux qu'il faut accuser. Dans les premiers jours de Juillet, en effet, c'est-à-dire après deux mois d'interruption complète, cinq lettres surviennent coup sur coup : deux de Meneval et trois de l'Impératrice, qui en a écrit, paraît-il, quatre autres. Elles ont été interceptées ou se sont perdues.

Les nouvelles, si avidement attendues, sont mauvaises. Après un séjour de cinq semaines à Vienne, Marie-Louise va en repartir, mais ce n'est point pour venir à Parme et se rapprocher de l'île d'Elbe. C'est pour aller prendre ces eaux d'Aix, ordonnées par Corvisart, et sans emmener son fils avec elle.

Sans son fils ! L'Empereur sursaute, et, le jour même, il fait répondre à sa femme que « son désir est qu'elle n'aille point à Aix, ou que, si elle y est déjà rendue, elle en revienne au plus tôt ». Il lui rappelle ces eaux de Toscane « qui ont les mêmes qualités que les eaux d'Aix. Elles sont plus près de Parme, de l'île d'Elbe, et elles permettront à l'Impératrice d'avoir son fils avec elle. » Et la lettre, que l'on sent nerveuse, insiste : « Quand M. Corvisart conseillait les eaux d'Aix, il ne connaissait pas les eaux de Toscane, dont les propriétés sont identiques. Le voyage d'Aix plaît d'autant

moins à l'Empereur qu'il n'y a plus probablement à Aix de troupes autrichiennes, et qu'alors l'Impératrice peut être exposée aux insultes de quelques aventuriers. Il n'y a aucun de ces inconvénients en Toscane. »

Ce n'étaient pas « les insultes » que l'Empereur craignait à Aix pour Marie-Louise. C'était, pour cette femme qu'il avait si jalousement gardée en une sorte de sérail d'Orient, et qui, maintenant, désencagée, livrée à elle-même, se promenait par les grands chemins, ce monde interlope et joyeux des villes d'eaux à la mode, parmi lequel elle s'aventurait, sans la sauvegarde seulement de son enfant, ce monde qui allait la courtiser, la distraire, pour le moins, du mari qui l'attendait. On eût dit, dans l'effort désespéré de cette lettre pour la détourner de ce voyage, que l'Empereur, à travers la distance, voyait Neipperg.

La lettre part, et les précautions sont prises pour qu'elle parvienne à destination. Point de réponse. Le silence recommence. [1]

Si le cœur de l'Empereur pouvait souffrir de l'absence de Marie-Louise, combien plus encore son amour-propre devait-il s'en exaspérer. Disposer ainsi de sa femme, c'était lui signifier, à lui qui avait prétendu traiter avec l'Europe, à lui qui se proclamait ici roitelet, sans doute, mais roi tout de même,

[1] La lettre partit en double : pour l'Impératrice, de l'Empereur directement, et pour Meneval, par Bertrand (Meneval, p. 248). Ce mode de correspondance fut employé par l'Empereur pour toutes les lettres qu'il écrivit de l'île d'Elbe à l'Impératrice.

qu'il ne comptait plus. Et ces préparatifs de réception, et l'arrivée de l'Impératrice solennellement annoncée et promise à ces bons Elbois, qui, depuis quatre mois, préparaient leurs lampions ! Des députations se présentaient à son audience, pour s'enquérir, avec sollicitude, des causes qui retardaient la venue de cette chère souveraine, pour protester de l'accueil chaleureux qui lui était réservé et du désir de tous de voir leurs Majestés réunies. Il finissait par jouer un rôle de sot.

Cette rancœur qui pesait sur sa vie, cette incertitude continuelle qui en empoisonnait le repos, se traduisaient, soit à l'égard de Marie-Louise, soit au sujet de l'enfant, par des exclamations qui lui échappaient devant témoins, ou par quelqu'une de ces scènes théâtrales dont il était coutumier, et par lesquelles il aimait à manifester publiquement certains de ses sentiments.

Sur le couvercle d'une de ses tabatières était peinte une miniature représentant son fils. Souvent, en public, il sortait cette tabatière de sa poche, fixait le portrait, puis le baisait avec vivacité, en disant assez haut pour être entendu : « Pauvre chéri ! Cher petit chou ! » Et, tout en contemplant l'image bien-aimée, il butait dans les pièces de bois et les pots de couleur des ouvriers qui préparaient la chambre future de l'enfant. [1]

Un jour, il était assis devant une table, feuilletant un paquet de gravures apportées de Rome. « Tout à coup (raconte Pons, témoin de la scène), il s'arrêta, et, avec un frissonnement marqué, s'écria : « Voilà Marie-Louise ! » Nous portâmes sur l'Empereur un regard d'anxiété. Il s'en aperçut et cher-

[1] Campbell, p. 52 ; Pons de l'H., p. 69.

cha à se remettre. Alors il décomposa la figure de l'Impératrice, il en apprécia chaque trait. Il prit la gravure suivante. C'était le portrait du Roi de Rome. Ici les paroles me manquent pour faire comprendre l'expression que l'Empereur mit dans ces mots : « Mon fils ! » Ce tableau est toujours présent à ma pensée. Ce n'était pas un cri. Non. L'Empereur ne cria pas. Nous l'entendîmes à peine. Et, se couvrant le visage avec la gravure, il répéta : « Mon fils ! » Nous n'osions pas respirer. »[1]

Il y avait, dans cette dramatique expansion sentimentale, la même part de sincérité et de calcul que dans toutes ses actions. Le récit, répété, de ses souffrances de père et d'époux lui conciliait la sympathie de l'opinion publique. S'il n'obtenait pas Marie-Louise, ni son fils, de ceux qui les lui refusaient, et dont il sentait par là l'hostilité toujours inapaisée, son obstination à les réclamer près de lui prouvait, une fois de plus, qu'il ne méditait pas de quitter son île et que son seul désir était bien d'y terminer son existence au sein de sa famille.

Au fond, il comprenait que, plus le temps marchait, plus diminuaient les chances de voir paraître sa femme. Tout espoir cependant n'était pas perdu. Il valait mieux savoir Marie-Louise à Aix qu'à Vienne, et, son traitement terminé, elle pouvait redescendre sur Parme et l'île d'Elbe. Une lettre d'elle, qui était parvenue, le 10 Août, par un prétendu voyageur de commerce italien, ne disait pas que ce fût impossible.[2]

La fête du 15 Août fut célébrée sans l'Impératrice. Il

[1] Pons de l'H., p. 217.
[2] Beausset, III, p. 48.

y eut bals et réjouissances publiques, et, sur la route de San Martino, des courses de chevaux, que l'Empereur présida. D'une estrade en planches, ornée de feuillages, qui servit de tribune à toutes les élégances de la capitale, il couronna le vainqueur. [1] Le lendemain, fut tiré le feu d'artifice, préparé par les artilleurs de la Garde, et dont le motif central figurait deux médaillons, où se profilaient sur un transparent lumineux les portraits de Sa Majesté et de Marie-Louise :

« Sa Majesté Napoléon
A mis le feu au Dragon.
Ah ! quelle belle fête,
De voir le portrait de Marie-Louise paraître. » [2]

Les Elbois, ignorants du sombre drame domestique que cachaient cette fête et ses fusées, et à qui l'Empereur avait promis que l'Impératrice viendrait, sans faute cette fois, « dans le courant de Septembre », acclamèrent l'apparition des deux têtes. Mais un vent impétueux survint, qui dérangea la fête, et éteignit une partie des illuminations.

L'Empereur, résolu à savoir la vérité sur Marie-Louise, si elle était violentée dans son désir et dans ses actes, comme il voulait le croire et le proclamait, et elle devait, en ce cas, briser, pour le joindre, tous les obstacles, ou si c'était elle-même dont le cœur se détachait, avait, le 20 Août, reçu en audience privée, aux Mulini, le capitaine de la Garde, Hurault de Sorbée, pour qui un congé d'un mois avait été signé « afin de lui permettre d'aller voir sa femme », dame

[1] Pons de l'H., p. 231 ; Monier, p. 71 ; Archives aff. ét., Lettre écrite de Porto-Ferraio, 23 Août.

[2] Gazette rimée de l'adjudant Labadie, p. 50. — On appelle « le Dragon » la fusée qui, dans les pièces montées, enflamme toutes les autres.

d'Annonce de Marie-Louise. L'Empereur lui expliqua ce qu'il attendait de lui. Parvenir secrètement près de l'Impératrice, avec l'aide de sa femme et de Meneval, observer, et offrir à Marie-Louise, près de qui une lettre dont il serait porteur l'accréditerait, de venir, sous sa conduite, s'embarquer à Gênes pour l'île d'Elbe. Il tiendrait l'Empereur au courant de ses démarches, par quatre voies différentes. Hurault de Sorbée était parti.[1]

Tel est l'état d'esprit dans lequel l'Empereur était venu s'installer, le 23 Août, sur la montagne de Marciana, qui lui apportait à la fois la détente bienfaisante de son calme immense et l'angoissante tristesse de ses soirs solitaires. Toujours tourmenté et inquiet, il récrivait, le 28, à Marie-Louise, de l'ermitage de La Madone, qu'elle pouvait lui écrire sans crainte, que ses lettres arriveraient sûrement, en les lui adressant « au nom de Monsieur Senno, et en les faisant passer par Gênes, sous le couvert du sieur Constantin Gatelli ».[2]

Être contraint de s'abriter derrière le sieur « Constantin Gatelli » et d'emprunter son nom à « Monsieur Senno » quand on a été l'empereur Napoléon, c'était, il faut l'avouer, une pitoyable chose d'en être réduit là.[3]

Tout à coup, le 1er ou le 2 Septembre, à la nuit tombée, un bâtiment franchit le goulet de Porto-Ferraio, et, sans que les gardes du port lui demandent qui il est et d'où il vient, se

[1] Corres. imp., 21.611 ; Meneval, p. 251 et 283.

[2] Corres. imp., 21.624.

[3] Le signor Constantin Gatelli était un négociant génois, avec qui l'Empereur était en rapport d'affaires pour sa basse-cour et sa vacherie de San Martino, et pour ses achats d'oliviers et de mûriers. Le signor Senno était, à l'île d'Elbe, le fermier de la pêche du thon.

1. L'ERMITAGE DE LA MADONE, SUR LE MONTE GIOVE, OU L'EMPEREUR REÇUT LA VISITE DE LA COMTESSE WALEWSKA.

2. UNE DES QUATRE CHAMBRES DE L'ERMITAGE.

dirige, au lieu de venir aborder à quai, vers le fond du golfe, où il jette l'ancre à San Giovanni.[1]

Sur le pont du bâtiment étaient une dame et un enfant, accompagnés d'une autre jeune femme et d'un grand monsieur à lunettes d'or, en uniforme. La dame s'enquiert de l'Empereur. Le maréchal Bertrand survient, et s'entretient avec elle, tête découverte. Aux écuries impériales, l'ordre a été donné d'atteler une calèche, de harnacher deux chevaux de selle et deux mulets, et d'envoyer le tout. L'inconnue, sa compagne, le grand monsieur à lunettes d'or et l'enfant, prennent place dans la calèche, que suivront les deux chevaux de selle et les deux mulets, pour être montés et chargés des bagages quand cessera la route carrossable de Marciana.

Le lendemain, il n'était bruit dans Porto-Ferraio que de cette mystérieuse arrivée, et la nouvelle se répandait comme une traînée de poudre, que cette femme était Marie-Louise.

Les matelots du navire avaient parlé. Ils avaient narré que, durant la traversée, la dame, embarquée sur la côte d'Italie, appelait l'enfant tantôt : « mon fils » et tantôt : le « fils de l'Empereur ». D'où il était facile de déduire qu'elle était l'Impératrice. Les palefreniers, le piqueur et le cocher, qui avaient vécu aux Tuileries, affirmaient avoir reconnu la toilette de l'enfant, un petit costume militaire que portait souvent le Roi de Rome. Peut-être cette femme leur avait-elle paru un peu moins haute que Marie-Louise, mais ils ne l'avaient vue qu'au clair de lune. Elle avait eu soin d'ailleurs, tant à terre que sur le bateau, de faire répéter à son fils quelques-unes des paroles que la renommée attribuait à l'illustre marmot. Enfin c'était la selle destinée à l'Impératrice,

[1] San Giovanni est une petite chapelle, près des ruines romaines.

disaient les gens de l'écurie, que le sellier Vincent avait fournie pour le cheval de l'inconnue. Sa compagne était une dame d'honneur, et le grand monsieur à lunettes d'or le prince Eugène de Beauharnais. L'île était dans l'enthousiasme.

Ce n'était pas Marie-Louise, cependant. C'était une autre, la comtesse Walewska. [1]

Les rares confidents de cet amour l'appelaient la « La Vallière » de l'Empereur. Blonde avec des yeux bleus, la peau blanche, petite mais bien faite, tout ensemble mélancolique et rieuse, l'on sait comment il l'avait connue à Varsovie, dans les premiers jours de 1807, ayant à peine vingt ans, mariée à un vieux Don Ruy Gomez, à l'habit blasonné, au cœur encore chaud, à l'humeur sévère. L'Empereur s'éprit d'elle, le lui déclara, et, selon sa coutume, lui demanda un rendez-vous immédiat. Entraînée vers celui qui était alors à l'apogée de sa gloire et entrait en Pologne comme un sauveur, après avoir fait reculer la Russie et écrasé la Prusse, elle résista quatre jours, ce qui fut considéré comme un acte inouï par tous ceux qui étaient au courant de l'aventure. L'Empereur à qui, d'ordinaire, les mères, pourpres d'orgueil, envoyaient leurs filles, parées de leurs propres mains, dès qu'il avait daigné les remarquer, en fut stupéfait. Elle reculait devant l'avenir inconnu où elle se jetait, devant

[1] Foresi, 61; Pons de l'H., p. 212 et 378; Sellier Vincent, p. 369; Peyrusse, p. 259; Campbell, p. 156; Gle Durand, p. 100; Constant, III, p. 267 et suiv, et VI, p. 92.

la honte de l'abandon de demain, torturée par ses scrupules religieux, intenses chez elle, et par l'idée de perdre non pas le mari qu'elle subissait, mais l'enfant qu'elle avait déjà de lui. Enfin, par un de ces compromis où se plaît volontiers l'esprit des femmes, accommodant son amour avec l'intérêt de son pays et le relèvement de sa patrie dont chacun lui répétait qu'elle allait être l'instrument, elle céda à l'homme en même temps qu'au libérateur.

Après quoi, le vieux comte ayant peu prisé l'honneur du partage impérial, elle avait suivi son amant, qui, loin de se lasser d'elle, s'attachait à ses charmes chaque jour davantage.

A son quartier général de Finkenstein, il l'avait installée à ses côtés. « Ils prenaient leurs repas ensemble, dit Constant. Lorsque l'Empereur n'était point auprès d'elle, elle lisait, ou regardait, à travers les jalousies des fenêtres, les parades et les évolutions qu'il faisait exécuter dans la cour d'honneur du château, et que souvent il commandait en personne. C'était une femme angélique. »

Depuis lors, et malgré l'hypocrisie de l'histoire qui se tait sur elle, elle n'avait jamais cessé de marcher dans l'ombre de sa vie. Venue à Paris avec lui, elle le suit en Autriche, en 1809. Après Wagram, elle habite, dans les faubourgs de Vienne, une petite maison isolée où, tous les soirs, Constant allait la chercher en voiture, afin de l'amener à l'Empereur qui logeait dans le palais de Schœnbrunn. Les chemins étaient défoncés par les canons, et, lorsqu'il pleuvait, devenaient des fondrières. « Prenez garde, Constant, répétait l'Empereur à son valet de chambre. Êtes-vous sûr de votre cocher et la voiture est-elle solide ? » Un soir, en effet, la voiture versa. Walewska, heureusement, ne fut pas blessée. Enceinte de lui, cette même année, elle contribua plus que

personne à le décider au divorce, en lui prouvant qu'il était capable d'être père, sans nul doute possible, car il la savait à lui seul.

Marie-Louise ne les avait pas séparés. Walewska continuait à recevoir chez elle les visites de son amant, qui lui donna le même médecin qu'à l'Impératrice, ou à se glisser furtivement aux Tuileries. L'escalier noir s'ouvrait devant elle et l'amenait à l'Empereur, à l'heure où la femme officielle s'était retirée dans ses appartements. « Mes pensées, mes inspirations viennent de lui et retournent à lui, disait-elle. Il est mon bien, mon avenir, ma vie. » Et l'on raconte qu'elle lui avait donné une bague d'or creuse, à secret, dans laquelle s'enroulait une mèche de ses cheveux, et où ces mots étaient gravés : « Quand tu cesseras de m'aimer, n'oublie pas que je t'aime. »

Lors de la débâcle, elle avait couru à Fontainebleau, et, pendant une des nuits qui avaient suivi l'abdication, s'était présentée pour être reçue. Il était environ dix heures. Elle était arrivée jusqu'à la porte de la chambre impériale et avait trouvé Constant qui veillait. Il entra prévenir son maître. Mais l'Empereur, plongé dans un marasme insensible, n'avait pas paru l'entendre. Elle avait attendu. Au bout de quelque temps Constant était rentré, sans obtenir encore de réponse. A travers la cloison, on entendait l'Empereur se lever et marcher. Dans le morne silence du palais endormi, enlinceulé de deuil, ses pas résonnaient sourdement. Puis il s'arrêtait, sifflotait un air, et se parlait à lui-même. Elle demeura, espérant toujours qu'il allait la demander, envahie peu à peu par le froid de la nuit, immobile et grelottante dans son manteau, jusqu'à ce que l'aube blafarde du jour naissant eût commencé à blanchir les fenêtres, traversée par le chant strident des

coqs. Bientôt le palais allait se réveiller et les événements reprendre leur marche foudroyante. Il n'y avait plus là place pour elle, et elle partit sans avoir revu celui qui s'en allait.

Mais elle n'avait pas oublié, et la pensée ne l'avait pas quittée de retrouver l'homme que, selon son serment, elle continuait à aimer.

Elle n'ignorait pas combien la volonté de l'Empereur était peu maniable, et elle avait jugé bon de se tenir d'abord en observation. Elle avait vu Marie-Louise partir pour Vienne, ajourner sans fin son voyage à l'île d'Elbe, et, se rapprochant, elle avait gagné l'Italie, s'était arrêtée à Gênes, puis à Florence, d'où elle avait écrit à l'Empereur, qui lui répondit, en lui demandant de ses nouvelles, le 27 Juillet.[1]

Après avoir, un temps suffisant, laissé le champ libre à l'ex-impératrice, pensant que le cœur de l'exilé était mûr pour être repris par elle, elle avait, prétextant la nécessité de régler sa situation pécuniaire et l'avenir de son enfant, sollicité la permission de venir. L'Empereur avait dit oui, et elle arrivait.[2]

Elle arrivait triomphante en son orgueil de femme et

[1] Registre de l'I. d'E., n. 38.

[2] La jeune femme qui l'accompagnait était sa sœur, et le grand monsieur à lunettes d'or un de ses frères. Ce dernier s'arrêta à Marciana Marina. La sœur continua, à cheval, avec elle et l'enfant, jusqu'à l'ermitage, sous la conduite d'un officier d'ordonnance de l'Empereur. L'Empereur vint à mi-route, au-devant des deux femmes.

d'amante. Lorsque l'épouse légitime se dérobait à ses devoirs, elle se proclamait fidèle, et non seulement elle apparaissait moralement supérieure à sa rivale couronnée, mais le dernier mot de l'amour lui restait.

Ce ne fut pas sans irritation que l'Empereur apprit, le lendemain matin, par des messages de Porto-Ferraio, l'erreur dont elle était cause, et qu'on la croyait Marie-Louise. Il avait désiré cacher ce voyage, et, rendu plus susceptible par le malheur, ce quiproquo qu'elle s'était amusée à nourrir pouvait lui sembler une raillerie de ses déboires conjugaux. Elle avait joué surtout avec ce qui était intangible, la majesté impériale.

Sa colère de César offensé une fois passée, l'homme avait dépouillé l'Empereur, et était tombé dans les bras qu'on lui tendait. Alors elle lui avait reproché à son tour de l'avoir repoussée à Fontainebleau, d'avoir refusé la consolation de sa tendresse, et il lui avait répondu, en se touchant le front : « J'avais tant de choses là ! »

Ils étaient restés deux jours sous sa tente, d'où le regard buvait au gouffre bleu de l'infini, bercés par la brise, entre les murs de toile, et par la lointaine rumeur de la mer. Il lui montrait la Corse, sa patrie à lui, où elle aurait voulu aller. Ils jouaient avec l'enfant, dont la sœur de Walewska prenait soin. Elle le leur amenait de la maisonnette de l'ermite, où tous quatre ils couchèrent le soir. L'Empereur « s'était mis en grande quarantaine » et, durant ces deux jours, ne reçut personne. Sans doute aussi ils causaient de choses graves. Walewska lui disait ce qui se passait sur le continent, elle le renseignait peut-être sur Marie-Louise, sur ce qu'on racontait d'elle du moins.

Le soir du second jour, il lui avait déclaré qu'il fallait se

séparer. Les temps étaient changés. Tout puissant, et occupant le monde de sa gloire et de ses exploits, il lui avait été permis d'imposer, toujours discrètement d'ailleurs, ses maîtresses et ses favorites aux deux impératrices qui avaient partagé sa couche. Maintenant, déchu et honni, servant, sur son île, de point de mire au regard haineux de l'Europe, il ne pouvait plus risquer de se les voir jeter à la face, lorsqu'il réclamerait Marie-Louise. Devant ses sujets elbois eux-mêmes il répondait de ses actions, percées à jour dans le cercle étroit où il vivait. Porto-Ferraio était une maison de verre, où nul ne faisait un pas, ni un geste, qui ne fussent vus et connus. Et lui, le représentant de la morale publique, si difficile à maintenir dans un pays où ses soldats séduisaient toutes les filles, lui qui refusait l'entrée des Mulini aux faux ménages de ses officiers, à toutes les situations supposées irrégulières, il devait donner l'exemple d'une vie privée irréprochable. Sur ce point comme sur bien d'autres, il rentrait dans la loi commune.

Et ce qu'il avait décidé ne souffrait ni discussion, ni retard; le navire qui devait la remmener était à l'ancre en bas de la montagne. Car il ne fallait pas qu'elle se rembarquât à Porto-Ferraio, où des manifestations étaient annoncées « en faveur de l'Impératrice », où le peuple et la Garde tenteraient de s'opposer à son départ. Il la reconduirait, la moitié du chemin, et l'officier d'ordonnance, qui l'avait amenée, l'escorterait jusqu'à la plage. Les chevaux étaient sellés.

Elle avait songé qu'elle venait pour plus longtemps, pour toujours peut-être. Et, pour l'Empereur, dans l'incertitude de l'avenir, c'était encore quelque chose qui se dénouait, c'était l'amour qui s'en allait, avec le reste.

Comme pour assombrir cet adieu, la nature sembla se bouleverser et présager par son trouble une catastrophe prochaine. Une lourde chaleur pesait dans l'air. L'île disparaissait dans une brume de plomb. Puis des vapeurs blanchâtres s'étaient accumulées autour de la cime du Monte Giove, chargées d'effluves menaçantes, et couvrant d'un voile le soleil. Des paquets de vent secouèrent la tente impériale. C'était l'ouragan qui se préparait.

Dans ses tourbillons qui leur ébouriffaient les cheveux et faisaient voler leurs vêtements, dans le sifflement des rafales sur l'herbe rase, l'Empereur et Walewska se séparèrent. Il tourna bride soudain et remonta rapidement vers La Madone. Elle continua à descendre vers la mer.

Son frère et le navire l'attendaient à Marciana Marina. Dans ce port sans abri l'embarquement était impraticable. L'Empereur ayant interdit Porto-Ferraio, il fallait gagner Porto-Longone, à l'autre bout de l'île, le navire en la contournant, Walewska et sa suite, en la traversant par terre.

A peine revenu à l'ermitage, l'Empereur, effrayé de la fureur croissante du vent, avait envoyé son second officier d'ordonnance à Marciana, avec ordre d'empêcher le départ. Lorsque l'officier arriva, Walewska était en route pour Porto-Longone. Il se mit à couvert et n'alla pas plus loin.

Ce que dut être la chevauchée de cette femme et de cet enfant, la nuit, pendant vingt-sept kilomètres, par des crêtes et des ravins que balayait la tempête, on se le figure à peine. Elle parvient à Porto-Longone et y retrouve le navire. Mais les autorités du port lui montrent la mer démontée, et refusent de la faire partir. Elle s'obstine, elle allègue la volonté de l'Empereur. L'on n'osa pas désobéir et se montrer moins brave qu'une femme. Elle embarqua dans une petite anse

voisine, à Mola, et le navire, repoussé dans les flots, affronta la destinée.

L'Empereur eut des heures d'angoisses. Ses alarmes durèrent jusqu'à ce qu'il eût appris qu'elle était saine et sauve.

Ce n'était pas de ce côté qu'il devait être frappé.

Mais, tandis que, sous la tente du Monte Giove, il revivait avec Walewska ces heures d'amour, Marie-Louise qui avait refusé de suivre Hurault de Sorbée parvenu jusqu'à elle, et à qui Metternich avait osé écrire lui-même, pour lui interdire, en quittant Aix, de se rendre à Parme, c'est-à-dire de se rapprocher de l'île d'Elbe, se laissait insensiblement glisser dans le lit de Neipperg, et devenait la maîtresse du borgne, qui, pour la distraire, la promenait en Suisse, dans les glaciers de l'Oberland. [1]

Et lui, se sentant plus seul que jamais, averti déjà « qu'un officier autrichien, dont il possédait le signalement, ne quittait point sa femme d'un seul pas », il demandait à Campbell de faire intervenir lord Castlereagh et l'Angleterre pour qu'on lui rendît cette femme et l'enfant, et, le 10 Octobre, écrivait encore au Grand Duc de Toscane, le priant « qu'il voulût bien l'aider à correspondre avec Marie-Louise, à lui envoyer de ses nouvelles, à en recevoir d'elle, régulièrement, tous les huit jours ». [2]

[1] Meneval, p. 283, 291 et 292.

[2] Campbell, p. 152; Corres. imp., 21.651.

Mais Marie-Louise n'écrivait plus. L'Empereur cessa, presque complètement, de parler de l'absente, comprenant qu'il n'avait plus chance de la revoir que le jour où il aurait reconquis sa couronne. [1]

Les Elbois connurent leur erreur et se résignèrent à ne pas voir non plus dans leur île la véritable impératrice, tout en demeurant mal persuadés que ce n'était pas elle qui était venue incognito à Marciana. Ce qui restait de feux d'artifice et de verres de couleur de la fête du 15 Août fut conservé pour l'arrivée de la princesse Pauline, et le maire de Marciana qui, trompé comme tout le monde, avait illuminé en signe d'allégresse, après avoir reçu l'ordre de souffler sur-le-champ ses lumignons, essuya une verte semonce, l'avertissant de ne plus se mêler désormais de ce qui ne le regardait pas.

[1] L'Empereur reçut aussi, à l'île d'Elbe, la visite de la jeune femme brune de Bourg-la-Reine, qui vint à Porto-Ferraio avec sa mère. Il l'y maria, dit Constant, à un officier d'artillerie (Constant, VI, p. 96). Mais l'on manque de preuves qu'il y ait eu entre eux aucun rapport d'amour. Cela, semble-t-il, se serait su à Porto-Ferraio, et personne ne paraît en avoir eu connaissance.

IV

LA PEAU DU RENARD
ET LA PEAU DU LION

NOUVEAUX PALAIS A PORTO-LONGONE ET A RIO. || ARRIVÉE DE PAULINE BORGHÈSE. || LES SOIRÉES AUX MULINI ET LE JEU DE L'EMPEREUR. || THÉATRE DU PALAIS ET THÉATRE DE L'ACADÉMIE. || LES PREMIERS SOUCIS. || DÉPORTATION OU ASSASSINAT? || LA DÉCRÉPITUDE IMPÉRIALE. || LE 1er JANVIER 1815. || LES INQUIÉTUDES REDOUBLENT. || LA DÉTRESSE D'ARGENT. || CAPOLIVERI SE RÉVOLTE. || LES DÉSERTIONS DANS L'ARMÉE. || NAUFRAGE DE L' « INCONSTANT ». || LA LASSITUDE DE TOUS ET L'ESPOIR DE JOURS MEILLEURS. || L'EMPEREUR ÉTUDIE « LA MAISON RUSTIQUE » ET SE MONTE UNE CHASSE. || LE CARNAVAL A PORTO-FERRAIO. || LE DÉPART.

Après le départ de la comtesse Walewska, l'Empereur abandonna le Monte Giove et vint habiter Porto-Longone, où il était le 6 Septembre. Il s'installa dans la citadelle espagnole qui avait été, elle aussi, décrétée « palais », et où les plans, en suspens, d'un appartement de six pièces attendaient Marie-Louise depuis le mois de Juin. Le maire de Porto-Longone avait été nommé « Commandant » du dit palais « où il remplirait également les fonctions de concierge, de conservateur du garde-meuble, et de surveillant des jardins » avec un jardinier et un portier sous ses ordres, et moyennant un traitement annuel de 600 francs.

« Conservateur du garde-meuble » était une façon de parler,

car cette vieille et vaste casemate était entièrement démeublée. L'Empereur y apporta de Marciana ses trois lits de fer, se fit envoyer de Porto-Ferraio deux tapis et deux vases d'albâtre, et ordonna d'acheter à Pise, sur le continent, des chaises « du modèle le plus agréable, à 5 francs l'une » ainsi que des fauteuils et canapés « d'un prix proportionné ». Des meubles plus beaux, expédiés par un marchand de Livourne, lui furent retournés parce qu'ils coûtaient trop cher.

L'appartement de Marie-Louise demeura à l'état de projet; 8.277 francs furent dépensés pour les aménagements généraux et pour l'appartement de l'Empereur, 497 francs pour celui de Madame Mère, 376 francs pour celui du Grand Maréchal, et 250 francs pour les écuries. Au total : 9.400 francs, pour l'ensemble du palais. [1]

L'Empereur enclava dans son logement une petite tourelle vitrée surplombant la mer, où il se tenait, des heures entières, à regarder le clapotis des flots. Il apercevait, dans le lointain, la côte d'Italie, fuyant vers Ostie et Rome. [2]

La fête de la chapelle de Monserrat, où l'on venait en pèlerinage, chaque année, de toutes les communes de l'île, et même d'Italie, lui fut une distraction durant son séjour à Porto-Longone, qu'il quitta entre le 20 et le 25 Septembre.

La saison s'avançait, et, la température redevenant plus clémente, il revint habiter sa capitale, non sans avoir envoyé les maçons lui préparer à Rio un cinquième « palais ». Ce

[1] Corres. imp., 21.575, 21.584, 21.617, 21.630, 21.633, 21.635, 21.648; Registre de l'I. d'E., n. 75 ; Gle Durand, p. 253.

[2] Il ne reste rien à Porto-Longone des aménagements impériaux. La tourelle où se tenait l'Empereur était une de celles qui subsistent aux angles de la citadelle. Cette citadelle, avons-nous dit, renferme un bagne dans son enceinte.

1. RIO MONTAGNE — 2. PORTO-LONGONE ET SA CITADELLE.

fut la maison de l'Administration des Mines, la plus confortable du pays, que, pour simplifier les frais, il choisit et s'attribua, et Pons en fut nommé Gouverneur. « Gouverneur de ma propre maison ! » s'exclame l'infortuné, dépossédé de son domicile. L'Empereur lui assura qu'il pouvait y demeurer tant qu'il n'aurait pas trouvé un autre abri, et que son déménagement ne pressait pas. Mais, un beau matin, après quelques retardements, une armée d'ouvriers arriva pour remanier la maison de la cave au grenier, changer les portes, abattre des cloisons, et Pons dut déguerpir avec sa famille, au milieu des décombres.[1]

D'autres soucis allaient occuper l'esprit de l'Empereur et de graves inquiétudes assombrir l'horizon.

Tout d'abord c'était la pension de deux millions que le Gouvernement français ne payait pas. Les 350.000 francs de recettes des biens du Domaine étaient incapables d'alimenter le budget, tel qu'il avait été établi. Il avait déjà été dépensé 109.600 francs, rien que pour les Mulini et pour San Martino, auxquels on travaillait toujours, et, pour l'année en cours, le budget de la guerre menaçait de dépasser, de 200.000 francs, le demi-million.[2] Afin de solder ses dépenses, celles de ses routes, de ses fonctionnaires, de ses frais de représentation et de décorum, bref tout ce que coûtait un train de vie qui était finalement fort dispendieux, l'Empereur était obligé de mordre sur ses réserves. Pour peu que la situation se prolongeât, la caisse serait bientôt vide. Il réclama, mais en vain. Sur ce point, pas plus que l'Autriche au sujet de Marie-Louise, la France ne répondait.

[1] Pons de l'H., p. 253 et 275.

[2] Corres. imp., 21.631, 21.648; Registre de l'I. d'E., n. 33 et 139.

Puis, de sourdes et sinistres rumeurs commençaient à se répandre. L'Europe, disait-on, après avoir rétabli de l'ordre dans ses propres affaires, s'occupait de lui à nouveau, et regrettait de ne pas l'avoir mis plus sûrement hors d'état de nuire. Elbe était trop proche et pouvait lui permettre un retour offensif. Il fallait « l'enlever » et le transporter plus loin. Ce n'étaient que des bruits qui couraient, invraisemblables sans doute, mais peu rassurants pour l'avenir.

C'est au milieu de ces préoccupations que la vie officielle reprit à Porto-Ferraio.

Pauline Borghèse, revenant de Naples, et au-devant de qui l'Empereur avait envoyé son brick à Civita-Vecchia, était arrivée le 1er Novembre, apportant à son frère sa caressante tendresse, à tous son clair et luisant sourire.[1]

Heureuse de rendre heureux quiconque s'approchait d'elle, elle semblait la femme légendaire des poètes, descendue sur la terre pour la séduction de l'humanité, et les esprits les plus rébarbatifs la proclamaient « une pâte humaine de perfection ».[2]

Demandant pardon à une femme de chambre des accès d'humeur de sa nerveuse nature, généreuse de son argent qu'elle semait aux vents du ciel, elle était prodigue, de même, avec orgueil, de la beauté de sa chair. Devant les

[1] Corres. imp., 21.633 ; Peyrusse, p. 261 ; Lettre de Madame Mère a Lucien, citée par Larrey, II, p. 86 ; Pons de l'H., p. 353.

[2] Pons de l'H., p. 242.

sculpteurs sa tunique glissait le long d'elle, sans honte, comme celle des courtisanes antiques, et les médailles, frappées en son honneur à la Monnaie de Paris, la symbolisaient sous la figure des trois Grâces, triplement nue, encerclée dans cette inscription : « PAULINE, SŒUR D'AUGUSTE, NOTRE BELLE REINE ». Elle était la douce, mais capricieuse Astarté, qui irrite ou calme tous les désirs, qui engendre et console tous les chagrins.

Son affection pour l'Empereur, qu'elle baisait publiquement sur la bouche selon l'usage de Corse, était sans bornes.[1] Reconnaissante de ce qu'elle lui devait, elle se prêtait avec obéissance à ses moindres caprices, aux plus puérils souvent, et ne songeait point à se plaindre. « S'il avait eu l'habitude de me battre, expliquait-elle, résignée à supporter les coups, j'aurais dit : Il me fait mal, mais laissons-le faire, puisque cela lui est agréable. »[2] Elle était une ambassadrice précieuse, et venait, disait-on, de réconcilier son frère avec Murat.[3]

Le retour de Pauline et le plaisir d'admirer de près cette illustre beauté consolèrent les Elbois de l'absence de Marie-Louise, dont Pauline prit, au premier étage des Mulini, l'appartement devenu inutile.[4]

Elle dut se plier ici à une tenue de mœurs plus serrée, qui convenait à la dignité d'une Cour d'exil, à un intérieur familial sur lequel le malheur avait passé.

Les soirées, auxquelles présidait Madame Mère, qui, durant

[1] C'est encore ainsi qu'en Corse les filles embrassent leur père, sans que cet usage établi scandalise personne.

[2] PONS DE L'H., p. 238.

[3] CORRES. IMP., 21.633 ; PONS DE L'H., p. 376 ; F. DE CHABOULON, I, p. 128.

[4] CORRES. IMP., 21.633 ; PONS DE L'H., p. 137 et 239.

le jour, s'occupait à des ouvrages de tapisserie, entourée de ses pelotons de laine et des portraits de ses enfants, qu'elle rangeait devant elle sur un guéridon, étaient remplies aux Mulini par des parties d'échecs, de cartes, ou de dominos. L'Empereur avait pour partenaires ordinaires le maréchal Bertrand ou Madame Mère, avec laquelle il échangeait de fréquentes prises de tabac. Parfois les intimes étaient admis au jeu, dont la mise n'était jamais considérable, un ou deux napoléons.[1]

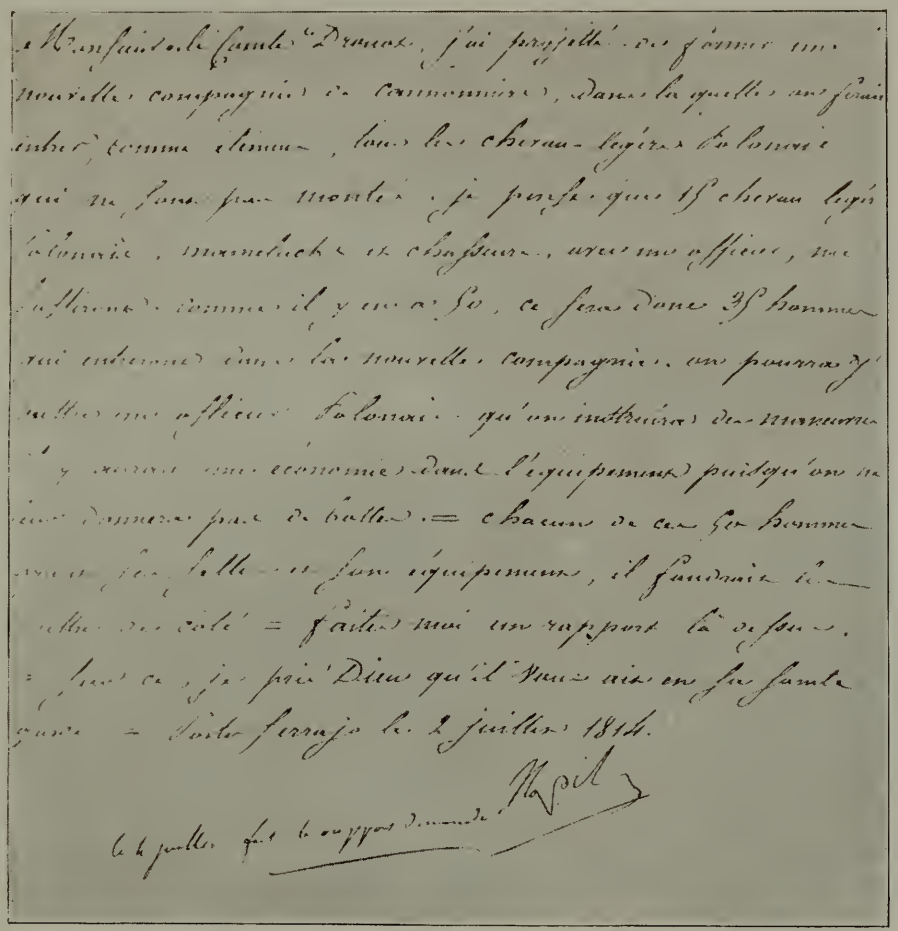
L'Empereur ne prétendait point perdre. C'était en lui du fatalisme. Perdre au jeu, bataille perdue, cela se tenait. Mauvais présage. Alors il trichait. Personne n'osait se plaindre. Seule, Madame Mère qui ne dédaignait point de recueillir son gain, et qui le voyait s'échapper, se remuait sur sa chaise, en se pinçant les lèvres. L'Empereur, qu'elle amusait, trichait de plus en plus ostensiblement, si bien qu'en dépit de l'étiquette, elle s'écriait, avec cet accent comique dont elle n'avait pu se défaire : « Napoleone ! vous vous trompez, je vous assoure. » L'Empereur passait la main sur la table, brouillait les cartes, ramassait l'argent, et rentrait dans sa chambre. Le lendemain, il faisait rendre l'argent aux volés. Madame Mère, assuraient les méchantes langues, n'était pas remboursée, et, si elle réclamait : « Bah ! ma mère, lui répondait-il, vous êtes plus riche que moi. »[2]

D'ordinaire l'Empereur se retirait à neuf heures.[3] A l'in-

[1] Peyrusse, p. 239; Campbell, p. 89; Pons de l'H., p. 191 et 207.

[2] Elle avait eu la prudence d'économiser, durant les années de prospérité de son fils, une assez grosse fortune, qu'à plusieurs reprises elle mit à sa disposition, aux heures de détresse. Cette fortune était, quand elle mourut, de trois millions environ. (Larrey, II, p. 495.)

[3] Nous avons vu (p. 117) qu'il se levait avant le jour.



1. FAC-SIMILÉ D'UN ORDRE DE NAPOLÉON, AVEC SA SIGNATURE. (Réduction.)
2. MÉDAILLE DE PAULINE BORGHÈSE. (Face et revers.)

stant où la pendule sonnait, il se levait, s'approchait du piano, et battait sur les touches, avec son index, les notes suivantes :

ut, ut, sol, sol, la, la, sol, fa, fa, mi, mi, ré, ré, ut.

Ce concert terminé, il saluait et disparaissait.

Certains soirs, il secouait la léthargie de ces réunions et se mettait à parler d'un fait de son histoire, d'une bataille livrée, de la campagne de France. Il exposait pourquoi il avait été vaincu, à la suite de quelles fautes et de quelles erreurs. Il faisait revivre les événements, il s'animait, s'entraînait, en appelait au jugement des siècles à venir, et concluait : « C'était écrit ! » Pendant qu'il parlait, chacun frissonnait. Campbell croyait le revoir sur les champs de bataille, distribuant ses ordres à ses généraux, poussant ses soldats et remettant en jeu la victoire, ou, réunissant à Boulogne ses vaisseaux, réussir à traverser le détroit et envahir l'Angleterre. Parfois l'Empereur paraissait vouloir discuter, mais si quelqu'un le contredisait, il s'emportait, et allait tout de suite aux paroles blessantes. Un silence général s'établissait alors, au milieu duquel il se calmait peu à peu, et, avant de se retirer, il tendait la main à celui qu'il avait querellé, en disant : « Nous avons fait comme les amoureux ; nous nous sommes fâchés. Mais les amoureux se raccommodent et s'en aiment davantage. Bonne nuit ! et sans rancune. » Les uns acceptaient cette réparation des dures paroles qu'il leur avait dites ; d'autres lui pardonnaient moins, et en gardaient un secret ressentiment.[1]

En dehors de ces éclats passagers, les soirs se suivaient

[1] Campbell, p. 67, 77 et 159; Pons de l'H , p. 59, 128 et 192.

glacials et monotones. Pauline vint les dérider et, malgré les restrictions impériales, faire rejaillir sur eux sa belle joie de vivre. Comme toutes les natures nerveuses, elle passait, en santé, d'un extrême à l'autre, s'abattant et se relevant aussi vite, portée un jour sur un fauteuil, debout le lendemain, et se brisant de plaisir jusqu'à ce qu'elle tombât. Un bal fut, à l'occasion de son retour, donné par l'Empereur, pendant lequel la musique de la Garde joua *La Marseillaise,* et, comme Pauline aimait follement la danse, d'autres réceptions suivirent.

L'Empereur exigea qu'elle évitât de s'y consteller de pierreries et de diamants, afin que les dames de la bourgeoisie elboise ne parussent point trop piteuses à côté d'elle. Le peu dont elle se para fut suffisant pour éblouir les regards.[1] Elle organisa des comédies de société, qui furent représentées dans cette grande salle du rez-de-chaussée des Mulini, coupée en deux par une cloison pliante, et destinée à servir de salle de spectacle, de salle de billard, et de salle à manger. Les officiers et sous-officiers de bonne volonté, choisis parmi les plus facétieux, fournirent les acteurs. Pauline qui aimait à s'entourer de jolies femmes, et qui en comptait plusieurs parmi ses dames de compagnie, trouva en elles des actrices. Elle joua elle-même. Ce fut le Théâtre du Palais. On y monta, entre autres pièces, *Les Fausses Infidélités* et *Les Folies Amoureuses,* et les rires sonores de la Princesse Borghèse, entraînant les autres, s'égrenèrent dans la triste demeure.[2]

Alors, par esprit d'imitation, Porto-Ferraio voulut avoir

[1] Labadie, p. 54; Pons de l'H., p. 262; Laborde, p. 41.

[2] Monier, p. 56; Pons de l'H., p. 239; Corres. imp., 21.578; Registre de l'I. d'E., n. 27 et 113.

son théâtre. Une pétition fut adressée au Souverain, le priant de doter sa capitale d'un édifice à cet usage. L'Empereur, qui ne se souciait pas de grever ses finances, donna une ancienne église, désaffectée, et qui était utilisée comme magasin militaire. Pour payer ce que coûterait la transformation de cette église, le théâtre fut mis en actions. Les plus riches familles de Porto-Ferraio achetèrent les loges, qui furent jalousement disputées, et dont les acquéreurs devinrent propriétaires à vie. « Il n'y en eut pas pour tous ceux qui en voulurent. » Les membres de la Société prirent le nom d'Académiciens, avec cette devise : « A NOI LA SORTE ! (A NOUS LA FAVEUR DU SORT !) » Maçons, charpentiers, menuisiers, décorateurs, serruriers, s'attelèrent à l'œuvre, afin que le monument fût terminé dans les premiers jours de 1815.[1]

L'Empereur, absorbé par la situation politique, ne tarda pas à abandonner à Pauline la surintendance de tous ces plaisirs.

Le Congrès de Vienne s'était ouvert, le 1er Novembre. Talleyrand n'avait pas attendu qu'il siégeât, pour entreprendre, individuellement, chacun de ses membres, sur une mesure qu'il estimait urgente entre toutes, l'enlèvement de l'Empereur et sa déportation en un lieu plus sûr que l'île d'Elbe.

L'idée était dans l'air. Talleyrand rendit service en la formulant. Il y avait, pour des étrangers, quelque pudeur à l'émettre. Venant d'un Français, il était naturel que l'on

[1] PONS DE L'H., p. 244.

s'y ralliât. Talleyrand proposa les Açores, dans l'Atlantique. « C'est, disait-il, à cinq cents lieues d'aucune terre. Les Portugais, possesseurs de ces îles, pourraient être amenés à se prêter à cet arrangement. » Il fut aussi question des Antilles américaines, de Sainte-Lucie ou de la Trinité, de Sainte-Marguerite, ou, mieux encore, de Sainte-Hélène. La moins salubre de ces îles serait la meilleure, celle dont le climat meurtrier aurait le plus de chances de délivrer les peuples de l'hôte qu'on lui enverrait.[1]

Les avis en parvinrent à l'île d'Elbe par des lettres, par des visiteurs d'occasion, et par des messagers secrets que reçut l'Empereur. Il affecta de n'y pas croire. A ceux qui lui demandaient avec émotion si la nouvelle était vraie, il répondait: « L'Europe ne le fera pas. Au point de vue de l'Angleterre, Sainte-Hélène surtout est impossible. J'y serais trop près des Indes. D'ailleurs nous pouvons nous défendre ici pendant deux ans. » Le danger qui résulterait, pour l'Angleterre et pour les Indes, de sa réclusion dans un cabanon de Sainte-Hélène ne paraissait pas évident, et c'était une de ces phrases qui lui servaient à fermer la bouche à ses interlocuteurs quand il ne savait que répondre. Peut-être doutait-il, lorsque, dans les premiers jours de Décembre, un inconnu débarqua, qui fut mystérieusement introduit près de lui. Ils causèrent ensemble, une heure ou deux, et l'in-

[1] Corresp. de Tall. et de Louis XVIII, 13 et 21 Oct., et 7 Déc. 1814. — La Prusse et l'Angleterre approuvaient avec chaleur ; l'Autriche faisait des objections; le czar ne disait rien. Louis XVIII trouvait l'idée « excellente », mais des scrupules de conscience gâtaient sa satisfaction : « Entre nous, répondait-il à Talleyrand, je dépasserai les stipulations du Traité de Fontainebleau si le projet est mis à exécution. »

Sao Miguel, la plus proche des Açores, est à 360 lieues de Lisbonne.

connu, regagnant son bord, remit à la voile. « De ce jour, dit Peyrusse, le caractère de Sa Majesté s'était modifié. Sa parole était brève, son humeur visible. L'arrivée de ce personnage, et ce changement moral, donnaient aux suppositions en cours une consistance alarmante. » [1]

L'Empereur se plaignit à Campbell, avec véhémence, de la perfidie qui se préparait. Mais il avait bien perdu ses dernières illusions sur le rôle que Campbell jouait à l'île d'Elbe, et l'espoir qu'en échange de son espionnage, qu'il supportait, il en pourrait tirer, dans des circonstances vraiment graves, le moindre secours. Les rapports s'étaient aigris. Campbell avait essayé de débaucher, l'un après l'autre, tous les serviteurs de l'Empereur, Bertrand, Drouot, l'incorruptible Pons lui-même, qu'il avait engagé à rentrer en France, promettant d'entremettre ses bons offices et ceux du Gouvernement anglais pour lui obtenir une place.[2] Aux grenadiers de la Garde il conseillait de déserter. De faux mécontents, pris parmi ces derniers, lui furent envoyés, et il tomba dans le piège. [3] L'Empereur avait été vite instruit que ses allées et venues entre l'île et le continent, ses absences, sous prétexte de repos, de santé, de visites aux beautés artistiques de l'Italie et de distractions galantes à Lucques et à Florence, n'avaient d'autre but que de resserrer toutes les organisations et toutes les ententes hostiles qui l'entouraient. Alors, craignant que le mal certain accompli

[1] Pons de l'H., p. 371 ; Peyrusse, p. 262 ; Campbell, p. 172 et 209.

[2] Pons, que ces avances « firent frémir », les repoussa sans doute avec sa rudesse habituelle, car, sur la liste des personnes parties avec l'Empereur, dressée par Campbell après le 26 Février 1815, il qualifie Pons : « Homme violent, intrigant, un mauvais drôle. » (Campbell, p. 382, éd. anglaise.)

[3] Ile d'Elbe et Cent Jours, p. 27 ; Pons de l'H., 152.

par Campbell ne fût supérieur au bien qu'il en attendait, il avait tenté de s'en débarrasser, de le pousser dehors peu à peu. Barrière de l'étiquette, froideur, attente dans l'antichambre, impolitesses ingénieuses, rares audiences, exclusion systématique des réceptions aux Mulini, même lorsque d'autres Anglais, de passage dans l'île, y étaient priés, rien ne fut épargné, sous des apparences toujours aimables, pour lui faire comprendre que sa présence avait cessé de plaire, pour le blesser dans sa dignité personnelle et le contraindre à s'en aller. [1]

Campbell comprit, mais ne broncha pas, « résolu de continuer à sacrifier ses sentiments au devoir qui lui incombait » et espérant que le Congrès de Vienne, en statuant, d'une façon ou d'une autre, sur le sort définitif de Napoléon, le libérerait des insultes qu'il subissait. Chaque fois qu'il avait été question de supprimer le navire de guerre anglais en station à l'île d'Elbe, il s'y était opposé, et avait obtenu gain de cause, en remontrant que c'était, lui présent ou absent, la seule garantie efficace contre une évasion de l'Empereur.

A l'Undaunted, venu de Fréjus, avaient succédé la frégate Curaçoa, le brick Swallow (l'Hirondelle), puis la corvette Partridge (la Perdrix), dont Campbell présenta le capitaine (capitaine Adye) aux Mulini, le 5 Décembre. [2] Car, officiellement, c'était aussi pour être agréable à l'Empereur que l'Angleterre entretenait un bâtiment à Porto-Ferraio.

[1] Campbell, p. 113, 114, 135, 168, 202 et 205; Corres imp., 21.608 et 21.642; Pons de l'H., p. 212.

[2] Campbell, p. 85, 89, 99, 193, 197, 199.

Cet enlèvement, dont l'imagination s'exagérait l'imminence et le danger, comment et par qui s'accomplirait-il ? Se trouverait-il une puissance européenne pour l'oser ?

Ne serait-ce pas plutôt les Barbaresques qui se chargeraient de l'entreprise, ces Barbaresques dont on voyait les navires légers, sur lesquels flottait l'étendard du Prophète, rôder sans cesse autour de l'île ? Les forbans n'avaient-ils pas médité de capturer l'Empereur pendant la traversée de Fréjus à l'île d'Elbe, afin de l'amener, la corde au cou, au Dey d'Alger, dont l'orgueil eût été grand d'envoyer un chrétien de cette importance ramer sur ses galères ou ratisser ses jardins ? N'avaient-ils pas, aux mois de Juin et de Juillet, empêché Madame Mère de s'embarquer à Ostie, et ne fallait-il pas, pour protéger les bateaux de commerce et les caboteurs elbois, leur faire donner la chasse par l'INCONSTANT, que l'on garnissait, en l'occurrence, d'une cinquantaine de soldats n'ayant pas le mal de mer ?[1]

A la vérité, l'Empereur les avait trouvés à propos, lors de la signature du Traité de Fontainebleau, pour exiger que l'île d'Elbe lui fût livrée avec ses canons, ses munitions de guerre et ses forts, que le Gouvernement français prétendait désarmer. Mais si, cependant, ces histoires de brigands étaient réelles ? S'ils allaient fondre sur lui, durant une de

[1] REGISTRE DE L'I. D'E., n. 43 ; CORRES. IMP., 21.598 et 21.632 ; PONS DE L'H., p. 311 ; CAMPBELL, p. 16, 18, 149 ; LETTRE A Mme D'ARBOUVILLE. (ARCHIVES ÉTRANGÈRES.)

ses promenades au bord de la mer, l'enlever dans un de ses voyages à la Pianosa, ou le cueillir aux Mulini, en escaladant la falaise, à la faveur de quelque nuit sans lune?

Un événement imprévu avait paru réhabiliter ces coquins. Un chebec tunisien avait mouillé à Porto-Longone, se plaçant de lui-même sous le canon de la citadelle, et son reis, ou capitaine, vêtu en cérémonie et coiffé de son plus magnifique turban, s'était enquis, avec deux renégats pour interprètes « si le grand Dieu de la terre était là », afin qu'il se prosternât devant lui. Et il avait aussitôt acheté un drapeau elbois, qu'il paya sans marchander, et qu'il hissa à son antenne, le saluant de trois salves d'artillerie. L'officier du port fit avertir l'Empereur, qui était dans la citadelle. Il fut répondu au Barbaresque que le règlement sanitaire, imposé à tous les bâtiments du Levant, lui interdisait d'approcher de Sa Majesté, mais que l'Empereur sortirait tout à l'heure, pour se promener, et qu'alors il pourrait le voir de loin. L'on se méfiait de quelque sournoiserie de sa part.

L'Empereur, étant sorti avec son escorte, s'arrêta et salua amicalement, de la main, le reis qui se prosterna, les bras croisés sur sa poitrine. Avant qu'il se rembarquât, les assistants, qui étaient accourus fort nombreux, lui demandèrent ce qu'il pensait du héros qu'il avait eu le bonheur de contempler, et il répondit: « Ses yeux reflètent comme le cristal. » On lui demanda encore s'il n'avait point l'intention de lui faire la guerre. Il répondit: « Je ne fais pas la guerre à Dieu. » Et il ajouta: « Ce ne sont pas les petits qui trahissent, mais les grands. » L'Empereur lui expédia à son bateau quelques victuailles et divers cadeaux, et le Barbaresque se retira, en souhaitant le bon-

soir à tout le monde, avec de multiples : « Addio ! Addio, moussiou ! »[1]

L'Empereur aurait désiré « qu'on lui arrachât d'autres paroles », car sa démarche pouvait être toute personnelle, et un autre, plus gros seigneur que lui, penser et agir différemment, ainsi que sa dernière phrase le laissait craindre. Les trois régences de Tunis, d'Alger et de Tripoli n'étaient point d'ailleurs solidaires l'une de l'autre, et cette visite, en somme, ne prouvait rien. L'Empereur en profita cependant pour rassurer son entourage : « Voilà une épine de moins dans le pied », dit-il avec contentement. Mais il continua à se précautionner.[2]

Lorsque la visite du reis fut connue à Gênes, à Livourne, à Piombino, à Civita-Vecchia et à Naples, les navires marchands de ces ports sollicitèrent de l'Empereur la permission de se couvrir du pavillon elbois, et la renommée du souverain de l'île d'Elbe s'en accrut.

Le plus amusant de l'aventure fut que Campbell, instruit de cet incident, se mit dans le cerveau que ces mêmes pirates barbaresques, accusés à l'île d'Elbe d'être à la solde du Congrès de Vienne ou de Louis XVIII, étaient de connivence avec Napoléon, qu'ils lui apportaient des messages secrets, et transmettaient les siens à Gênes, en Corse, et à Naples, pour Murat ; ils lui permettaient de communiquer avec des conspirateurs ignorés, et l'île de Pianosa servait de lieu de rendez-vous. Il prescrivit à ses agents de l'île d'Elbe une enquête « sur la nature et l'étendue de l'intelligence qui existait entre les Barbaresques et l'Empereur » et, comme il

[1] Campbell, p. 173; Pons de l'H , p. 312; Laborde, p. 42; Chautard, p. 88 ; Marchand d'Huiles, p. 140.

[2] Registre de l'I. d'E., n. 137.

ne réussissait pas à tirer au clair ses soupçons, il vint à Livourne, interroger le consul de France, Mariotti, et sa police. Mariotti était aussi inquiet que lui ; il se préparait à écrire à Talleyrand que « les Tunisiens étaient très bien reçus à Porto-Ferraio, et qu'au moyen de cet asile, un de ces Barbaresques maintenait une croisière qui faisait trembler toute la côte. » Campbell poursuit jusqu'à Florence, afin d'entretenir le Gouverneur autrichien. Il rencontre dans cette ville le baron Hyde de Neuville, arrivé de Paris, en mission secrète, pour recueillir des renseignements précis sur Bonaparte et sur ses agissements dans son île. La conversation qu'eurent les deux hommes accrut leurs peurs mutuelles, et ils conclurent à la possibilité d'un complot, d'après lequel les Barbaresques transporteraient l'Empereur à Toulon, où une trahison lui livrerait la flotte de la Méditerranée, l'arsenal et la place. Hyde de Neuville s'en retourna à Paris, annoncer au Roi cette effroyable découverte.[1]

Les Barbaresques avaient bon dos.

Quel que fût le mode d'exécution adopté pour enlever l'Empereur, il était certain que l'entreprise serait malaisée, et la défense désespérée. Il en avait prévenu Campbell, afin qu'il le répétât à qui de droit.[2]

[1] Campbell, p. 174 et 176 ; Lettre de Mariotti a Talleyrand, du 15 Novem. 1814 (Correspondance de Talleyrand, p. 172); Hyde de Neuville, II, chap. I.

[2] Campbell, p. 209; Fleury de Chaboulou, I, p. 106.

Un moyen plus pratique de se débarrasser de lui était l'assassinat.

Déjà, lors de son séjour à Marciana « des voix amies lui avaient conseillé de ne pas s'isoler sous les châtaigniers touffus » et, plus d'une fois, durant ses rêveries du Monte Giove, il avait regardé machinalement autour de lui si quelque fusil braqué n'allait pas surgir d'un taillis. Comme il aurait fallu là, pour le garder, qu'un détachement de soldats le suivît partout, l'arme au bras, il avait préféré être libre de ses pas et de sa pensée, et risquer le coup de feu.[1] Mais, dès son retour à Porto-Longone, les vagues rumeurs qui circulaient, d'un attentat, avaient pris forme, et l'Empereur désormais ne sortit plus seul : « Toute ma cavalerie, Polonais, chasseurs, mamelucks, sera sous les ordres de mon premier officier d'ordonnance. Il m'accompagnera constamment à cheval, et il lui sera donné un cheval de mon écurie, avec deux pistolets ; il commandera mes escortes et prendra les mesures de sûreté convenables ; il se concertera avec le commandant de gendarmerie pour le placement des gendarmes sur mon passage. Il y aura tous les jours, pour suivre ma voiture, cinq hommes de service, à cheval, avec leurs carabines et leurs pistolets chargés. »[2]

Les avertissements étaient nombreux, nombreux les « sicaires » qui, assurait-on, aiguisaient dans l'ombre leurs poignards, et avaient fait vœu de purger le monde du monstre qui respirait encore.

Avertissement de l'ex-roi Joseph, qui, retiré en Suisse, à Prangins, reçoit avis, par Mme de Staël, que deux hommes,

[1] Pons de l'H., p. 211.

[2] Registre de l'I. d'E., n. 73.

soldés par les royalistes de France, sont sur le point de se rendre à l'île d'Elbe, afin d'assassiner l'Empereur. Mme de Staël, dans un noble oubli des injures passées, et Talma, qui déjeunait avec Joseph lorsque la lettre est arrivée, s'étaient offerts pour partir en personne à Porto-Ferraio, tellement il était urgent de conjurer le péril, d'en prévenir celui qu'il menaçait. Un ancien serviteur de la famille se chargea de cette mission.[1] Avertissement d'un visiteur prussien qui, admis à présenter ses respects à l'Empereur, lui annonce que la Société allemande des Vertueux, après avoir contribué à sa chute, s'occupe maintenant de le faire tuer, et que, « dans ce but, elle expédiera dans l'île trois sicaires bien déguisés ». La bienveillance de ce Prussien paraît suspecte. N'est-il point membre de cette Société, et ne serait-il pas un des trois assassins ? Jusqu'à son départ de l'île, la police prend des mesures de sûreté exceptionnelles.[2] A Rome, ce sont des moines fanatiques, qui méditent, dans leur couvent, le même forfait, et, tout près de l'île d'Elbe, c'est Bruslart, Gouverneur de la Corse, dont les instructions officielles portent « de se défaire à tout prix de Buonaparte ». On lui adresse les meurtriers, et il les fait passer à l'île d'Elbe.[3]

La vindicte publique se compliquait avec Bruslart d'une rancune personnelle qui remontait à l'époque du Consulat.

[1] Mémoires de Joseph, X, p. 209 et 315.

[2] Marchand d'H., p. 145.

[3] Ile d'Elbe et Cent Jours, p. 26; Fleury de Chaboulon, I, p. 111; Pons de l'H., p. 160; Laborde, p. 43; Lettre du Comte de C. au Comte d'Artois, dans Miscellanea Napoleonica, II, p. 160: « Il faut, pour le bien public, que le monstre n'existe plus, et je crois qu'on peut en venir à bout. »

1. PORTO-FERRAIO ET SON GOLFE VUS DES JARDINS DE SAN MARTINO.
2. LA MAISON DE SAN MARTINO EN SON ÉTAT ACTUEL.

d'un malentendu qui avait coûté la vie à l'un de ses amis, ancien émigré comme lui, fusillé malgré un pardon promis, et dont le sang depuis ce temps criait vengeance.

Une nuit, la sentinelle découvre, dans les taillis de San Martino, un individu à mine patibulaire. Il est arrêté, fouillé. Ses papiers ne sont pas en règle et il a sur lui un poignard. Nul doute qu'il ne soit un émissaire de Bruslart. On rétablit son identité. C'est un Corse coupable de plusieurs crimes. Une barque l'aura amené, et déposé en un coin désert du rivage. L'arrestation s'est ébruitée et chacun s'attend à ce que l'homme soit livré à la justice, ou passé par les armes, sans procès. Mais il nie, et il n'y a contre lui que des preuves morales, c'est-à-dire point de preuves. L'Empereur craignit, s'il l'exécutait « pour l'exemple », comme on le lui conseillait, d'être accusé d'assassinat, ce qui serait un prétexte à représailles. Il ordonna qu'on le rembarquât, et qu'on le rejetât en Corse.

Les imaginations alarmées s'abandonnent aux conceptions les plus romanesques. Aujourd'hui c'est le maréchal Soult qui a envoyé une note confidentielle à l'Empereur, pour le mettre en garde contre un officier supérieur, nommément désigné, qui, depuis le rétablissement des Bourbons, déverse sur lui des torrents d'injures. Le lendemain c'est un triple avis « de trois endroits différents, et de personnes sûres, qu'un Juif borgne, vendeur de livres à Leipsig, a consenti, moyennant une somme considérable, à venir frapper l'Empereur en lui offrant sa marchandise ». L'assassin eut-il vent que son signalement était donné dans tous les ports de l'île, ou n'avait-il jamais existé ? On ne sait. Mais, à partir de ce moment, aucun borgne n'est plus toléré dans l'île. Le vieux colonel Tavelle, celui qui a eu ses épaulettes par er-

reur, et qui tient à les mériter, entre en fureur dès qu'il en aperçoit un. Il a été placé en faction à Rio Marina. Le maire de Rio Montagne avait un passé déplorable, et, de plus, était borgne. L'ayant rencontré à Rio Marina, le colonel l'accoste, furibond : « Que faites-vous ici, signor? Ce n'est pas votre place, et je vous ordonne de vous retirer. » Le maire proteste. Il est citoyen, maire, chambellan de Sa Majesté! Tavelle ne veut rien entendre : « Vous êtes marqué, dit-il, comme le fils maudit de ceux qui vendirent Notre-Seigneur, comme celui qui veut tuer l'Empereur. C'est un mauvais signe. » Le maire de Rio Montagne fut obligé de se retirer, quoiqu'il eût appelé le maire de Rio Marina à son secours. « Je l'aurais traité, racontait ensuite le brave colonel, à l'instar du Juif, ni plus ni moins. » Pour un peu, il eût apporté son lit au bord de la mer, afin de pouvoir, en dormant, surveiller l'horizon.[1]

Chacun dans l'armée lui ressemble et ne voit que fantômes ensanglantés. Les sabres qui entourent l'Empereur s'exaspèrent de cette perpétuelle menace, de ce danger inconnu et insaisissable. Cambronne est enragé. Le dogue montre ses crocs, et hurle après les chausses de tous ceux qu'il soupçonne. Il soupçonne tout le monde.

Un vaisseau de guerre napolitain se présente en rade de Porto-Ferraio, arbore le pavillon elbois, salue des vingt et un coups de canon réglementaires, et lance trois hourras de « Vive l'Empereur Napoléon! » Le canot se détache du bord, monté par l'état-major du navire. Le commandant, un contre-amiral, demande la permission de descendre à terre, et s'il peut aller aux Mulini, faire agréer ses hommages à

[1] Pons de l'H., p. 164, 165 et 180.

l'Empereur. Cambronne accourt. A la vue de l'uniforme napolitain et des sujets du roi Murat, de Murat qui a trahi, et qui est capable d'un nouveau guet-apens, son sang ne fait qu'un tour. Tandis que le commandant répète sa requête avec urbanité, il commence à le traiter, lui et ses officiers, de bandits et de scélérats, qu'il va faire fusiller s'ils ne déguerpissent au plus vite. Il ordonne aux soldats du port de charger leurs armes, et aurait ouvert le feu si le canot n'avait promptement poussé au large. Ce fut un coup de théâtre. Le commandant, croyant que la forteresse allait tirer sur lui, amène la bannière elboise, oriente ses voiles, et, en un clin d'œil, cingle vers la pleine mer. Toute la ville en fut ébaubie.[1]

Pas un arrivant n'échappe à son regard. Un jour, tandis qu'il passe la Garde en revue, il distingue, dans la foule des curieux, un étranger dont l'attention particulière, et une sorte d'émotion empreinte sur son visage, ne lui disent rien qui vaille. Il fonce sur l'étranger, et, d'une voix de tonnerre, lui demande qui il est et ce qu'il veut. Celui qu'il interpelle est saisi de terreur. Il en perd la faculté de parler, et balbutie d'incompréhensibles explications. Plus il se trouble, plus s'accroît la suspicion de Cambronne. Le populaire s'amasse autour d'eux. L'étranger finit par obtenir d'être conduit à Bertrand, entre deux soldats, et le Grand Maréchal le reconnaît pour un ancien commissaire à la Guerre, qu'il a eu sous ses ordres. C'est un bon Français, dévoué à l'Empereur, et qui, révoqué par la réaction bourbonnienne, est venu quérir un emploi à l'île d'Elbe. Bertrand lui fit excuse, et l'assura de sa protection. Cela ne le guérit point de la peur qu'il avait eue et il quitta l'île par le premier navire.[2]

[1] Pons de l'H., p. 167.

[2] Fleury de Chaboulou, p. 103; Pons de l'H., p. 170.

Enfin un ex-Chouan, qui se rendait en Corse prendre du service près de Bruslart, avec une grosse cocarde blanche à son chapeau et un habit brodé d'une avalanche de fleurs de lys, ayant été obligé, par les vents contraires, de s'abriter à Porto-Ferraio, souleva, en osant se promener dans la ville ainsi affublé, un tel scandale, qu'il fallut que Drouot lui donnât un officier pour le garder. Toute la garnison voulait le souffleter et le provoquer en duel. Chaque matin, le vieux Vendéen voyait la Garde défiler à la parade, aux sons de *La Marseillaise,* et il disait à l'officier qui l'accompagnait : « Vous êtes donc ici en 93 ? Porto-Ferraio est une ville terrible. » Il se rembarqua dès que les vents le lui permirent, et promit de ne plus revenir. [1]

L'Empereur, quand il apprenait ces incidents, dont quelques-uns, comme l'algarade au vaisseau napolitain, mettaient les torts de son côté, feignait de se fâcher. Mais il ne pouvait en vouloir sérieusement à ces dévouements farouches qui veillaient sur lui.

Ce n'était pas cela seulement qui le sauvait.

Plus que son budget de la guerre, plus que les canons de ses forts et que l'amour héroïque de ses derniers fidèles, l'annonce de sa décrépitude morale, de l'affaissement prématuré de ce fier génie, suspendait, momentanément du moins, la haine hâtive de ses ennemis.

[1] Ile d'Elbe et Cent Jours, p. 25 ; Pons de l'H , p. 159 et 375.

Était-ce le résultat de la chute immense qu'il avait faite? Était-ce l'usure d'un cerveau trop longtemps surmené? Était-ce le tourment de toutes ces rumeurs d'enlèvement et d'assassinat? Était-ce encore cette cruelle séparation d'avec sa femme et son enfant, et leur disparition désormais sans terme? Toujours est-il que plus d'un fait, observé avec soin, trahissait la dépression générale qu'il subissait, le rétrécissement de son intelligence et de son esprit, sa décadence en un mot.

Sans parler ni de cette Cour ridicule qu'il s'était constituée, ni de cette parodie de Gouvernement dans l'enfantillage duquel cet ancien Roi des Rois semblait maintenant se complaire, inscrivant sans rire en tête de ses décrets : « *Napoléon, Empereur, Souverain de l'île d'Elbe, ordonne ce qui suit...* »[1]; ni de ce lieutenant de vaisseau Taillade qui ne pouvait mettre le pied sur un navire sans expectorer son repas, et qu'il avait promu amiral de sa flotte ; ni de ce joujou d'armée, dont les marches et contre-marches à travers l'île où elle était prisonnière ressemblaient aux pirouettes d'un cheval de cirque dans un manège ; ni de ce médecin qui semblait échappé d'une comédie de Molière, ni de ce chambellan borgne, ni de tous ces hauts dignitaires qui n'avaient jamais pu entrer dans une paire de gants leurs mains calleuses ; ni de cette habitude de quitter, tous les soirs, la société, à neuf heures sonnantes, pour s'en aller coucher comme un enfant, en tapant avec un doigt, sur le piano, les quatorze notes qui annonçaient son départ ; ni de cette manie de tricher au jeu,

[1] Décrets de nomination de Cambronne au Commandement militaire de Porto-Ferraio, du capitaine Combes comme Capitaine de la Garde, du sieur Catalani comme Lieutenant de port, à Porto-Longone. (Peyrusse (*Appendice*), pièces 20, 28, 34.)

de ne pas vouloir perdre, alors qu'il perdait, et de se sauver en emportant l'argent des autres, il y avait bien pis, et bien autrement étrange.

C'était d'abord sa bizarre et répulsive horreur pour le noir (que ses intimes lui avaient toujours connue, sans en pénétrer la cause), qui s'irritait de plus en plus. La Princesse Paule s'étant montrée au bal dans une robe de velours noir, qu'elle avait eu soin cependant de couvrir de bouffants roses, car la couleur rose était chère à l'Empereur, il lui avait, sitôt qu'elle parut, signifié l'ordre, en public, de faire demi-tour, et de revêtir un autre costume. Une autre fois, s'étant trouvé, à dîner, à côté de la femme d'un fonctionnaire, qui, ignorant cette faiblesse mentale, était venue habillée de deuil, l'Empereur était, à l'aspect de ces vêtements noirs, « soudain devenu sombre, sans se dérider un moment pendant la durée du repas. Ce n'était pas de la mauvaise humeur. C'était une pensée douloureuse qui l'oppressait. » Il avait dû, assurait Drouot, « s'imposer un grand effort pour demeurer près de cette dame, une heure entière ».[1]

Cette horreur du noir se doublait de l'horreur du blanc. « Pauline ayant reçu de Paris une robe blanche, l'Empereur lui avait dit, lorsqu'elle était entrée dans le salon : « Ah, madame ! Vous voilà habillée à la victime ! » Ce qui avait, cette fois encore, obligé la Princesse à rentrer chez elle et à se vêtir différemment. »[2]

« Son esprit troublé avait perdu, disait Campbell, toute

[1] Pons de l'H., p. 260 et 261 ; Campbell, p. 110.

[2] Les robes dites « à la victime », ainsi que la coiffure de ce nom, inventée par Duplan, coiffeur de Talma, avaient été à la mode après Thermidor. La coiffure, relevée à la nuque, et la robe, simple et tombante, rappelaient la tenue des condamnées à la guillotine.

habitude de travail et d'étude sédentaire. L'Empereur a quatre résidences, et son unique occupation consiste à y faire des changements et des améliorations. Mais les agitations et les incertitudes de son esprit ne lui permettent pas d'y porter le même intérêt quand a disparu le charme de la nouveauté. Il tombe alors dans un état d'inactivité complète. »[1] Pendant une de ces périodes de dépression, on l'avait vu « habillé en colonel de la Garde Nationale, s'asseoir au fond d'un fossé, avec de l'eau jusqu'à mi-corps ». Après ce bain, il était remonté à cheval, tout mouillé, et s'était ensuite promené en barque. Au bout de quelques heures, il avait dit: « Je vais revenir au palais, afin de me changer, car je sens aux pieds un peu d'humidité. »[2] Puis c'étaient des accès de rage folle, pour les motifs les plus futiles. Pauline, dans un de ses voyages à Livourne, était entrée chez le libraire chargé de relier les livres de l'Empereur. Trouvant les reliures déplaisantes, elle avait pris sur elle de les faire modifier. Lorsque les livres arrivèrent à Porto-Ferraio, l'Empereur fut saisi d'une telle colère, qu'il avait appelé les soldats du corps de garde et leur avait ordonné de lacérer le maroquin à coups de baïonnettes.[3]

Et ce que l'on racontait, plus secrètement, de l'affreuse agitation de ses nuits! Pendant une nuit de Novembre, aux Mulini, son mameluck étant entré dans la chambre, pour entretenir la lampe qui devait demeurer allumée jusqu'au

[1] Campbell, p. 161.

[2] Rapports d'espions du consulat de Livourne, cités par M. Pellet, p. 54. — C'est du costume de colonel de chasseurs de la Garde que veut parler l'agent qui a rédigé cette ineptie.

[3] Tradition locale, citée par M. Pellet, p. 44. — Pauline, bien entendu, pendant son séjour à l'île d'Elbe, ne se rendit pas une seule fois à Livourne.

jour, l'Empereur, réveillé en sursaut, s'était dressé sur son séant, et lui avait brûlé la cervelle, d'un coup de pistolet, le prenant pour un voleur ou pour un assassin.[1] Et ces trois lits de fer, qu'il traînait avec lui sur tous les points de l'île, cherchant partout un repos qui le fuyait! C'était le vautour du remords qui lui rongeait le cœur. Tout le sang versé par « Attila » remontait en fleuve autour de lui. C'étaient les crânes, avec lesquels « le moderne Tamerlan » s'était entassé un trône, dont il voyait les orbites vides ricaner dans la nuit. Et c'est pourquoi le noir, qui la lui rappelait, lui faisait peur. Juste châtiment des boucheries d'hommes auxquelles il s'était complu ! L'on ne s'est pas fait impunément « le Commandant en chef des Squelettes », « le Premier Fossoyeur du monde ».[2]

Telle est l'idée qui commençait à se former, au dehors, de la mentalité de l'Empereur à l'île d'Elbe. Tous ces faits étaient connus par l'intermédiaire de la nuée d'espions qui pullulaient dans l'île et le long de la côte italienne, à la solde de l'Angleterre ou de l'Autriche, et principalement au compte de Mariotti, consul de France à Livourne, dont le poste avait été rétabli tout exprès par Talleyrand pour centraliser, sur le continent, ces rapports, comme Campbell les centralisait à l'île d'Elbe. Ces policiers étaient si nombreux, et il y en avait d'envoyés directement de Paris, de Vienne ou de Londres,

[1] Rapports d'espions des archives d'État, a Florence, publiés par G. Livi, Milan, 1888. — On sait qu'Ali suivit l'Empereur à Sainte-Hélène. Il vivait encore, à Sens, en 1847.

[2] Cochemare de Buonaparte a l'ile d'Elbe ou l'Apparition du Petit Homme Rouge, Paris, 1814; Estampes françaises et allemandes, collection de la Biblio. Nationale, 1814-1815; Parallèle de S[t] Louis et de Gengis-kan, Paris, 1814. — « Bonaparte est descendu comme Genséric, là où l'attendait la colère de Dieu » écrivait Chateaubriand après le retour de l'île d'Elbe.

UNE AUDIENCE DU ROI DE L'ILE DES MINES OU LA COUR DE NAPOLÉON A L'ILE D'ELBE. (Caricature ancienne.)

qu'ils se filaient souvent les uns les autres, se prenant mutuellement pour des agents de Napoléon. Ceux qui opéraient à Elbe même empruntaient des déguisements divers, anciens militaires venant offrir leur dévouement et quêter un secours, commerçants, artisans, marchands de beurre ou d'huile, tantôt pistés par la contre-police impériale et expulsés dès leur débarquement à Porto-Ferraio, tantôt plus habiles, trouvant des répondants honorables, réussissant à se faire passer pour des admirateurs de l'Empereur, et captant la confiance de Cambronne, qui leur servait de cicerone. Il s'en trouvait parmi les domestiques et les palefreniers des Mulini. Une des femmes de chambre de Pauline était affiliée à la Préfecture de Police de Paris, et plus d'une Aspasie interlope, maîtresse d'officiers ou de soldats, avait pour mission de faire parler ses amants et de rapporter contre récompense, à Florence ou à Livourne, ce qu'elle avait vu elle-même ou appris par eux.[1]

Ces espions toutefois, gens faméliques, d'ordinaire peu recommandables et à qui le mensonge ne coûte guère, pouvaient être suspectés d'inventer, ou du moins d'exagérer ce qu'ils rapportaient, afin de remplir leur papier et dans l'espoir d'un salaire meilleur. Lors de la visite de Walewska à

[1] Marchand d'Huiles, p. 118, 120, 127, 128, 129, 132, 134 et 149. — Les liasses des rapports (il en est d'illisibles, d'autres sont chiffrés, d'autres écrits à l'encre sympathique et brûlés par les réactifs) qui existent au Consulat de France, à Livourne, ont été en partie dépouillés par M. Pellet. C'est parmi eux que se trouve le journal du « Marchand d'Huiles » qui, sauf deux lacunes, va, jour par jour, du 30 Novembre 1814 jusqu'au départ de l'Empereur. Cet agent de Mariotti ne semble pas d'une intelligence supérieure à celle de ses confrères. Il rapporte comme eux, sans choix, tout ce qui lui tombe sous la plume. Il ne devient intéressant que lorsqu'il inscrit sur ses cahiers, non plus les renseignements qu'il s'est censément procurés, mais les faits dont son séjour dans l'île le force d'être témoin, et dont il finit par devenir acteur.

l'Empereur, ils n'avaient point manqué d'avertir leurs chefs de file (qui savaient fort bien qu'il n'en était rien) que Marie-Louise était venue voir son mari, malgré la défense qui lui en avait été faite, et, quatre mois après, ils revenaient sur ce sujet, en ajoutant, pour préciser le renseignement, que l'Impératrice était repartie enceinte ![1] Ce qui prouvait le peu de confiance que, souvent, il y avait lieu d'ajouter à la légèreté de leurs informations.

La voix publique se chargeait, dans le cas présent, de justifier leurs rapports, de confirmer ce qu'ils racontaient du détraquement impérial.

Une foule de visiteurs débarquaient journellement à l'île d'Elbe. Il en venait de tous les pays d'Europe, d'Italie, d'Allemage, de Norwège. Des mères françaises arrivaient avec leur enfant, pour lui montrer « le héros des héros », sans connaître personne à l'île d'Elbe, presque sans ressources. A force de persévérance elles parvenaient jusqu'à l'Empereur, et en obtenaient par leurs touchantes supplications, une petite place. De vieilles dames exaltées, ne pouvant supporter le bannissement « de la Gloire de la France », quittaient, à soixante ans, leur famille, leur foyer, leur existence coutumière, et, affrontant le voyage avec l'argent tout juste nécessaire pour en payer les frais, se mettaient, sous ce ciel lointain, à la merci des événements.[2]

Mais les visiteurs les plus nombreux étaient les Anglais. C'était déjà le peuple errant, et ils professaient (ils la professent encore), pour leur ancien adversaire, une admiration d'autant plus sincère qu'ils l'avaient finalement vaincu.

[1] Marchand d'H., p. 137.

[2] Campbell, p. 207; Pons de l'H., p. 221 et 222.

Les uns venaient en simples touristes, souvent inconvenants et sans gêne ; les autres, personnages importants, des lords, des hommes politiques, des miss aristocratiques et à demi amoureuses, se faisaient présenter selon les règles du protocole, et postulaient l'honneur, qui leur était d'ordinaire accordé, d'être invités aux Mulini et de s'asseoir une fois à la table impériale. Les officiers des vaisseaux de guerre anglais de la Méditerranée s'absentaient de leurs navires afin de se rendre à l'île d'Elbe, et le commandant de l'escadre fut obligé d'intervenir, pour interdire ces allées et venues illégales. Le capitaine Usher, qui avait amené l'Empereur sur l'Undaunted, avait proclamé que ce voyage « immortaliserait son navire ».[1]

L'Empereur n'était pas en reste avec eux de compliments et de politesses. Il leur disait « que leur nation était la plus puissante et la plus généreuse de toutes, la plus estimée par lui, supérieure même à la nation française. Personne, aucun peuple, n'étaient en état de lutter contre elle. Il avait été le plus implacable ennemi de l'Angleterre, mais il ne l'était plus. N'était-il pas à Elbe sous sa protection, presque sujet anglais ? Toutes les îles appartiennent de droit à l'Angleterre. Et si, un jour, il quittait l'île d'Elbe, ce serait pour se retirer sur les rives de la Tamise. » Lorsque le colonel Campbell venait présenter aux Mulini un de ses compatriotes, le fonctionnaire s'écriait : « Ah ! c'est vous, colonel ! Quelle considération l'Empereur a pour vous, et combien il honore la nation anglaise ! »[2] Après avoir fait distribuer aux marins de l'Undaunted un millier de bouteilles de vin et 4.200 francs

[1] Pons de l'H., p. 149 et 276; Marchand d'H., p. 135, 151, 155, 156; Campbell, p. 59 et 144.

[2] Gle Durand, p. 204; Gal Vincent, p. 198; Campbell, p. 15, 73, 93, 136 et 327.

de gratification, l'Empereur avait offert une tabatière en or, avec son portrait enrichi de vingt gros brillants, au capitaine Usher, qui en refusait ensuite 110.000 francs, et, lors de la fête anniversaire de la naissance du roi Georges III, il avait accepté de présider le bal qui se donnait en rade de Porto-Ferraio, sur la frégate Curaçoa. Les canons avaient été remisés dans la cale du navire pour permettre de danser sur le pont, à l'extrémité duquel le capitaine Tower avait préparé à l'Empereur un trône orné de drapeaux elbois et de drapeaux anglais enlacés. [1]

Quelques-uns de ces Anglais usaient d'une façon exagérée de l'amitié témoignée à tout sujet britannique, et profitaient de la permission qui leur était concédée, de circuler dans l'île, pour relever le tracé des routes, les plans des forts, la topographie de la côte et celle des points stratégiques. On les surveillait, ou on les priait de repasser sur le continent, sans aggraver l'affaire. [2]

Tous les arrivants commençaient par satisfaire à la visite sanitaire et par se présenter à Cambronne, nantis de leur passeport, qui était visé, et ils recevaient une carte de séjour. A l'unique auberge de Mlle Sauvage s'était ajoutée une hôtellerie (Hôtel Bouroux), mais les lits y étaient serrés comme dans un hôpital, car l'affluence était considérable et l'Inconstant débarquait jusqu'à cent passagers d'un seul

[1] Campbell, p. 94 et 99; Peyrusse (*Appendice*), p. 33; Gle Durand, p. 254; Pons de l'H., p. 233; Gal Vincent, p. 203. — Les tabatières, les bagues et les montres étaient les cadeaux ordinaires de l'Empereur. Nous lisons dans les comptes de Peyrusse : « Carnet de Sa Majesté (Mai 1812 à Avril 1814): 22 tabatières à portrait, de 5.600 à 10.300 francs, et 40 avec chiffre, de 635 à 4.600 francs; 28 bagues et 21 montres avec chiffre, de 530 à 4.600 francs. » (Peyrusse (*Appendice*), p. 119.)

[2] Marchand d'H., p. 122; Mémoire aux Puiss. All., p. 112.

coup. On se logeait où l'on pouvait, chez les restaurateurs, chez les habitants, qui louaient ou sous-louaient en meublé, à des prix exorbitants, la majeure partie de leur maison.[1]

Les visiteurs de marque voyaient l'Empereur en audience, et l'une de ses voitures était exclusivement réservée à leur service. Les autres tâchaient de l'apercevoir quand il sortait. Ils l'attendaient, cinq ou six heures de suite, autour des Mulini, ou le long du chemin de San Martino. En quittant l'île, beaucoup se faisaient transporter à Ajaccio, où ils allaient en pèlerinage à la maison Bonaparte, dont ils emportaient des fragments de pierre et des moellons. A l'île d'Elbe, ils se chargeaient de bibelots-souvenirs, bustes de l'Empereur, colonnettes, presse-papiers de marbre, provenant des carrières de l'île, et dont la fabrication avait fini par constituer pour les sculpteurs un commerce des plus lucratifs.[2]

Tous, ils avaient passé les flots, haletants de voir cette gloire qui avait empli le monde, ce demi-dieu tombé, qu'ils s'imaginaient trouver solitaire et sublime, en une auréole éblouissante, le poing sous le menton, les yeux dardant des éclairs, et prononçant de temps à autre quelque fatidique parole.

Au lieu de cela, que trouvaient-ils ? Un petit homme courtaud et ventru, à profil de polichinelle italien, le nez barbouillé de tabac, en train de manger sur la grève, avec des pêcheurs de thon, une bouillabaisse cuite dans leur marmite, dont il paraissait se régaler. On l'apercevait dans son jardinet pelé de San Martino, très affairé à une partie de

[1] Registre de l'I. d'E., n. 2; Marchand d'H., p. 118 et 129; Corres. imp., 21.644; Peyrusse (*Appendice*), p. 66; Labadie, p. 383.

[2] Registre de l'I. d'E., n. 5; Labadie, p. 49; Monier, p. 68; Pons de l'H., p. 144; Mém. aux Puiss. All., p. 70.

palets avec quelques bonnes dames de la bourgeoisie elboise, provinciales et mal habillées, pauvres d'esprit, ses maîtresses sans aucun doute, dont il écoutait l'étourdissant caquetage. Les lorgnettes braquées des touristes ahuris le découvraient poursuivant ses poules échappées dans les vignes, ou se divertissant, dans une prairie, aux Jeux Innocents, avec ces mêmes bonnes dames et avec leurs filles, au « Corbillon qu'y met-on ? », à la Main Chaude, au Chevalier Cornard, des cornets de papier pointus dans les oreilles, au Baiser Deviné, au Colin-Maillard, courant, les yeux bandés, embrasser celle qu'il saisissait, ou se jeter dans un obstacle, au milieu des minauderies de ce folâtre gynécée. Enfin on l'avait vu, en présence de toute la Cour, ramasser, au bord de la mer, une poignée de petits poissons que les filets avaient laissés sur le sable, les insinuer avec habileté dans la poche de Bertrand, et lui demander ensuite de lui prêter son mouchoir. Bertrand, ayant aussitôt mis la main à sa poche, l'en avait retirée plus vite encore, en y rencontrant ce fretin mouillé et gluant, tout frétillant, aux nageoires duquel il se piquait les doigts. L'Empereur, enchanté de cette mauvaise farce, s'était tordu de rire, tandis que le Grand Maréchal, éternelle tête de Turc de ses plaisanteries, vidait sa poche, en grommelant, et épongeait son uniforme souillé d'eau de mer.

Après de tels spectacles succédant à ceux de la Cour des Mulini, à la réception, par le chambellan borgne, dans les salons de ce « palais » où des cloisons mobiles cachaient des baignoires, où de pitoyables amateurs s'exhibaient sur des tréteaux branlants, les lords demeuraient stupides, les passants riaient, et plus d'un s'en retournait sur le continent avec un sourire de pitié pour cette déchéance pire que

celle de Fontainebleau, pour cet abaissement moral, si pénibles à voir, de l'homme d'Austerlitz, qui, sous le poids du malheur et de l'ennui, en était descendu là.[1]

Mais c'était cela aussi qui, en se colportant dans les cercles officiels, retenait suspendue sur sa tête cette épée de Damoclès de la déportation lointaine. Car à quoi bon, dès lors, se donner l'ignominie de cette violation des traités et du droit des gens et risquer les périls sanglants de cet enlèvement, pour quelqu'un qui tombait en démence, et dont la destruction, par lui-même, n'était plus qu'une affaire de temps?

Le 1^er^ Janvier 1815, il y eut, comme jadis aux Tuileries, réception aux Mulini.

Si l'heure qui sonne la mort d'une année et la naissance d'une autre a toujours une minute de troublante émotion, combien plus impressionnante cette heure devait-elle être ici pour le petit cercle impérial. Derrière, c'était la première année de l'exil qui s'achevait, l'année de l'écroulement, aux ruines entassées. Devant, c'était l'inquiétude d'un lendemain que l'on sentait chargé d'orages. L'on était à Elbe aujourd'hui. Où serait-on dans un an?

L'Empereur, sur qui, plus que sur tout autre, semblait

[1] Pons de l'H., p. 248 suiv.; et Mémoire aux Puiss. All., p. 55; Laborde, p. 46; Marchand d'H., p. 155; Archives Étrangères. (Lettre ouverte à la poste de Paris: « Vu un Anglais qui dit que Napoléon pourrait rentrer et qu'il ne serait plus dangereux. Il est trop avili. ») Fleury de Chaboulon, p. 106.

devoir peser cette pensée, reçut les vœux de tous, et les rendit, la sérénité sur le front et le sourire aux lèvres. Il se proclama, une fois de plus, content de son sort et prêt à s'adonner, comme par le passé, au bonheur de son peuple elbois. Il reparla de l'arrivée possible de Marie-Louise, qui reprendrait à Pauline l'appartement du premier étage des Mulini. Chacun composa son visage sur le sien, et, soit indifférence chez les uns, soit confiance chez les autres, se montra gai et léger, à son image.[1]

Jamais la situation n'avait apparu aussi menaçante.

Ce 1er Janvier, deux navires de guerre français, un brick et une frégate, s'étaient montrés, croisant autour de l'île, puis, le lendemain, un troisième. Tout le jour, du haut des forts, on les voyait louvoyer et tirer des bordées. Les habitants s'inquiètent, et l'Empereur, dont le souci n'est pas moindre, ordonne à Drouot de s'informer, avec vigilance, de ces bâtiments et de leur dessein : « Partout dans l'île vous saurez ce qui se passe. Des patrouilles de gendarmerie interrogeront les habitants des maisons situées au bord de la mer pour connaître si personne de suspect n'est débarqué. Parcourir toute la côte, caps, rochers et les lieux inhabités. Feindre d'aller vendre du sel dans les îles voisines afin d'observer les navires français et de passer près d'eux sans être soupçonné. Établir des signaux entre les forts. Donner aux guetteurs de bonnes lunettes et ne pas perdre ces navires

[1] Peyrusse, p. 263; Labadie, p. 53; Marchand d'H., p. 139, 141 et 143; Corres. imp., 21.661. — L'Empereur se raccrocha pendant quelques jours, à la fin de Décembre, à un vague espoir d'une venue de Marie-Louise, et s'enquit du prix de location « de la maison Lafargue », où il ferait transporter Pauline et ses meubles.

de vue. Personne ne quittera son poste ni jour, ni nuit. » Était-ce l'enlèvement qui se préparait ? [1]

A Porto-Ferraio, l'état de siège est prêt, s'il le faut, à être décrété du jour au lendemain. Les forts ont été mis, par de nouveaux travaux, à l'abri d'une surprise ; les maisons trop proches et qui en gêneraient le tir, ont été payées à leurs propriétaires et rasées. L'artillerie s'exerce à boulets rouges. Vingt canons de campagne sont remontés sur leurs affûts, afin de pouvoir se porter sur les points menacés. On charge des bombes et les garnisons des plus petits fortins sont doublées. [2]

Si ce n'est pas une descente offensive et un enlèvement que préparent ces navires, leur présence indique une surveillance plus active, l'intention d'enfermer définitivement l'Empereur dans son île. Cette seconde alternative n'allait pas valoir beaucoup mieux, car, l'impitoyable question d'argent resserrant son étreinte, le roi de l'île d'Elbe était pris chez lui par la famine.

La pension de deux millions s'obstinait, depuis bientôt

[1] Corres. imp., 21.663 ; Marchand d'H., p. 143 et 144 ; Campbell (Rapport du chevalier Garat), p. 250. — La première frégate était : la Melpomène, et le brick : le Zéphyr , qui appartenaient à la station navale de Corse. Hyde de Neuville, rentré à Paris, avait, par ses rapports alarmistes, fait envoyer de Toulon, pour renforcer la croisière, le troisième navire, la frégate la Fleur de Lys, sous le commandement du Chevalier Garat.

[2] Corres. imp., 21.656, 21.660 ; Registre de l'I. d'E., n. 149 ; Peyrusse, p. 262 ; Marchand d'H., p. 127, 131, 139, 141, 145, 146, 148 ; Campbell, p. 209.

neuf mois, à ne pas venir. L'Empereur ne s'était jamais bercé de l'espoir que les Bourbons lui verseraient, de bon gré, un centime de ce qu'ils lui devaient. Mais il comptait que l'Europe les forcerait à payer. [1]

Il avait fait parvenir ses revendications au Congrès de Vienne, appuyé par Campbell, devant qui il gémissait misère en toute occasion, et à qui Mme Bertrand affirmait « que l'Empereur avait à peine un shilling dans sa caisse, qu'il ne pouvait donner une bague, que sa situation était effrayante ». [2]

Les souverains alliés, qui avaient peur que l'Empereur se prévalût de l'inexécution de cette clause du Traité pour sortir de son île, avaient transmis la réclamation à Talleyrand, qui avait été obligé, bien malgré lui, d'en écrire à Louis XVIII : « On s'informe souvent autour de moi, et lord Castlereagh m'en a parlé directement, si le Traité du 11 Avril reçoit son exécution. Le silence du budget à cet égard a été remarqué par l'Empereur de Russie. En tout, cette affaire se reproduit sous diverses formes, et, presque toujours, d'une manière désagréable. Quelque pénible qu'il soit d'arrêter son esprit sur ce genre d'affaires, je ne puis m'empêcher de dire à Votre Majesté qu'il est à désirer que quelque chose soit fait à cet égard. Une lettre qui me l'apprendrait serait d'un bon effet. » Louis XVIII se rendit à ces observations. Il promit à Talleyrand de lui faire écrire, par son ministre de l'Intérieur, une lettre dont il était entendu qu'il ne penserait pas un mot, mais que Talleyrand pourrait exhiber aux membres du Congrès, et par laquelle le Roi de France assurerait qu'il était honnête homme et

[1] Meneval, II, p. 185.

[2] Campbell, p. 176, 199 et 204. — La Comtesse Bertrand était venue rejoindre son mari à l'île d'Elbe dans les premiers jours d'Août.

n'oubliait point sa dette. C'était tout ce que demandait Talleyrand, qui s'arrangea de cette lettre. Ce fut tout ce que toucha l'Empereur. [1]

A celui-ci il resterait en caisse, quand les comptes du budget de 1814 auraient été soldés, non pas « un shilling », mais, sur les 3.811.615 francs apportés, un peu plus de deux millions, c'est-à-dire de quoi marcher un an environ. Après, néant. Il faudrait s'arranger, budgets publics et privés, avec les 300.000 francs du revenu de la mine et les 50.000 francs de la pêche du thon et des salines. Or le seul budget de la Maison impériale, qui avait mangé, en 1814, 479.987 francs, prévoyait encore, pour 1815, un minimum de 380.000 francs, et celui de la Guerre 1.015.000 francs. [2] Il devenait urgent de commencer les économies.

A partir du 1er Janvier, suppression du bateau de poste. La recette ne couvre pas les frais, car, la plupart des lettres envoyées *via* Piombino ou Livourne étant interceptées par la police autrichienne, beaucoup de correspondances s'expédient par des intermédiaires particuliers. Les avisos la Mouche et l'Abeille feront le service, avec cinq marins de la Garde, soit 4.300 francs d'économie annuelle. Les facteurs de ville seront remplacés par des ordonnances à pied, les facteurs ruraux par des ordonnances à cheval. Réductions sur les dépenses du génie, de la marine, sur celle des vivres de la Pianosa, sur la masse d'habillement de la troupe et sur divers chapitres du budget de la Guerre. Économie : 47.905 francs. Depuis le 1er Novembre, la table des officiers a été supprimée. Le général Drouot mange avec l'Empereur.

[1] Correspondance de Talleyrand et de Louis XVIII, 13 et 21 Oct. 1814.

[2] Corres. imp., 21.662 ; Registre de l'I. d'E., n. 111 ; Peyrusse, p. 265.

Supprimées la table de l'office, aux Mulini, et toute indemnité aux gens de la maison, de chauffage, d'éclairage et de blanchissage. Économie 40.000 francs. Réduction sur les dépenses de l'écurie. Vente de huit chevaux d'attelage ; diminution de 1.912 francs sur les frais mensuels de nourriture et de fourrage ; personnel moins nombreux. Les écuries ne devront pas coûter, en 1815, plus de 75.000 à 80.000 francs, tout compris. Suppression de petits emplois, inutiles ou jugés tels, garde-côtes de la mine de Rio, commis d'administration à Porto-Ferraio, garçons de bureau. Un des deux architectes des bâtiments impériaux, à 3.000 francs par an, est congédié. Le personnel et les fonctionnaires conservés ne recevront plus en argent que la moitié de leurs traitements. Le reste leur sera payé en bons à valoir sur le trésor français, comptable à l'Empereur de la rente de deux millions. Les officiers perdaient, dans le courant de Janvier, l'indemnité de logement, comme ils avaient déjà perdu celle de la table. Ils logeraient désormais dans les casernes.[1]

Ces économies navrent l'Empereur. Elles l'humilient, lui mettent la rage au cœur, et sont inutiles. Il redépense d'un côté ce qu'il économise de l'autre. C'est la goutte d'eau dans le gouffre. Ce qu'il faudrait, c'est une mesure plus radicale, c'est qu'il renonçât à être une tête couronnée, c'est qu'il admît de ne plus se considérer que comme le gros bourgeois, comme le juge de paix familial, qu'il avait promis d'être à l'île d'Elbe. A cela, à cette humiliation dernière vis-à-vis de ses sujets, il ne peut se résoudre. Y consentirait-il, que subsisterait la question d'entretien de cette armée,

[1] Registre de l'I. d'E., n. 66, 116, 117, 119, 142, 143, 144, 150, 157 et 170; Peyrusse, p. 262 et 263, et (*Appendice*), p. 129 et 130; Pons de l'H., p. 101; Marchand d'H., p. 152.

sa seule sauvegarde. C'est d'augmentations nouvelles que son budget de la Guerre a plutôt besoin. A peine lui a-t-il fait subir une réduction, qu'il rétablit le crédit supprimé.[1]

Alors il s'acharne à des économies de détail. Il gémit sur un de ses mulets qui s'est noyé. Il morigène sa mère et Pauline, qui, pas plus que lui ne touchent les 300.000 francs de rente qu'a reconnu à chacune d'elles le Traité de Fontainebleau (Article VI), mais qui ont conservé de solides débris des fortunes qu'il leur a constituées jadis. Il refuse de payer les menus embellissements qu'elles commandent chez elles : « Il est convenable que les mémoires de dépenses ordonnées par Madame Mère dans la maison Vantini lui soient présentés. C'est le seul moyen qu'elle ne commande plus rien, rien n'étant moins pressant que tous ces travaux. » Pauline a fait établir huit stores dans son salon. Elle a fourni la toile. Confection et pose ont coûté 62 fr. 50 c.. Le maréchal Bertrand présente la note à l'Empereur, qui écrit en marge : « N'ayant pas ordonné cette dépense, qui n'est pas portée au budget, la Princesse payera. » Ce n'est point pour la somme, qui est minime. C'est une leçon qu'il veut lui donner, à elle et à Madame Mère. Il faut qu'elles comprennent que la source, à laquelle elles ont si longtemps puisé, est tarie. Pauline ne s'en fâche point, et l'aide secrètement de son argent et de ses bijoux. Pour les six bals de la saison annoncés aux Mulini, il prescrit des restrictions de crédit qui rappellent Harpagon : « Le coût total pour chaque bal ne dépassera pas 1.000 francs. Il y aura des rafraîchissements, sans glaces, vu la difficulté de s'en procurer. Les invitations

[1] Registre de l'I. d'E., n. 180.

seront pour neuf heures. Le buffet ne sera servi qu'à minuit. » Il y a bien, à Marciana, une glacière où l'on pourrait s'approvisionner de neige, ce qui permettrait de confectionner des glaces et des sorbets, mais l'Empereur l'a louée au signor Senno, le fermier de la pêche du thon. Aux ouvriers de la mine de fer il a prétendu faire distribuer la farine gâtée, provenant des anciens approvisionnements des forts, et dont les soldats ne veulent pas. Pons proteste « que l'estomac d'un ouvrier vaut celui d'un soldat, qu'il n'est pas juste que des malheureux qui ne mangent que du pain, dont les trois quarts ne boivent que de l'eau, soient condamnés à s'empoisonner avec ce pain. » L'Empereur insiste. Une première distribution est faite, puis une seconde, et vingt-quatre heures après, une centaine de mineurs étaient malades. Les farines furent revendues sur le continent. Par économie, l'Empereur voudrait licencier une partie de ces ouvriers, sans que diminuât le rendement du travail. Nouvelles protestations de l'administrateur. Une telle mesure risque de soulever une émeute. Le sort de ces pauvres gens est déjà si misérable ! « Et moi aussi, je suis pauvre ! » s'écrie l'Empereur. En vain Pons lui représente avec enthousiasme « que cette pauvreté est un des plus beaux rayons de son auréole ». Il demeure « morne et silencieux ». « Je suis plus pauvre que Job », répète-t-il devant tous ceux qui l'approchent, et qui ne peuvent s'empêcher de voir, là encore, la marque attristante d'un esprit affaibli et profondément frappé.[1]

Par surcroît de souci, les impôts municipaux et fonciers ne rentrent pas, ou rentrent mal. Une des illusions les plus

[1] Registre de l'I. d'E., n. 64 ; Corres. imp., 21.622, 21.665, 21.667, 21,670 ; Ile d'Elbe et cent Jours, p. 18 ; Pons de l'H., p. 94, 101, 102 et 256.

agréables dont s'étaient bercés les Elbois avait été de s'imaginer que, sous le gouvernement de « Napoléon le Grand », ils n'auraient plus rien à verser au fisc. Il avait fallu déchanter. L'arriéré des contributions remontait à Septembre 1813. L'Empereur invita les percepteurs à le réclamer, en douceur. Les Elbois firent la sourde oreille. Les percepteurs parlèrent avec fermeté. Alors, dans tous les villages où ils se présentaient, ils furent accueillis par des charivaris, des huées, et des sonneries de cors, dont on couvrait leur voix, lorsqu'ils lisaient leurs sommations. Ils menacèrent d'user de contrainte et de revenir avec la force armée. L'Empereur voulut, auparavant, essayer de l'influence du clergé. Au prône du Dimanche, les curés sermonnèrent en chaire leurs paroissiens, les exhortèrent à ne pas chagriner davantage « le cœur paternel de leur souverain », et à obéir à la loi. Il ne leur était plus accordé, pour s'acquitter, que jusqu'au 1er Août. Les curés furent conspués en pleine église, et, le 7 Septembre, pas un « *paolo* » n'était rentré. [1]

Il n'était pas de prétexte, pas de subterfuge auxquels les Elbois n'eussent recours pour ne pas payer. Dans cette idée que l'influence anglaise était souveraine aux Mulini, ils s'adressèrent à Campbell, le suppliant d'intercéder en leur faveur. Campbell se récusa. Tous les moyens dilatoires ayant été épuisés, Marciana, Poggio, Campo et Porto-Longone se décidèrent à solder leur arriéré, à verser des acomptes sur l'année courante. A Rio Montagne et à Rio Marina, dont presque tous les habitants étaient des ouvriers de la mine, le fisc se montra satisfait des moindres marques de bonne

[1] « Paolo », ancienne monnaie toscane qui valait 56 centimes.

volonté ; des avances furent consenties aux plus pauvres, sur leurs salaires, afin de leur permettre d'apporter quelque chose. L'essentiel était de ne pas laisser croire aux Elbois qu'ils étaient dispensés de passer à la caisse de l'État.[1]

Restait Capoliveri. Le percepteur n'y était pas seulement accueilli par des quolibets, mais par des menaces de mort et par des fusils. Il fallait sévir. Deux commissaires impériaux furent envoyés avec douze gendarmes, afin de désigner un certain nombre de contribuables, qui seraient gardés chez eux à vue, jusqu'à ce qu'ils se fussent acquittés. Ce fut un tumulte, une insurrection. Commissaires et gendarmes furent attaqués sous la conduite d'un prêtre, honteusement rossés, et s'enfuirent, à demi assommés. Capoliveri justifiait une fois de plus sa néfaste renommée.

L'Empereur se fâcha, sa colère gronda, et il fit savoir que Capoliveri « pourrait essuyer des malheurs ». Les habitants furent sommés, par l'intermédiaire du maire, de livrer trois des émeutiers, dont le prêtre, et de payer, dans les vingt-quatre heures, la totalité de leurs impôts. Le maire assembla le conseil municipal, qui répondit que l'on ne pouvait ni payer, ni livrer personne. Alors Drouot reçut l'ordre de mobiliser deux cents hommes et vingt gendarmes, avec, chacun, trois paquets de cartouches, et de les faire marcher contre la ville rebelle. Capoliveri eut peur et paya. Les coupables furent emprisonnés, puis graciés quelques jours après.[2]

L'effusion du sang avait été évitée, et force était demeurée à la loi. Mais ces tiraillements étaient d'un mauvais augure

[1] Peyrusse, p. 239 et 255 ; Registre de l'Ile d'E., n. 66 et 67 ; Campbell, p. 101, 124, 134 et 140 ; Pons de l'H., p. 202,

[2] Pons de l'H., p. 201 ; Registre de l'I. d'E., n. 129 ; Marchand d'H., p. 122.

PORTO-FERRAIO. — LA FACE SUD DE LA VILLE ET LE FORT DU FAUCON.

pour la rentrée future de ces mêmes impôts, et, encore plus, pour le succès de ceux que l'Empereur projetait d'établir. Les sommes dues à la mine rentraient aussi avec difficulté. Par suite de la suppression des deux garde-côtes et de leur bateau, des contrebandiers venaient, la nuit, voler le minerai. Déjà l'Empereur pressentait la nécessité d'aliéner, en 1815, pour 20.000 francs de maisons et de terrains du Domaine, de demander 150.000 francs aux ferrailles qui étaient encore dans les forts, 210.000 francs aux vieilles poudres, 50.000 francs aux approvisionnements avariés, et de vendre pour 10.000 francs de ses chevaux et de ses voitures. [1]

Et, devant la détresse d'argent, devant le monotone ennui de l'exil, il y avait, hélas ! ceux dont la fidélité se lassait. Des grenadiers réclamés, disaient-ils, par leur famille, demandaient qu'on les libérât et qu'on leur permît de retourner en France. Ils partaient, comblés de certificats de bravoure et d'attestations sur parchemin. [2] Combien d'autres les suivraient, quand ils recevraient, en guise de paye, comme le personnel des Mulini, des bons à valoir sur le Trésor des Bourbons ?

De mois en mois, l'Empereur voyait fondre sa petite armée.

[1] Registre de l'I. d'E., n. 66 et 134, n. 76 et 160; Pons de l'H., p. 101 et 210; Peyrusse, p. 267.

[2] Campbell, p. 204; Registre de l'I. d'E., n. 135 et 166; Corres. imp.,

Pour les grognards de la Garde, c'était l'oisiveté qui les minait. Ces hommes habitués à la vie active des camps, à l'imprévu des marches en campagne, à la vibration tragique des batailles, se mouraient d'ennui dans cette « tanière à renards », comme ils appelaient l'île d'Elbe. Ils auraient, sans fléchir, continué à verser leur sang; ils fléchissaient à ne rien faire.

Pour vivre et se distraire, ils touchaient, les grenadiers et les chasseurs : 1 fr. 16 par jour, les caporaux : 1 fr. 66, et les sergents : 2 fr. 22 ; plus leurs gamelles. Les douceurs à s'offrir pour ce prix étaient minces, et il n'y avait plus ici les pillages, ni les bénéfices de l'existence en pays ennemi. Ils s'amusaient comme ils pouvaient, à boire et à se griser, à danser et à flirter avec les filles. A cela le mal n'était pas grave, ni quand ils escaladaient les clôtures de San Martino et vendangeaient les vignes de l'Empereur. « C'est à papa, disaient-ils. L'Empereur et papa c'est la même chose. Ce qui est à lui est à nous. » Si l'Empereur les rencontrait, il leur tirait les oreilles, et riait. Mais parfois ils causaient du scandale en ville, molestaient les civils, ou se rendaient coupables dans le service d'actes d'indiscipline. Pour les punir, on les envoyait, sans solde, à la Pianosa, travailler à la tâche, pendant un mois ou deux. S'ils ne s'amendaient pas, ils étaient renvoyés sur le continent. Ces mauvaises têtes étaient heureusement l'exception parmi la Garde, et les trente ou quarante vides, que départs ou renvois produisirent dans ses rangs, furent comblés par des admissions de Tyroliens, de Piémontais, de Bohêmes, de Hongrois et de quelques Français, qui étaient venus à l'île d'Elbe en

21.658; Marchand d'H., p. 122 et 141.

demandant un engagement. Il ne manqua que les bonnets à poil. [1]

L'indiscipline et la désertion étaient en de bien autres proportions dans le bataillon corse. Tous ces « cousins » de l'Empereur, sous prétexte que les recruteurs qui les avaient embauchés leur avaient promis « des cailles toutes rôties », et qu'on ne les leur donnait point, mais seulement 45 centimes par jour, mettaient l'île sens dessus dessous, se répandant dans les campagnes et rançonnant les paysans, qui étaient obligés de se défendre contre eux à coups de fusil et à coups de fourches. Ils désertaient en masse, avec leurs uniformes et leurs armes, et tiraient sur les officiers qui, les surprenant au moment où ils s'embarquaient, essayaient de les arrêter. Un exemple était nécessaire. Cinq d'entre eux ayant été pris en flagrant délit de désertion et de révolte, l'Empereur ordonna de faire désigner par le sort celui qui paierait pour tous, et qu'il serait fusillé. Au dernier instant l'Empereur pardonna. Il déclara qu'il ne retenait personne par force, que tous ceux qui préféraient s'en retourner dans leur pays étaient libres. Les désordres diminuèrent, mais la désertion continua, malgré les conseils de guerre, les condamnations à cinq ans de fers et les cachots du fort Falcone. [2]

Pour remplacer ces déserteurs, l'Empereur tenta de nouvelles recrues en Italie et en Corse. Mais les recruteurs étaient saisis et fusillés par ordre de Stahremberg et de Bruslart.

[1] Peyrusse, p. 254; Corres. imp., 21.599; Monier, p. 71; Mémoire aux Puis. All., p. 84; Registre de l'I. d'E., n. 47, 121 et 181; Corres. imp., 21.658.

Pons de l'H., p. 341 et 342; Registre de l'I. d'E., n. 55, 65, 176 et 181; Marchand d'H., p. 160.

L'Empereur protesta près de Stahremberg et lui fit écrire, par Drouot, qu'il s'agissait simplement de maintenir les cadres de son armée, non de lever des régiments pour attaquer l'Europe. Le Gouverneur autrichien ne daigna pas répondre et continua à passer par les armes « toute la canaille », embaucheurs et embauchés, qu'il saisissait. [1]

Quant au Bataillon Elbois, son uniforme n'avait plus de charmes pour lui. Cette peu guerrière milice voulait bien parader, le Dimanche, sur la Place d'Armes, avec ses galons d'or et ses plumets, mais réclamait, en semaine, la liberté de vaquer à ses affaires et de cultiver ses champs. L'Empereur décida, le 19 Janvier, qu'à partir du 1er Février le Bataillon Elbois ne ferait plus de service. [2]

La troupe la plus fidèle était celle des 109 chevau-légers polonais, chevau-légers démontés pour la plupart, leurs chevaux ayant été transportés à la Pianosa, faute de fourrages à l'île d'Elbe. On employait ces Polonais comme canonniers, comme gardes de l'écurie, et partout où l'on avait besoin d'eux. Ils furent les premiers à ne plus toucher leur solde, dont le paiement fut suspendu en même temps que celui des pensions militaires de la Légion d'honneur. [3]

Si l'Empereur n'avait plus de soldats, il était encombré d'officiers, qui arrivaient en foule, italiens ou français, réformés comme suspects par l'Autriche ou par les Bourbons, et qui lui redemandaient un grade et du pain. Il les gardait, quoiqu'ils fussent pour lui une charge superflue. Les traitements de l'état-major, portés, pour les sept derniers mois de 1814, à 30.000 francs, faisaient, dans les

[1] Campbell, p. 121, 127, 128, 145 et 164; Peyrusse (*Appendice*), p. 35.
[2] Corres. imp., 21.669.
[3] Registre de l.'I. d'E., n. 13, 17, 86 et 184.

prévisions budgétaires de 1815, un bond à 107.000 francs. Traitements imaginaires d'ailleurs, puisque l'argent manquait. Ces officiers recevaient une cinquantaine de francs par mois et une ration, pour subsister, eux et leur famille, que quelques-uns avaient amenée. C'était la misère. [1]

« J'ignore ce que l'avenir nous réserve, disait Bertrand, mais, quel que soit notre sort, il ne peut être pire que celui que nous subissons maintenant. Si l'espérance de jours meilleurs ne nous soutenait, je ne sais ce que nous deviendrions. Pour moi, je ne regrette pas d'avoir suivi l'Empereur. Mon devoir me le prescrivait. Mais je regrette la France, comme un enfant qui a perdu sa mère, comme un amant qui a perdu sa maîtresse. » Et, quand il parlait ainsi, « ses yeux se mouillaient de larmes ». [2]

Une dernière catastrophe pouvait se produire. Elle n'y faillit point. Dans la nuit du 11 au 12 Janvier, le commandant Taillade qui, pour obéir aux ordres de l'Empereur, lequel n'admettait pas plus la résistance des éléments que celle des hommes, était perpétuellement en mer avec l'Inconstant, pris par une tempête soudaine, naufragea son navire.

Avec les mois d'hiver qui avaient poudré de neige blanche le faîte nébuleux du Monte Giove, où se posaient des vols

[1] Corres. imp., 21.607; Campbell, p. 145; Fleury de Chaboulon, p. 105; Peyrusse, p. 246 et 264.

[2] Fleury de Chaboulon, p. 117.

d'oiseaux migrateurs aux grandes ailes, d'incessantes bourrasques s'abattaient sur Elbe, heurtant leurs fureurs à ses brusques escarpements et soulevant les flots autour d'elle.

Dans la nuit du 5 au 6 Janvier, l'Inconstant avait essuyé un premier coup de vent de nord-est. Il revenait de Civita-Vecchia, où il était allé porter des lettres et des dépêches, et charger du blé. Parvenu à la hauteur de l'île d'Elbe, en tenant tête à la tempête, il avait passé l'île sans s'y pouvoir arrêter, avait été repoussé sur la Corse, qu'il avait doublée au nord, et, fuyant pour son seul salut, s'était réfugié sur la côte ouest, dans le golfe de Saint-Florent. Il y avait rencontré, au mouillage dans cet abri, une des frégates de la croisière française. Mais l'abri était insuffisant. Le vent entra dans le golfe et acheva de désemparer l'Inconstant. Il fallut ensuite travailler cinq jours pour réparer les dégâts, sous la surveillance d'un aide de camp de Bruslart, et presque bord à bord avec la frégate française qui ne s'en était pas tirée non plus sans avaries. Quoique les deux commandants se fussent rendus visite, le voisinage de la frégate était inquiétant pour le brick, dont l'équipage fut consigné, avec interdiction de descendre à terre.

Le 11, l'Inconstant avait repris la mer, par beau temps et bonne brise de nord-ouest. A mi-route de l'île d'Elbe, le vent saute sud-ouest, se met à souffler grand frais, et repousse le brick vers Capraia. Taillade réussit cependant à se rapprocher de l'île d'Elbe, en tirant des bordées, mais la nuit était noire, et la mer grossissait toujours, lorsqu'il se trouva devant Porto-Ferraio. Il rasa la côte, afin de se protéger des rafales du vent, et passa entre l'écueil *Scoglietto* et la terre, comptant sur une dernière bordée pour embouquer le passage, qu'indiquait, dans l'obscurité, la clarté du phare.

La manœuvre fut-elle trop brusque, ou tarda-t-elle trop? Le brick refusa de virer. Il n'y avait plus qu'à abattre en hâte la voilure et à jeter les ancres, pour l'empêcher de se briser sur les récifs qui écumaient autour de lui.

Le brick demeura sur ses ancres une partie de la nuit. Mais le vent devient furieux et les ancres commencent à déraper. A quatre heures du matin, Porto-Ferraio qui dormait sous le rugissement de l'ouragan, fenêtres et portes closes, fut réveillé en sursaut par le canon de détresse de l'Inconstant. La population se précipite hors des maisons, avec des torches, et court vers le lieu du sinistre. L'Empereur, en une seconde, avait sauté à bas de son lit et partait à cheval. On essaya, sur ses ordres, d'organiser des secours, de lancer quelques embarcations à la mer. La mer démontée ne le permit point. Chacun voyait approcher le moment où le brick s'engloutirait avec ceux qu'il portait, lorsque Taillade, profitant d'un instant où, ayant filé de la corde, il se trouvait en face d'une petite plage sablonneuse, coupa ses ancres et se fit, par le flot, échouer sur la grève, sauvant ainsi le vaisseau.

L'aube du jour qui se levait éclaira un spectacle lamentable. « L'Inconstant gisait couché sur le rivage, ses mâts emmêlés de cordages. Son foc semblait insulter aux vents, qu'il flagellait de ses lambeaux. Les vagues se ruaient sur les flancs du brick, défendant encore d'en approcher et menaçant de le réduire en pièces. » On remarquait à bord un vieux monsieur, à cheveux blancs, qui poussait des cris de désespoir et se tordait les bras.

Une accalmie permit d'établir un va-et-vient et de procéder au débarquement des passagers et de l'équipage. L'Empereur animait les sauveteurs, du geste et de la voix. Le vieux

monsieur s'agenouilla sur la grève en remerciant la Providence. C'était un authentique parent de Sa Majesté, un Ramolino, qui avait, malgré le changement de gouvernement, conservé sa place de directeur des finances à Ajaccio. Il venait rendre visite à l'Empereur et lui faire cadeau d'un cheval. Mais, moins heureux que lui, le cheval était noyé lorsqu'on le sortit du brick.

L'Empereur fit, à l'aide de tous les bateaux disponibles, remorquer l'épave jusqu'au port, où elle serait renflouée.

L'Inconstant était l'unique trait d'union qui reliait l'île d'Elbe à la terre, le seul navire, sérieusement armé, sur lequel l'Empereur, s'il voulait fuir sa prison, pouvait le tenter avec quelque chance de succès. Et, si l'on considère que ce fut sur ce même navire qu'il s'embarqua pour la France, un mois plus tard, l'on ne peut s'empêcher d'observer combien les événements tiennent à des fils fragiles. Que le brick se fût éventré sur un récif, ou que la tempête l'eût démoli après son échouement, avant qu'une accalmie permît de le rentrer dans le port, l'Empereur ne possédait plus que des bâtiments insuffisants pour transporter sa petite cohorte, sans défense en cas d'attaque. Le temps qu'il remplaçât l'Inconstant, en admettant que l'Europe l'y autorisât et ne saisît pas cette occasion de le bloquer à l'île d'Elbe, qui sait quels faits nouveaux étaient susceptibles de se produire, quelle direction différente prenait son histoire ? L'on remarqua qu'il s'était retiré sans commentaire aucun sur le désastre.[1]

L'opinion publique, hostile à Taillade, qui était accusé de n'être monté sur le pont qu'à la dernière extrémité et d'avoir

[1] Pons de l'H., p. 354 et suiv.; Registre de l'I. d'E., p. 4 et 5 (Note); Sellier Vincent, p. 223; Marchand d'H., p. 149 et 150.

laissé son enseigne Sarri se dépêtrer avec la tempête, comptait qu'il allait passer en conseil de guerre. L'Empereur se contenta de lui retirer son commandement. Il le remplaça par un nommé Chautard, ancien pilote de la marine royale, qui avait émigré en 1793, commandé, en 1798, une division navale sur le lac de Garde, et qui était arrivé de Toulon à l'île d'Elbe depuis un mois. C'était un homme fatigué, qui ne paraissait pas, non plus, trop capable. L'Empereur n'avait personne d'autre à sa disposition.[1]

Cette « espérance de jours meilleurs » dont parlait Bertrand, quelle était-elle donc ?

Nul ne le savait, et cependant elle était dans l'air, chacun la sentait nécessaire, chacun sentait la situation intenable, et qu'il était impossible qu'elle durât. Détresse d'argent, désorganisation de l'armée, hantises continues d'enlèvement et d'assassinat. Rien, en effet, ne pouvait être pire que la prolongation de cette existence au jour le jour. Quelque chose en allait sortir. C'était inévitable. Tout le monde en parlait. Mais quoi ?

Était-ce Murat qui viendrait de Naples recevoir l'Empereur en Toscane, ou l'Empereur qui irait le rejoindre à Naples, afin de se faire, avec son appui, proclamer roi d'Italie ? La péninsule, opprimée par la tyrannie autrichienne, était prête à se soulever. Le Milanais, le Piémont, une

[1] Pons de l'H., p. 359; Marchand d'H., p. 152.

partie de la Ligurie, le Modenais, les Légations, les Marches, la Vénétie, une partie de la Toscane, et toute la Romagne, n'attendaient que son débarquement pour lui offrir une armée de 100.000 hommes et des subsides. Seules les villes maritimes, seuls quelques prêtres, et des sexagénaires, lui sont hostiles. Était-ce Masséna qui tenterait un coup en sa faveur et dont la connivence lui permettrait de rentrer directement en France « où l'on souffle secrètement le feu, pour qu'il s'allume », où le parti de la Révolution et tous les mécontents appellent l'Empereur, où la plupart des officiers ont juré qu'ils ne tireraient l'épée que pour le rétablir sur le trône? Masséna, dit-on, qui est à Toulon avec 10.000 hommes et 18 navires de guerre, a déjà arboré le drapeau tricolore et celui de l'île d'Elbe, et a fait crier par ses soldats et par ses marins : « Vive la République ! Vive Napoléon ! » Il suffira du chapeau de Sa Majesté, planté sur le rivage, au bout d'un bâton, pour attirer toute la France. Était-ce Marie-Louise, dont la correspondance clandestine avec son mari n'arrêtait pas, paraît-il, qui viendrait le délivrer, malgré l'Autriche, ou avec sa complicité? On aurait bientôt connaissance « du plan » qu'elle méditait. Était-ce l'Angleterre, dont tous les actes trahissaient la sympathie, qui favoriserait la fuite de l'Empereur? Des questions d'intérêt ont brouillé avec les Bourbons cette avaricieuse nation. Passerait-il par la Corse, qui est en révolution? Dans une seule échauffourée, plus de cent soldats ont été tués. Ne sera-ce pas le Sultan des Turcs, avec qui des émissaires ont été traiter à Constantinople et qu'inquiète l'accroissement de puissance de la Russie, qui fera éclater la guerre? Il prendra les Alliés à dos, tandis que l'Empereur se portera, par l'Italie et le Rhin, vers Mayence et vers les Flandres. Quelle que soit la voie choisie,

les Juifs fourniront l'argent, pour être remboursés, à gros intérêts, après la restauration impériale.[1]

Voilà ce qui se disait dans les rues et dans les cafés de Porto-Ferraio, dans les casernes et dans les corps de garde, ce qui se criait dans le brouhaha des voix et la fumée des pipes, avec des tapes sur les épaules et des coups de poing sur les tables. On discutait ces plans. On en proposait de plus extravagants encore. Un caporal marseillais de la Garde, qui était appelé « le lettré », expliquait à ses camarades que l'Empereur les embarquerait pour Malte, afin de gagner l'Égypte, de s'y ravitailler, et de revenir aborder en Europe, à l'embouchure du Danube : « Les Hongrois nous attendent pour s'insurger contre les Autrichiens. Car, Autriche et Hongrie, c'est comme l'eau et le feu. C'est bon. Notre armée a grossi et nous remontons le Danube. Une armée polonaise s'est mise en route de Varsovie, et arrive à notre rencontre. Cette armée est sœur de notre armée, vous savez. Nous nous trouvons ensemble sous les murs de Vienne. C'est bon. Vienne est cernée et elle est encore à nous. C'est bon. De la capitale de l'Autriche à notre capitale, nous connaissons le chemin. Nous le faisons, les yeux bandés. C'est bon. Nous sommes de retour à Paris. Ceux des Tuileries ont filé et les Parisiens crient : « Vive « l'Empereur ! » C'est bon. » Le départ ! Toutes les conversations en revenaient là. Chaque jour de retard était un désappointement.[2]

Le départ ? Il n'y avait que le principal intéressé qui n'en parlait point. Rien dans la conduite, rien dans les

[1] Marchand d'H., p. 111, 112, 118, 120, 123, 130, 132, 133, 135, 136, 144, 146, 147, 148, 149, 155, 159, 161.

[2] Pons de l'H., p. 369; Marchand d'H., p. 145.

paroles, rien dans les ordres de l'Empereur, qui, tous, avaient trait à des précautions de défense et non à des plans de sortie de l'île et d'attaque, ne permettait de supposer qu'il y songeât. Bien au contraire, de toutes ses forces, il se défendait d'y penser, et répétait : « L'Empereur est mort. Je suis un homme mort. Je ne suis plus rien. » — « On peut chercher, disait-il à Campbell, intercepter ma correspondance, arrêter et interroger ceux que l'on soupçonne, on ne trouvera rien contre moi. Pour ce qui est de Murat, il n'agit que d'accord avec l'Autriche. Ce serait d'un sot de se conduire autrement, car il courrait infailliblement à sa perte. On peut m'assassiner. Je découvrirai ma poitrine pour recevoir le poignard. » Aux patriotes italiens qui le pressentent, il répond ou fait répondre « qu'il ne veut pas d'intrigues ». Il les amène à San Martino, admirer ses six vaches laitières et ses deux veaux, et leur lit l'inscription de la Salle des Pyramides : « Napoléon est partout heureux ». A Porto-Longone, il leur montre son belvédère suspendu sur les flots, semblable à une cellule d'ermite, et que les gens du pays ont baptisé : « Le réduit de Socrate ». Que lui veulent les Français ? — « Ils ont un autre souverain. Leur devoir est de ne plus penser qu'à celui-là. » Et, s'il reçoit des lettres lui exposant la situation du royaume, le désir de ses anciens sujets de retourner sous son gouvernement, il les lit devant tous et s'exclame : « S'ils m'aiment tant, qu'ils viennent me chercher. »[1]

Le printemps est proche. Il a ordonné de reprendre les travaux des routes de l'île et ceux de San Martino, inter-

[1] Campbell, p. 93, 151, 172, 184 et 209; Larabit, p. 64; Peyrusse (*Appendice*), p. 144; Gle Durand, p 253; Fleury de Chaboulon, p. 105; Marchand d'H , p. 134 ; Pons de l'H., p. 351.

rompus par l'hiver. Devant les casernes il fait tracer des parterres de gazon, et, sur les bords de la route de San Martino et de celle du fort du Faucon, planter 600 mûriers « qui, dans quelques années, serviront à l'élève des vers à soie ». Il étudie la botanique, son herbier sous le bras, et se passionne pour les ouvrages d'agronomie. Il a pour livre de chevet LA MAISON RUSTIQUE. Joignant la pratique à la théorie, il parcourt l'île avec son escorte, à califourchon sur un mulet, en parlant aux paysans « choux, raves et oignons ». Il leur enseigne « comment ils doivent s'y prendre pour avoir de bons radis et de bonne salade ». Il ne dédaigne point de mettre la main à la charrue et s'exerce à tracer un sillon. Dans les chaumières où il entre, il prône un légume inconnu dans l'île, des espèces de tubercules qu'il appelle « des parmentières » et que nous appelons des pommes de terre. [1]

Maintenant que la Pianosa est en situation de se défendre, il revient à ses grands projets sur cet îlot de cinq lieues de tour. Le plan de colonisation comprend :

« La reconstitution d'un vignoble et de la culture de l'olivier.

« Le mûrier partout où on pourra en planter, et obligation aux propriétaires de s'en servir pour marquer les bornes de leurs propriétés.

[1] REGISTRE DE L'I. D'E., n. 163; MARCHAND D'H., p. 152; ILE D'ELBE ET CENT JOURS, p. 12; PONS DE L'H., p. 280, 290 et 291. — On lit sur la villa de Mario Foresi, à l'Acona, non loin du cap Stella, cette inscription: « NAPOLÉON — PASSANT ICI, EN MDCCCXIV — PRIT, DANS UN CHAMP VOISIN, LA CHARRUE D'UN PAYSAN — ET S'ESSAYA LUI-MÊME A LABOURER. — MAIS LES BŒUFS, REBELLES A CES MAINS — QUI AVAIENT SU CEPENDANT METTRE UN MORS A L'EUROPE — S'ÉCHAPPÈRENT DU SILLON. » (L'original en italien.) « L'Empereur à la charrue », dessin de Charlet, représente une scène semblable, à Sainte-Hélène. (Voir MÉMORIAL, 30 Décembre 1815.)

« Des arbres fruitiers, le plus possible, particulièrement de fruits à pépins et de fruits rouges.

« La prééminence aux champs de blé.

« La création d'une race de chevaux.

« Un établissement public pour l'éducation des animaux domestiques.

« Défense absolue d'introduire dans l'île des bêtes dangereuses.

« Des moutons et des brebis.

« Des plantations de pins et la constitution d'une forêt de chênes dont on ferait venir les glands de la Forêt Noire. »

Il n'y aurait point de terrain perdu.[1]

Enfin une partie de l'île aurait une destination sacrée. Elle servirait de dotation nationale et de retraite pour les Elbois vieillis au service de la patrie, qui y termineraient leurs jours, comme lui-même à San Martino, dans les joies du jardinage.[2]

Un sergent, un carabinier, un chasseur et un Polonais ont demandé chacun, à la Pianosa, une concession, qui leur a été accordée. Ceux des grognards qui préfèrent des terrains à l'île d'Elbe, et n'ont point été compris dans les distributions antérieures, en reçoivent autour de Porto-Ferraio. L'Empereur les encourage à y cultiver des fleurs et des légumes. Ces donations sont faites aux officiers « en toute propriété », afin qu'ils soient assurés que les travaux auxquels ils se livreront « leur profitent à eux et à leurs enfants ».[3]

[1] Pons de l'H., p. 305. — Par « bêtes dangereuses » l'Empereur entendait sans doute les sangliers et les renards, ainsi que les chèvres, à cause des dégâts qu'elles commettent.

Pons de l'H., p. 306.

[3] Registre de l'I. d'E., n. 181; Corres. imp., 21.610, 21.650; Labadie, p. 54; Pons de l'H., p. 380.

Pour son propre amusement et afin de pouvoir s'offrir sans fatigue le plaisir de la petite chasse, l'Empereur a fait clore le cap Stella avec une muraille de pierres sèches et un fossé, et il ordonne, dans l'île, une battue de tous les lièvres et de tous les lapins, qui seront enfermés sous clef dans cette garenne. « Trois chiens d'arrêt, autant pour la chasse au sanglier dans les montagnes de l'île, et six chiens courants, formeront, avec un valet de chiens et deux ou trois cors, l'équipage de chasse. » Pour l'entretien de cette meute, de ce parc et de cet équipage, une augmentation de 100 francs par mois est inscrite au budget de 1815.[1] Il est en pourparlers pour l'achat d'une maison démontable, en bois, comprenant cinq pièces, qui se monte en deux heures, qui se démonte en une heure, et qu'un ingénieur lyonnais vient d'apporter à Porto-Ferraio. L'Empereur projette d'aller s'établir avec ce domicile portatif, soit sur les pitons aigus de Volterraio, soit sur tous les points de l'île où le poussera son caprice.[2]

Aussi les gens sérieux ne se laissent-ils point entraîner au flot de l'imagination populaire, qui affirme le départ imminent de l'île d'Elbe. Ni Bertrand, ni Drouot ne croient ce départ probable, ni même possible. Drouot, encouragé par l'Empereur, a songé à se marier avec une pure jeune fille elboise, éprise de sa gloire et de sa belle vertu. D'autres mariages sont près de se consommer, ou se consomment.[3]

[1] Corres. imp., 21.640, 21.668; Registre de l'I. d'E., n. 78; Pons de l'H., p. 247; Labadie, p. 52. — Le cap Stella est situé sur la face sud de l'île, entre Capoliveri et Campo. C'est une étroite bande de terre de 2 kilomètres 1/2 de long, sur un peu moins d'un kilomètre de large.

[2] Pons de l'H., p. 288; Marchand d'H., p. 154.

[3] Registre de l'I. d'E., n. 118 et 139; Pons de l'H., p. 171 et 174.

Les geôliers de l'Empereur, les espions qui épient ses actes, ne savent non plus que penser. Leur esprit se perd à ce qu'ils voient et ils n'y comprennent rien. Tantôt Campbell s'effraye, tantôt il se rassure : « Plus il considère l'Empereur avec soin, plus il l'étudie descendu au niveau des autres hommes, et moins il lui apparaît sous un aspect favorable. » C'est une réputation surfaite. Par moments, il lui semble « tout à fait résigné ». L'entente avec Murat n'est qu'une fable et toutes les alarmes « proviennent de ces vieux canons, de ces vieilles pièces d'artillerie que l'Empereur a fait embarquer, pour les vendre à Civita-Vecchia ». Le Marchand d'Huiles écrit de son côté : « Beaucoup de choses donnent une apparence de vérité aux nouvelles d'un prochain départ. Pourtant, on doit aussi faire attention aux travaux ordonnés dans l'île par l'Empereur, aux plantations auxquelles se livrent les soldats et les officiers de la Garde sur les terrains que Sa Majesté leur a donnés. A ce spectacle on finirait par se convaincre qu'il s'agit plutôt d'une installation que d'un départ. » Comment supposer que ce jardinier modèle, qui sème des glands de chêne, ne se considère pas, pour l'éternité, comme l'hôte de l'île d'Elbe ? Tout ce qu'il désire, c'est qu'on l'y laisse en paix, tondre ses brebis et fusiller ses lapins. Et, lorsque l'Empereur affirme à Campbell, en le regardant dans les yeux « qu'il sait qu'on l'appelle, que le mécontentement va croissant en Europe, en Italie, en Allemagne, où le Wurtemberg et la Bavière ne peuvent dissimuler leurs inquiétudes. En France, Louis XVIII et ses ministres ont méconnu le caractère national. Je suis informé, par des correspondances de la capitale, que le Français ressentent vivement leur humiliation présente. Le parti des Bourbons est peu nombreux et une guerre les

RIDEAU DU THÉATRE DE PORTO-FERRAIO. (NAPOLÉON, SOUS LA FIGURE D'APOLLON, GARDE SES TROUPEAUX.)

sauverait seule, en leur ralliant l'armée. On craint une révolution faite par les émigrés et, avec eux, un nouveau règne de la Terreur. C'est un torrent d'opinion qui emportera tout ! » — lorsqu'il dit à Drouot, en public : « Qu'en pensez-vous Drouot? Serait-il trop tôt de partir pendant le Carnaval? », Drouot et Campbell ne peuvent voir dans ces paroles et dans ces déclarations que des boutades sans conséquence, trop osées pour être vraies. [1]

Avec l'ouverture du Carnaval coïncida à Porto-Ferraio l'inauguration du théâtre de l'Académie, achevé en trois mois. La loge centrale avait été réservée à l'Empereur, que le rideau de scène représenta sous la figure d'Apollon banni du ciel, gardant ses troupeaux chez Admète et instruisant les bergers. Un tonnerre de bravos salua cette touchante allégorie. Au cintre était peinte, dans un médaillon, une Fortune sur un char. Le char était l'île d'Elbe et la Fortune symbolisait « le héros du siècle » qui faisait la prospérité de l'île. Les comédiens étaient arrivés à point nommé, cabotins de rencontre « qui ne tenaient pas un premier rang, ni même un second ». Mais se montrer trop exigeant eût été de mauvais goût et Sa Majesté donna le signal des applaudissements.

Après le spectacte, il y eut bal travesti sur la scène, jusqu'à sept heures du matin. Pauline y parut en Napolitaine,

[1] Campbell, p. 111, 161, 171, 185, 198 et 203; Marchand d'H., p. 120 et 159.

et, au bal suivant, car les fêtes se multiplient, en bergère de l'île de Procida. Un magasin de modes s'ouvre dans la ville. Jamais on ne s'est tant amusé. Le Théâtre du Palais complète son organisation et l'Empereur lui fait brosser des décors. [1]

Les alertes d'assassinat ne discontinuent point cependant. Lorsque l'Inconstant avait failli sombrer, l'enseigne de vaisseau Sarri avait jeté à la mer, dans un chapeau de toile cirée, une note manuscrite, qui lui avait été remise en Corse et qui avertissait l'Empereur de continuer à se garer de Bruslart. Une autre note, parvenue au juge policier Poggi, le prévenait qu'un ancien magistrat, destitué par l'Empereur deux ou trois ans auparavant, arriverait à l'île d'Elbe pour se venger. Le signalement était précis. Le magistrat débarque et est aussitôt filé. On apprend que c'est en plein théâtre qu'il accomplira son crime. Longtemps avant le lever du rideau, la salle est occupée par tous les fidèles de l'Empereur. Les militaires sont armés jusqu'aux dents. Les fonctionnaires civils ont bourré leurs poches de pistolets et de poignards. L'assassin prend place à côté de l'administrateur des Mines, qu'il avait autrefois connu. « Alors, dit Pons, tous les yeux se portèrent sur nous. Les regards du commandant Mallet flamboyaient. Ils me criaient : « Ne le manquez pas, dès qu'il fera un mouvement. » L'Empereur ne vint point au spectacle, ce qui évita un malheur. » La dénonciation était une infamie, l'effet d'une vengeance pri-

[1] Laborde, p. 41 ; Pons de l'H., p. 243 et 246 ; Labadie, p. 54 ; Corres. imp , 21.665. — Le théâtre de Porto-Ferraio existe toujours, ainsi que les deux peintures, du rideau et du cintre. Il comprend quatre étages de loges et une galerie, et peut contenir près d'un millier de spectateurs. La société de « l'Académie » en est restée propriétaire.

vée, d'une vendetta entre le magistrat incriminé et le dénonciateur. L'alerte avait été chaude. Elle laissa une pénible impression. [1]

Mais laisser aller, besoin de s'étourdir tandis que l'on ne sait quelles catastrophes marchent dans l'ombre, fatalisme qui commande de jouir de la vie puisque demain peut-être on sera mort, la consigne est de secouer les soucis.

On voyait aux soirées, jadis si austères, des Mulini, la femme d'un officier polonais montrer sa jambe en dansant le fandango, au bruit joyeux des castagnettes, et Cambronne, rouge et s'épongeant le front, y courir des galops avec Pauline, tout ému de sentir contre sa tunique de vieux soudard la chair palpitante et rose de cette belle femme, sœur de son Empereur.

Aux représentations de comédie du Théâtre de l'Académie l'Empereur propose d'adjoindre des représentations d'opéra. Le 3 Février, il écrit à Bertrand à ce sujet : « C'est une dépense de 40.000 francs par an. J'accorderai une subvention de 12.000 francs. Une troupe italienne demande 12.000 francs pour trois mois. C'est bien cher. En la prenant à l'année, on l'aurait sans doute pour 36.000 francs. Une autre troupe demande 5.600 francs par mois. On lui proposera 2.600 francs, ou même 2.000 francs, sans l'orchestre. La note ne porte que quatre hommes. Quatre hommes ne font pas une troupe. Il faut des femmes. Éclaircir cela. » Quant à l'orchestre, c'est celui des 20 musiciens de la Garde qui servira, accompagnant de ses clarinettes, de ses cors et de ses flûtes, les roulades des Clorinde et des Armide. Une loge pour ce remarquable spectacle coûtera,

[1] Registre de l'I. d'E., p. 4 et 5 (Note); Pons de l'H., p. 162.

par abonnement, dix sous. Porto-Ferraio « devient une autre Capoue ».[1]

Enfin, à l'occasion des funérailles du Carnaval, le Mercredi des Cendres, 8 Février, une inénarrable mascarade se promena dans les rues de Porto-Ferraio. « Le commandant Mallet conduisait le cortège, habillé en sultan, avec les cachemires de la princesse Pauline, fier comme Artaban et monté sur le cheval blanc de l'Empereur », le fameux cheval blanc, hier demi-dieu lui-même. « A côté du commandant Mallet, le capitaine Schultz représentait Don Quichotte à s'y méprendre, car il mesurait cinq pieds neuf pouces et était aussi maigre que son cheval, qui était bien la haridelle la plus haridelle de l'île ». Tout l'état-major suivait, vêtu « de beaucoup d'autres beaux costumes », tandis que la Garde avinée acclamait sur le seuil des cabarets.[2]

Cette fois, c'était bien la fin, la fin dans la pitrerie et le grotesque ! C'était aussi, surenchérissait l'armée des policiers secrets, la fin dans la pourriture et l'ignominie. L'Empereur, disaient-ils, rongé de maladies honteuses, était l'amant incestueux de sa sœur Pauline, toujours prête à se livrer à tous, et qui l'aimait tant ! Plongé dans ses débauches,

[1] Pons de l'H., p. 155; Mémoire aux Puis. All., p. 105; Corres. imp., 21.671. — Il y a une erreur de chiffres dans la Correspondance. Ce n'est pas 1.900 francs d'abonnements par mois, qu'il faut lire, mais 1.000 francs, soit : 12.000 francs par an, ou, pour chacune des 66 loges que compte le théâtre, 50 centimes par jour. Les recettes de la galerie étaient, en plus, estimées à 44 francs par soirée.

[2] Pons de l'H., p. 244. — Nous avons dit (p. 105) que « le Cheval Blanc » de l'Empereur se dédoublait en deux chevaux : Le Tauris et l'Intendant, dit « Coco ». C'est évidemment de ce dernier, qui servait aux parades, qu'il s'agit ici.

ce n'était plus qu'une loque humaine, indigne de faire peur à un enfant.[1]

Les journaux du Gouvernement bourbonnien et les libellistes à sa solde répandaient triomphalement ces nouvelles. Ils ne parlaient plus « du nommé Napoléon », « du parvenu d'Ajaccio », que comme « d'un aventurier qui avait, un temps, opprimé la France, un saltimbanque qui contrefaisait Mahomet, et que toutes ses victoires n'avaient pu sauver du ridicule ». Maintenant « il était pareil au roi d'Haïti, qui règne sur des singes et sur des nègres » et, prenant goût à l'anthropophagie, se repaissait, dans son délire, de la chair de ses sujets. Afin de mieux rassurer l'opinion, ils ajoutaient que, tout autour du rocher où agonisait cet être misérable et « pourri », malade, par surcroît, d'une fluxion de poitrine qui allait bientôt l'emporter, la mer était couverte de vaisseaux anglais et français qui ne perdaient de vue aucun de ses actes, et ne laisseraient pas une simple barque forcer leur blocus. Les émissaires qu'il tentait d'envoyer sur le continent étaient saisis et « enfermés dans une prison murée ». En regard des somptueux portraits « du Glorieux Roi de France », sous lesquels on lisait : « Dieu créa Louis XVIII et se reposa », les caricatures accrochées aux vitrines des libraires montraient « le poussif souverain de l'Ile des Mines » entouré de bossus et d'estropiés, décrétant « des levées en masse de 30 hommes »,

[1] Hérisson : Cabinet Noir, p. 131 ; Waldbourg-Truchsess, p. 34 ; Lettre de Caroline au Cal Fesch, dans Nlle Revue Rétrospective, II, p. 150. — C'était une manie de donner à Pauline le monde entier pour amant. On lui attribuait jusqu'à Drouot (Mémorial de Sainte-Hélène, 11 Mars 1816), et on la rencontrait soi-disant, le soir, à Livourne, où elle venait faire l'amour, habillée en homme ! (Rapport d'espion, cité par M. Pellet, p 68.)

ou se promenant sur le rivage, en costume de Robinson, avec un bonnet de fourrure sur la tête, un parasol à la main, et, sur l'épaule, en guise de perroquet, son aigle plumé.[1]

Talleyrand, qui connaissait son ancien patron et lui savait plus d'un tour dans son sac, hochait la tête à ces histoires et ne cessait de répéter qu'il fallait se défaire « de l'homme de l'île d'Elbe ». On lui répondait : Plus tard ! — S'il insistait, on suspectait sa prétention d'être plus clairvoyant que les autres, on lui demandait s'il recevait les confidences de l'Empereur et s'il n'était pas mêlé « à cette diablerie ». En vain Fouché, à qui personne ne demandait son avis, avait écrit au comte d'Artois que Napoléon à l'île d'Elbe était pour la France et pour l'Europe « ce que le Vésuve est pour Naples ». En vain Hyde de Neuville, qui trouvait que « mort, l'Empereur serait encore à craindre », sonnait la cloche d'alarme et proposait de transporter le roi de l'île d'Elbe en Amérique, dans un asile digne de lui, afin que l'on eût l'espoir qu'il s'y tiendrait tranquille ; en vain, il affirmait que ses réclamations au sujet de Marie-Louise et du Roi de Rome n'étaient plus que pour tromper l'opinion, et qu'il ne tenait nullement à avoir près de lui cette femme et cet enfant qui ne pourraient que gêner ses mouvements. On le traitait de visionnaire et on l'assurait que la croisière de Corse parait à tout péril.

Le 16 Février, l'Empereur règle les comptes du budget de la Guerre de l'année écoulée, et commande d'établir celui de l'année courante.

[1] Journal des Débats, 4, 13, et 30 Décembre 1814, et *passim*; Fleury de Chaboulon, p. 101 (Note); Chautard, p. 87; Marchand d'H., p. 150; Pamphlets divers: Constitution donnée par Buonaparte aux habitants de l'Ile d'Elbe; Robinson dans son ile, etc.; Estampes diverses.

Le 19 Février, il ouvre un crédit de 40.000 francs pour les ponts et chaussées « somme qui sera à dépenser dans les mois de Mars, Avril, Mai, Juin et Juillet, à raison de 8.000 francs par mois ». Il s'occupe de sa villégiature de l'été prochain au Monte Giove, de son installation à La Madone, qu'il veut plus confortable, et avec plus d'hommes pour le garder. Une partie de la Cour le suivra et habitera Marciana Alta. « Monsieur le Comte Bertrand, mon intention étant d'aller vers la mi-Juin, ou au commencement de Juillet, à Marciana, il est nécessaire de commencer les travaux vers le mois d'Avril et de faire connaître les maisons qui pourront être occupées par Madame, la Princesse Pauline, la Comtesse Bertrand, et le Comte Drouot. Une commission sera chargée de choisir ces maisons et de les louer pour Juillet, Août et Septembre. Vous me présenterez un état des réparations utiles. Je logerai à l'ermitage. Agrandir la pièce qui me sert de cabinet de travail. Transporter la cuisine de l'autre côté de la chapelle. Une baraque en bois suffira. Il faudra une maison pour mes gens, une pour mon écurie, une pour ma garde, ne pouvant avoir avec moi moins de 50 hommes. Faites faire le devis de ces travaux. »[1]

Le 21 Février, il visite la maison démontable, que son inventeur expose à la curiosité publique. Il l'examine en détail, la marchande, et s'en fait expliquer le mécanisme.

Le 22 Février, il s'occupe de la comptabilité des salines, et d'organiser, pour l'avenir, leur exploitation directe par l'État. Il ordonne l'adjudication d'une route à exécuter, le long de la mer, à Porto-Longone, sur une mise à prix

[1] Corres. imp., 21.673, 21.676, 21.677.

maxima de 2.500 francs. « Il faudra trois petits ponts près de Capoliveri ».[1]

Campbell, depuis le 16, est absent de l'île d'Elbe. Il est dans une période d'inquiétude. Il a rédigé, le 15, pour lord Castlereagh, une dépêche alarmiste qu'il hésite à envoyer, car il craint qu'on ne se moque de lui, et Castlereagh lui a recommandé « d'éviter toutes dépenses non nécessaires, de n'expédier de courriers spéciaux que dans les cas urgents et qui en valent la peine ». Il s'est donc fait porter à Livourne, par la corvette anglaise Partridge, afin de se rendre, de là, à Florence, et d'échanger ses vues, comme il en a coutume, avec le ministre autrichien. A Florence, il se croise avec un sous-secrétaire d'État anglais, Mr. Cooke, qui arrive justement du Congrès de Vienne, et auquel il expose le motif de son voyage, ses craintes à propos de l'Empereur, son incertitude pour l'envoi de sa dépêche à lord Castlereagh. Il sort son papier de sa poche, et le lui lit. Le sous-secrétaire d'État éclate de rire: « Napoléon... Qu'est-ce que c'est que ça? Retournez en paix à l'île d'Elbe, colonel. Il ne peut rien faire. Et s'il vous demande ce qu'on pense à son sujet, répondez-lui que personne ne songe plus à lui en Europe. Il est complètement oublié. C'est comme s'il n'avait jamais existé. »

Campbell se sentit soulagé par cette déclaration. « Il était, dit-il, réellement très perplexe en présence de la conduite de l'Empereur et devant ses inconsistances apparentes. Mais, après les remarques de Mr. Cooke, je commençai à penser qu'en observant l'Empereur de trop près je m'étais faussé le

[1] Marchand d'H., p. 159; Registre de l'I. d'E., n. 183; Corres. imp., 21.678.

LA SIGNORINA SQUARCI AVEC LA ROBE DE SATIN BLANC QUE SON AÏEULE PORTAIT AUX MULINI, A LA COUR DE NAPOLÉON.

jugement, et que je m'étais laissé aller à des appréhensions exagérées. »[1]

Il demeura à Florence et à Livourne, une huitaine encore. Quand, le 28 Février, il revint à l'île d'Elbe, l'Empereur n'y était plus.

Ainsi le renard avait vaincu. Le lion, trop faible, s'était affublé de sa peau, et, comme la bête fouinarde qui, lorsqu'elle se voit captive, suit docilement la corde qui la tient, jusqu'au moment où le chasseur ayant cessé de se défier, d'un brusque mouvement, elle se dégage et s'échappe, l'Empereur, feignant de courber l'échine, avait trompé tout le monde et bafoué l'Europe.

Le premier ordre relatif au départ, si le souvenir de celui à qui il fut donné est exact, est de Janvier. Le sellier Vincent reçut dans le courant de ce mois l'ordre de démonter deux berlines dorées, venues de Fontainebleau avec la Garde, et de les emballer « pour Rome ». Il fit ce qu'on lui commandait, et les déposa, emballées, après en avoir numéroté chaque pièce, dans les magasins du port, prêtes à être embarquées. Ces deux berlines n'étant pas d'un usage journalier, le fait passa inaperçu. Vincent lui-même n'y attacha point d'importance.[2]

Puis, c'est Pons qui reçoit directement de l'Empereur, par le mameluck Ali, une lettre confidentielle lui demandant

[1] Campbell, p. 147, 212 et 213.

[2] Sellier Vincent, p. 369.

un rapport « sur les moyens d'organiser une flottille expéditionnaire ». — « Une flottille expéditionnaire ! C'était dire : « Je veux partir ! » Je rédigeai le rapport et Sa Majesté, faisant appel à ma vertu républicaine, me recommanda un silence absolu. » Ce premier projet resta sans exécution.[1]

Dans les premiers jours de Février, le trésorier Peyrusse est avisé d'avoir à se transporter avec sa caisse au fort Stella, qui domine le goulet, et d'où, en cas de blocus, de coup de main et de fuite précipitée, on peut s'embarquer en descendant à pic le long de la falaise, sans passer par le port ni traverser la ville. « J'en savais assez, dit Peyrusse, pour pressentir les motifs de ce déplacement. Je fis, secrètement, quelques provisions en farines, en vin, en pommes de terre et en bœuf salé, et j'attendis les événements. »[2]

Le 16 Février, jour du départ de Campbell pour Florence, l'Empereur, tout en ordonnant de préparer le budget de la Guerre de 1815, écrit à Drouot : « Donnez l'ordre que le brick soit viré sur quille, qu'on revoie son cuivre, que les voies d'eau soient bouchées, qu'on refasse son carénage, tout ce qui est nécessaire enfin pour qu'il puisse tenir la mer. Il

[1] Pons de l'H., p. 193, 373 et 374 ; Mémoire aux Puis. All., p. 95 et 109 (Note). —« Je ne me suis confié qu'à Pons, et parce que sa coopération m'était indispensable pour préparer les bâtiments de transport dont je ne pouvais me passer », a déclaré l'Empereur à Montholon (Captivité de Sainte-Hélène, II, p. 195). Cette première conversation de l'Empereur et de Pons relative au départ, et dont Pons ne donne pas la date, eut lieu vraisemblablement en Janvier. Il est impossible, en tous cas, de ne pas la rapprocher de l'ordre d'emballage des voitures, reçu par le Sellier Vincent, et du naufrage de l'Inconstant, qui eut lieu en ce même mois. N'est-ce pas ce naufrage qui, suivant ces deux ordres, vint entraver les projets de l'Empereur ? ou est-ce lui qui, les précédant, avait averti l'Empereur qu'il était temps de songer au retour avant une catastrophe nouvelle ?

[2] Peyrusse, p. 268.

sera peint comme un brick anglais. On le réarmera, on lui donnera du biscuit, du riz, des légumes, du fromage, moitié de l'approvisionnement en eau-de-vie et l'autre moitié en vin, de l'eau pour 120 hommes pendant trois mois, de la viande salée pour quinze jours. Afin d'économiser, le vin sera fourni par ma cave. Je désire que, du 24 au 25 de ce mois, il soit en rade et prêt comme il est dit ci-dessus. On fera de tout cela un devis que vous me présenterez demain. Faites-moi connaître le nombre de chaloupes que le brick peut porter. Je désire qu'il y en ait autant que possible. » La première partie de cet ordre, concernant le virage sur quille et le radoub du brick, était nécessitée par le mauvais état de l'Inconstant, que son naufrage avait gravement endommagé et qui, quoique réparé et très ménagé depuis, avait recommencé à faire eau. L'opération ne pouvait surprendre ni Drouot, ni personne. La seconde moitié de la lettre, peinture semblable à celle d'un brick anglais, approvisionnements pour trois mois, chaloupes à rajouter au nombre réglementaire, était plus énigmatique. Drouot comprit évidemment que quelque chose d'insolite se préparait, mais il n'avait pas à demander d'explication, puisque l'Empereur ne lui en donnait point. Le surlendemain, 18 Février, maîtres-charpentiers et calfats s'attaquaient au brick tiré à terre. [1]

Le même jour encore, 16 Février, l'Empereur rédigeait pour Pons l'ordre de noliser deux gros bâtiments de transport de Rio « bricks ou chebecs, au-dessus de 90 tonneaux, les plus grands possible », et de les amener à Porto-Ferraio, l'un avec une cargaison de bois prise à la base du Monte

[1] Corres. imp., 21.674; Pons de l'H., p. 361; Marchand d'H., p. 153 et 158.

Giove, l'autre avec toutes les munitions de guerre disponibles dans la citadelle de Porto-Longone.

Pons, à qui Drouot transmit cet ordre, le 20, comprit sans peine que c'était le projet de départ qui, cette fois, s'exécutait.[1]

Le 20, une pinque ou polacre marseillaise, le Saint-Esprit, jaugeant 200 tonneaux et allant de Gênes à Naples, fait relâche à Porto-Ferraio afin de s'abriter d'un coup de vent. Elle reçoit « pour Naples » les deux berlines démontées en Janvier, le landeau café au lait, des caisses d'argenterie et différents paquets.[2]

Le 21, tandis que l'Empereur visite la maison portative et que Pauline se promène en gondole dans le golfe, en compagnie de Madame Mère, les capitaines d'habillement s'occupent de fournir des uniformes complets à la troupe et deux paires de souliers à chaque soldat.[3]

[1] Corres. imp., 21.675 ; Ile d'Elbe et Cent Jours, p. 35 ; Mémoire aux Puis. All., p. 109. — C'est à la base du Monte Giove, près Rio, et non à celle du Monte Giove de Marciana, que Pons devait charger du bois. Ce bois était celui que prenait autrefois avec lui tout bâtiment qui allait faire campagne. Il devait servir à réparer les avaries et à boucher les voies d'eau qui se produiraient soit sur le bâtiment lui-même, soit dans ses chaloupes, (cloisons, pont, bordage, avirons). Aujourd'hui encore on embarque du bois de rechange, mais en moins grande quantité, puisque les navires sont presque entièrement construits en fer ou en acier. Enfin l'on embarquait aussi du bois pour la construction de radeaux, en cas de naufrage, et, sur les navires de guerre, de débarquement de troupes.

[2] Marchand d'H., p. 156 et 159 ; Ile d'Elbe et Cent Jours, p. 35 ; Sellier Vincent, p. 370 ; Peyrusse, p. 271. — C'est la même pinque que, par une erreur de mémoire évidente, Peyrusse ne fait arriver que dans la nuit du 24 au 25. La « pinque » était, comme la « polacre », un gros bâtiment de commerce, à deux ou trois mâts, muni de voiles latines, et pouvant s'aider de rames. Les transports de Rio, envoyés par Pons, étaient des « felouques ». (Voir p. 96.)

[3] Marchand d'H., p. 158 et 159.

Le 22, ordre de retirer de la Pianosa les chevaux de la cavalerie polonaise. Sur l'Inconstant remis à flot, et sur le chebec l'Étoile qui appartient à l'Empereur, l'embarquement commence de caisses de cartouches, de ballots d'équipements, et de munitions diverses. Cela, à la nuit tombée. [1]

Dans la journée, l'Empereur est allé voir Peyrusse. Il entre sans se faire annoncer, et va vers la fenêtre, qui donne sur les casernes de la Garde. Il regarde les plantations que font les soldats, les parterres qu'ils dessinent, et déclare qu'il est satisfait de voir se développer chez ces braves le goût de l'horticulture. L'Intendant Balbiani était présent. Il sentait que sa présence gênait l'Empereur, mais il n'osait pas se retirer, de peur de commettre une faute d'étiquette. L'Empereur sortit, et, quelques instants après, Peyrusse était mandé aux Mulini. La porte du cabinet impérial se referma sur lui. « Eh ! bien, *Peyrousse,* débuta l'Empereur, qu'est-ce qu'on dit de nous ? Que vous disait l'Intendant ? » — « Sire, au moment où Votre Majesté m'a fait l'honneur de venir chez moi, nous causions des bruits qui circulent en ville, que Votre Majesté irait rejoindre le Roi de Naples. » — « Vous êtes deux nigauds. » Et se rapprochant de son trésorier, en lui tapotant les joues : « Avez-vous beaucoup d'argent, *Peyrousse* ? Combien pèse un million en or ? Combien pèsent 100.000 francs ? Combien pèse une malle de livres ? Prenez des malles. Mettez-y de l'or, et par-dessus, des livres de ma bibliothèque. Renvoyez votre monde. Faites vous-même vos emballages. Sanglez vos malles. Écoulez votre argent blanc. Payez... Mais ne payez pas... Je crois inutile de vous dire de tenir tout ceci secret. »

[1] Marchand d'H., p. 160.

Peyrusse, abasourdi de ce discours à la suite duquel l'Empereur l'avait congédié sans rien dire de plus, alla trouver Drouot. Drouot était lugubre. « Je cherchai à le pressentir sur nos futures destinées. Il me regarda fixement et demeura boutonné. » Peyrusse se mit à emballer les 1.863.500 francs qui lui restaient en caisse. [1]

Si Drouot n'avait pas été, d'une façon formelle, prévenu par l'Empereur, il ne pouvait conserver aucun doute sur le départ, d'autant que les embarquements de munitions s'opéraient par ses soins. Il avait fait appeler le sellier Vincent et lui avait demandé si sa selle de campagne était en état. Sur la réponse affirmative du sellier, il lui prescrivit d'y ajouter un coussinet, des courroies de porte-manteau, et un étui de portefeuille « afin de se rendre, dit-il, à Marciana, travailler avec l'Empereur et tirer des plans ». [2]

Le 23, les approvisionnements de bouche parviennent à Porto-Ferraio, du continent et de l'intérieur de l'île. Ils sont aussitôt embarqués sur le chebec et sur le brick, ainsi que des tonneaux d'eau douce. [3]

Les préparatifs en étaient là, lorsque, le 24, à 10 heures du matin, la corvette anglaise qui a conduit Campbell à Li-

[1] Peyrusse, p. 269 et p. 334 (*Compte en caisse au 22 Février*). — On laissait en outre, derrière soi, en comptes courants publics et privés, à l'île d'Elbe, à Gênes et à Rome : 387.880 fr. 87 c..

[2] Sellier Vincent, p. 369.

[3] Marchand d'H., p. 161. — Nous avons vu que l'Empereur avait ordonné que ces approvisionnements seraient « pour 120 hommes pendant trois mois ». C'est qu'en effet l'Empereur avait à embarquer, non pas 120 hommes, mais plus d'un millier, ce qui donnait à peine une dizaine de jours de vivres, et il fallait prévoir le cas où, poursuivi par la croisière française ou par la corvette anglaise, il serait contraint de rebrousser chemin et de revenir chercher un refuge en Italie ou en Corse.

vourne, voilà huit jours, et qui doit l'y attendre, pour le ramener à l'île d'Elbe, apparaît sur l'horizon. Alerte. Va-t-il falloir, brusquant le dénouement, s'emparer du navire ennemi, de vive force ou par surprise, faire prisonnier l'équipage, et Campbell lui-même, s'il est à bord ? C'est une lutte terrible, à l'issue incertaine, avec l'Angleterre un *casus belli* certain, qui s'apprête peut-être. Tout mouvement suspect est interrompu dans le port.

La corvette ne ramène point Campbell. Elle amène six touristes anglais que le capitaine Adye accompagne aux Mulini, par le chemin détourné qui longe les remparts, afin de n'être point remarqué dans cette démarche toute officieuse. Après une heure de cordiale conversation avec l'Empereur, il va saluer le maréchal Bertrand qui s'enquiert de Campbell et de la date exacte de son retour, et il redescend vers le port. Il s'arrête à regarder les soldats de la Garde, occupés à charrier de la terre dans des brouettes et à planter des arbres, et regagne sa corvette, sur laquelle il repart dans l'après-midi. A peine a-t-il repris le large, surveillé par les lunettes des sémaphores et par un petit bateau qui part à sa suite en feignant de pêcher, que reprend l'embarquement de l'artillerie, des bombes et des fusils. [1]

Nouveau contre-temps. L'Empereur a envoyé un courrier à Rio Marina, afin de prévenir Pons que, si les deux transports qu'il doit amener à Porto-Ferraio avec les munitions de guerre de Porto-Longone et le bois de Giove, ont terminé leur chargement, il ne se mette pas en route avant le lendemain, de crainte d'une rencontre avec la corvette

[1] Campbell, p. 227; Peyrusse, p. 271; Marchand d'H., p. 162. — Les bombes devaient servir, durant la traversée, au cas de bataille et d'abordage avec un autre navire.

anglaise. Le courrier arrive au moment où les transports viennent de partir et où la corvette, cachée par la montagne, débouche en face d'eux, ayant le cap sur Palmaiola. Virer de bord, et rentrer à Porto-Longone ou à Rio, n'était plus possible sans s'exposer aux soupçons « de l'Argus britannique ». Pons prit un autre parti. Il écrivit à Campbell, que, lui aussi, il croyait sur la corvette « en l'invitant à un dîner qu'il donnerait la semaine suivante ». Un homme intelligent fut dépêché dans un canot, avec la lettre. Ce fut le capitaine Adye qui la reçut. Il promit de la transmettre à Campbell et remercia en son nom. Il demanda où allaient les deux transports et quel était leur chargement. La question avait été prévue. Le messager répondit qu'ils étaient chargés de minerai pour la Romagne. La corvette continua son chemin, voulut faire escale à Palmaiola, où les factionnaires déclarèrent que le règlement s'y opposait, et remit le cap sur Livourne. Les bâtiments riais entraient, le soir, à Porto-Ferraio. [1]

L'Empereur ne s'expliquait toujours pas. Les grognards, qui ont été reformés en quatre compagnies, demeurent persuadés qu'il ne s'agit pour l'instant que « de les faire trotter dans l'île » et que, si on part, « ce sera dans un mois ».

Le 25, les effets de campement sont réunis, la giberne des soldats est garnie de cartouches, le bataillon corse fait l'exercice à feu, puis est consigné dans ses casernes, afin d'empêcher de sa part toute velléité de désertion. Le commandant Mallet, du fort du Faucon, observe la mer et si la corvette anglaise ne reparaît pas. L'embargo est mis sur l'île.

L'Empereur, se prétendant indisposé, ne se montra pas

[1] Pons de l'H., p. 380; Campbell, p. 228; Peyrusse, p. 271; Ile d'Elbe et Cent Jours, p. 35.

de la journée. Il désirait éviter les interrogations importunes. Porto-Ferraio s'agitait. A la fin de la journée, il reçut en audience une délégation des Corps Constitués, qui lui témoigna la douleur et la joie que ressentaient à la fois ses sujets, à le voir les abandonner « pour reprendre le chemin de la gloire ». Il remercia la délégation des sentiments qu'elle lui exprimait et se tint dans de vagues généralités. [1]

Il s'ouvrit seulement à sa mère, ce soir-là. Après le dîner il était, avec elle et Pauline, à jouer aux cartes, aux Mulini. Il semblait plus gai que de coutume. Soudain il interrompit la partie, et quitta la pièce. Ne le voyant pas revenir, Madame Mère se leva, alla à la porte, et l'appela. Mais le chambellan de service lui dit que l'Empereur était descendu au jardin. Elle y descendit.

La lune scintillait, brillante, entre les feuillages, et l'Empereur se promenait à pas précipités dans les allées, dont le gravier craquait sous ses pieds. Puis il s'arrêta, et, s'appuyant la tête contre un figuier : « Il faudra bien pourtant que je le dise à ma mère ! » s'écria-t-il. Celle-ci, s'avançant à ces mots, lui demanda avec impatience quelle pensée le tourmentait. — « Oui, ma mère, il faut que je vous le dise, lui répondit-il après une hésitation, feinte ou réelle. Mais je vous défends de répéter mes paroles à qui que ce soit, pas même à Pauline. Je pars la nuit prochaine. » — « Pour aller où ? » — « A Paris. Quel est, là-dessus, votre avis ? » Il avait embrassé, en souriant, le front stoïque de celle qui avait déjà par lui subi tant et de si rudes angoisses, et qui le pria de la laisser réfléchir un instant afin « qu'elle pût oublier qu'elle était mère et réprimer en elle toute faiblesse ». — « Si vous

[1] Pons de l'H., p. 381 ; Marchand d'H., p. 163, 164 et 165.

devez mourir, mon fils, dit-elle enfin, le ciel qui n'a pas voulu que ce soit dans un repos indigne de vous, ne voudra pas, j'espère, que ce soit par le poison, mais l'épée à la main. » Et ce fut tout. [1]

L'Empereur s'occupa, une partie de la nuit, à rédiger et à faire imprimer trois proclamations, qui seraient prêtes pour l'heure où il débarquerait en France. Deux en son propre nom, au Peuple et à l'Armée, la troisième que la Garde signerait pendant la traversée, après l'avoir censément rédigée elle-même et spontanément adressée à ses frères d'armes, généraux, officiers et soldats. [2]

[1] Récit de Madame Mère a Mlle Rosa Mellini, demoiselle d'honneur, cité par Larrey, II, p. 531.

[2] « Français, la défection du duc de Castiglione livra Lyon sans défense à nos ennemis. L'armée dont je lui avais confié le commandement était, par le nombre de ses bataillons, la bravoure et le patriotisme des troupes qui la composaient, à même de battre le corps d'armée autrichien qui lui était opposé. La trahison du duc de Raguse livra la capitale... Français, dans mon exil j'ai entendu vos plaintes et vos vœux. J'ai traversé les mers au milieu de périls de toute espèce. J'arrive parmi vous, reprendre mes droits qui sont les vôtres... » — « Soldats, nous n'avons pas été vaincus. Deux hommes sortis de nos rangs ont trahi nos lauriers, leur pays, leur prince, leur bienfaiteur... Reprenez ces aigles que vous aviez à Ulm, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Friedland, à Eckmühl, à Essling, à Wagram, à Lützen, à Smolensk, à la Moscowa, à Montmirail ! La victoire marchera au pas de charge... » — « Soldats, camarades, nous vous avons conservé votre Empereur. Nous vous le ramenons au milieu de mille dangers. Foulez aux pieds la cocarde blanche, elle est le signe de la honte... » Ces proclamations enflammées où l'Empereur reprenait les événements à l'heure de son départ de France et où sa pensée devançant ses actes, il annonçait « qu'il avait traversé les mers », portent dans la Correspondance Imp. la date du 1er Mars 1815, golfe Jouan, et l'Empereur a nié qu'elles aient été imprimées à Porto-Ferraio (Ile d'Elbe et Cent-Jours, p. 40). Mais elles existent aux Archives Étrangères avec cette mention : « Porto-Ferraio, chez Broglia, imprimeur du Gouvernement » (Houssaye *1815*, p. 192 et 206). Les bouts de papier griffonnés, trouvés dans la chambre de l'Empereur après son départ, étaient probablement les brouillons de ces proclamations. (Voir p. 242.)

Le lendemain matin, 26, un dimanche, à la réception habituelle de son lever, il parla.

Les autorités civiles et militaires, jusqu'aux simples adjudants, furent invitées par Bertrand à se rendre aux Mulini. Les règles de l'étiquette furent suspendues. Ceux même qui d'ordinaire n'avaient pas le droit d'entrer, trouvèrent le passage libre. L'Empereur parut. « Il était transformé. On aurait cru qu'on le voyait pour la première fois. Son air était grave, mais calme, et sa parole émue allait à l'âme. Une légère fatigue de ses traits trahissait qu'il avait dû longtemps veiller. Selon sa coutume en ces sortes de cérémonies, il débuta par des questions oiseuses, puis, sans transition, il annonça qu'il partait le soir même. Ce n'était pas la foudre qui venait de tomber ; mais on avait cru l'entendre. L'Empereur rentra dans son appartement, l'assemblée se sépara et le cri fut partout : « L'Empereur s'en va ! » Où allait-il ? Reconquérir l'Europe avec une armée de 673 hommes ? » Il laissait planer sur son but le plus complet mystère.[1]

A 9 heures, il y eut messe, comme tous les dimanches. A 11 heures, un canot aborda sous le fort Stella et débarqua une estafette qui monta directement aux Mulini, apportant,

[1] Pons de l'H., p. 382 ; Labadie, p. 56. — Ce chiffre de 673 hommes, donné par Pons, semble être celui de la Garde, soldats, officiers et état-major impérial. Il y faut ajouter les 108 Polonais, 400 Corses et volontaires elbois, et les 50 gendarmes. Soit 1.231 hommes environ, pour le total de l'armée. Beaucoup de Corses s'étaient esquivés au dernier moment. Des canonniers, dont quelques Polonais, restèrent dans les forts, pour maintenir l'embargo sur l'île et protéger le départ. (Campbell, p. 383 (éd. anglaise) ; Marchand d'H., p. 167, 168 et 170 ; Moniteur du 23 Mars 1815.) Dans la relation du Moniteur, l'Empereur fit réduire le chiffre de la Garde à 400 hommes, chiffre officiel porté au Traité de Fontainebleau, ce qui, en diminuant le nombre de ses soldats, augmentait le mérite de l'entreprise.

sans nul doute, les derniers renseignements recueillis sur les mouvements de la corvette anglaise et de la croisière française. Pour plus de prudence cependant, l'Empereur a ordonné « que les grenadiers qui travaillent au jardin de MM. les officiers continueraient leur ouvrage jusqu'à 3 heures de l'après-midi. Alors seulement ils le quitteront. »

A 4 heures, les troupes mangent la soupe. A 5 heures, le rappel se met à battre. C'est le branle-bas général et l'embarquement. [1]

L'embargo proclamé la veille redouble de rigueur. Aucun navire ne doit aborder dans l'île ni en sortir, sous peine de voir les forts tirer sur lui à boulets rouges et le couler. Depuis deux jours la police ne délivrait plus de passeports, surveillait les suspects, et, de tous les espions qui opéraient à l'île d'Elbe, pas un ne peut passer sur le continent. Ils courent çà et là, avec un désespoir risible, en persévérant à rédiger leurs rapports, priant, offrant, suppliant, et jurant leurs grands dieux que des affaires commerciales urgentes les appellent à Piombino ou à Livourne. Les sentinelles ne s'attendrissent point. Le « Marchand d'Huiles » séduit le patron d'une barque, qui accepte, pour 60 francs, de lui faire traverser le détroit. Mais à peine est-il en rade qu'un officier le hèle du pont de l'Inconstant et lui demande où il va. L'espion proteste de l'innocence de ses intentions. C'est le beau temps qui l'a incité au plaisir d'une promenade en mer. L'officier lui enjoint de regagner le rivage s'il ne veut point recevoir une balle. Des touristes anglais, que surexcite la curiosité, tentent de s'approcher du brick. Ils

[1] Laborde, p. 48; Marchand d'H., p. 166; Larabit, p. 71; Mémorial de Ste-H., 24 Février 1816.

sont invités, sous la même menace, à s'en retourner à terre. Comble de misère ! Notre homme rencontre Cambronne avec lequel il a souvent conversé, en étalant des sentiments d'admiration et de dévouement pour l'Empereur. Cambronne prétend l'inscrire parmi les volontaires elbois : « Votre place, lui dit-il, est sur le bâtiment n° 5 ! » Sans un ami commun qui s'interposa et se porta caution qu'il rejoindrait le convoi dans quelques jours, Cambronne lui mettait de force un fusil sous le bras, un sac sur le dos, et l'embarquait.[1]

Aucun de ceux qui partaient avec l'Empereur, sauf Bertrand et Drouot, vis-à-vis de qui plus de mystère aurait été offensant, ne savait où il les conduisait. Nul ne s'en inquiétait. Pons, le robespierriste, partait avec les autres. Le commandant Cornuel s'était relevé de son lit d'agonie, afin de n'exhaler qu'à Paris son dernier soupir. Cambronne marchait, les yeux fermés. L'Empereur lui avait dit : « Où allons-nous Cambronne ? » Il avait répondu : « Je n'ai jamais cherché à pénétrer les secrets de mon Souverain. » Bertrand espérait et craignait à la fois, et, comme toujours, obéissait, triste de laisser sa femme derrière lui. Qui sait s'ils se reverraient ? Seul, Drouot était franchement hostile à l'entreprise et avait tenté « tout ce qui était humainement possible » pour en détourner l'Empereur. Il n'en était pas moins résolu à accomplir son devoir jusqu'au bout. Taillade avait repris aux côtés de Chautard le commandement de l'Inconstant, et ils se chamaillaient tous les deux. Les fils des meilleures familles elboises « suivaient l'homme du destin ».[2]

[1] Marchand d'H., p. 165 et 166; Campbell, p. 230.

[2] Pons de l'H., p. 344 et 382; Mémoire aux Puis. All., p. 131; Laborde, p. 51; Peyrusse, p. 278; Marchand d'H., p. 161; Déclarations de Cambronne et de Drouot a leur procès.

Madame Mère donnait l'exemple de l'énergie dans les adieux. Mme Bertrand tâchait aussi de se montrer forte. Pauline, livide, les lèvres décolorées, épongeant ses yeux avec son mouchoir de dentelle, embrassait les grognards et posait câlinement son bras sur le leur, les conjurant de veiller sur la tête chère qu'elle leur confiait. [1]

Entre 7 et 8 heures, presque tout le monde avait achevé d'embarquer. Les retardataires, emportant des pains de quatre livres, des saucissons, des bouteilles de vin et des couvertures, ralliaient les navires dans des barques de pêcheurs. Beaucoup abandonnaient des objets mobiliers qu'ils avaient acquis, pensant se fixer à l'île d'Elbe, et que les officiers refusaient d'admettre à bord. [2]

Dans la journée, l'Empereur avait ordonné de payer comptant, au capitaine Cardini, la cargaison de la pinque marseillaise qui, le 20 Février, avait reçu ses voitures et des caisses, et que, sous divers prétextes, l'on n'avait point laissée poursuivre sa route vers Naples. Peyrusse versa 25.000 francs au capitaine. Il aurait voulu éplucher ses factures qui lui paraissaient majorées. Mais l'Empereur survint et, estimant que ce n'était point l'instant de discuter, fit voler en l'air, au grand scandale de son trésorier, toutes ces « paperasses ». Le capitaine empocha son argent et les Polonais jetèrent à la mer la cargaison du navire, sur lequel ils s'installèrent. Il fallut renoncer, faute de place, à embarquer les chevaux des hommes, qui ne prirent avec eux que les selles. Seuls, les officiers emmenèrent les leurs. [3]

[1] Pons de l'H., p. 383; Mémoire aux Puis. All., p. 119.

[2] Sellier Vincent, p. 371.

[3] Peyrusse, p. 272; Sellier Vincent, p. 370. — L'encombrement était considérable à bord des navires, qui, outre les troupes, emmenaient tous les

La flottille se composa donc du brick l'Inconstant, armé de 26 canons (dont dix avec leurs attelages), chargé des chevaux de selle de l'Empereur et des malles d'or, de l'état-major, et de quatre à cinq cents grenadiers, entassés sur le pont et dans la cale ; du chebec l'Étoile ; de l'espéronade la Caroline ; du Saint-Esprit (la pinque marseillaise) ; des deux felouques de Rio, et d'un autre transport, le Saint-Joseph, appartenant au signor Tonietti, négociant elbois. Ces trois derniers bâtiments étaient nolisés moyennant un frêt de 8.869 francs. [1]

Trois autres felouques mettraient à la voile pour la Corse, dans deux ou trois jours, portant chacune quinze ou seize Corses, gens influents en leur pays, munis de proclamations, et chargés de soulever l'île en faveur de l'Empereur dont ils annonceraient l'évasion, d'arrêter et de juger Bruslart. Ils y ménageraient un refuge à la flottille expéditionnaire, au cas où, contrainte de rétrograder, soit devant une bourrasque, soit devant les croisières ennemies, elle viendrait s'y jeter à la côte. [2]

L'Empereur descendit des Mulini vers le port, avec Ber-

fonctionnaires civils, le personnel de la Maison impériale, et des femmes, avec leurs enfants, qui avaient rejoint leurs maris à l'île d'Elbe et embarquèrent comme elles purent, à la suite de l'expédition.

[1] Ile d'Elbe et Cent Jours, p. 35 et 36; (Mémoire aux Puis. All.), p. 129; Peyrusse, p. 274 et 305. Un dessin à la sépia, du chef de bataillon Mellini en retraite à l'île d Elbe (Registre de l'Ile d'Elbe, n. 110), et père de Mlle Rosa Mellini, demoiselle de compagnie de Madame Mère, représente le départ de la flottille, au clair de lune. On y remarque, au second plan, une huitième petite voile, sans doute un des deux avisos, l'Abeille ou la Mouche, qui ne semble pas avoir suivi bien loin le convoi. L'original de cette sépia est à la mairie de Porto-Ferraio. Il en existe une reproduction à la Bibliothèque Nationale de Paris (Estampes, Collection Hennin). Le Saint-Joseph était un brigantin à deux mâts, jaugeant 80 tonneaux.

[2] Ile d'Elbe et Cent Jours, p. 37; Marchand d'H. et Rapports d'espions. p. 117, 168 et 170; Pons de l'H., p. 382.

trand, dans la petite calèche découverte, à roues basses et attelée de deux poneys, de la princesse Pauline. Dans son canot, manœuvré par les marins de la Garde, il embarqua au chant de *La Marseillaise,* qu'entonnèrent les soldats et que reprit la population assemblée.

Lorsque la chaloupe impériale quitta la terre, tous les cœurs battirent. Le maire Traditi sanglota. Les mains de la foule s'agitèrent, parmi des hourras où passait, en dépit des emportements d'enthousiasme, on ne sait quelle douloureuse mélancolie, et, sous la nuit, d'un vert d'émeraude, qui s'épandait au firmament, la ville illuminée, comme le soir du jour où l'empereur-dieu était venu, reflétait ses innombrables lumières dans le grand lac de la mer.

Comme il était venu dans l'aube du matin, il s'en allait dans le mystère de la nuit, et, si rapide était le temps écoulé, qu'il semblait que l'on fût au soir d'une même longue journée. C'était la même splendide sérénité, au ciel et sur les flots, que ne ridait la moindre brise. L'air, tiède et pur, était imprégné d'effluves embaumées, car un printemps précoce avait déjà crevé les bourgeons et fait s'épanouir les champs de fleurs du maquis.

Mais le calme de cette nuit divine, c'était aussi, s'il se prolongeait, la ruine de tout espoir, le désastre dès la première heure. Si l'on n'avait pas avant l'aube, heureusement tardive en cette saison, réussi à prendre une avance suffisante, la corvette anglaise revenant de Livourne avec Campbell qu'elle devait ramener le lendemain, se croiserait avec le convoi, et, si supérieure en voilure et en canons, lui cracherait sa mitraille, en barrant la route. La croisière française arriverait au bruit du combat et il n'y aurait plus qu'à vendre chèrement sa vie.

1. LE DÉPART DE L'ILE D'ELBE. (Estampe allemande.)
2. LE GOULET DE PORTO-FERRAIO, PAR OU SORTIT LA FLOTTILLE IMPÉRIALE.

L'Empereur ne disait rien. Il arpentait l'arrière-pont de l'Inconstant, dans sa redingote grise, et, comme tout le monde, attendait. Les voiles pendaient sur leurs vergues et le long des mâts, obstinément inertes.

Quatre mortelles heures se passèrent ainsi. Enfin, vers minuit, une faible brise frisa les flots. Les voiles se soulevèrent. Le veilleur du sémaphore et des pêcheurs envoyés en observation annoncèrent que le vent du sud, masqué par le cercle de montagnes du golfe, soufflait au large, avec force. Le vent du sud était le salut. Il poussait l'expédition, vent arrière, et immobilisait à Livourne la frégate anglaise. Les équipages et les soldats prirent les rames pour franchir le goulet, et la flottille, se ralliant à la lanterne accrochée au grand mât du brick, s'en alla silencieuse, tandis que la lune qui s'était levée montait dans le ciel, inondant l'espace de clarté. [1]

Le lendemain matin quelques touristes anglais, retenus à l'île d'Elbe où l'embargo était maintenu, demandèrent à visiter les Mulini.

La maison était vide. Pauline s'était retirée chez sa mère. Une vieille femme corse, restée comme concierge, les fit entrer. Ils trouvèrent la baignoire de l'Empereur encore pleine d'un bain qu'il avait pris avant de partir. Dans sa chambre, sur la

[1] Par suite du clair de lune, la flottille ne pouvait compter sur la nuit et sur son obscurité pour sortir, sans être vue, des eaux de l'île d'Elbe. Elle n'avait donc pas à éteindre ses feux, ce qui, en cas de rencontre avec la croisière française ou avec la corvette anglaise, n'eût fait que la rendre suspecte. Il valait mieux qu'elle parût simplement un convoi de bateaux marchands, escorté par l'Inconstant, ainsi que cela se passait souvent (Cf. p. 171). La flottille navigua de conserve jusqu'au lendemain matin. Après que l'on eut doublé Capraia, l'Inconstant, meilleur voilier, prit de l'avance et laissa derrière lui les autres bâtiments, qui le rejoignirent au golfe Jouan.

table de nuit placée au chevet du lit, était ouvert, à la page où il avait cessé de lire, un volume d'une histoire de Charles-Quint. Le sol et les meubles étaient parsemés de bouts de papier déchirés, de notes écrites au crayon et indéchiffrables. Sur une table, une carte de France était déployée, avec des épingles à grosses têtes, piquées de place en place. [1]

[1] Marchand d'H., p. 167; Campbell, p. 230; Peyrusse, p. 275; Monier, p. 101; Pons de l'H., p. 381, 383 et 384; Gle Durand, p. 261.

V

APRÈS LE DÉPART
ET JUSQU'A NOS JOURS

LE RETOUR ÉTAIT PRÉVU DÈS FONTAINEBLEAU. || COMMENT L'EMPEREUR ÉTAIT RENSEIGNÉ A L'ILE D'ELBE. || « COMMEDIANTE ! COMMEDIANTE ! » || LE PROBLÈME DE L'ILE D'ELBE. || LA DISPERSION DES GENS. || OFFRE A NAPOLÉON III APRÈS SEDAN. || LA DISPERSION DES CHOSES. || LE MUSÉE DEMIDOFF ET SA VENTE. || ESSAI DE RECONSTITUTION D'UN MUSÉE PAR LE PROPRIÉTAIRE ACTUEL DE SAN MARTINO. || QUELQUES RELIQUES. || LE VIEIL AVEUGLE DE PORTO-FERRAIO.

Le retour de l'île d'Elbe était prévu dès Fontainebleau, devait plus tard, à Sainte-Hélène, déclarer l'Empereur.[1] Parmi tant d'autres assertions, enregistrées par le Mémorial, sujettes à caution et destinées à étonner davantage la postérité, celle-ci paraît vraie.

Pas plus qu'un énergique lutteur, encore invaincu, n'est couché sur l'arène et terrassé du premier coup, pas plus que la première atteinte du mal n'abat et ne tue un homme de santé puissante, il ne pouvait non plus, dès la première chute, s'avouer vaincu à tout jamais et considérer d'avance son rôle comme terminé. Son retour fut le phénomène du ressort,

[1] Mémorial de Ste-H., 17 Avril 1816.

violemment pressé, qui se détend, de la balle qui, jetée sur le sol, en rebondira avant d'y retomber.

Qu'à ce retour il ait songé dès Fontainebleau, on ne saurait le nier. A peine avait-il quitté la France et s'était-il repris, après sa fuite tragique dans le Midi, à peine l'Undaunted qui l'emportait avait levé l'ancre, qu'il trahissait malgré lui, à bord du navire, ses secrets sentiments. « En vain, écrivait alors Campbell, répète-t-il qu'il n'aspire plus qu'à finir ses jours à l'île d'Elbe, dans le culte des arts et des sciences. Il laisse fréquemment percer les signes de son besoin d'activité et son espérance intime qu'une occasion s'offrira à lui, d'exercer son ambition. Il se montre persuadé que la plus grande partie de la France lui est demeurée favorable. Les Bourbons, dit-il, et les grands seigneurs ne songent qu'à la joie d'avoir retrouvé leurs terres et leurs châteaux. Mais si le peuple est mécontent d'eux, il les chassera avant six mois. » Et il n'était pas à l'île d'Elbe depuis huit jours qu'il reprenait : « Les Français ne pourront pas se tenir tranquilles. Je ne leur donne pas six mois de patience après que les Alliés auront repassé la frontière. »[1] Alors cela ne semblait, à ceux qui l'entendaient, que rodomontades bien misérables.

Une autre preuve de la pensée préconçue qu'il reviendrait, fut ce choix même que, lors de l'abdication, il fit de l'île d'Elbe.

Cette mauvaise « petite bicoque », comme il appelait l'île d'Elbe dans ses moments d'humeur ou de sincérité, on ne la lui avait pas imposée. On lui avait offert la Corse. Il l'a toujours dit et ce n'est point invraisemblable. Il était naturel que l'on rendît l'ogre à son antre, le Minotaure au pays qui l'avait produit. C'est lui qui l'avait refusée.

[1] Campbell, p. 44, 50 et 73.

Pourquoi cela ? Pourquoi, au lieu de demander l'étroit îlot, n'avait-il pas accepté avec bonheur sa vieille patrie, qu'il allait contempler du haut du Monte Giove, ce vaste territoire aux villes nombreuses, véritable morceau de continent, et où il aurait été vraiment roi d'un vrai peuple ? Là, plus rien à craindre de ses ennemis. Il devenait imprenable. Tout enlèvement par surprise y était impossible et, si l'on avait voulu l'en arracher les armes à la main, reprenant la tactique séculaire des anciens chefs corses et se faisant « bandit », il y pouvait, dans ses gorges inaccessibles et ses forêts profondes, résister à cinquante mille hommes. Cela, il le savait si bien, que c'était en Corse qu'il avait, en quittant l'île d'Elbe, compté se réfugier s'il ne réussissait pas à atteindre la France ; que c'est en Corse encore, qu'il rêvera de s'enfuir après Waterloo. [1]

Quelle cause l'avait donc poussé à agir différemment ? — La honte de rentrer vaincu aux lieux qui l'avaient vu naître, de revenir, comme aboutissement final, à son point de départ ? Mais les acclamations de ses compatriotes, qui l'eussent porté sur le pavois, lui auraient fait vite oublier cette blessure de son orgueil, et le souvenir des heures de gloire, en un séjour acceptable, l'eût consolé. Si des adversaires irréductibles de sa famille et de sa race s'étaient déclarés contre lui, refusant de le reconnaître pour leur souverain, la distraction d'une petite guerre, de temps à autre, était plutôt pour le séduire.

Ce choix fût-il, comme Las Cases le lui fait dire, le résultat « de l'humeur du moment » ? — Allons donc ! Cet homme qui raisonnait tout, jusqu'à ses gestes, et n'avait jamais livré

[1] Peyrusse, p. 230; Campbell, p. 18 ; Meneval, II, p. 164 ; Mémorial de Ste-H., 18 Novembre 1815 et 29 Mai 1816.

au hasard la plus minime de ses actions, se serait laissé conduire par un caprice, à cette heure d'où dépendait son avenir !

Non. S'il avait choisi l'île d'Elbe, c'était justement parce que cette Corse plus vaste lui était inutile. Souveraineté réelle, elle représentait cette stabilité définitive à laquelle il ne voulait pas songer. Elle était l'acceptation du fait accompli, l'engloutissement moral de l'avenir, la séparation d'avec le monde, dans le fouillis de ses maquis, dans son enserrement plus lointain des flots. Elbe, au contraire, représentait une étape passagère, où rien ne le détournait de son but, un pied à terre transitoire d'où il voyait le continent par sa fenêtre, d'où, comme il l'a avoué avec plus de franchise, « il pouvait surveiller la France et les Bourbons » et, pour ce retour si plein d'aléas, connaître et saisir l'heure propice.[1]

Car ce retour, qu'il désirait, ne dépendait pas de lui, mais des événements. Il s'en rendait compte et ne s'aveuglait point sur la situation : « Les Bourbons, a-t-il mieux dit que personne, ont eu ma conduite à leur disposition. S'ils comprenaient qu'il fallait recommencer une nouvelle dynastie et non pas continuer l'ancienne, je n'avais plus rien à faire, ma mission politique était terminée. Je demeurais à l'île d'Elbe. Mais leur entourage, une fausse marche, m'ont rendu désirable. Ce sont eux qui ont réhabilité ma popularité, et prononcé mon départ. On m'objectera que le Congrès de Vienne m'aurait enlevé de mon île et je conviens que cette circonstance a hâté mon retour. Mais, si la France eût été bien gouvernée, mon influence était finie et l'on n'eût point songé à me déplacer. C'est ce qui se passait à Paris qui a fait songer à mon éloignement et qui a tout entraîné. »[2]

[1] Fleury de Chaboulon, I, p. 110.

[2] Mémorial de Ste-H., 17 Avril 1816.

La situation, d'ailleurs, conduisait aussi Louis XVIII plus qu'il ne la conduisait lui-même. Tout ce qu'il faisait, de bon ou de mauvais, tournait contre lui.

L'on s'est demandé qui renseignait l'Empereur à l'île d'Elbe.

Qui le renseignait ? Mais tout, et tous. Il semble que les historiens s'imaginent encore, comme on le croyait alors en France, qu'il était perdu là au bout des mers.

Les visiteurs d'abord. Ils abondaient dans l'île, leur va-et-vient était perpétuel, et nous avons vu que l'Inconstant débarquait, dans un seul de ses voyages, jusqu'à cent passagers. Les entraves que la police autrichienne tentait d'apporter à ce mouvement étaient illusoires. Elle exerçait dans les grands ports, comme Gênes ou Livourne, une surveillance brutale et tyrannique, inutile, car, pour une personne qu'elle retenait, elle en laissait échapper vingt. Dans tous les petits ports de la côte, les marins et les caboteurs se chargeaient de transporter qui voulait, à l'île d'Elbe. En passant par Naples, les difficultés étaient aplanies, surtout si l'on parlait italien et si l'on pouvait se donner pour sujet napolitain. C'est par Naples qu'arriva la comtesse Walewska. Quant à la mer, elle était libre. Une fois embarqué l'on n'avait plus rien à redouter. On entrait à Porto-Ferraio et on en sortait sans éprouver le moindre obstacle. [1]

[1] Pons de l'H., p. 351 ; Mémoire aux Puiss. All., p. 31 ; Peyrusse,

Parmi ces visiteurs il n'y avait pas que des badauds. Le frère de Bertrand, venant de France et se rendant à Rome, s'arrête à l'île d'Elbe « avec une ample provision de renseignements ». Il y avait tous ces officiers qui arrivaient, et renseignaient sur l'état d'esprit de l'armée ; ces patriotes italiens, occupant souvent une situation sociale élevée, et dont l'Empereur repoussait les avances, mais recueillait les paroles ; les lords anglais, avec lesquels il avait de longues conversations. Pons passait en Toscane et allait, sans embarras, jusqu'à Florence, en mission près du Grand Duc Ferdinand et du ministre italien Fossombroni. Les voyageurs de commerce, embarqués à Gênes ou à Marseille, apportaient l'opinion de la classe moyenne. Il n'était pas de guinguette à Porto-Ferraio où l'on ne s'entretînt du dernier fait-divers de Paris.[1]

Après les visiteurs, les lettres. Les tracasseries de la police autrichienne étaient les mêmes pour la correspondance destinée à l'île d'Elbe ou en provenant, que pour les gens, et aussi superflues. En théorie, toute cette correspondance pas-

p. 263 : « La facilité de nos communications inspirait des craintes au Congrès de Vienne. » ; Marchand d'H., p. 129 et 137 : « J'ai appris qu'un certain Lucquois, qui s'appelle Louis, se charge, moyennant une petite rétribution, de faire partir les étrangers pour l'île, où ils arrivent sans difficulté. » ; Campbell, p. 208 : « Porto-Ferraio est sans cesse rempli de navires provenant de toutes les parties de l'Italie... » ; Corres. imp., 21.666 (4 Janvier 1815) : « Monsieur le Comte Bertrand, je vous prie de me donner le nom des bâtiments étrangers qui sont aujourd'hui dans le port de Porto-Ferraio, leur tonnage, la nation dont ils sont, etc. Je crois qu'il n'y en a jamais eu autant. » ; Ile d'Elbe et Cent Jours, p. 21 : « Tous les bâtiments venant du littoral génois se faisaient un plaisir de mener à l'île d'Elbe tout individu qui le désirait, même sans papiers et sans autorisation des autorités locales. » ; Fleury de Chaboulon, p. 85 et 102. (Note.)

[1] Pons de l'H., p. 177 et suiv., 216 et 351 ; Campbell, p. 215 ; Corres. imp., 21.607 ; Marchand d'H., p. 123, 151, 155 et 159 ; Laborde, p. 75.

sait par le cabinet noir de Livourne, qui la lisait et l'interceptait s'il y avait lieu. L'Empereur s'était plaint, et, comme il continuait à recevoir des cachets rompus ou à ne rien recevoir, comme les lettres expédiées n'arrivaient point à destination, il organisa à Piombino des courriers spéciaux auxquels, deux fois par semaine, le bateau de l'île d'Elbe remettait directement ses sacs. D'autres stations postales furent installées à Civita-Vecchia, à Gênes ou à Naples, et c'était le brick l'Inconstant qui se chargeait alors du transit. Les lettres adressées à l'île d'Elbe y parvenaient par le même chemin et les mêmes agents, ou par les navires qui relâchaient à Porto-Ferraio, avec marchandises et passagers. Les occasions ne manquaient point. « Jamais, dit Peyrusse, nos rapports avec la France et nos familles ne furent interrompus. » Jamais Meneval, lorsque Marie-Louise eut cessé d'écrire à l'Empereur, ne discontinua de lui donner des nouvelles de sa femme et de son fils : « Malgré, dit-il, la surveillance rigoureuse qui s'exerçait autour de moi, je lui en envoyai, par toutes les voies possibles. Je trouvai des facilités dans le commerce de Vienne. De bons négociants, dont la politique n'avait pas endurci le cœur, se prêtèrent avec bienveillance à la transmission de mes lettres au général Bertrand, par Livourne et Florence. » Partout en Italie et en France, des fictions commerciales semblables cachaient le trafic des correspondances de l'île d'Elbe. La police autrichienne ouvrait bien, de temps à autre, quelques lettres, qu'on livrait en pâture à sa curiosité. Mais Stahremberg se désolait, car, comme par un fait exprès, dans aucune de celles-là, il ne se trouvait rien d'intéressant. [1]

[1] Corres. imp., 21.595, 21.602 et 21.629; Hyde de Neuville, II, p. 29;

Il en était d'intéressantes cependant et après la lecture desquelles « l'Empereur était tellement content, qu'il se promenait dans son salon en se frottant les mains et en riant tout seul ». Sur 5.000 lettres, qu'il reçut d'officiers ou de soldats, de différentes nations, lui écrivant pour lui demander du service, 500 venaient de France. Les neuf dixièmes de celles-ci étaient rédigées par de simples soldats rentrés dans leurs foyers, soit qu'ils eussent été licenciés, soit qu'ils revinssent des prisons d'Angleterre, d'Allemagne ou de Russie. Avant d'arriver chez eux, ils avaient souvent traversé plusieurs provinces et ils rendaient compte « de l'esprit du soldat et du paysan ». Lorsque des grenadiers partaient en congé pour la France, l'Empereur avait ordonné au commandant Mallet « que des mesures fussent prises afin qu'ils écrivissent à leurs camarades les différentes nouvelles ». Les grognards restés à l'île d'Elbe en recevaient aussi par leurs familles. La mère de l'un d'eux lui adressait, de Verdun, cette missive : « Je t'aimons plus depuis

Marchand d'H., p. 136 et 139; Registre de l'I. d'E., n. 38 et 56; Peyrusse, p. 255 et 263; Pons de l'H., p. 352 et 353; Meneval, II, p. 315; Larabit, p. 64; Campbell, p. 115 et 145. — Cf. p. 148. — Les relations commerciales entre l'île d'Elbe et le continent étaient nombreuses, et leur liberté absolue. L'Empereur achetait à Gênes ou en Toscane tous ses arbres fruitiers. Il commandait à Gênes pour 20 à 30.000 francs d'habillements de troupes. Il était en affaires constantes avec son oncle, le Cardinal Fesch, et avec Rome, principalement pour ses achats d'avoine et pour le ravitaillement de l'île en blé. Chacun faisait venir de Paris les objets dont il avait besoin. Pauline y commandait ses robes, ou à Naples, et, lorsque le sellier Vincent, sur l'ordre de l'Empereur, confectionnait une bride de soie bleue pour le cheval de Marie-Louise, il se faisait envoyer de Lyon les fournitures nécessaires. (Corres. imp., 21.587, 21.588, 21.602, 21.671; Registre de l'I. d'E., n. 21, 68, 78; Peyrusse, p. 263; Pons de l'H., p. 261; Sellier Vincent, p. 366 et 368; Ile d'Elbe et Cent Jours, p. 97.)

que je te savons auprès de not' Empereur. C'est comme ça que les honnêtes gens font. Je te croyons bien qu'on vient des quatre coins du monde pour le voir, car ici on est venu des quatre coins de la ville pour lire ta lettre, et qu'un chacun disiont que t'es un homme d'honneur. Les Bourbons ne sont pas au bout et nous n'aimons pas ces messieurs. Je n'avons rien à t'apprendre, sinon que je prions Dieu et que je faisions prier ta sœur, pour l'Empereur et Roi. » Cette lettre « eut les honneurs de la renommée. Elle fut lue et relue, dans les casernes et hors des casernes. L'Empereur voulut la connaître, et la demanda. Elle valut au grognard quelques napoléons. » Masséna écrit à Pons une lettre de simple amitié, mais qui se termine par ces mots, que suit un point d'exclamation : « Vous êtes heureux de pouvoir vivre tranquille ! » Pons apporte la lettre à l'Empereur, qui la lui rend en disant : « Voilà qui prouve que le prince d'Essling n'est pas content. » Plus précise, une lettre au même, de Cambon, qui était un adversaire de l'Empire, mais où il parlait « en patriote et avec son âme de feu », disait : « Nous avions expulsé de France les Bourbons. Maintenant ils s'expulsent eux-mêmes du cœur des Français. Ce sont des esclaves de l'Angleterre. Ils n'ont de vie que par et pour l'Angleterre. Cela ne peut pas durer. » Et, plus clairement encore, le Receveur du Trésor, Scitivaux, faisait répondre à Pons qui, lors de sa querelle avec l'Empereur au sujet du reliquat de la mine, lui avait demandé quelle ligne de conduite il devait suivre : « Versez à Napoléon ce qu'il vous réclame. La chose n'a point d'importance. Car il y a toute apparence qu'il sera bientôt de retour à Paris. »[1]

[1] Marchand d'H., p. 142 ; Ile d'Elbe et Cent Jours, p. 21 et 22 ; Re-

Toutes ces lettres qui finissaient, d'une façon ou d'une autre, par revenir à l'Empereur auquel ceux qui les avaient reçues les apportaient d'ordinaire eux-mêmes, avaient, la plupart du temps, été lues par lui, le premier. Il fouillait dans le sac de la poste, et faisait sauter les cachets, avec d'autant plus de tranquillité que le méfait était mis ensuite au compte de la police française ou autrichienne.

Avec les lettres venaient les journaux, les pamphlets et les brochures politiques, que l'Empereur collectionnait et classait en brochures : *pour* et en brochures : *contre*. Il avait fait prendre par Bertrand, sous des noms d'emprunt, des abonnements aux principales gazettes de France, d'Allemagne et d'Autriche, qui étaient adressées à Naples, d'où une estafette les apportait à Piombino, au bateau-poste de l'île d'Elbe. Campbell lui procurait, chaque semaine, un journal anglais, et ceux qui s'imprimaient en Italie s'achetaient dans n'importe quel port de la côte. C'est par les journaux que l'Empereur, alors que les communications postales n'étaient pas encore rétablies, avait suivi tout le détail du voyage de Marie-Louise, après son départ de Provins, connu son passage à Schaffouse, et son arrivée à Vienne. [1]

L'Empereur enfin était renseigné par sa police, par les émissaires secrets qu'il expédiait ou recevait, car, pour ce genre de renseignements, la transmission orale était préfé-

GISTRE DE L'I. D'E., n. 135; PONS DE L'H., p. 114, 364, 365 et 367. — L'on sait que Masséna fit cependant, avec loyauté, son devoir envers les Bourbons, et que ce fut lui qui adressa, de Marseille, au Ministre de la Guerre la première dépêche annonçant le débarquement de l'Empereur. (Cf. MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE, 23 Mars 1816.)

[1] CORRES. IMP., 21.633; PEYRUSSE, p. 263; MONIER, p. 69; CAMPBELL, p. 139, 319, 322, et cité par M. Pellet, p. 113; MENEVAL, II, p. 246, 247, 249 et 405.

rable à la transmission écrite, afin qu'il pût affirmer « qu'il n'entretenait aucune correspondance politique », « que l'on aurait beau chercher, on ne trouverait rien contre lui ».

Les ordres de dépenses de police secrète sont peu nombreux dans le livre de comptes de Peyrusse et ne dépassent pas quelques milliers de francs. L'on remarque cependant que le chiffre de 500 francs, porté chaque mois « pour la Toilette de l'Empereur », monte subitement, en Janvier et en Février, à 2.000 francs, sans autre motif plausible que le besoin de disposer désormais, sans explications, de 1.500 francs de plus par mois. Mais, pour payer ses agents, l'Empereur avait un autre fonds, auquel il pouvait largement avoir recours, celui de l'argent personnel et des bijoux de sa mère et de Pauline. Ce qu'il faisait de cette ressource, que, dans les moments critiques de sa vie, les deux femmes mirent constamment à sa disposition, sauf lui et elles, qui donc le savait ? Quant aux émissaires qu'il recevait de France, ils étaient envoyés et soldés par des partisans et des amis demeurés fidèles, et qui espéraient en lui.

D'autres informations lui venaient probablement de la Préfecture de Police de Paris.

Pons, toujours à propos « de son déplorable tintamarre financier avec l'Empereur », avait écrit au général Dalesme rentré en France, pour le prier « d'éclairer sa conscience ». Dans sa lettre il se plaignait, à mots couverts, de la rapacité impériale, et « que le berger ne ménageait guère ses moutons ». Sa lettre lui revint, ou plus exactement une copie de sa lettre, accompagnée « d'une mercuriale bien sentie », par laquelle on l'engageait « dans son propre intérêt, à ne plus se plaindre du grand homme et surtout à ne pas confier ses plaintes à la poste ». Lettre et mercuriale « par-

taient du cabinet du Préfet de Police ». Et quand Pons, ébahi, eut cru ne pouvoir mieux faire que de présenter le tout à l'Empereur, celui-ci, sans le morigéner davantage, lui répondit, avec emphase et force: « J'ai des partisans partout où il y a des gens de bien. » Ainsi, de l'île d'Elbe, « il conservait des accointances dans cet antre de Cacus »!

Fouché, de son côté, qui s'ennuyait de son inaction, et « dont on était sûr de trouver le sale pied dans tous les souliers », Fouché qui transmettait à Louis XVIII les offres d'assassiner l'Empereur à l'île d'Elbe, tout en écrivant à Vienne que jamais moment ne serait plus favorable pour le rétablissement de la Régence en France, et que, si le fils de l'Empereur, conduit sur un âne, par un paysan, se montrait à Strasbourg, le premier régiment auquel il serait présenté l'amènerait sans obstacle jusqu'à Paris, n'était pas le dernier à ménager l'avenir et à expédier, de temps à autre, à Porto-Ferraio, un émissaire intelligent, porteur de quelque conseil à double entente et d'un avis utile.[1]

[1] Peyrusse, p. 262 et (*Appendice*), p. 123, 132, 133, 134, 142 et 143; Labadie, p. 51; Marchand d'H., p. 154 et 157; Campbell, p. 208; Pons de l'H., p. 44, 364 et 366; Mémorial de Sainte-Hélène, 3 Avril 1816 (Note); Meneval, II, 313; Ile d'Elbe et Cent Jours, p. 92; Fouché, II, p. 286 à 312. — Fouché avait commencé par faire aux Bourbons des avances qui n'eurent point de succès. Il se tourna alors vers un projet de Régence, avec Marie-Louise, d'où l'Empereur serait exclu, et écrivit à Napoléon une longue lettre, chef-d'œuvre de rouerie et de duplicité, dans laquelle il lui conseillait de quitter l'île d'Elbe et de se retirer en Amérique « dans l'intérêt de la France, disait-il, et pour assurer le repos de l'Europe ». Cette précaution oratoire, si la lettre était interceptée, lui en faisait, en même temps, un mérite auprès de Louis XVIII. Il se rapprocha ensuite des comités bonapartistes qui envoyaient des émissaires à l'île d'Elbe et travaillaient au retour de l'Empereur: « Je jugeai, dit-il, qu'il servirait au moins de point de ralliement à l'armée, sauf à le culbuter ensuite ».

Ce qui est, en résumé, certain, c'est que l'Empereur savait à l'île d'Elbe tout ce qu'il avait intérêt à savoir, c'est que tout émissaire et toute lettre, qui voulaient passer, passaient, soit ouvertement, soit à l'aide d'une supercherie quelconque. Il connaissait en Octobre le projet, à peine ébauché à Vienne et à Paris, de le déporter. Dès le 16 Septembre, il savait que Neipperg ne quittait plus Marie-Louise. Il était instruit, peu de temps après, que si l'Empereur d'Autriche reculait devant le scandale d'un divorce, c'était à son corps défendant et malgré ses secrets désirs, et, le 20 Décembre, il entretenait nettement Campbell des craintes qui grandissaient en France, d'une nouvelle Terreur Blanche. [1]

Ce fut ainsi que l'idée du retour monta peu à peu dans l'esprit de l'Empereur, régulière et fatale.

Une première période de lassitude, de stabilité provisoire et d'attente, le conduisit jusqu'à son séjour sur le Monte Giove. Là, il commença à ne plus regarder en arrière. Dès l'automne, il inclinait sur l'autre pente, celle qui le ramenait vers la France, et sur laquelle Louis XVIII, en lui refusant de quoi vivre, l'Autriche, en lui enlevant sa femme et son fils, l'Europe, en le menaçant de le déporter dans l'Atlantique, le poussèrent, l'épée dans les reins. Aux derniers jours de Novembre, on buvait déjà, dans les cabarets de Porto-Ferraio, à son futur débarquement. [2]

[1] Campbell, p. 152, 172, 187 et 203.
[2] Marchand d'H., p. 118.

Il laissa passer l'hiver, pour donner au mécontentement populaire le temps de mûrir, pour courir les chances d'une navigation moins tempêtueuse, pour permettre à la route des Alpes, qu'il comptait suivre, de redevenir à peu près praticable. Et il partit à l'heure précise où ses ressources s'épuisant chaque jour davantage, où les dangers d'enlèvement et de blocus se resserrant autour de lui « il devenait plus périlleux de rester que de partir ».[1]

[1] Un des derniers émissaires reçus par l'Empereur, avant son départ, fut Fleury de Chaboulon, ancien sous-préfet de Château-Salins, puis de Reims, qui débarqua à Porto-Ferraio, vers le 15 Février, déguisé en marin, sur une barque de contrebandiers. L'on ignore depuis combien de temps Fleury de Chaboulon était parti de Paris. L'on sait seulement que son voyage fut long et difficultueux, car il tomba malade en cours de route, et, d'autre part, il ignorait l'italien, ce qui compliquait les obstacles. Il a raconté lui-même dans ses Mémoires, publiés à Londres en 1819, et où il met son récit au nom d'un officier mort à Waterloo, les péripéties de ce voyage, son entente préalable avec Maret, duc de Bassano, un des plus fervents partisans de l'Empereur, son arrivée à l'île d'Elbe, et sa réception aux Mulini. L'Empereur l'interrogea d'abord avec cette brusquerie savante, dont il usait afin d'étourdir les gens et de démêler leur pensée. Puis, dit Fleury de Chaboulon, s'abandonnant peu à peu à une entière confiance, il fit le procès des Bourbons et de l'Europe, discuta sur l'opportunité et les moyens de son retour, exposa comment il méditait d'accomplir ce grand œuvre, ses doutes, ses hésitations, et finalement, convaincu par l'éloquence de Fleury, lui déclara : « Vous êtes un brave jeune homme. Sans vous j'aurais ignoré que l'heure de mon retour était sonnée, et l'on me laissait remuer la terre de mon jardin. Jamais personne n'aura reçu de moi une preuve de confiance plus honorable et plus éclatante que celle que je vous donne, en me décidant sur votre seule parole à quitter l'île d'Elbe, et en vous chargeant d'aller annoncer à la France ma prochaine arrivée. Mon intention était de ne plus me mêler des affaires politiques. Ce que vous avez dit change ma résolution. Je partirai, d'ici le 1er Avril, peut-être plus tôt... etc. » Tout ce récit, faut-il l'avouer, est loin de respirer la sincérité, et l'on y sent, d'un bout à l'autre, comme un arrangement après coup. Comment croire que l'Empereur ait été livrer à ce « brave jeune homme » comme il le fait dans les pages qui suivent, dès le 15 Février, un plan de départ et de campagne que Drouot lui-même ne connut qu'au dernier moment, avec un itinéraire si précis de sa

1. LE PLAFOND DE SAN MARTINO ET LES DEUX COLOMBES SYMBOLISANT NAPOLÉON ET MARIE-LOUISE.

2. LA SALLE DE BAIN DE L'EMPEREUR A SAN MARTINO.

Cette heure, toutefois, où il conviendrait de tenter la fortune, il ne suffisait pas de la pouvoir connaître. Il fallait pouvoir l'attendre. L'Empereur pensait bien que ses ennemis ne tarderaient pas à s'apercevoir qu'en demandant l'île d'Elbe au lieu de la Corse, il s'était fait donner plus en paraissant demander moins, à se dire qu'en la lui accordant sans réflexion suffisante, dans la bousculade du moment, ils avaient commis une imprudence dont ils se repentiraient un jour. Il fallait prouver à l'Europe qu'elle se trompait, qu'il n'était point un homme dangereux, qu'il avait renoncé à toute ambition. Il fallait se faire oublier.

Alors il s'était fait petit et résigné, et, se souvenant du sang italien qu'il y avait dans son sang corse, du sang de ruse et d'hypocrisie de ses ancêtres génois, il avait joué, pendant

marche, et un tel luxe de détails, que la rédaction de ces pages après les événements accomplis en devient visible ?

Sans doute les renseignements apportés par Fleury de Chaboulon ne purent que réjouir l'Empereur et le confirmer dans son idée de départ, mais prétendre, comme le fait Fleury : « *qu'il se décida à ce départ sur sa seule parole* », qu'il fit de lui « *l'arbitre de sa destinée, de celle des Bourbons, de la France et de l'Europe* » et que « *cette étonnante révolution fut l'ouvrage inouï de deux hommes* (Maret et lui) *et de quelques mots* », est d'une exagération qui se fait tort à elle-même. Tout ce que l'on peut dire, c'est que la visite de Fleury de Chaboulon, qui se laissait d'ailleurs singulièrement emporter par son imagination lorsqu'il affirmait à l'Empereur « que les rois de la Confédération étaient prêts à redevenir ses alliés, que la Prusse et la Russie se tairaient, et que l'Autriche lui permettrait de faire des Bourbons tout ce qu'il voudrait », fut une des dernières gouttes d'eau qui firent déborder le vase. Mais le vase était plein. Quant à établir s'il y eut un rapport direct, ou une simple coïncidence, entre la date d'arrivée de Fleury de Chaboulon et celle des ordres de départ donnés par l'Empereur à partir du 16 Février, cela semble difficile à démêler. L'une et l'autre thèse peuvent se soutenir, L'Empereur, en tous cas, à qui il n'était guère possible de partir plus tôt et qui n'avait nul intérêt à attendre davantage, a personnellement protesté contre les prétentions de Fleury de Chaboulon.

près d'un an, chaque heure de sa vie. « *Commediante !* » lui avait, à Fontainebleau, crié le pape. Il s'était chargé de justifier cette parole, au delà de tout ce qu'on avait vu de lui jusqu'à ce jour.

La nécessité de sauvegarder sa liberté et sa tête développant ses instincts innés de comédien, et leur donnant la première place, toutes ses actions, toutes ses paroles avaient, à l'île d'Elbe, été doubles. Il avait feint de prendre au sérieux sa royauté de Sancho-Pança, ses vaches, sa basse-cour et ses cochons, et toutes les chamarrures qu'il avait jetées à ces mille petites ambitions qui l'entouraient. Il s'était, autant qu'il l'avait pu, proclamé le roi satisfait de son peuple minuscule. Il avait déclaré à tous qu'il était heureux ; il l'avait écrit sur les murs de ses palais. Jusqu'au dernier instant, il avait caché le réel sous le fictif, travaillant au budget de l'année courante et ordonnant à Bertrand de lui préparer son séjour d'été à Marciana, tandis qu'il faisait armer par Drouot le navire qui allait l'emmener. Et c'était, en même temps, sa prudence de tout, sa mise en compte coutumière de l'imprévu qui peut surgir. Départ, si nul obstacle ne survenait, prolongement de son séjour, s'il était retenu, l'une et l'autre alternative devaient être pareillement assurées.

L'unique fléchissement dans ses espérances et dans ses calculs avait été le naufrage de l'Inconstant. Il n'était venu, ni de lui, ni des hommes, mais de la nature, qui l'avait vaincu dans les steppes de la Russie, mais de la mer et des vents, contre qui, depuis la dispersion des vainqueurs de Troie jusqu'à celle de l'Invincible Armada, se brisent toutes prévisions et toute puissance humaine. Ce n'avait été qu'une simple alerte. Il avait conduit sa volonté jusqu'au bout, et cette comédie qui avait, autour de lui, brouillé toutes les idées,

avait en effet, comme l'huile sur les flots, momentanément endormi les haines. [1]

Cette heure résolue et atteinte, il était parti, nu et désarmé presque, précédé de sa seule renommée, et tenant au poing « sa tête de Méduse » comme on appelait la Garde. L'entreprise n'avait chance de réussir qu'en s'inspirant, en cours de route, des circonstances inconnues qu'elle ferait naître, des événements qui se produiraient. Ce n'était plus le temps de l'ordonnance mathématique des batailles et des tactiques savantes. Il n'y avait à compter que sur de l'audace. Un plan préparé d'avance eût été inutile, et risquait d'être vendu, tandis que les apprêts du départ et de l'expédition étant réduits au strict nécessaire, les risques qu'ils fussent trahis en avaient diminué d'autant.

En agissant ainsi l'Empereur avait dérouté encore toutes les prévisions. La complicité des Barbaresques avait été envisagée ; Stahremberg s'était affolé des recrues faites en Toscane ; 50.000 Piémontais et Milanais, avait affirmé Mariotti, étaient prêts à se ranger sous les drapeaux du roi de l'île d'Elbe, le jour où il débarquerait, et Louis XVIII avait écrit senten-

[1] Personne n'ayant rien deviné, chacun découvrit, après coup, une foule de « combinaisons » de l'Empereur. Pons se demanda si la venue de Walewska à l'île d'Elbe n'avait pas eu pour but d'endormir la surveillance de Campbell (Pons de l'H., p. 379), et Peyrusse poussa la naïveté jusqu'à se convaincre « que Sa Majesté avait donné à Taillade cet ordre hardi d'échouer l'Inconstant, afin d'y faciliter, pendant sa remise à flot, l'entrée d'une plus grande quantité de provisions. » (Peyrusse, p. 268, 269 et 278.)

cieusement à Talleyrand : « Ne perdons jamais de vue que s'il existe une ressource à Buonaparte, c'est en Italie, par le moyen de Murat, et qu'ainsi : *delenda est Carthago.* »[1] Le retour direct de l'Empereur sur le sol de France, avec ses seules ressources, coup de génie, qui nous paraît tout simple aujourd'hui, était l'unique supposition que l'on n'eût point faite.

Ainsi se décomposent, et se résolvent, les différentes faces de ce qu'on a nommé « le problème de l'île d'Elbe ».

Le retour de l'île d'Elbe était prévu, il était fatal. Mais cette équipée fabuleuse était aussi condamnée d'avance. Rien de stable n'en pouvait sortir. A peine la France eut-elle revu celui qu'elle désirait de loin et appelait, plus par esprit frondeur et pour faire peur aux Bourbons que par conviction, qu'elle en prit peur elle-même. A la nouvelle du débarquement au golfe Jouan, la rente recula, à Paris, de sept points en vingt-quatre heures, et la Bourse fut saisie de panique.[2] Un dernier regain de popularité ramena l'Empereur aux Tuileries, et, si l'Europe l'avait accepté, le pays, faute de mieux se fût arrangé de lui. Mais cette Europe, qui avait tant fait pour l'abattre, ne pouvait, raisonnablement, admettre à nouveau sur le trône celui qui venait de donner cette preuve de plus de son redoutable génie et de son indomptable audace. Elle se souleva contre lui et, à la première défaite, il tomba.

[1] Mariotti a Talleyrand, 15 Novembre 1814, et Louis XVIII a Talleyrand, 10 Décembre.

[2] « Cours du 5 °/₀ : Ouverture, le 6 Mars, à 77 francs ; le 7 Mars, à 70 francs. » (Moniteur du 7 et du 8 Mars.) Après s'être un peu raffermi, le 5 °/₀ n'était plus qu'à 50 francs, le 19 Juin. Le 21 Juin, à la nouvelle du désastre de Waterloo, il remontait à 55 francs. Il était à 57 francs, le 23 Juin, après l'abdication de l'Empereur ; à 66 francs, le 30 Juin, après son départ de la Malmaison. (Moniteur des 20, 22 et 24 Juin et du 1er Juillet.)

La France qu'il avait saignée à blanc, et où il ne restait que des estropiés, où les femmes ne trouvaient point de maris, n'avait plus d'hommes à lui livrer pour la boucherie des batailles. Son œuvre était terminée et le cœur de la nation ne battait plus avec le sien. Il le sentit, et qu'il était, ainsi que Fouché le disait crûment : « un personnage usé ».[1]

Alors, réellement las et vaincu cette fois, il demandera, après Waterloo, à finir ses jours dans le repos, en une paisible et modeste retraite. Il resongera à la Corse, ou à l'Amérique. Mais personne ne le croira plus, et les Anglais qu'il tentera encore de flatter en s'adressant à eux, accusés de l'avoir, exprès ou par sottise, laissé sortir de l'île d'Elbe, furieux d'avoir été joués par lui, l'expédieront à 1.600 lieues de l'Europe, à Longwood, où il regrettera son île méditerranéenne et gémira : « Tout est gradation en ce monde. L'île d'Elbe, trouvée si mauvaise il y a un an, était un lieu de délices, comparée à Sainte-Hélène, qui peut défier les regrets à venir. »[2]

Il pouvait se dire, pour se consoler, que les Bourbons l'eussent fait fusiller, et, les faits achevant de s'éclairer les uns les autres, le poli mais mal chanceux Campbell, ridiculement mystifié, explique Hudson Lowe, et le justifie.

Lorsque, le 28 Avril, Campbell avait débarqué à Porto-

[1] Mémorial de Ste-H., 20 Mai 1816 ; Fouché, II, p. 303.
[2] Mémorial de Ste-H., 20 Février 1816.

Ferraio, ramené par la corvette anglaise, il avait, saisi d'un pressentiment en ne voyant plus l'Inconstant dans le port, demandé aussitôt, avec inquiétude, si Napoléon était toujours là. On lui répondit que l'Empereur était allé faire une excursion en mer. Il le trouverait sans doute à la Pianosa. Il demanda le Grand Maréchal Bertrand. Le Grand Maréchal accompagnait l'Empereur. Il demanda le général Drouot. On ignorait où il était. Campbell comprit qu'on se moquait de lui.

A travers la ville déserte, où pas un bonnet à poil ne se montrait plus, il monta aux Mulini. Les Mulini étaient vides. Il se rendit chez Madame Mère, et, reçu par Pauline, l'interrogea avec rudesse, la sommant de lui dire quelle route son frère avait prise. Pauline le rappela aux convenances et déclara qu'elle ne savait rien. Il alla chez Mme Bertrand et tenta de l'effrayer, en lui affirmant que l'Empereur et tous ceux qui l'accompagnaient étaient prisonniers. Mme Bertrand changea de couleur, mais ne parla point. La mine déconfite de Campbell la rassura.

Il demanda qui commandait dans l'île. On l'adressa au signor Lapi, président de la Junte gouvernementale nommée par l'Empereur.[1] Campbell lui annonça qu'il prenait possession de l'île au nom de l'Angleterre, et ferait occuper la citadelle, le jour même, par un détachement de marins de la corvette anglaise. Le signor Lapi répondit que l'île d'Elbe appartenait à Napoléon, que la garde nationale elboise, qui

[1] Cette Junte provisoire qui avait été constituée par l'Empereur, quelques heures avant son départ, se composait du Vicaire Général Arrighi, de l'Intendant de l'île Balbiani, du maire Traditi, du chambellan Vantini, du signor Senno, le fermier de la pêche du thon, et du signor Bigeschi père, sous la présidence de l'Intendant des Domaines, Lapi. (Pons de l'H., p. 382 ; Marchand d'H., p. 166.)

avait repris les armes, la défendrait contre toute attaque, et que si la corvette essayait de débarquer des hommes, la forteresse tirerait sur la corvette. Campbell retourna à bord.

Que penser ? L'Empereur était peut-être caché derrière Capraia, d'où il fondrait sur Livourne, afin de s'y procurer des vivres, des munitions de guerre et des troupes. Campbell fit mettre le cap sur Capraia. Les insulaires n'avaient rien vu. Il avait, d'autre part, dépêché au consul anglais de Sicile un courrier, avec le signalement de la flottille impériale et la liste des troupes embarquées, que ses espions de Porto-Ferraio lui avaient donnée. Il priait le consul de transmettre, d'urgence, ces renseignements à l'escadre anglaise de la Méditerranée, afin qu'elle arrêtât Napoléon, s'il avait pris la fuite vers le sud. Lui-même, il repartit de Capraia dans l'intention d'explorer les côtes de la France. Quand il aborda à Antibes, l'Empereur était à Grenoble. [1]

Pendant la campagne de 1815, Campbell rentra dans les rangs de l'armée anglaise, se battit à Waterloo, et, nommé en 1825 Gouverneur de Sierra-Leone, fut emporté, en 1827, par le climat pestilentiel de cette colonie.

Le 1er Mars, Pauline avait terminé ses préparatifs de départ, et, le 2, elle quittait l'île d'Elbe, pour Lucques, où elle comptait se rencontrer avec sa sœur Élisa. Elle tomba malade à Viareggio, où elle avait abordé. Elle y demeura quelque temps, et se rendit ensuite à Naples, la fragilité de sa santé la retenant sous les climats plus doux des pays du Midi. Avant de se séparer de son frère, elle lui avait remis une poignée de diamants, destinés à parer aux dépenses imprévues de

[1] Campbell, p. 229 à 235, et (éd. anglaise) p. 381 ; Marchand d'H., p. 169.

l'expédition. Lors de la lutte suprême, elle lui renvoya une partie de ses écrins, qui furent retrouvés, à Waterloo, dans les voitures de l'Empereur. Elle se fixa ensuite à Rome, puis se réconcilia avec son mari, le prince Borghèse, dans les bras duquel elle s'éteignit à Florence, le 9 Juin 1825, à 1 heure du matin, demandant qu'on lui couvrît le visage sitôt qu'elle serait morte et défendant au scalpel du chirurgien de profaner son beau corps. [1]

Le 5 Mars, Madame Mère expédiait ses meubles à Rome. Dans la seconde moitié du mois, elle partait pour Naples, rejoindre Pauline. De Naples elle se rembarquait pour la France, et, le 1[er] Juin, retrouvait à Paris son fils remonté sur le trône. Moins d'un mois après, elle lui disait, à la Malmaison, l'éternel adieu. Talma qui était présent, en uniforme de garde national, vit deux larmes rouler sur l'énergique visage de celle qui, depuis, retirée à Rome, ne porta plus que des vêtements de deuil, méditant, dans ses rêves, d'armer une flotte et de traverser l'océan, afin d'aller délivrer son fils crucifié. Elle lui survécut, tronc robuste, « mère de toutes les douleurs », et réclama inutilement à l'Angleterre les cendres du mort, inutilement demanda « que la haine ne s'étendît pas au delà du tombeau ». Estropiée d'une chute qu'elle fit dans les jardins de la Villa Borghèse, et aveugle, semblant « oubliée par la mort », elle prolongea sa vie dans un autre âge, assez pour connaître un jour que la statue de l'Empereur s'était redressée sur la colonne de la Grande Armée. Le 2 Février 1836, elle rendit l'âme, à 85 ans révolus, léguant son cœur à sa ville natale d'Ajaccio. [2]

[1] Marchand d'H., p. 170; Constant, I, p. 208; Larrey, II, p. 108, 129, 159, 297, 308 et 309.

[2] Larrey, II, p. 105, 111, 117, 123, 127, 130, 159, 266 et 267, 355, 359,

La comtesse Walewska était à la cour de Murat, lorsqu'au milieu d'un bal, la nouvelle y arriva, envoyée par Napoléon, de son évasion de l'île d'Elbe.[1] Walewska se hâta d'accourir à Paris, et revit, à l'Élysée, son amant couronné. « Après le départ de l'Empereur pour Sainte-Hélène, elle se crut libre. Le comte Walewski était mort en 1814. En 1816, elle épousa à Liège, où elle s'était réfugiée, un cousin de l'Empereur, le général d'Ornano, ancien colonel des dragons de la Garde. » Ce mariage, qu'il connut, fut une des dernières douleurs du prisonnier de Longwood. Celle qu'il avait aimée si longtemps, et qui lui était si longtemps demeurée fidèle, s'était donnée à un autre homme ! En 1817, elle avait un enfant, et, rentrée à Paris, la même année, y mourait, le 15 Décembre, dans sa maison de la rue de la Victoire.[2]

La jolie Mme Bellina, qui dansait le fandango aux Mulini, fut jetée par le sort au Pérou, à Lima, où elle tenait, vers 1840, un important pensionnat de demoiselles.[3]

Le maréchal Bertrand et sa femme suivirent l'Empereur à Sainte-Hélène, ainsi que le valet de chambre Marchand, le faux mameluck Ali, son camarade Noverraz, et l'Elbois Gentilini, valet de pied.[4]

Drouot et Cambronne (ce dernier avait été ramassé à Wa-

362, 373, 434, 484 et 492; Ile d'Elbe et Cent Jours, p. 108. Mémorial de Ste-H., 19 Mai 1816; Mémoires de Mlle Cochelet (Paris, 1838), III, p. 172. — 86 ans, si l'on prend le 24 août 1749 pour date de sa naissance.

[1] L'Empereur envoyait son pardon à Murat, en le conjurant de demeurer calme et de ne point commettre d'imprudence (Mémorial de Ste-H. 7 Février 1816; Ile d'Elbe et Cent Jours, p. 137). L'on sait que Murat se hâta de ne pas suivre ce conseil.

[2] Campbell, p. 157 (Note); Masson: N. et les Femmes, I, p. 230.

[3] Pons de l'H., p. 155.

[4] Mémorial de Ste-H., 15 Décembre 1815.

terloo parmi les morts, complètement dépouillé par les pillards et « nu, disait-il, comme un petit saint Jean »), sauvèrent leur tête des conseils de guerre, acquittés tous deux comme ayant agi en qualité de sujets d'un souverain étranger, et non en rebelles contre l'autorité de Louis XVIII. Drouot termina sa vie dans la retraite. Cambronne, qui ne concevait pas l'existence en dehors d'une caserne et sans un uniforme, sollicita sa réintégration dans l'armée, prêta au roi le serment de fidélité prescrit « dont la loyauté de son passé serait, dit-il, garant », et fut appelé, le 24 Avril 1820, au commandement de 16e division militaire, à Lille. Il se maria, le 10 Mai de la même année, avec une Anglaise « la dame veuve Marie Osburn, rentière, née à Glascow ». Il mourut, vicomte et chevalier de Saint-Louis, dans la nuit du 28 au 29 Janvier 1842. [1]

Le commandant Mallet fut tué à Waterloo. [2]

Pons de l'Hérault, chargé par l'Empereur, après le débarquement, d'aller à Marseille sonder Masséna, et, s'il le pouvait, à Toulon, soulever la ville et la flotte, échoua dès le début de sa mission, fut emprisonné au château d'If, et n'en sortit que le 11 Avril. Il fut promu préfet du Rhône, puis, craignant les représailles bourbonniennes, s'exila, et adressa, sans succès, une triple pétition à Marie-Louise, à l'empereur d'Autriche et au prince-régent d'Angleterre, afin que l'autorisation lui fût accordée de rejoindre à Sainte-Hélène « l'illustre et infortuné Napoléon ». Longtemps persécuté par les polices autrichienne et française, il fit en Italie plusieurs résidences, et ne revint à Paris qu'en 1822. Il y continua à

[1] Procès de Drouot et de Cambronne ; Brunschvicg, p. 157, 270, 272, 273, 283 et 307.

[2] Peyrusse, p. 333.

être surveillé comme suspect. Le gouvernement de Louis-Philippe lui donna la préfecture du Jura. Au bout de six mois, ses raideurs de conscience et de conduite lui valaient d'être destitué. Entré au Conseil d'État, à la suite de la Révolution de 1848, il vit encore, à 79 ans, sa situation renversée par le coup d'État du 2 Décembre. Estimant « que l'Empereur était descendu tout entier dans la tombe », il protesta avec énergie contre « la violation de la Constitution et l'érection de tout pouvoir illégal ». « Le vieux père Pons » comme l'appelaient ses amis, mourut pauvre, en 1858.[1]

Le joyeux trésorier Peyrusse se tint coi durant la Restauration, fut, après 1830, élu maire de sa bonne ville de Carcassonne, conseiller général de l'Aude, et, moins âpre que Pons dans ses principes, se rallia au prince Louis Napoléon et au coup d'État. Commandeur de la Légion d'Honneur en 1853, il ne mourut qu'en 1860, à 84 ans.[2]

Le cheval blanc, le Tauris, avait porté l'Empereur du golfe Jouan à Paris. Il fut monté par lui pendant la bataille de Waterloo. Avant de partir pour Sainte-Hélène, l'Empereur, à la Malmaison, le confia aux soins d'un de ses écuyers, M. de Montaran. Tant que vécut le Tauris, M. de Montaran l'emmenait par la bride, chaque matin, place Vendôme, et lui faisait faire le tour de la colonne.[3]

[1] Mémoire aux Puiss. All., p. 163 à 263, p. I, et xxxiii à xlviii (*Introduction*), p. 278, 280 et 281 (*Appendice*).

[2] Peyrusse (Notice biographique en tête du Mémorial et Archives de la Couronne).

[3] Sellier Vincent, p. 219.

Napoléon, roi de l'île d'Elbe, avait régné un peu moins de dix mois.

L'île lui devait d'innombrables bienfaits. Il y avait poursuivi, en petit, durant quelques mois, sous des apparences parfois mesquines, et en s'occupant de tout par lui-même, le même travail de systématique ordonnance et de progrès matériel, qu'il avait, durant des années et avec des rouages plus compliqués, accompli dans son immense empire.

A ce pays, où l'on ne pouvait, avant lui, circuler qu'à dos de cheval ou de mulet, il léguait tout un réseau de routes. Il avait mis en valeur ses ressources, d'après les lois de l'économie moderne. Il avait appris aux paysans à défricher des territoires abandonnés, à semer plus de blé, en prévision des disettes, et les milliers d'oliviers, d'orangers et de mûriers, venus d'Italie, restaient derrière lui sur cette terre jadis aride. A ces gens qui croupissaient dans l'ordure il avait enseigné et imposé les lois de l'hygiène. Il avait desséché les mares fétides, qui engendrent les moustiques et la fièvre, défendu de souiller les fontaines. Il avait fait chercher et jaillir des sources, creuser des citernes pour les années de sécheresse. Il avait vivifié le commerce de l'île, commencé des travaux d'amélioration dans les ports, et songé à faire de Porto-Ferraio un port franc, qui eût servi de point de relâche et d'entrepôt à la navigation du Levant. De toutes les dépenses, en principe, il prenait la moitié à son compte. Il les avait, souvent, entièrement supportées. Les finances

municipales de Porto-Ferraio étaient, malgré leurs charges nouvelles, en excédent de recettes[1], et si les particuliers s'étaient, pour lui plaire et pour faire honneur à leurs dignités, quelque peu ruinés en fêtes et en parades, il les en avait royalement payés.

Bruslart, gouverneur de Corse, et le Grand Duc de Toscane avaient, après Campbell, tenté de mettre la main sur l'île d'Elbe. La Junte gouvernementale s'opposa à leurs prétentions, comme à celles de Campbell.

Le général Dalesme, envoyé par l'Empereur, revint, le 6 Juin, avec des troupes de Toulon, reprendre à Porto-Ferraio son ancien commandement militaire. Mais, le 9 Juin, le Congrès de Vienne restituait l'île d'Elbe et la principauté de Piombino au Grand Duc de Toscane. L'île fut bloquée par les croisières anglaises, et, le 29 Juillet, un mois après la seconde abdication, une flotte anglo-toscane invitait Dalesme à se soumettre au décret du Congrès. Dalesme signa un armistice et demanda des ordres à Paris.

Le Gouvernement français refusait d'admettre qu'il y eût une question de l'île d'Elbe. L'île avait été donnée à Napoléon; son sort n'intéressait pas la France. Dalesme était autorisé à faire « ce qu'il jugerait convenable ». Dans ces conditions, il ne pouvait que céder. D'accord avec le Conseil de Défense elbois, il tint bon cependant, jusqu'au 2 Septembre. Alors, se voyant décidément abandonné par le Cabinet de Paris, il livra la place aux troupes toscanes, et, le 6 Septembre, il se rembarquait pour Toulon, avec la garnison française.[2]

La France ainsi perdit l'île d'Elbe.

[1] Comptes municipaux de Porto-Ferraio, p. 79: « Bilan de 1814: Recettes, 64.954 fr. 15. Dépenses, 62.285 fr. 94. Excédent de recettes, 2.668 fr. 21. »

[2] Registre de l'I. d'E., p. 267, 271 et suiv.. (Notes de Léon-G. Pélissier.)

Des années noires recommencèrent. L'année 1815 n'était pas achevée, que les pirates barbaresques, maintenant que « le grand Dieu de la terre » n'était plus là, objet de leur vénération et de leur crainte, avaient reparu. Il fallut repousser une descente de huit cents d'entre eux, qui renouvelaient les pillages et les incendies. 1816 fut une année de faim et de misère. Des pluies diluviennes noyèrent les récoltes, le typhus décima la population, et le Grand Duc de Toscane dut expédier des secours à l'île infortunée, qui demandait vainement au ciel de lui rendre le temps heureux où Apollon exilé veillait sur elle. Ce ne fut qu'en 1829 que la prospérité se rétablit.

Depuis cette époque, l'île d'Elbe confond son histoire avec celle de l'Italie. En 1848, des comités patriotiques s'y organisent et entrent en rapport avec ceux de la péninsule, où fermente le sentiment de l'unité italienne. Garibaldi, poursuivi, aborde dans l'île, sur une barque de pêcheur, et s'y cache. Le 9 Février 1849, Rome proclame la République. La Toscane suit son exemple. Le Grand Duc Léopold II est jeté à bas de son trône et l'arbre de la liberté relevé à Elbe, pour y être abattu quelques semaines après. En 1860 seulement, lors de la constitution définitive de l'Italie, l'île, après tant de vicissitudes, trouva la paix et le repos.

La population a plus que doublé depuis un siècle. Elle était, au dernier recensement, de 25.000 âmes. La Pianosa s'est colonisée. Elle nourrit 600 habitants, agriculteurs et pêcheurs.

Tout en étant loyaux sujets de la monarchie de Savoie, les Elbois aiment la France, et accueillent toute démarche amie de sa part. Ils fraternisent avec les Corses, leurs voisins

dans les flots. Porto-Ferraio et Bastia choquent volontiers leurs verres en de cordiaux banquets.

Ils aiment aussi à glorifier, chaque année, le souvenir de l'Empereur, par la cérémonie funèbre du 5 Mai, dont nous avons parlé au début de ce livre. Là, les passions politiques que ce mort soulève chez nous, n'existent pas à son égard. On le respecte parce qu'il fut grand, et que s'élever au-dessus des hommes est plus ardu que de critiquer et de juger ceux qui ont su y parvenir. On l'honore également par reconnaissance durable du bien qu'il a fait à son petit royaume, pour la place qu'il lui a réservée dans l'histoire. [1]

Lors de la chute du deuxième Empire français, le bruit se répandit parmi les Elbois que le vaincu de Sedan songeait à se retirer au milieu d'eux. Désireux de lui prouver leur inaltérable amour pour le sang dont il descendait, les habitants de Porto-Ferraio lui firent parvenir, par leur Syndic, une adresse officielle l'assurant de la satisfaction que cet espoir leur causait.

Napoléon III répondit par la lettre suivante :

Wilhelmshöhe, 10 Mars 1871.

« Monsieur le Syndic, j'ai reçu l'adresse par laquelle les habitants de Porto-Ferraio m'offrent l'hospitalité dans leur ville, pensant que j'avais choisi l'île d'Elbe pour y fixer ma résidence. Quoique cette nouvelle n'ait jamais eu aucun fondement je suis heureux du témoignage de sympathie qu'elle a provoqué et dont j'ai été vivement touché. Veuillez, monsieur le Syndic, vous faire auprès de vos

[1] Benvenuto Giunti : Il V Maggio, p. 17.

concitoyens l'interprète de mes remerciements et croire à mes sentiments.

NAPOLÉON ». [1]

Revenu à Paris, l'Empereur avait fait don à la ville de Porto-Ferraio de son palais des Mulini, qui serait conservé avec les meubles et transformé en musée, et dont le salon servirait de salle des fêtes. Ses livres constitueraient une bibliothèque publique.

Le Grand Duc de Toscane, rentré en possession de l'île d'Elbe, ne tint nul compte de ces dispositions. Il confisqua la maison, il vendit ou déménagea les meubles, et prit une partie des livres.

Les archives impériales avaient été empaquetées à la hâte, et emportées par le maréchal Bertrand et par Peyrusse. Il ne reste à l'Hôtel de Ville de Porto-Ferraio qu'un paraphe du maître, au bas d'un des budgets municipaux.

L'Hôtel de Ville conserve, comme nous l'avons dit, le drapeau de la souveraineté de l'île d'Elbe, quelques chaises du mobilier de l'époque, branlantes et défoncées, reléguées au grenier, le dessin à la sépia du chef de bataillon Mellini, représentant le départ nocturne du 26 Février, et ce qui subsiste des livres ayant appartenu à l'Empereur. [2]

En 1851, le prince Anatole Demidoff qui s'était allié aux Bonaparte, en épousant Mathilde, fille de Jérôme, acquit la

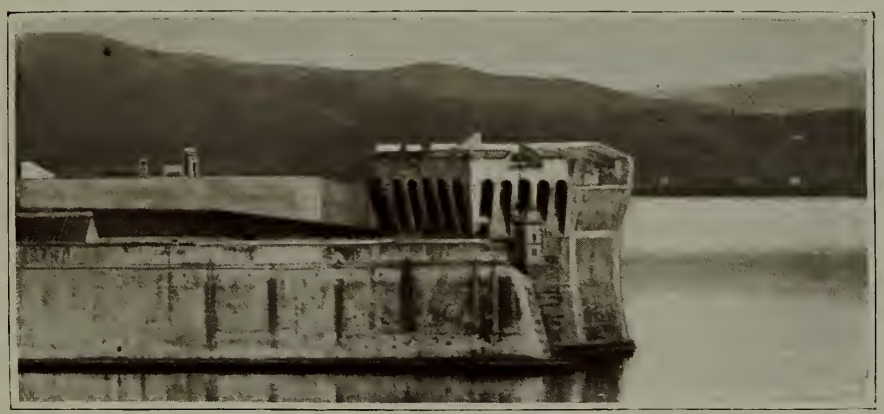
[1] Original à l'Hôtel de Ville de Porto-Ferraio.

[2] Voir p. 20 et 239. — Sur l'authenticité du drapeau, voir la note 2 de la page 274.

Wilhelmshöhe, 10. Mars 1871

Monsieur le Syndic, J'ai reçu l'adresse par laquelle les habitants de Porto-Ferrajo m'offrent l'hospitalité dans leur ville pendant que j'aurai choisi celle où je fixerai ma résidence. J'ignore cette nouvelle n'ai jamais eu aucun fondement je suis heureux du témoignage de sympathie qu'elle a provoqué et dont j'ai été vivement touché. Veuillez, Monsieur le Syndic, vous faire auprès de mes concitoyens l'interprète de mes remercîments et croire à mes sentiments.

Napoléon



1. AUTOGRAPHE DE NAPOLÉON III. (Réduction.)
2. LA TOUR GÉNOISE A PORTO-FERRAIO.

maison de San Martino, qui avait été démeublée comme les Mulini, et entreprit d'y établir un musée napoléonien où il réunirait les objets qu'il retrouverait dans l'île, augmentés d'une collection personnelle fort riche, se rapportant à différentes époques de la vie impériale. [1]

Afin de glorifier la petite maison qui avait abrité le grand Empereur, il profita de la déclivité du terrain pour faire construire, en dessous d'elle, et lui formant comme un piédestal, avec son toit en terrasse et ses colonnes, un large édifice de soixante-trois mètres de façade, à l'imposante architecture, portant à ses angles des aigles aux ailes éployées. Il y eut des glissements de sol, des effondrements de voûtes, et la construction dura huit ans. Peut-être eût-il mieux valu laisser au site son ancien aspect, à la petite maison son ambiance campagnarde, que nous ne connaissons plus que par une vieille estampe, souvent reproduite. [2]

C'est lui qui fit aussi placer, dans le jardin des Mulini, les écussons de marbre blanc et les bas-reliefs que l'on y voit parmi les parterres, et qui institua, à la joie des Elbois, la cérémonie funèbre du 5 Mai. Il donna le cercueil d'ébène, le masque par Antommarchi, et établit l'église de la Miséricorde bénéficiaire d'une rente perpétuelle de 500 francs par an, dont 100 francs pour les frais de la cérémonie, et 400

[1] Cf. p. 128. — D'après le Catalogue du Musée de San Martino, il ne se trouvait plus dans la maison démeublée, lorsque Demidoff en prit possession, que 2 bustes d'Elisa Bonaparte et de son mari, 2 vases de Sèvres, un divan de milieu en acajou, garni de tapisserie (aigle et abeilles), ouvrage de Pauline Borghèse, une console en marqueterie, recouverte d'un marbre blanc, 2 plans du domaine, quelques dessins d'architecte, et le plan d'une décoration pour une fête publique.

[2] On la trouve dans Napoléon par l'image, par A. Dayot, Paris, 1895.

francs à distribuer en aumônes aux indigents de Porto-Ferraio.[1]

Après sa mort, son neveu et héritier, Paul Demidoff, dispersa tout ce que contenait le musée de San Martino. La vente eut lieu à Florence, le 15 Mars 1880.

On y vendit, parmi les objets ayant trait au séjour de l'Empereur à l'île d'Elbe : La cocarde que portait Napoléon à son chapeau, le jour de son arrivée, et qu'il échangea contre la cocarde elboise, 290 francs ; un lot de grandes et de petites cocardes de la souveraineté de l'île d'Elbe, 116 francs ; un nécessaire de travail, pour femme, en malachite, semé d'abeilles, ayant appartenu à la princesse Elisa, duchesse de Piombino, 330 francs ; une tasse de cuir, dont Napoléon se servait pour boire, pendant ses promenades à l'île d'Elbe, et qu'il avait donnée à son jardinier, 10 francs ; une paire de flambeaux argentés, donnés au même, par l'Empereur, 10 francs ; le sifflet en argent du contre-maître du canot impérial à l'île d'Elbe, 156 francs ; une copie du drapeau de l'Empereur à l'île d'Elbe (sans prix de vente).[2]

San Martino a été revendu depuis à un richissime Elbois, signor del Buono, qui a expulsé de la maison quantité d'objets hétéroclites qui s'y étaient introduits, et qui s'occupe de reconstituer un nouveau musée.

[1] Benvenuto Giunti : Il V Maggio, p. 18. — Cf. p. 15.

[2] Catalogue de la vente San Donato. (L'exemplaire que possède le Département des Estampes de la Bibliothèque Nationale de Paris porte, inscrits à la main, les prix de vente.) — Est-ce cette copie du drapeau de l'Empereur qui serait revenue à l'Hôtel de Ville de Porto-Ferraio, et que l'on y montre aujourd'hui ? N'est-ce pas une autre copie, exécutée pareillement par ordre de Demidoff et donnée par lui à la ville, en même temps que le cercueil et le masque ? Cette dernière supposition est la plus vraisemblable. Il est peu probable que ce soit l'original qui ait survécu.

Dans la galerie Demidoff il a fait entrer, tout d'abord, le superbe lit d'acajou que Madame Mère avait reçu de Paris, et qu'après le départ de l'Empereur elle envoya à Lucques, où il servit probablement à Pauline, qui, pendant les dernières années de sa vie, vint souvent dans cette ville, afin d'y prendre les eaux. C'est à Lucques même que le signor del Buono l'a racheté. D'une famille de Porto-Ferraio, il a acquis le guéridon et le service à café qui sont dans la chambre de l'Empereur, et dont nous avons parlé. [1]

C'est en effet dans les familles qu'il convient de rechercher ce qui a pu demeurer à l'île d'Elbe de souvenirs impériaux. J'en ai retrouvé quelques-uns, dont l'authenticité ne paraît pas douteuse.

La signora Traditi, petite-fille du maire de Porto-Ferraio, chambellan de l'Empereur, conserve, et m'a montré, les clefs de la ville, que son grand-père présenta à Napoléon, sur un plat d'argent, le 4 Mai 1814. Elle possède aussi des fauteuils provenant, selon la tradition qui lui a été transmise, du palais des Mulini, une miniature de l'Empereur, très embelli, en habit vert de chasseur de la Garde, des boucles d'oreille, un collier de perles et un camée, que sa grand'mère reçut de la princesse Borghèse, lorsque celle-ci quitta l'île d'Elbe, et un bel éventail en ivoire sculpté, avec des peintures de style chinois, adressé de Rome, par Pauline, cinq ans après, à « la bonne Madame Traditi » en remercie-

[1] Cf. p. 111 et 128. — C'est pour elle-même, semble-t-il, que Madame Mère, tandis qu'elle embarquait le reste de son mobilier à destination de Rome (voir p. 264), aurait expédié ce lit à Lucques. Elle avait eu l'intention de commencer par s'y rendre, en quittant Porto-Ferraio, tant pour y faire une saison thermale que pour se rapprocher de Pauline, tombée malade à Viareggio. (Lettre du Cardinal Fesch a Caroline Murat, citée par Larrey, II, p. 105.)

ment d'une boîte de figues sèches. La lettre que nous reproduisons accompagnait l'envoi de l'éventail. [1]

Elle m'a communiqué la lettre que le Grand Maréchal Bertrand écrivit de Paris, le 24 Mars 1815, au signor Traditi, pour lui annoncer le retour de Sa Majesté aux Tuileries et le présent que faisait l'Empereur à la ville de Porto-Ferraio, de son portrait en pied, placé dans la salle des séances de l'Hôtel de Ville.[2]

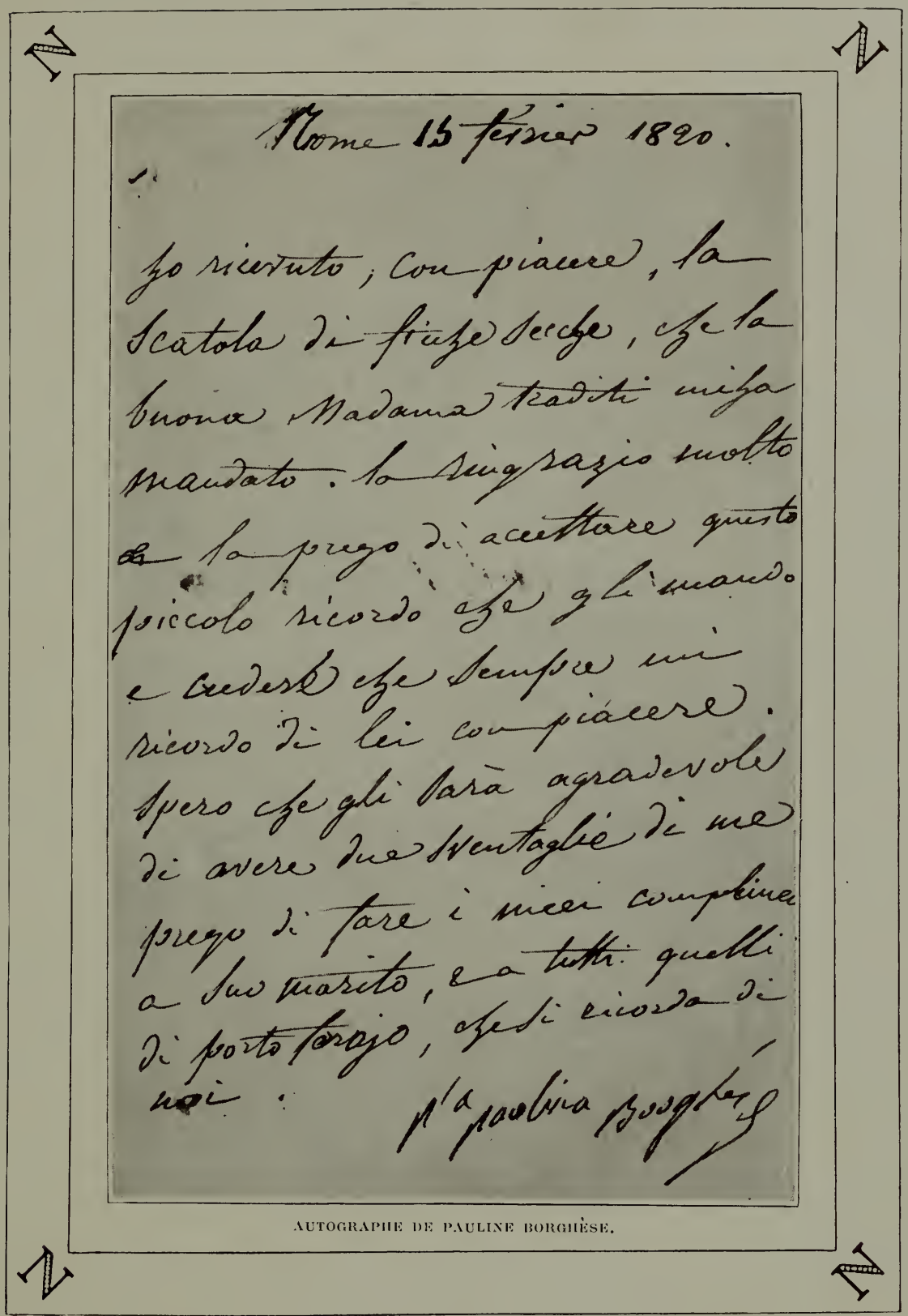
Le signor Squarci, dont le grand-père était, sous Napoléon, médecin à l'hôpital militaire de Porto-Ferraio[3], possède l'original de la Note 13 du Registre de l'île d'Elbe, signée par l'Empereur, et ordonnant à Drouot de former une compagnie de canonniers avec les chevau-légers polonais démontés. Il a dans sa cave deux ou trois douzaines de bouteilles vides, provenant de la cave impériale, marquées d'une N qu'entoure un laurier, et sa fille, la signorina Squarci, s'amuse à revêtir la robe de satin blanc que son aïeule portait aux fêtes des Mulini.

Le signor Bigeschi, Syndic de Porto-Ferraio et dont l'arrière grand-père fit partie de la Junte gouvernementale de 1815, garde dans ses papiers le passeport donné par le Pape

[1] Traduction de la lettre de Pauline : « Rome 15 Février 1820. J'ai reçu, avec plaisir, la boîte de figues sèches, que la bonne Madame Traditi m'a envoyée. Je la remercie beaucoup, et la prie d'accepter ce petit souvenir que je lui envoie et de croire que toujours je me souviens d'elle avec plaisir. J'espère qu'il lui sera agréable d'avoir deux éventails de moi. Je la prie de faire mes compliments à son mari, et à tous ceux de Porto-Ferraio, qui se souviennent de moi. — Princesse Pauline Borghèse. » La lettre mentionne deux éventails. L'un des deux s'est perdu depuis.

[2] Ce portrait a disparu. Celui qui le remplace a été donné par le prince Demidoff. (Cf. p. 20.)

[3] Pons de l'H., p. 347.



Rome 15 février 1820.

J'ai reçu, avec plaisir, la
boîte de fraises sèches, que la
bonne Madame Tadini m'a
envoyé. Je la remercie mille
fois et la prie d'accepter ce
petit souvenir que je lui envoie
et qui est pour me
rappeler à son souvenir.
J'espère que cela lui sera agréable
et j'ai le regret de ne
pouvoir lui rendre d'autre
service que celui de faire mes
compliments à son mari, et à tous
ceux de Porto Ferrajo, qui se souviennent
de moi.

P.ne Pauline Borghèse

AUTOGRAPHIE DE PAULINE BORGHÈSE.

à Madame Mère, lorsqu'elle se rendit à l'île d'Elbe, sous le nom de Mme de Pont.[1]

Grâce à la cristallisation de la vie dans cette petite île, toutes ces pièces, tous ces objets, ne sont jamais sortis des familles qui les détiennent. Ce sont eux (nous en allons trouver d'autres) qui pourraient aider à reconstituer ce nouveau musée de San Martino et ramener à l'île d'Elbe les visiteurs étrangers.

Le rideau du théâtre, qui représente Napoléon sous la figure d'Apollon, résiste, depuis un siècle, à l'usage qu'en font toutes les troupes de comédiens, de passage dans l'île. Mais il s'éraille de plus en plus, et c'est une pièce historique dont le transport dans la galerie Demidoff s'impose.[2]

L'abbé Soldani, que je trouvais, chaque jour, prêt à se mettre à mon service et qui avait voulu m'inscrire membre d'honneur de la Confrérie des Pénitents Blancs (sans obliga-

[1] Cf. p. 109.

[2] Les hauts fourneaux, récemment installés à Porto-Ferraio pour la fonte du minerai de fer de Rio Marina, aujourd'hui en pleine activité, sont, à bref délai, la mort de la vieille île d'Elbe. Non seulement ils souillent le ciel de leurs fumées et le sol de leurs scories, qui déjà s'entassent en montagnes autour d'eux, mais ils se préparent à aller capter et engloutir dans des tuyaux les sources murmurantes de Marciana. La belle race des femmes de l'île se perdra, en mêlant son sang à celui de toute une population nouvelle. Les rues de Porto-Ferraio se salissent, le prix de la vie augmente, les pauvres gens ne trouvent plus où se loger, et, dans la petite capitale, où chacun, le soir, laissait sans peur sa porte ouverte, on a connu les premiers voleurs.

tion de rentrer à Paris avec une cagoule), m'avait promis de m'emmener, un matin, dans l'église de l'Insigne Archiconfrérie du Très Saint Sacrement, dont il était prêtre, et de m'en ouvrir la sacristie, aux armoires luisantes, aux murs silencieux, imprégnés d'encens.

Là, il me sortit d'un tiroir un cadre ovale, en bois doré, qui encadrait une *Pieta*, c'est-à-dire une Vierge Mère tenant sur ses genoux le cadavre de son fils descendu de la croix. Ce tableau était suspendu, en guise de crucifix, au chevet du lit de l'Empereur, et c'est devant lui qu'il s'agenouillait, soir et matin, dans cette vague croyance qu'une prière profonde à ce Dieu, dont il lui semblait se rapprocher plus qu'un autre, ferait fléchir peut-être, en sa faveur, les arrêts du destin. Et cependant, sa mère à lui, qu'en priant devant ce tableau il enveloppait dans la même superstitieuse adoration, ne devait seulement pas, comme celle du Christ, le tenir mort sur son giron !

Cette relique était arrivée ici directement, m'assura l'abbé, et c'était un zélé Confrère qui l'avait jadis achetée de ses deniers, pour l'offrir à son église, où l'Empereur était venu, le 29 Mai 1814, jour de la Pentecôte, en grande pompe, avec chambellans et voitures, entendre la messe de San Cristino, ainsi qu'en font foi les archives poudreuses du Chapitre.[1]

Puis l'abbé Soldani tira, d'une des armoires, un paquet d'étoffes, saupoudrées de camphre et soigneusement enveloppées. C'étaient de riches broderies de soie, ornées de guirlandes de fleurs, en étoffe rapportée. Leurs couleurs chatoyan-

[1] Registre de l'Insigne Archiconfrérie du Très Saint Sacrement de Porto-Ferraio, p. 86. — Cf. Pons de l'H., p. 227 et 228.

tes, un peu jaunies, avaient pris cette infinie douceur des vieilles choses. Elles provenaient sans doute de la razzia de Piombino, et avaient servi de couvre-pied, de rideaux et de baldaquin au lit impérial, dans la chambre des Mulini. Elles avaient été acquises par l'église du Très-Saint-Sacrement, et l'étoffe du couvre-pied taillée, puis recousue, sans que l'on touchât au dessin, pour recouvrir le trône épiscopal de l'évêque d'Ajaccio, quand il venait officier à l'île d'Elbe.

L'abbé m'avait aussi, avant que je parte, demandé la permission de me conduire à son père « qui (disait-il dans son amusant jargon français, meilleur que mon italien) était aveugle, et désirait me voir ».

Je le suivis.

Au premier étage d'une maison à l'escalier de pierre, et dont les fenêtres donnaient sur l'admirable baie, aux flots bleus et aux tartanes vertes, où je devais me rembarquer le lendemain, dans une vaste pièce, nue et carrelée, un vieil aveugle était assis sur un canapé de style Empire, en acajou paillé, dans les rosaces duquel des cygnes sculptés enchâssaient des lyres. Encore un débris, contemporain du passé, et réfugié là.

« *Il signor mio padre* (Monsieur mon père) », me dit l'abbé.

Le bonhomme n'avait pas paru nous avoir entendus, car il était, également, à peu près sourd. Un manteau, dont les manches pendaient, était jeté sur ses épaules, et il chauffait ses mains osseuses à un pot de terre jaune, où des braises allumées se consumaient sous la cendre, recouvertes par un grillage de fil de fer, afin qu'il ne se brûlât pas. Ce brasero, tout primitif, était posé devant lui, sur un escabeau, et il l'enserrait de ses jambes glacées par l'âge. Ses yeux blancs,

levés, regardaient le plafond, le ciel sans doute, car, pour l'aveugle, il n'y a rien entre lui et l'objet de sa pensée.

L'abbé lui toucha l'épaule, et lui cria dans l'oreille : « *Il signor francese !* »

Alors je le vis se lever lentement (c'était rapidement pour sa faiblesse), et ses bras se remuer vers moi. J'allai vers sa main, la pris dans la mienne, et il demanda : « Est-ce lui? » Je l'entendis qui se répétait à lui-même : « Français... L'Empereur... Mon père... Waterloo... » Puis il se mit à parler avec volubilité : « Je suis le fils, monsieur, d'un soldat de Waterloo. Napoléon ! Mon père l'a connu, lorsqu'il était roi de l'île d'Elbe. Vive éternellement Napoléon ! Mon père s'était déjà battu dans son armée, quand il était venu de France, encore général, pour délivrer l'Italie. Mon père était à son côté, au pont de Lodi, en qualité de sergent de cavalerie. Les balles pleuvaient comme une averse sur le régiment, qui essayait de traverser le pont, et tous les combattants tombaient morts, ou reculaient. Alors mon père avait vu l'Empereur qui prenait le drapeau du régiment, et qui allait le planter au milieu du pont, en criant : « Elle n'est pas encore fondue, la balle qui doit me tuer. » L'Empereur était brave et ne craignait pas la mort ! A l'île d'Elbe, mon père faisait partie de la garde mobile de l'Empereur, et il l'escortait partout dans l'île. L'Empereur lui parlait souvent. Il parlait de même à tous, sans orgueil. Mon père venait de se marier. L'Empereur lui avait promis, quand je naîtrais, de me tenir dans l'église pour le baptême. Mais alors l'Empereur n'était plus là. Il était parti un jour, tout à coup, et mon père s'était embarqué avec lui. Mon père disait : « Je l'aurais suivi jusqu'au bout de la terre, et ici tous les autres comme moi, parce qu'il était le grand

Empereur. » Il l'a suivi jusqu'à Waterloo. Ensuite il est revenu. Il a fallu qu'il revienne à pied, jusqu'à Piombino, sans ressources, à travers l'Allemagne, la Suisse et l'Italie. Cela fait plus de quatre cents lieues. Il me racontait cela quand j'étais petit, comment l'Empereur était habillé, ce qu'il disait, puis comment il a été vaincu. Maintenant l'Empereur est mort, mon père aussi, et je suis vieux à mon tour, et j'ai oublié beaucoup de ces choses. Mais si l'Empereur revenait, je partirais avec lui comme a fait mon père. Vive l'Empereur ! »

Le vieil aveugle s'était, en parlant, transfiguré. Son enfance semblait remonter en lui, et tout le brouillard des souvenirs de l'impériale épopée, qu'en le faisant sauter sur ses genoux lui avait contée son père, revenu à pied de Waterloo, balafré par la mitraille de Wellington et noirci par la fumée des canons du mont Saint-Jean.

Et c'était pour moi un des plus curieux sentiments qu'il fût possible d'éprouver, de me voir mêlé soudain à cette page d'histoire, de me trouver vis-à-vis d'elle, encore vivante, de la toucher du doigt en quelque sorte. Je me retrouvais devant cette fascination légendaire que l'homme au petit chapeau exerçait sur tant de ceux qui l'approchaient, devant ce culte idolâtre qu'à leur tour ceux-ci transmettaient à leurs fils. Je comprenais, par cet exemple, comment les hommes et les peuples se grisent de gloire et de paroles, et, se livrant à ceux qui savent les prendre, se précipitent à leur suite, comme moutons à l'abattoir, vers la folle tuerie des batailles. Moi-même, dont toutes les idées allaient à l'encontre, j'en étais remué malgré moi.

Le vieil aveugle s'était rassis, comme épuisé. Des larmes roulaient dans ses yeux morts. Je m'étais rapproché de lui.

J'aurais voulu qu'il parlât davantage, lui faire préciser quelqu'une de ses ressouvenances.

L'abbé qui, mieux que moi, savait se faire entendre, lui exprima mon désir. Il demeura pensif quelques instants, puis se mit à rire : « C'était un malin, l'Empereur ! et il n'était pas facile de le tromper. Il y avait dans une rue proche de la nôtre, je me souviens, car mon père me l'a raconté bien souvent, une petite vieille, nommée Battini. Elle habitait une chambre, au rez-de-chaussée, où elle travaillait, toute la journée, avec son métier à tisser. On la voyait, par la fenêtre, faire aller et venir le battant de bois et les fils. L'Empereur, quand il passait dans cette rue, ne manquait jamais de la regarder. Un jour, il s'était arrêté pour lui causer. L'Empereur était très généreux. Il avait toujours, dans son gilet, des pièces d'or, pour donner aux pauvres gens. Il s'était avancé, avec ses généraux, et il lui avait dit : « Bonne femme, combien gagnez-vous par jour ? » La petite vieille (elle se doutait bien de son dessein) avait voulu se faire plus pauvre qu'elle n'était, afin de recevoir une plus grosse aumône. Elle avait pris un air contrit, et lui avait répondu : « Hélas ! Majesté, quatre ou cinq sous par jour. » Elle mentait, la Battini ! Car elle en gagnait bien davantage. Mais l'Empereur savait le prix des choses. Il fronça le sourcil : « Si peu que cela, vraiment ? Voilà qui prouve que vous ne travaillez guère. » Il lui tourna le dos, et plus jamais il ne l'avait regardée. Elle n'eut rien du tout. C'était bien fait. Personne ne pouvait tromper l'Empereur. » Et le vieux ajouta avec conviction : « L'Empereur n'aimait pas le mensonge. »

Puis il s'agita sur son siège, et dit quelques mots à l'abbé, qui alla vers un secrétaire placé au fond de la chambre et en

rapporta un coffret, qu'il lui remit. Le vieux l'ouvrit à tâtons. Il y prit une clef d'or et un flacon en cristal ciselé. « Ceci, me dit-il, c'est l'Empereur qui l'a donné à mon père, pour qu'il le garde en souvenir de lui. Mon père l'a toujours gardé, et moi aussi. Je ne voudrais pas le donner pour un trésor. Il y avait encore une lampe de cuivre, que ma mère a conservée bien longtemps. Elle lui servait à mettre sur sa fenêtre, lorsque l'Empereur rentrait tard en ville. Quand on entendait s'approcher dans la nuit, à travers la campagne, le galopement des chevaux, chacun, dans la rue où l'Empereur devait passer pour rentrer aux Mulini, ne manquait pas d'en allumer, sur sa fenêtre, une semblable, qui était tenue toujours prête. Car la rue était très en pente et le sabot des chevaux glissait souvent sur les mauvaises dalles qui la pavaient. Il aurait pu arriver malheur à l'Empereur. La lampe, depuis, s'est usée, et je ne sais pas ce qu'elle est devenue, mais ma mère me la montrait quand j'étais jeune. »

Le vieux se tut. Je lui demandai s'il n'avait rien d'autre à me dire. Il secoua la tête, et je vis que tout recommençait à se brouiller dans son cerveau las de la vie. Il m'avait confié la clef d'or et le flacon de cristal. Je les lui rendis et il replaça dans leur boîte les deux reliques, après les avoir embrassées. Retenant mes mains, il les porta aussi à ses lèvres ; puis, avec cette hyperbole coutumière au langage de l'Italie : « Il me charge de vous dire, me transmit l'abbé, qu'avoir vu un compatriote de son Empereur sera la joie de sa vieillesse. »

Il tenait toujours ma main serrée contre ses lèvres et s'était remis à pleurer. Une de ses larmes y glissa, brûlante. Il semblait ne pas vouloir me lâcher et craindre de laisser s'envoler avec moi ce passé lointain, que j'avais réveillé en lui. Presque de force, je me dégageai de son étreinte, et il

rentra dans la nuit. On le réinstalla sur le canapé d'acajou, aux cygnes sculptés. Il ramena sur lui son manteau et reprit entre ses jambes le petit brasero grillagé, sur lequel s'allongèrent à nouveau ses mains grelottantes. Une dernière fois, en sortant, je me retournai. Il s'était remis à fixer le ciel.

Le lendemain je regagnai le continent. Revenu depuis à Paris, repris comme tous par le flot dévorant de nos vies, je n'ai jamais resongé sans étonnement au vieil aveugle elbois, qui en est demeuré au temps de Béranger, et qui attend paisiblement la mort en rêvant « du grand Empereur », alors que pour nous les disparus d'un an sont déjà vieux, ceux de vingt ans, entrés dans l'histoire, et ceux d'il y a un siècle à peine, presque aussi lointains que les Césars romains et les Pharaons d'Égypte.

TABLE DES GRAVURES

	Pages.
NAPOLÉON A FONTAINEBLEAU AVANT SON DÉPART POUR L'ILE D'ELBE.	FRONTISPICE.
CARTE DE L'ILE D'ELBE..	12
LA « TESTE » DE NAPOLÉON.	16
LE DRAPEAU DE NAPOLÉON A L'ILE D'ELBE..	16
MARCIANA ALTA..	32
MARCIANA MARINA.	32
LE GOLFE DE PROCCHIO, LE MONTE CAPANNE ET LE MONTE GIOVE. .	48
PORTO-FERRAIO. — LA PORTE DE MER OU DÉBARQUA NAPOLÉON, LE 4 MAI 1814.	64
LE JARDIN ET LA TERRASSE DES MULINI.	80
LE GRAND SALON DES MULINI..	80
UNE RUE A PORTO-FERRAIO ET LE PALAIS DES MULINI.	96
ÉVENTAIL DE PAULINE BORGHÈSE.	112
LE LIT DE MADAME MÈRE.	112
CHAPELLE ET ERMITAGE DE MONSERRAT.	120
LA SALLE DES PYRAMIDES DANS LA MAISON DE SAN MARTINO. . .	128
LA MAISON DE MADAME MÈRE A MARCIANA ALTA.	136
LA CHAPELLE DE LA MADONE.	136
LA « SEDIA DI NAPOLEONE » SUR LE MONTE GIOVE.	136

L'ERMITAGE DE LA MADONE SUR LE MONTE GIOVE, OU L'EMPEREUR REÇUT LA VISITE DE LA COMTESSE WALEWSKA. 148

UNE DES QUATRE CHAMBRES DE L'ERMITAGE. 148

RIO MONTAGNE. 160

PORTO-LONGONE ET SA CITADELLE. 160

FAC SIMILE D'UN ORDRE DE NAPOLÉON, AVEC SA SIGNATURE. . . 164

MÉDAILLE DE PAULINE BORGHÈSE. 164

PORTO-FERRAIO ET SON GOLFE VUS DES JARDINS DE SAN MARTINO. 176

LA MAISON DE SAN MARTINO EN SON ÉTAT ACTUEL. 176

UNE AUDIENCE DU ROI DE L'ILE DES MINES OU LA COUR DE NAPOLÉON A L'ILE D'ELBE. (CARICATURE ANCIENNE.). 184

PORTO-FERRAIO. — LA FACE SUD DE LA VILLE ET LE FORT DU FAUCON. 200

RIDEAU DU THÉATRE DE PORTO-FERRAIO (NAPOLÉON, SOUS LA FIGURE D'APOLLON, GARDE SES TROUPEAUX). 216

LA SIGNORINA SQUARCI, DANS LA ROBE DE SATIN BLANC QUE SON AIEULE PORTAIT AUX MULINI, A LA COUR DE NAPOLÉON. . . . 224

LE DÉPART DE L'ILE D'ELBE. (ESTAMPE ANCIENNE.). 240

LE GOULET DE PORTO-FERRAIO, PAR OU SORTIT LA FLOTTILLE IMPÉRIALE. 240

LE PLAFOND DE SAN MARTINO ET LES DEUX COLOMBES SYMBOLISANT NAPOLÉON ET MARIE-LOUISE. 256

LA SALLE DE BAINS DE L'EMPEREUR A SAN MARTINO. 256

AUTOGRAPHE DE NAPOLÉON III. 272

LA TOUR GÉNOISE A PORTO-FERRAIO. 272

AUTOGRAPHE DE PAULINE BORGHÈSE. 276

TABLE DES MATIÈRES

I

L'ILE D'ELBE

L'ILE D'ELBE ET LE « CANAL » DE PIOMBINO. || DÉBARQUEMENT A PORTO-FERRAIO. || UNE VILLE D'OPÉRA. || LA « TESTE DI NAPOLEONE » ET LE PALAIS IMPÉRIAL. || LA BANNIÈRE DE L'ANCIEN ROI DE L'ILE D'ELBE. || LA BIBLIOTHÈQUE DE L'EMPEREUR. || SOUVENIR DE VICTOR HUGO. LE PREMIER MOT DU POÈTE. || UN ENTERREMENT AUX FLAMBEAUX. CAGOULES NOIRES ET CAGOULES BLANCHES. DANS LA PAIX DES LIMBES. || LES DIFFÉRENTES ROUTES DE L'ILE. || LE GOLFE DE PROCCHIO ET LA MONTAGNE DE JUPITER. || SOIR TEMPÉTUEUX ET MORNE TRISTESSE. || L'ASCENSION DU MONTE GIOVE. || UN VILLAGE DANS LES NUÉES. || L'ERMITAGE DE LA MADONE ET LA « SEDIA DI NAPOLEONE ». || LE VIEUX GARDIEN DE L'INFINI. « BASTIA, SIGNOR ! » VISION SUBLIME. || LA CÔTE ORIENTALE DE L'ILE. CAPOLIVERI ET PORTO-LONGONE. || LA GORGE DE MONSERRAT. || RIO MARINA ET LE MONDE DU FER. || DEUX MOTS D'HISTOIRE. 11

II

L'EMPEREUR S'INSTALLE

DANS LE SOLEIL LEVANT. || INCERTITUDES MUTUELLES ET ENTHOUSIASME. || LA DÉPUTATION ELBOISE A BORD DE L' « UNDAUNTED ». || ENTRÉE DE L'EMPEREUR DANS SA CAPITALE. || LE « TE DEUM » ET LA RÉCEPTION A L'HOTEL DE VILLE. || L'EMPEREUR PREND UNE PREMIÈRE IDÉE DE SON ILE. || L'EMPEREUR SE LOGE. || L'EMPEREUR SE MEUBLE ET REGARNIT SA GARDE-ROBE. || L'EMPEREUR SE CONSTITUE UNE COUR. || ARMÉE ET MARINE. || LES FINANCES. || LA NOUVELLE « SALENTE ». || LES CHEVAUX DE L'EMPEREUR || MADAME MÈRE. || UNE OMBRE AU TABLEAU. 55

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22423 3996

III

LA DERNIÈRE IDYLLE

L'EMPEREUR SE CONSTITUE UNE BIBLIOTHÈQUE. || L'EMPEREUR ACHÈVE D'EXPLORER SON ILE. || VISITE AU PIC DE GIOVE ET A MONSERRAT. || LA « CONQUÊTE » DE LA PIANOSA. || SAINT-MARTIN SAINT-CLOUD. || LA SALLE DES PYRAMIDES ET LE PLAFOND AUX DEUX COLOMBES. || LA CHAMBRE ET LA BAIGNOIRE DE L'EMPEREUR. || LES AVANIES ET LES AFFRONTS. || L'EMPEREUR TRANSPORTE SES PÉNATES SUR LE MONTE GIOVE. || MARIE-LOUISE NE VIENT TOUJOURS PAS. || LA « LA VALLIÈRE » DE L'EMPEREUR. 117

IV

LA PEAU DU RENARD ET LA PEAU DU LION

NOUVEAUX PALAIS A PORTO-LONGONE ET A RIO. || ARRIVÉE DE PAULINE BORGHÈSE. || LES SOIRÉES AUX MULINI ET LE JEU DE L'EMPEREUR. || THÉATRE DU PALAIS ET THÉATRE DE L'ACADÉMIE. || LES PREMIERS SOUCIS. || DÉPORTATION OU ASSASSINAT ? || LA DÉCRÉPITUDE IMPÉRIALE. || LE 1er JANVIER 1815. || LES INQUIÉTUDES REDOUBLENT. || LA DÉTRESSE D'ARGENT. || CAPOLIVERI SE RÉVOLTE. || LES DÉSERTIONS DANS L'ARMÉE. || NAUFRAGE DE L' « INCONSTANT ». || LA LASSITUDE DE TOUS ET L'ESPOIR DE JOURS MEILLEURS. || L'EMPEREUR ÉTUDIE « LA MAISON RUSTIQUE » ET SE MONTE UNE CHASSE. || LE CARNAVAL A PORTO-FERRAIO. || LE DÉPART. 159

V

APRÈS LE DÉPART ET JUSQU'A NOS JOURS

LE RETOUR ÉTAIT PRÉVU DÈS FONTAINEBLEAU. || COMMENT L'EMPEREUR ÉTAIT RENSEIGNÉ A L'ILE D'ELBE. || « COMMEDIANTE ! COMMEDIANTE ! » || LE PROBLÈME DE L'ILE D'ELBE. || LA DISPERSION DES GENS. || OFFRE A NAPOLÉON III APRÈS SEDAN. || LA DISPERSION DES CHOSES. || LE MUSÉE DEMIDOFF ET SA VENTE. || ESSAI DE RECONSTITUTION D'UN MUSÉE PAR LE PROPRIÉTAIRE ACTUEL DE SAN MARTINO. || QUELQUES RELIQUES. || LE VIEIL AVEUGLE DE PORTO-FERRAIO. . 243

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.